LECTURES LITTERAIRES

PAR

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE

Edition refondue avec la collaboration de Mgr Emile CHARTIER Ancien doyen des Lettres à l'Université de Montréal

VOLUME I

NARRATIONS — FABLES — DESCRIPTIONS
PORTRAITS — POESIES LEGERES



LA PRAIRIE
Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne
1957

Droits réservés, Canada, 1948

NARRATIONS

CONTES ET RECITS

1. Pour échapper aux Iroquois

Extrait de La Jongleuse (Légendes canadiennes, 1860).

Le fait a lieu dans la première moitié du XVIIe siècle. — Sur le soir, un canot partait de Québec, emportant quatre personnes : Mme Houël, femme d'un membre de la compagnie des Cent-Associés, son enfant âgé de huit ans, un Algonquin appelé Tshinépik', guerrier redouté de ses ennemis, et un chasseur canadien que son habileté à conduire un canot a fait surnommer le Canotier. A quelque distance de la ville, les voyageurs rencontrent un parti d'Iroquois. Pour sauver la vie des êtres faibles confiés à leurs soins, le Canotier et Tshinépik' ont vainement essayé d'atteindre le rivage à l'insu de leurs ennemis. Voulant à tout prix échapper aux Iroquois, ils jugent à propos de soulager leur embarcation de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire.

— Maintenant, Tshinépik'¹, hardi sur l'aviron, et ensemble! Mais auparavant poussons notre cri de guerre pour montrer à ces *mécréants* que nous ne les redoutons pas plus que les poissons qui nagent sous nos pieds.

Deux cris horribles, capables de faire tressaillir les cœurs les plus intrépides, s'échappèrent à la fois de la poitrine des deux guerriers et se prolongèrent au loin sur les flots.

^{*} Les ouvrages marqués d'un astérisque sont à l'index.

^{1.} Tshinépik', en montagnais, signifie la Grande-Couleuvre. Ce sauvage était appelé ainsi par les guerriers de sa tribu, soit à cause de sa souplesse extraordinaire, soit à cause de la figure de ce reptile tatouée sur sa poitrine. (CASGRAIN.)

Madame Houël se boucha les oreilles de terreur.

Le Canotier! la Grande-Couleuvre! répétèrent en chœur les Iroquois reconnaissant la voix des deux héros qui avaient acquis une si terrible célébrité en immolant un nombre effrayant de leurs plus braves guerriers; et d'épouvantables hurlements répondirent à leur cri.

Puis à cette infernale harmonie succéda un morne et lugubre silence, comme si la nature entière, glacée d'épouvante, avait suspendu tous ses bruits.

On n'entendit plus que le bouillonnement de l'eau sous les coups des avirons, et le *clapotement* de la vague sur les flancs de la légère pirogue qui bondissait sous les énormes brassées ² du Canotier, aidé de Tshinépik', et volait sur la nappe du fleuve, comme ces légères plumes détachées de l'aile des oiseaux et qu'emportent en se jouant, sur les flots, les grandes brises des mers.

Le salut des fugitifs ne dépendait plus que de la vigueur des nerfs des deux rameurs.

Que la lassitude vînt, un moment, à amollir et à détendre l'acier de leurs muscles, c'en était fait d'eux; et leurs chevelures scalpées séchaient à la ceinture des Iroquois...

Et puis, une balle perdue pouvait, d'un moment à l'autre, casser un bras ou fendre un aviron.

Cependant ces dangers si imminents ne faisaient rien perdre au Canotier de son admirable sang-froid et paraissaient n'avoir d'autre effet que de délier sa langue.

— Il faut montrer à ces chiens d'Iroquois que nous nous connaissons en écorce de bouleau, Tshinépik'...

^{2.} Brassées: mouvements simultanés des bras et des jambes faits par un nageur; distance dont il avance à chacun de ces mouvements. Ici, par analogie, espace franchi à chaque coup d'aviron.

La légère pirogue, obéissant à ses gigantesques coups d'aviron, semblait à peine effleurer les flots.

On eût dit une sarcelle ³ effrayée par le chasseur, rasant la cime des vagues à tire-d'aile.

- Camarade, voici encore deux balles à notre adresse, interrompit Tshinépik', qui jusque-là s'était renfermé dans ce silence flegmatique, qui caractérise la race indienne et que les sauvages affectent surtout au moment du danger, afin de cacher toute émotion; l'Iroquois s'imagine déjà nous avoir devancés, car ses coups ont porté en arrière de notre canot.
- "Mais mon frère s'aperçoit-il que nous n'avons rien gagné et qu'ils sont toujours en ligne avec nous?
- Ça ne peut pas durer, tu as raison, reprit le Canotier en secouant la tête; nous ne sommes jamais capables de les "dégrader". Ils sont trop nombreux contre nous.

Il se fit un moment de silence lugubre et plein d'une terrible anxiété.

Le Canotier cherchait en vain une issue pour sortir de ce mauvais pas.

- Promettons une messe en l'honneur de la bonne sainte Anne, dit Mme Houël qui n'avait pas cessé de prier depuis le commencement de la lutte, et je suis sûre que le bon Dieu nous sauvera.
- Je le veux bien, madame... Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire échapper... Pour moi, j'ai épuisé toutes mes ressources... Mais toi, Tshinépik', as-tu quelque expédient à suggérer?

L'Indien réfléchit.

^{3.} Screelle: oiseau aquatique analogue au canard, mais plus petit. On en compte deux espèces dans la province de Québec.

^{4.} Dégrader: dans la marine signifie perdre son rang dans une ligne de bataille, ne pouvoir conserver les distances. C'est selon cette acception particulière que ce mot se trouve employé ici.

- Mon frère est un grand rameur: le saumon qui remonte les rapides n'est pas plus habile avec sa queue que mon frère avec son aviron. A chacun de ses coups, Tshinépik' sent le canot se soulever sous lui. Mais mon frère a-t-il le bras assez fort pour ramer à lui seul comme nous deux ensemble, tandis que Tshinépik' va essayer de "déplanter" un Iroquois?
- J'essayerai bien tout ce qu'il est donné à l'homme de faire avec deux bons bras, repartit le Canotier; mais je crois que ce serait à peu près inutile, car tu ne pourras que tirer au hasard par la nuit qu'il fait; et puis un coup de fusil nous trahirait en révélant ar juste notre position.
- Une flèche ne laisse pas d'éclair derrière elle, répliqua froidement l'Indien, et Tshinépik' attendra le moment où l'Iroquois va tirer et visera sur la lueur de l'amorce.
- Bien pensé! fit le Canotier avec enthousiasme, en se mettant à ramer avec une vigueur si prodigieuse qu'il semblait que jusque-là il n'eût fait que tremper son aviron dans l'eau. "Appareille-toi" 6, Tshinépik', je viens d'entendre un bruit sec comme celui d'un fusil qu'on arme; je crois qu'ils vont tirer.

Une détonation lui coupa la parole.

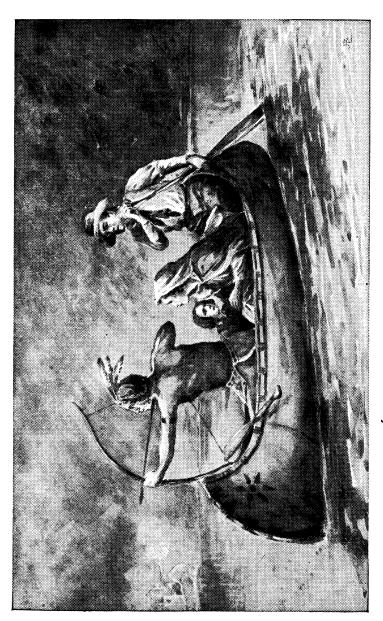
Un instant après, un cri de mort retentit du côté du canot ennemi et prouva que la flèche de l'habile Indien n'avait pas manqué son but.

Mais, en même temps, un autre cri, un cri de rage lui répondit.

C'était la voix du Canotier.

^{5.} Déplanter: terme local des plus énergiques qu'on pourrait rendre par abattre.

^{6.} Appareille-toi, provincialisme à remplacer par prépare-toi.



TSHINÉPIK' VISANT SUR LA LUEUR DE L'AMORCE Composition de M. J.-B. Lagacé.

Une balle venait de fendre son aviron en deux...

Il ne restait plus qu'à attendre la mort.

Déjà on entendait, à quelques pas en avant du canot, le bouillonnement de l'eau sous les avirons d'un des canots ennemis.

- Mon frère est-il prêt à mourir ? dit le Canotier d'un ton calme.
 - Tshinépik' l'a toujours été...

Et, comme si un éclair subit eut traversé son cerveau, il ajouta quelques mots en langue sauvage et passa son aviron au Canotier.

On aurait pu le voir alors se pencher doucement sur la pince du canot, s'y glisser sans bruit pour se jeter à la nage et disparaître.

La légère pirogue, soulagée tout à coup, se releva de l'avant, pendant que le Canotier lui imprimait un mouvement rétrograde, afin d'éviter une collision avec le canot ennemi.

En ce moment, la lune filtra un de ses rayons à travers le roulis des brumes; et ce pâle cil d'argent, venant effleurer la frange d'un nuage moins opaque, permit d'entrevoir, pendant un instant, la scène du combat.

Tout à coup le canot iroquois chavira au milieu de hurlements épouvantables.

Ce fut alors une scène de confusion indescriptible.

On vit, pendant quelques instants, un bras armé du tomahawk asséner des coups terribles sur la tête des Iroquois qui se débattaient au milieu des flots...

^{7.} Roulis: balancement, oscillations d'un navire qui, ballotté par les lames, s'incline tantôt à gauche, tantôt à droite. Roulis des brumes: expression hardie indiquant le mouvement des nuages.

Le cri d'un pirouys ⁸ se fit alors entendre, et le Canotier, reconnaissant le signal convenu avec le sauvage, tourna son canot dans la direction d'où venait le cri, et un instant après Tshinépik' triomphant embarquait habilement dans la légère nacelle, tenant d'une main un aviron.

Avec cette présence d'esprit, qui distingue si éminemment les sauvages et qu'ils conservent au milieu des plus grands dangers, l'Indien, pendant le combat, avait arraché des mains d'un Iroquois cet aviron dont ils avaient absolument besoin pour leur fuite.

Pendant que l'autre canot iroquois se hâtait de venir au secours des naufragés que le tomahawk de Tshinépik' n'avait pu atteindre, les fugitifs profitèrent de l'obscurité profonde, que faisaient alors d'épais nuages qui se roulaient pesamment dans le ciel, et gagnèrent le rivage sans que leurs ennemis eussent pu remarquer la direction qu'ils avaient prise.

Abbé Casgrain

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Indiquez les circonstances de temps et de lieu qui servent de cadre aux faits racontés. — 3. Résumez brièvement le texte, puis reconstituez-en le plan. — 4. Quel but ont ces deux hommes en poussant leur cri de guerre? Quels sont les effets de ce cri? — 5. Par quelle expression concise et énergique le Canotier excite-t-il son compagnon? — 6. Justifiez l'emploi de mécréants. Cette alliance de mots: infernale harmonie ne renferme-t-elle pas une antithèse? Commentez: s'échappèrent, se prolongèrent (2e alinéa), glacée d'épouvante (5e alinéa). Différenciez les épithètes dans: morne et lugubre silence. — 7. La course commence; relevez les verbes qui font ressortir sa rapidité.

^{8.} Pirouys: surnom donné par les chasseurs au chevalier, en imitation de son cri. Le chevalier est un oiseau de rivage, très farouche, qui, à l'approche du moindre danger, jette son cri d'alarme. Plusieurs espèces fréquentent les bords du Saint-Laurent.

Justifiez les comparaisons auxquelles l'auteur a eu recours dans ce passage. Quelle expression indique que le fleuve était tranquille? que les brises des mers emportent aisément certaines plumes d'oiseaux? — 8. Comment l'auteur montre-t-il d'une manière saisissante les périls qui menacent les voyageurs? — 9. Les caractères des deux rameurs apparaissent ici avec netteté. Qu'ont-ils de commun? Qu'estce qui les distingue? Citez une remarque qui révèle la grande perspicacité du sauvage. — 10. Le premier essai des voyageurs pour échapper à leurs ennemis a été infructueux; Tshinépik' en propose un second : quel est-il ? Ouelle circonstance en empêche encore la réussite? Dans la phrase: Déjà on entendait à quelques bas en avant du canot, ... ne serait-il pas facile de remplacer les mots en italiques par des expressions mieux appropriées au lieu de la scène? - 11. Les sauvages ont en général un langage très imagé; quelle comparaison Tshinépik' a-t-il employée pour complimenter le Canotier? — 12. Remarquer la phrase: Une détonation lui coupa... La même forme de construction ne se retrouve-t-elle pas, au détriment de la variété, dans celles qui la suivent? - 13. Ce que l'aviron n'avait pu faire, le tomahawk va l'accomplir; indiquez les différents actes de Tshinépik' dans cette dernière tentative. — 14. En quels termes l'auteur a-t-il exprimé que l'apparition de la lune permet d'entrevoir la scène du combat? Appréciez les images qu'il a employées à ce sujet. — 15. Faites ressortir la précision de asséner et débattaient. — 16. Citez un dernier trait qui prouve encore la remarquable présence d'esprit du sauvage. — 17. Montrez que l'intérêt de ce récit va sans cesse grandissant jusqu'à la fin. — 18. Quelles sont les impressions qu'a fait naître en vous cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire.— 1. Cherchez les mots de la même famille que échapper, ligne (latin linea), et donnez-en la signification.— 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de redouter, horrible, mécréant, clapotement.— 3. Quelle est l'origine des mots ci-après: mécréant, infernal?— 4. Citez quelques locutions interjectives, comme hardi sur l'aviron! propres à exciter, à encourager.— 5. Que signifie l'expression danger imminent?— 6. Le mot Iroquois évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les noms qui les désignent.— 7. Faites un résumé analytique du texte.

Rédaction. — a) Tracez, en un paragraphe, le portrait de l'shinépik'.

b) En décrivant la scène où Tshinépik' fait chavirer le canot i oquois, l'auteur n'a présenté que les détails fournis par la vue; racontez le même fait en y ajoutant les détails fournis par l'ouïe.

2. Histoire d'une pièce de quarante sous

Extrait de Robert Helmont, roman.

Qui l'avait mise là ? Etait-ce le diable pour me tenter, ou ma mère pour payer le cachet du professeur de musique ? Mystère insondable ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle était là, sur la cheminée du salon, et que je l'aperçus, un mercredi matin, au moment de partir pour le collège. Ma première pensée ne fut pas mauvaise. Je me dis tout haut : "Tiens!... quarante sous!"

C'était une belle pièce, large, un peu usée, avec une effigie qui s'effaçait, reluisant doucement sur le velours grenat de la tablette. Sans songer à mal, pour la voir de plus près, je la pris dans ma main. Aussitôt la magie de l'argent opéra. Pour les douze ou treize ans que j'avais alors, quarante sous faisaient une somme énorme, et je sentis soudain frétiller en moi autant de désirs qu'il y avait de petites pièces dans cette grande pièce, toute la monnaie d'une tentation que j'osais à peine m'avouer. Je pensais: "Y en a-t-il des parties de canot là-dedans!"

C'était ma grande passion, les canots, à cette époque. Passer toute une après-midi sur l'eau noire du vieux port, au milieu des bateaux de pêche, dans la vapeur des paquebots en partance, les cris des mouettes, les commandements, les appels, les chansons de bord tout en haut des vergues, les coups de marteau du bassin de radoub; longer les frégates de l'Etat, propres, luisantes comme un uniforme d'aspirant, ou se laisser bercer à l'ombre d'un gros navire, endormi et silencieux, qu'animait seulement la vigilance d'un terre-neuve dressé tout debout, les pattes sur le bastingage; courir pieds nus sur des trains de bois, grimper aux mâts, voir pêcher des oursins,

puis revenir le soir, tout imprégné d'une odeur de goudron, de varech, avec la lassitude, l'impression d'un long voyage, je ne connaissais pas de bonheur plus grand.

Mais ce bonheur coûtait cher et, pour arriver à louer un bateau de dix sous avec les deux sous qu'on me donnait chaque semaine, il fallait se priver de tout, calculer, économiser. Aussi cette belle pièce d'argent, lumineuse et ronde, me fit-elle l'effet d'un cercle de lanterne magique, tout petit d'abord, mais s'agrandissant à mesure que je le regardais, pour rendre vivantes et visibles les images qui le traversaient: le vieux port, les beauprés des navires s'avançant en ligne tout le long du quai, et les petits bateaux de louage balancés sur l'eau profonde et moirée. La vision était si nette, si tentante! Je fus obligé de fermer les yeux...

Pendant quelques minutes, je restai là, sans bouger, tenant serré cet argent qui me brûlait la main. Minutes inoubliables, angoisse douloureuse et délicieuse de la tentation, toutes les émotions du vol! Ne riez pas. Ce ne sont point des sensations d'enfant que je vous raconte, mais des sensations de criminel. Secoué par une lutte effroyable, tout mon pauvre petit corps tremblait. Mes creilles bourdonnaient. J'entendais les battements de mon cœur et le tic tac monotone de la pendule.

A la fin pourtant, l'idée du devoir déjà née et grandie en moi, le souvenir des miens, l'atmosphère de la maison honnête, sans doute aussi la peur du châtiment, de l'humiliation, tout cela fut plus fort que ma passion. Je remis la pièce où je l'avais prise. Seulement... ah! il faut tout dire... seulement, par un mouvement instinctif, irréfléchi, mais à coup sûr diabolique, je la poussai bien loin sous la pendule, pour qu'on ne la vît plus et qu'on la crût perdue.

A partir de ce moment, le vol était commis, aggravé encore par la lâcheté et l'hypocrisie. Je ne m'y trompais pas. Ma conscience indignée se levait toute droite pour m'appeler: "Voleur! voleur!" si fort qu'il me semblait que tout le monde l'entendait. Au collège, impossible de travailler. J'avais beau prendre ma tête à deux mains, clouer mon regard sur le livre ouvert, je n'y voyais que ces rayonnements vagues, ces prismes brisés que nous laisse au fond des veux une chose brillante trop longtemps regardée. Oh! oui, le crime était commis, car j'en avais déjà le remords. C'était une étreinte au cœur, du trouble, de la honte, un besoin d'être seul. Par moments, en me débattant contre cet autre moi-même si grondeur, j'avais envie de crier: "Tais-toi... Je n'ai rien fait... Laissemoi tranquille... Je suis sûr qu'on va la retrouver, cette pièce de quarante sous".

Et, tout en disant cela, je pensais avec un certain contentement qu'on ne remontait la pendule que tous les quinze jours et que dans notre salon, un salon de province, ciré, soigné, fermé comme un tabernacle, on n'entrait guère que le lundi, à l'heure de ma lecon de musique.

Le soir, en arrivant chez nous, mon premier soin fut d'aller tâter dans l'ombre sur la cheminée. La pièce y était encore. Je n'eus pas le courage de la prendre, ni le plus grand courage de dire à mes parents : "Elle est là!"

Décidément, j'étais un voleur.

La soirée se passa dans une agitation extrême. Je sentais le jeudi du lendemain qui approchait. Jeudi, le congé! les bateaux!... Surexcité par une sorte de fièvre, je parlais beaucoup et ma voix avait une sonorité fausse qui me gênait. Deux ou trois fois le regard de ma mère posé sur moi, inquiet et troublé, sembla demander: "Qn'est-ce qu'il y a?" Alors, je rougissais, comme si

chaque mot que je disais était le mensonge de ma pensée. Avec cela, un air soumis, des gentillesses d'enfant coupable qui veut se faire pardonner et, sous les caresses que me valaient mes câlineries, la honte de mon hypocrisie, des envies folles de tomber à genoux, de tout dire... Puis rien.

Cette nuit-là, pourtant, je dormis assez bien, contre mon attente. Ce que c'est que le sentiment de l'impunité! Maintenant que j'étais sûr de pouvoir prendre la pièce sans danger, puisque tout le monde la croyait perdue, je n'avais plus qu'à rêver à ma fête du lendemain; et, jusqu'au matin entre mes cils fermés, je vis les mâts du vieux port se balancer sur la houle, pendant que là-bas, au bout de la jetée, la mer, la pleine mer, bleue, immense, voyageuse, me souriait de ses mille petites vagues.

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, je me glissai furtivement dans le salon. Devant la cheminée, j'eus encore un moment terrible. On parlait dans la chambre à côté; j'avais peur que quelqu'un entrât! Combien de temps suis-je resté là, debout au bord de mon crime, avançant la main, puis la retirant? Je ne m'en souviens plus. Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, c'est cette figure d'enfant blême, contractée, bouleversée, que j'avais en face de moi dans la glace et qui me regardait avec des yeux ardents, des yeux de fauve à l'affût. Enfin les voix s'éloignèrent. Je pris la pièce brusquement et me voilà dehors.

C'était un jeudi magnifique... Tremblant d'être rappelé, j'avais pris mon élan vers les quais avec la hâte de jouir de mon vol. Malheur à qui aurait voulu m'arrêter alors! Oh! quand on vient de voler, comme on doit tuer facilement! Tout en courant, j'entendais la belle pièce d'argent clair tinter joyeusement au fond de ma poche avec la pièce de deux sous qu'on me donnait chaque jeudi, et cette musique me grisait, me donnait des ailes: léger, souriant, la joue en feu, j'étais déjà dans l'atmosphère de mon plaisir.

Tout à coup, en passant devant un porche d'église, la main tendue d'une mendiante m'arrêta. Fus-je attendri par cette misère, par la pâleur de cette face éteinte ou le regard morne de l'enfant que la malheureuse avait dans les bras? Ne cédai-je pas plutôt à ce besoin de faire le bien, qui vous prend après une faute, ou encore à une superstition de petit méridional presque italien, essayant de sanctifier l'argent volé ?

Quoi qu'il en soit, je tirai de ma poche les deux sous de mon jeudi, et je les jetai à la mendiante, qui me remercia avec une expression de joie, de reconnaissance extraordinaire, si extraordinaire, en vérité, que, deux rues plus loin, une crainte subite me traversa l'esprit. Ah! mon Dieu! Est-ce que par hasard?...

Vite je tâte, je me fouille et pousse un cri de rage. J'avais donné les deux francs. Il ne me restait plus que mes deux sous! Et les bateaux étaient là, tout près. Déjà les mâts, les vergues du vieux port montaient au bout de la rue, dans un grand carré de lumière... Non, vous n'avez jamais vu une colère, un désespoir pareil au mien!

Me voilà revenant sur mes pas, furieux, parlant tout seul: "Oh! je la retrouverai... Je lui dirai que je me suis trompé, que cet argent n'était pas à moi... Et, si elle ne veut pas me le rendre, eh bien! je la ferai arrêter comme voleuse".

J'avais cet aplomb... En attendant, où était-elle passée? J'eus beau fouiller tous les porches de l'église.

regarder autour, dans les rues, dans les passages. Personne. Sitôt ses deux francs reçus, la mendiante était rentrée chez elle. En une fois sa journée avait été finie. La mienne aussi.

Alors, éperdu, ne sachant plus que faire, je retournai à la maison, et, sautant au cou de ma mère, avec une explosion de larmes où il y avait encore plus de colère que de remords, je pris le parti de lui avouer tout.

Elle savait déjà mon aventure. La mendiante était sa protégée, et, au sortir de la messe (où cette bonne mère priait pour moi), la pauvresse l'avait remerciée avec effusion du trésor de deux francs. J'avais été reconnu, dénoncé, la pièce était retrouvée, et le crime lavé par les larmes de ma mère, mêlées aux larmes d'un enfant prodigue.

Alphonse DAUDET.

ANALYSE DU TEXTE

71. Quel est l'objet de ce récit? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Remarquez le point de départ du récit : l'auteur nous introduit d'emblée et sans préambule d'aucune sorte au cœur de l'action; appréciez cette manière de faire. — 4. De plus, ce qui est de nature à piquer l'intérêt et la curiosité, il est facile d'entrevoir dès l'abord les diverses issues possibles: quelles sont-elles? — 5. L'auteur est ensuite dans la nécessité de faire connaître certains faits antérieurs; montrez qu'il sait habilement mêler ces renseignements à la trame de son récit. — 6. En une phrase, il donne le tableau condensé mais très précis de ses occupations les jours de congé; faites ressortir tout ce que renferme cette phrase. — 7. Distinguez, dans cette tentation de vol, la suggestion du mal (comment s'est-elle produite?), la délectation (en quoi consiste-t-elle ici?) et le consentement. — 8. Pourquoi l'auteur peut-il dire, avant même d'avoir pris la pièce, que le crime était commis? — 9. En quels termes rend-il cette idée : ma conscience me faisait des reproches? — 10. Comment décrit-il le remords? - 11. Commentez: clouer mon regard, me débattant contre cet autre moi-même. - 12. Montrez que la phrase : La soirée se passa ... résume très bien l'alinéa où elle se trouve. Quelle est l'idée principale de l'alinéa qui suit? Quelle conclusion pratique pour

la composition suggère la remarquable unité de ces deux alinéas? — ★13. Le portrait du petit voleur s'emparant de la pièce est des plus suggestifs; indiquez-en les principaux traits. - 14. Quel effet produisait sur l'enfant le son de la pièce d'argent? Expliquez les images de ce paragraphe. — 15. Quel sentiment le poussa à faire l'aumône? - 16. Quelle particularité lui fit craindre une méprise au sujet de sa pièce? — 17. Le lieu où il se trouve ne rend-il pas encore plus amère sa déconvenue? -\18. Est-ce le repentir qui l'incite à avoyer sa faute? — 19. Commentez la dernière phrase. — 20. Tout l'intérêt du récit réside dans le spectacle de la lutte qui se livre dans l'âme d'un enfant. Cette lutte, rendue avec précision et sincérité (qu'est-ce qui le prouve?), augmente graduellement d'intensité (montrez-le), jusqu'à ce qu'enfin elle se termine par un dénouement tout à fait inattendu et presque comique (ce dénouement n'est-il pas cependant très vraisemblable?). - 21. Dites quels sentiments manifeste successivement cet enfant. — 22. Montrez, par quelques citations à l'appui, que le style de ce récit est vif, alerte, naturel, pittoresque. +23. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que pièce, vision, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de se priver, crime, remords. — 3. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot vol: vol simple, vol qualifié, vol à la tire, vol avec effraction, vol à main armée, vol sacrilège, escroquerie, filouterie, larcin, concussion, péculat, maraude, rapine, spoliation, fraude.

Rédaction. — a) Appréciez la conduite de l'enfant dont il est question dans le texte.

b) Racontez vos occupations d'une après-midi de congé.

3. La pieuvre

Extrait des Travailleurs de la mer, roman (1866).

Un pêcheur, nommé Gilliatt, en poursuivant un crabe, a pénétré dans une caverne baignée par la mer. Il y fait une rencontre à laquelle il ne s'attendait guère.

Gilliatt prit son couteau dans ses dents, descendit des pieds et des mains du haut de l'escarpement et sauta dans l'eau. Il en eut jusqu'aux épaules.

Il s'engagea sous le *porche*. Il se trouvait dans un couloir fruste 1 avec une ébauche de voûte ogive sur sa tête. Les parois étaient polies et lisses. Il ne voyait plus le crabe. Il avait pied. Il avançait dans une décroissance de jour. Il commençait à ne plus rien distinguer.

Après une quinzaine de pas, la voûte cessa au-dessus de lui. Il était hors du couloir.

Il remarqua au-dessus du niveau de l'eau, à portée de sa main, une fissure horizontale dans le granit. Le crabe était probablement là. Il y plongea le poing, le plus avant qu'il put, et se mit à tâtonner dans ce trou de ténèbres.

Tout à coup il se sentit saisir le bras. Ce qu'il éprouva en ce moment, c'est l'horreur indescriptible. Quelque chose qui était mince, âpre, plat, glacé, gluant et vivant, venait de se tordre dans l'ombre autour de son bras nu. Cela lui montait vers la poitrine. C'était la pression d'une courroie et la poussée d'une vrille. En moins d'une seconde, on ne sait quelle spirale lui avait envahi le poignet et le coude et touchait l'épaule. La pointe fouillait sous son aisselle.

^{1.} Fruste: par extension, dont le relief est rude, grossier.
(DARMESTETER.)

Gilliatt se rejeta en arrière, mais put à peine remuer. Il était comme cloué. De sa main gauche restée libre il prit son couteau qu'il avait entre les dents et, de cette main tenant le couteau, s'arc-bouta² au rocher, avec un effort désespéré pour retirer son bras. Il ne réussit qu'à inquiéter un peu la ligature, qui se resserra. Elle était souple comme le cuir, solide comme l'acier, froide comme la nuit.

Une deuxième lanière, étroite et aiguë, sortit de la crevasse du roc. C'était comme une langue hors d'une gueule. Elle lécha épouvantablement le *torse* nu de Gilliatt et, tout à coup s'allongeant, démesurée et fine, elle s'appliqua sur sa peau et lui entoura tout le corps.

En même temps, une souffrance inouïe, comparable à rien, soulevait les muscles crispés de Gilliatt. Il sentait dans sa peau des enfoncements ronds, horribles. Il lui semblait que d'innombrables lèvres, collées à sa chair, cherchaient à lui boire le sang.

Une troisième lanière ondoya hors du rocher, tâta Gilliatt et lui fouetta les côtes comme une corde. Elle s'y fixa.

L'angoisse, à son paroxysme, est muette. Gilliatt ne jetait pas un cri. Il y avait assez de jour pour qu'il pût voir les repoussantes formes appliquées sur lui. Une quatrième ligature, celle-ci rapide comme une flèche, lui sauta autour du ventre et s'y enroula.

Impossible de couper ni d'arracher ces courroies visqueuses qui adhéraient étroitement au corps de Gilliatt et par quantité de points. Chacun de ces points était un

^{2.} S'arc-bouta (le c de arc ne se prononce pas) : s'appuya solidement contre le rocher.

^{3.} Ondoya (du lat. unda, eau) : s'élança en ondulant, à la manière des ondes ou vagues.

foyer d'affreuse et bizarre douleur. C'était ce qu'on éprouverait si l'on se sentait avalé à la fois par une foule de bouches trop petites.

Un cinquième allongement jaillit du trou. Il se superposa aux autres et vint se replier sur le diaphragme de Gilliatt. La compression s'ajoutait à l'anxiété. Gilliatt pouvait à peine respirer...

Brusquement une large viscosité * ronde et plate sortit de dessous la crevasse 5. C'était le centre; les cinq lanières s'y rattachaient comme des rayons à un moyeu; on distinguait au côté opposé de ce disque immonde le commencement de trois autres tentacules, restés dans l'enfoncement du rocher. Au milieu de cette viscosité, il y avait deux yeux qui regardaient.

Ces yeux voyaient Gilliatt.

Gilliatt reconnut la pieuvre 6...

Elle le tenait. Il était la mouche de cette araignée.

Gilliatt était dans l'eau jusqu'à la ceinture, les pieds crispés sur la rondeur des galets glissants, le bras droit étreint et assujetti par les enroulements plats des courroies de la pieuvre, et le torse disparaissant presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible.

Des huit bras de la pieuvre, trois adhéraient à la roche, cinq adhéraient à Gilliatt. De cette façon, cramponnée

^{4.} Viscosité: état d'une substance dont les parties collantes adhèrent entre elles et avec les corps qu'elles touchent. Ici, la substance, la chose elle-même.

^{5.} De dessous la crevasse: expression plus que hardie; dire plutôt : de la crevasse ou de dessous le rocher.

^{6.} Pieuvre: La pieuvre ou le poulpe est un animal marin de la classe des mollusques, formé d'une partie centrale, où se trouve la tête, et de huit tentacules plus ou moins longs. Il se nourrit de mollusques, de crabes et même de homards. Certains poulpes géants, signalés à diverses reprises dans plusieurs mers, notamment dans le nord du Pacifique, atteignent parfois quatorze pieds de long.

d'un côté au granit, de l'autre à l'homme, elle enchaînaît Gilliatt au rocher. Gilliatt avait sur lui deux cent cinquante suçoirs...

On ne s'arrache pas à la pieuvre. Si on l'essaie, on est plus sûrement lié. Elle ne fait que se resserrer davantage. Son effort croît en raison du vôtre. Plus de secousse produit plus de constriction 7.

Gilliatt n'avait qu'une ressource, son couteau. Il n'avait de libre que la main gauche... Les succions augmentaient. Il regardait la pieuvre qui le regardait. Tout à coup la bête détacha du rocher sa sixième antenne et, la lançant sur Gilliatt, tâcha de lui saisir le bras gauche. En même temps elle avança vivement la tête. Une seconde de plus, sa bouche s'appliquait sur la poitrine de Gilliatt. Gilliatt, saigné au flanc et les deux bras garrottés, était mort.

Mais Gilliatt veillait. Guetté, il guettait.

Il évita l'antenne et, au moment où la tête allait mordre sa poitrine, son poing armé s'abattit sur la bête. Il y eut deux *convulsions* en sens inverse, celle de la pieuvre et celle de Gilliatt. Ce fut comme la lutte de deux éclairs.

Gilliatt plongea la pointe de son couteau dans la viscosité plate et, d'un mouvement giratoire pareil à la torsion d'un coup de fouet, faisant un cercle autour des deux yeux, il arracha la tête comme on arrache une dent.

Ce fut fini. Toute la bête tomba. Cela ressembla à un linge qui se détache... Les quatre cents ventouses lâ-chèrent à la fois le rocher et l'homme. Ce haillon coula au fond de l'eau.

^{7.} Constriction: resserrement obtenu en serrant tout autour: ce mot est employé surtout dans le langage médical.

Gilliatt, haletant du combat, put apercevoir à ses pieds sur les galets deux tas *gélatineux* informes, la tête d'un côté, le reste de l'autre.

Gilliatt toutefois, craignant quelque reprise convulsive de l'agonie, recula hors de la portée des tentacules.

Mais la bête était bien morte. Gilliatt referma son couteau.

Victor Hugo.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est l'objet de ce récit ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Distinguez-en nettement l'exposition ou entrée en matière, le nœud et le dénouement. — 3. Comment l'auteur indique-t-il que Gilliatt descendit le rocher avec beaucoup de difficulté? — 4. En quels termes décrit-il la caverne où le pêcheur a pénétré? Montrez que tâtonner est pris dans son sens propre. - 5. Gilliatt, se sentant saisir le bras, éprouva l'horreur indescriptible. Comment cette dernière expression est-elle mise en relief par la construction de la phrase? Pourquoi l'horreur et non pas une horreur? - 6. Par quel sens Gilliatt percoit-il son assaillant? La nature de ce sens ne lui permet pas d'en avoir immédiatement une idée précise; aussi l'auteur emploie-t-il à dessein, pour le décrire, des expressions vagues : relevez-en quelques-unes. Cependant, qu'apprend au pêcheur ce premier contact avec cet être mystérieux? Montrez la précision du verbe fouillait et des expressions : pression d'une courroie, poussée d'une vrille. - 7. Comment V. Hugo décrit-il les premiers efforts de Gilliatt pour dégager son bras droit? Quels termes en marquent le résultat? Le mot *ligature* est-il bien choisi? — 8. A quoi compare-t-il la seconde lanière? De quel mot se sert-il pour désigner la cavité du rocher? - 9. Quels étaient les caractères distinctifs des souffrances du pêcheur? — 10. Quels verbes expriment les opérations de la troisième et de la quatrième lanière? Les expliquer. -11. Comment l'auteur montre-t-il l'étrangeté de la douleur de Gilliatt? — 12. Un cinquième allongement sortit, non, jaillit (qu'ajoute ce dernier verbe au précédent?) de la crevasse : quel effet produisit-il sur Gilliatt? — 13. Enfin, qu'est-ce qui permit au pêcheur de reconnaître son assaillant? Quelle comparaison donne une idée assez précise de la forme de la pieuvre? Pourquoi l'auteur dit-il que les yeux de la pieuvre regardaient, puis voyaient Gilliatt? Quelle nuance ajoute ce second verbe au premier? - 14. Quelle était donc à ce moment la vraie situation de Gilliatt? Deux images l'indiquent d'une manière saisissante : citez-les. Pourquoi galets et non pas cailloux, pierres, roches? Commentez adhéraient et cramponnée. -

15. On le voit, le nœud se resserre graduellement : la position de Gilliatt, à mesure que s'avance le récit, devient de plus en plus critique: il n'a plus qu'une ressource: saisir le moment où le poulpe avancera la tête pour le frapper à ce seul endroit vulnérable. Sinon, que va-t-il arriver? — 16. Montrez que le dénouement est 1° naturel, vraisemblable; 2° rapide et saisissant. — 17. A quoi compare-t-on ensuite la pieuvre? Justifiez cette comparaison. — 18. Quelles sont les impressions successives de Gilliatt? Quel trait de son caractère brille avec le plus d'éclat? — 19. Ce récit est une narration simple, dont l'action n'offre au fond, depuis le début jusqu'à la fin, que les phases successives d'un même événement (montrez-le). Mais V. Hugo a su en donner la vision intense par le choix des images (relevez les principales) et la précision des termes (donnez quelques exemples). - 20. Laquelle de ses facultés l'auteur a-t-il mise surtout en exercice dans ce récit? Montrez aussi qu'il a visé à l'effet. -21. Quelles impressions a fait naître en vous la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que bras, poitrine (latin pectus), et donnez-en la signification. — 2. Îndiquez, avec leur sens précis, des synonymes de ébauche, ténèbres, crispé; des antonymes de souple, lisse. — 3. Expliquez, puis faites entrer dans une phrase les expressions ci-après relatives au mot main: faire main basse sur; en venir aux mains; lever la main sur quelqu'un; forcer la main; avoir la haute main; avoir une belle main; avoir la main heureuse; mettre la dernière main; s'en laver les mains; jeu de mains; main de papier; tableau fait de main de maître; en un tour de main; prêter main-forte.

Rédaction. — Gilliatt a fait preuve d'un sang-froid remarquable dans un très grand danger; donnez quelques exemples de sang-froid et de présence d'esprit, tels qu'il s'en présente dans la vie ordinaire.

4. Le dernier moine de Saint-Aubin

Extrait de Çà et là (1859).

L'abbaye de Saint-Aubin était riche. Quand vint la Révolution, les moines n'émigrèrent pas. Ils étaient peu nombreux et ne remplissaient qu'une aile de leur vaste monastère, où les cellules se suivaient, toutes ouvertes sur le même corridor. Une nuit d'hiver, les révolutionnaires firent invasion chez ces pauvres religieux trop confiants. Sans autre forme de procès, ils les massacrèrent, à l'exception d'un seul, le plus jeune, qui, occupant la cellule la plus éloignée, put échapper avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Lorsqu'il eut fait quelques pas hors de la clôture 1, ce jeune religieux pensa qu'on le trouverait aisément et que ce n'était pas la peine de fuir ni de conserver sa vie. Il se mit à genoux, attendant les assassins. Cependant les assassins ne vinrent pas. Au bout de quelques heures, saisi de froid et tourmenté par la faim, le moine se releva et se mit tranquillement en quête d'un refuge. Il trouva une chaumière dont les habitants le tinrent caché tout le temps de la persécution. Quand il y eut un peu de sécurité, il revint à l'abbaye. Depuis la nuit du massacre, elle était déserte, défendue par la terreur; personne n'y avait osé entrer. Le religieux trouva les restes de ses frères à la place où les assassins les avaient laissés. Il leur donna la sépulture. Ensuite il s'établit dans sa cellule. Il vécut là de longues années, avec quelques anciens serviteurs, revenus comme lui. Il faisait les offices monastiques et se considérait comme seigneur et maître de tous les do-

^{1.} Clôture: ensemble des murs qui entourent un monastère de religieux ou religieuses cloîtrés, et qu'il leur est défendu de franchir.

maines que la communauté n'avait pas régulièrement et volontairement aliénés. Quand on chassait dans la forêt sans sa permission, il protestait contre cette usurpation de son droit de propriété. Gustave, étant encore jeune garçon, le vit en ce temps-là. Le dernier moine de Saint-Aubin était un homme d'aspect sévère, qui parlait peu et que l'on voyait encore plus rarement sourire.

Un soir, deux voyageurs, surpris par un effroyable crage, se réfugièrent à l'abbaye. Le moine, averti par ses serviteurs, vint au-devant d'eux et leur rendit en personne les devoirs de l'hospitalité, comme il avait d'ailleurs coutume. L'un des deux voyageurs était un homme d'un certain âge, d'assez mauvaise figure, et qui paraissait préoccupé et presque craintif; l'autre était son fils, garçon de vingt ans. Après qu'ils eurent bu et mangé et qu'ils se furent réchauffés auprès d'un bon feu, le père parla de reprendre sa route. L'orage continuait; le religieux leur conseilla de passer la nuit. C'était l'avis et le désir du jeune homme :

"Mon père ne voulait pas entrer, dit-il en souriant, il craignait un mauvais accueil, et c'est presque malgré lui que j'ai heurté à la porte de l'abbaye.

— Il est vrai, reprit l'autre, et je suis très reconnaissant de la bonne hospitalité que l'on nous donne. Néanmoins je ne voudrais point passer la nuit ici.''

Il avait l'air contraint et effaré, et balbutiait avec effort plutôt qu'il ne parlait. Le moine insista.

"Vous ne gênerez point, dit-il, nous avons des chambres vides. On a fait de la place ici. Sous la Révolution...

— Oui, oui, se hâta d'ajouter le voyageur, j'ai entendu parler de cela. Mais l'orage a cessé, nous pouvons partir..." Un coup de tonnerre et le bruit furieux du vent lui coupèrent la parole. Il pâlit. Le moine le regarda avec attention...

"Vous entendez, mon père, dit le jeune homme; que deviendrons-nous sur les chemins par ce temps et à cette heure?

— Quelle heure est-il donc ?'' dit l'homme, de plus en plus pâle.

En prononçant ces mots, il tira machinalement sa montre. Le moine étendit la main et prit avec une sorte d'autorité cette montre, qu'il croyait reconnaître. C'était celle qu'il avait laissée dans sa cellule en fuyant les assassins.

Il la rendit sans manifester aucune émotion.

"Restez ici, dit-il au jeune homme. Couchez-vous et reposez tranquillement dans ce lit, qui fut celui du dernier abbé de Saint-Aubin. Vous, ajouta-t-il en s'adressant au père, venez avec moi; j'ai une autre chambre où peut-être vous pourrez dormir."

Il parlait d'une voix si grave, et d'un visage si imposant, que l'homme à qui il s'adressait se leva, prêt à le suivre, sans objecter un mot. Le moine le conduisit à l'extrémité du corridor, dans sa propre cellule, celle d'où il avait fui la nuit du massacre.

"Ici, dit-il au voyageur, le repos pourra vous être moins difficile... il n'y a pas eu de sang versé."

L'homme tomba à genoux. Le dernier moine de Saint-Aubin lui donna sa bénédiction.

"Dormez, mon frère."

Et il le laissa.

えいき くじ ざーー

ANALYSE DU TEXTE

1. De quel ouvrage est tiré ce récit? Que savez-vous de l'auteur? - 2. Résumez brièvement le texte. - 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. De quelle révolution s'agit-il? — 5. Comment le religieux en vint-il à reconnaître son hôte? — 6. Le jeune homme connaissait-il l'événement? Qu'est-ce qui le prouve? — 7. Pourquoi le moine conduisit-il l'assassin dans sa propre cellule? — 8. Indiquez les impressions successives du meurtrier (citez les passages). -9. Essayez de dégager les traits distinctifs du caractère du religieux. - 10. A quelle maxime et à quel fait de l'Evangile fait songer le dénouement? - 11. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce récit? — 12. Pourquoi l'auteur a-t-il donné plus d'étendue à la dernière partie? — 13. Le style, comme il convient au sujet, est remarquable de simplicité et de clarté: relevez, dans la dernière partie, des expressions brillant par leur brécision. Le dialogue de la troisième partie est bien conduit : montrez que l'intérêt du récit, loin de languir, va sans cesse croissant. — 14. Qu'est-ce qui fait l'unité de ce morceau? - 15. Appréciez cette image : défendue par la terreur; justifiez l'emploi de l'adverbe dans : il tira machinalement sa montre; quel est l'effet produit par ces mots : mon frère, à la fin du récit? Expliquez les expressions ci-après : sans autre forme de procès, en quête d'un refuge, domaines volontairement aliénés.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que religieux et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de abbaye, cellule; un antonyme de émigrer; un homonyme de aliéné, office. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de office (ne pas lui donner le sens de bureau). — 4. Moine vient du grec monos, seul; indiquez quelques mots ayant ce préfixe. — 5. Comparez les deux phrases ci-après qui expriment la même idée et dites laquelle vous préférez, et pourquoi:

Tandis qu'après avoir déchiré sa proie le tigre s'endort paisiblement, l'homme qui a tué un de ses semblables perd à jamais le sommeil.

Le tigre déchire sa proie et dort; l'homme devient homicide et veille.

Rédaction. — a) Vos impressions à la suite de cette lecture. b) Essayez de rendre les sentiments que le religieux a pu ressentir, après avoir quitté l'assassin.

5. Le pont du diable

Extrait de Voyage en Suisse* (1850).

La Reuss¹, qui coule dans un lit creusé à soixante pieds de profondeur, entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les Grisons et les gens d'Uri². Plusieurs ponts furent bâtis à frais communs, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative de ce genre avait été faite vers la fin du XIV° siècle et l'hiver presque fini donnait l'espoir que le pont cette fois résisterait à toutes les attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Goschenen que le passage était de nouveau intercepté.

"Il n'y a que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un."

Il n'avait pas achevé ces paroles qu'un domestique annonça : Messire Satan !

"Faites entrer", dit le bailli.

Le domestique se retira et fit place à un homme d'environ trente-cinq ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon de couleur rouge, un justaucorps noir, fendu aux articulations, dont les crevés laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait par ses ondulations une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, ils étaient arrondis du bout, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, semblait des-

^{1.} Reuss: rivière de Suisse, qui se jette dans l'Aar, un des affluents du Rhin.

^{2.} Grisons, Uri: noms de deux cantons suisses.

tiné à lui servir d'éperon, lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les compliments d'usage, le bailli s'assit dans un fauteuil et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les *chenets*, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

- "Hé bien! mon brave ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi?
- J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.
- Pour ce maudit pont, n'est-ce pas ? Il vous est bien nécessaire ?
- Nous ne pouvons nous en passer. Tenez, soyez bon diable: faites-nous-en un.
 - Je venais vous le proposer.
- Hé bien! il ne s'agit donc que dε nous entendre...

Le bailli hésita.

- "Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.
- Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.
- Oh! d'abord, reprit Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.
- Cela me rassure, dit le bailli. Le dernier nous a coûté soixante marcs 4 d'or; nous doublerons cette somme

^{3.} De bonne composition: accommodant, complaisant, d'humeur facile.

^{4.} Le marc d'or (prononcez mar) est une ancienne monnaie usitée en divers pays avec des valeurs différentes. Au XVIIIº siècle, il valait en France environ \$160.

pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Et quel besoin ai-je de votre or ? reprit Satan; j'en fais quand je veux. Tenez." Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière. "Tendez la main", dit-il au bailli qui hésitait, et il lui mit entre les doigts un lingot d'or le plus pur et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. Le bailli le tourna et le retourna en tous sens; puis il voulut le lui rendre. "Non, non, gardez, reprit Satan; c'est un cadeau que je vous fais. — Je comprends, dit le bailli, en mettant le lingot dans son escarcelle, que, si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous aimez autant qu'on vous paye avec une autre monnaie; mais, comme je ne sais pas celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même."

Satan réfléchit un instant. "Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, répondit-il. — Soit, dit le bailli. — Rédigeons l'acte, continua Satan. — Dictez vous-même." Le bailli se prévara à écrire. Cinq minutes après, un sous-seing privé 5, fait double et de bonne foi 6, était signé par Satan, en son propre nom, et par le bailli, comme fondé de pouvoir 7 de ses paroissiens. Le diable s'engageait formellement, par cet acte, à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer cinq cents ans; le magistrat de son côté concédait,

^{5.} Sous-seing (abréviation d'acte sous-seing): littéralement acte placé sous un seing, sous un cachet. — Privé se dit des actes faits entre particuliers, sans l'intervention d'un homme de loi.

^{6.} Fait double et de bonne foi, formule qui accompagne ordinairement la signature d'un contrat.

^{7.} Fondé de pouvoir: mandataire, représentant qui est chargé d'agir au nom d'un autre.

en paiement de ce pont, l'âme du premier individu qui passerait.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti. Bientôt le bailli parut sur le chemin de Goschenen; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée, il aperçut Satan assis sur une borne, attendant le prix de son travail nocturne.

"Yous voyez que je suis homme de parole, dit Satan. — Et moi aussi, répondit le bailli. — Comment ! reprit le diable stupéfait, vous dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés ? — Pas précisément", continua le bailli en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule et dont il se mit à dénouer les cordons... Un chien traînant une poêle à sa queue, en sortit tout épouvanté et, franchissant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

"Eh! dit le bailli, voilà votre âme qui se sauve; courez donc après, monseigneur."

Satan était furieux; il avait compté sur l'âme d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner, si la chose n'eût pas été faite. Au moment où, pour se venger, il se préparait à lancer sur son œuvre un rocher aussi gros que les tours de Notre-Dame, il aperçut le clergé de Goschenen qui venait, croix en tête et bannière déployée, consacrer à Dieu le pont du diable. Quant au bailli, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal; seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts.

Alexandre Dumas. père.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est le sujet de ce récit ? — 2. Distinguez-en les différentes parties: a) l'exposition; b) le nœud; c) le dénouement. — 3. Que fait connaître l'exposition? Par quoi les ponts bâtis jusqu'alors étaient-ils détruits? - 4. Indiquez les différentes actions dont se compose le nœud. — 5. Remarquez comment procède l'auteur dans sa description de Satan. — 6. Remarquez aussi la composition des dialogues. De plus, les deux personnages ont bien le langage conforme à leur caractère: montrez en quoi le langage de Satan diffère de celui du bailli. — 7. Quel sentiment renferme cette phrase : Eh 1 voilà votre âme qui se sauve ...? - 8. Que nous apprend le dé**nouement**? Citez un détail qui, de prime abord, pouvait paraître superflu, mais qui fournit à l'auteur une conclusion piquante et originale. — 9. Indiquez les traits dominants du caractère de chacun des personnages. - 10. La légende est un récit dont le fond, pourtant historique, a été altéré par la tradition populaire; essayez de découvrir, dans celle-ci, la part de vérité qu'elle contient. — 11. Montrez que l'intérêt, dans ce récit, augmente de plus en plus. - 12. Le charme de cette narration vient d'abord de l'art avec lequel Dumas élimine tout ce que le lecteur peut aisément deviner par lui-même (donnez des exemples); puis de petits tableaux esquissés à grands traits de-ci de-là et qui frappent l'imagination (citez-en quelquesuns); enfin de la simplicité et du naturel qui éclatent dans tout le récit : le diable de Dumas, par exemple, vous semble-t-il un être extraordinaire ? — 13. Relevez quelques expressions spirituelles et narquoises. - 14. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que pont, âme (latin anima), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leurs sens précis, des synonymes de diable, malice, cadeau, bâtir, stupéfait. — 3. Distinguez les paronymes ci-après : affilé, effilé, affilé, affilé, affiné. — 4. Montrez la différence qu'il y a entre une légende, un conte et une fable; donnez des exemples. 5. Enumérez les différentes coiffures que vous connaissez. — 6. Expliquez les expressions ci-après se rapportant au mot pont : pont tournant, pont suspendu, pont transbordeur, pont-levis, pont volant, ponceau, passerelle, viaduc, aqueduc, culée, tablier, travée, parapet, aile, arche, volée, pile, ponton, pont mobile, pont de bateaux; le pont d'un vaisseau; le pont aux ânes; laisser passer l'eau sous les ponts; faire un pont d'or à quelqu'un; droit de péage; pontife; les ponts sont coupés entre nous.

Rédaction. — a) En un paragraphe, faites le portrait physique d'un ouvrier que vous connaissez.

b) Une légende vous a vivement intéressé; racontez-la.

6. Le Potowatomis 1 et le serpent à sonnettes

Extrait des Pionniers canadiens (Légendes canadiennes, 1860).

C'était vers 1780, dans la ville de Détroit. Un jeune officier, quelque temps auparavant, y avait été égorgé par une troupe de Potowatomis, afin d'assouvir la vengeance personnelle de l'un d'entre eux. Or un soir, par un beau clair de lune, une jeune Canadienne, fille du surintendant des sauvages de Détroit, priait, dans le jardin même de son père, sur la tombe de cet officier ami de sa famille. Elle fut alors témoin de la scène inoubliable que l'auteur raconte dans les lignes qui suivent.

Au moment où la jeune fille allait se relever pour s'éloigner, elle crut apercevoir comme une ombre qui s'agitait à l'ouverture d'un soupirail percé dans le mur d'une sorte de petit hangar qui s'élevait à quelques pas devant elle. Un nuage vint alors à passer sur la lune et l'empêcha de distinguer quel pouvait être cet objet. Elle attendit quelques instants et, quand le nuage fut passé, le rayon illumina une face humaine. "Ce ne peut être qu'un voleur, se dit-elle à elle-même. Pourtant la porte est certainement bien fermée. Il se sera trouvé pris quand le domestique est venu la mettre à la clef."

Cependant cette tête sortait toujours davantage du soupirail, se détachant de plus en plus de l'obscurité. Un moment les rayons de la lune tombèrent en plein sur cette figure. La jeune fille tressaillit. Elle venait de reconnaître cette figure. Impossible de s'y tromper. C'était bien lui! Elle le reconnut parfaitement à son teint cuivré, à ses traits durs et féroces, à ses yeux fauves

^{1.} Les Potowatomis ou Poutouatamis formaient une nation sauvage des bords des lacs Supérieur, Michigan et Huron. Ils étaient très vindicatifs; aussi, plus d'un imprudent a payé de sa vie, quelquefois longtemps après, une légère insulte ou provocation faite à l'un d'entre eux. L'abbé Casgrain, dans ses Pionniers canadiens, en cite des exemples, qu'il déclare absolument authentiques.

et roulant dans leurs orbites. C'était... c'était... le Potowatomis, l'assassin du jeune officier! Sa première pensée fut de fuir; mais une invincible curiosité la retint.

Cependant le sauvage s'agitait toujours dans l'ouverture. Un de ses bras était sorti du soupirail. Sa main tenait un objet que la jeune fille ne put distinguer. Longtemps il essaya de se faire jour à travers l'ouverture 2 trop petite pour le laisser passer. Enfin, au moment où il faisait un dernier effort pour s'échapper, il tourna brusquement la tête et fixa d'un air inquiet ses regards vers un petit buisson voisin. Il parut alors hésiter; puis, lâchant l'objet qu'il tenait, il s'appuya avec sa main contre le sol et s'efforça de reculer; mais ses épaules, resserrées de chaque côté par le mur, le tinrent cloué dans l'ouverture. Alors son inquiétude sembla augmenter et il jeta un nouveau coup d'œil vers le buisson. Un léger froissement de feuilles se fit entendre, et de l'ombre du buisson sortit une petite tête qui se dirigeait lentement vers le sauvage. C'était la tête d'un serpent à sonnettes 3.

Immobile, les yeux dilatés, le sauvage observait les moindres mouvements du reptile qui s'avançait tout doucement et avec précaution, comme s'il eût eu la conscience de la force et de l'adresse de son redoutable adversaire. Quand il fut à quelques pas du sauvage, il s'arrêta et, la gueule béante, il s'élança vers son visage. Mais, avant qu'il l'eût touché, l'Indien, de sa main restée libre, lui

4. On dirait plutôt aujourd'hui: avoir conscience de quelque chose, en supprimant l'article.

^{2.} Se faire jour à travers l'ouverture: expression plus que hardie, car on se fait jour, c'est-à-dire on se fait ouverture et passage à travers quelque chose qui a de la consistance, quelque chose qui résiste, et non à travers le vide. Ex.: Ils se sont fait jour au travers des ennemis.

^{3.} Ces reptiles étaient encore si nombreux dans toute la contrée, il n'y a pas bien des années, qu'il était très dangereux de laisser les fenêtres ouvertes le soir. (CASGRAIN.)

donna un violent soufflet et l'envoya retomber à plusieurs pas de lui. Aussitôt après, il tenta un nouvel effort pour se dégager; mais ce fut en vain. Le reptile furieux s'avança une seconde fois et recommença l'attaque; mais cette fois avec plus de précaution encore. Après s'être approché plus près qu'auparavant de son ennemi, il s'élança avec une nouvelle fureur; mais sans plus de succès, car la main du sauvage l'envoya rebondir encore plus loin qu'auparavant.

Le Potowatomis fit alors un effort suprême pour se délivrer, mais ce fut encore inutilement; il resta cloué dans l'ouverture du soupirail. Prompt comme l'éclair, le reptile, l'écume aux lèvres, le regard en feu, la gueule gonflée par la rage, et sortant une langue bifurquée et sanglante, revint de nouveau en rampant vers sa proie. Les écailles de sa peau, que la rage faisait étinceler des plus vives couleurs, miroitaient sous les rayons argentés de la lune, et le léger bruit des anneaux de sa queue, semblable au bruit du parchemin froissé, troublait seul le silence de la nature.

Le serpent s'avança si près de l'Indien que celui-ci aurait pu presque le saisir. Il se redressa une dernière fois et, en renvoyant sa tête en arrière, il prit son élan. Le sauvage le guettait toujours de la main, suivant des yeux les moindres oscillations de son corps. Il était facile de voir que la lutte suprême allait commencer et se terminerait bientôt par la mort de l'un des deux adversaires. A l'instant où le serpent se précipitait comme un dard sur son ennemi, le sauvage leva encore la main; mais cette fois l'élan du serpent avait été si rapide et instantané qu'il ne put l'attraper, et le reptile le mordit à la joue. Un cri rauque mourut dans la gorge du sauvage, qui saisit à pleine main le serpent avant qu'il eût pu

s'échapper, et, l'approchant de sa bouche, dans sa rage il le déchira avec ses dents et le mit en lambeaux. Vaines représailles; car le coup était porté. Quelques minutes après, d'horribles convulsions et des cris affreux annoncèrent que le venin mortel avait produit son effet. La victime se tordait avec désespoir au milieu d'atroces douleurs

Ou crut d'abord qu'il était à la fin parvenu à s'évader; mais plus tard on trouva le cadavre, énormément enflé, encore pris dans l'ouverture du soupirail. Ses yeux injectés de sang étaient sortis de leurs orbites; sa figure était noire comme du charbon et sa bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches, d'où pendaient encore quelques lambeaux du reptile et des flocons d'écume mêlée de sang. La Providence elle-même avait pris soin de venger l'assassinat du jeune officier.

Abbé Casgrain.

ANALYSE DU TEXTE

1. D'où est tiré ce récit? Que savez-vous de son auteur? — 2. Résumez brièvement le texte. — 3. Distinguez-en les différentes parties : l'exposition, le nœud et le dénouement; puis dégagez nettement l'idée générale de chaque paragraphe. — 4. Ce récit a un caractère dramatique; quels sont les acteurs de ce petit drame? Indiquez les différentes scènes qu'offre l'action. En quoi réside l'intérêt? Se soutient-il jusqu'à la fin? — 5. Le style du 2º alinéa ne rend-il pas bien le saisissement et la frayeur de la jeune fille? Comment? — 6. Relevez et commentez les termes qui peignent le visage du sauvage. — 7. Montrez que, dans le 3º alinéa par exemple, l'auteur raconte les faits tels qu'ils se présentent aux yeux de la jeune fille. — 8. Signalez quelques répétitions de mots dans ce même passage. — 9. En quels termes le serpent est-il décrit dans le 5º alinéa? N'y rencontre-t-on pas une comparaison manquant de justesse? — 10. Appréciez la construction de la phrase: Un cri rauque ... Commentez mourut. — 11. L'auteur termine le récit par une réflexion; expliquez-la. — 12. Quelles furent, pensez-vous, les impressions successives de la jeune fille témoin de cette scène affreuse? — 13. Quelles sont les vôtres à la suite de cette lecture?



Groupe du sculpteur canadien P. HEBERT

SANS MERCI

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que serpent, sang, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de voleur, adversaire. — 3. Distinguez venimeux et vénéneux. — 4. Donnez deux verbes dérivés de visage. 5. Quelles sont les idées évoquées en vous par le mot serpent? Donnez les noms qui les désignent. — 6. Indiquez quelques verbes pouvant décrire les divers mouvements du serpent.

Rédaction. — a) En un paragraphe de quelques lignes, dites s'il est permis de se venger et donnez les motifs sur lesquels s'appuie votre opinion.

b) En vous inspirant du groupe Sans merci, œuvre du sculpteur P. Hébert, imaginez une histoire relatant une lutte à mort entre un colon canadien et un Iroquois qui l'a surpris. Donnez-lui le dénouement qu'il vous plaira.

Dans le morceau ci-après, remarquez 1º l'impression dominante; 2° un grand nombre de termes qui se distinguent par leur précision et leur pittoresque.

Le serpent

Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux: on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît, et disparaît ensuite, semblable à une petite fumée d'azur, et aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sur l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche : elles changent aux divers aspects de la lumière et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

CHATEAUBRIAND, Génie du christianisme.

7. La chèvre de M. Seguin

Extrait des Lettres de mon moulin, recueil de contes (1866).

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait : "C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une." Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! qu'elle était jolie, la petite chèvre de M. Seguin! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande; et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle; un amour de petite chèvre.

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde et, de temps en temps, il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi: "Enfin, pensait le pauvre

homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi !'' M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne: "Comme on doit être bien là-haut! quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe, qui vous écorche le cou... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos!... Les chèvres, il leur faut du large."

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, et faisant $m\hat{e}!\dots$ tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois: "Ecoutez, Monsieur Seguin, je me languis 1 chez vous. Laissez-moi aller dans la montagne. — Ah! mon Dieu!... Elle aussi!" cria M. Seguin stupéfait, et, du coup, il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe, à côté de sa chèvre : "Comment, Blanquette, tu veux me quitter?" Et Blanquette répondit : "Oui, Monsieur Seguin. - Est-ce que l'herbe te manque ici ? — Oh! non, Monsieur Seguin. - Tu es peut-être attachée de trop court : veux-tu que j'allonge la corde ? — Ce n'est pas la peine, Monsieur Seguin. — Alors, qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux? — Je veux aller dans la montagne, Monsieur Seguin. — Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il vien-

^{1.} Verbe intranstif, souvent employé comme verbe pronominal dans le midi de la France.

dra? — Je lui donnerai des coups de corne, Monsieur Seguin. — Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis le matin le loup l'a mangée. — Pécaïre?! Pauvre Renaude! Ça ne fait rien, Monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne. — Bonté divine! dit M. Seguin... mais qu'est-ce qu'on leur a donc fait à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger... Eh bien! non... je te sauverai malgré toi, coquine, et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.''

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour.

Malheureusement il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné que la petite s'en alla.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu de si joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Plus de corde, plus de pieu, rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe! Jusque par-dessus les cornes... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. C'était bien autre chose que le gazon du clos.

^{2.} Pécoire: exclamation de pitié ou de tendresse fréquemment usitée dans le midi de la France.

Et les fleurs, donc !... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux.

La chèvre blanche, à moitié saoûle, se vautrait là-dedans, les jambes en l'air, et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis tout à coup elle se redressait d'un bond sur les pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette. Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes. "Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là-dedans?"

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde. En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir. "Déjà!" dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait que le toit avec un peu de fumée; elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut qui rentrait la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... Puis

ce fut un long hurlement dans la montagne : "Hou! hou!"

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. Au même moment, une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort. "Hou! hou!" faisait le loup. "Reviens! reviens!..." criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir; mais, en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pourrait plus se faire à cette vie et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La petite chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là, regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment : "Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin!" et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue. Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était. Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le lcup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que

la Renaude. Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine.

Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe, puis elle retournait au combat la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps, la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait: "Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube!"

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de corne, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie. "Enfin!" dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre, dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang.

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre blanche et la mangea.

Alphonse DAUDET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties: l'entrée en matière; le nœud; le dénouement.

3. Comment A. Daudet développe-t-il la première pensée? — 4. Quelle expression indique que M. Seguin perdait ses chèvres au moment où il ne s'y attendait pas? — 5. A quoi attribuait-on leur départ? — 6. Montrez la précision de consterné. — 7. Remarquez comment l'auteur procède pour décrire la nouvelle chèvre: (quel ordre a-t-il suivi? relevez deux comparaisons amusantes, quelles qualités possède-t-elle? citez une preuve à l'appui). — 8. Que fit M. Seguin pour retenir sa pensionnaire? — 9. Pourquoi ravi plutôt que content, satisfait? Quel est le sens de: pauvre homme, de si bon cœur? — 10. Malgré tout, la chèvre ne tarda pas à soupirer après la montagne: quelle réflexion ingénue l'auteur lui prête-t-il alors?

Pourquoi l'herbe du clos lui paraissait-elle fade? — 11. Remarquez avec quel naturel l'auteur conduit le dialogue de M. Seguin et de sa chèvre. Comme les paroles sont bien conformes au caractère des personnages! La stupéfaction du pauvre homme, comment se manifeste-t-elle? Quels arguments fait-il tour à tour valoir pour retenir sa chèvre? Mais il se heurte à une détermination arrêtée. — 12. La persuasion ne lui ayant pas réussi, il a recours à la force; mais ne motive-t-il pas l'emploi de ce moyen? — 13. Comment la montagne accueille-t-elle la petite transfuge? (Relevez les termes qui l'indiquent). — 14. En cette occasion, A. Daudet ne prête-t-il pas à certains végétaux des sentiments humains? - 15. Justifiez l'emploi de l'épithète dans vieux sapins. — 16. La petite chèvre est libre, elle a maintenant à foison de l'herbe variée, délicieuse, toute parfumée : en quels termes ces idées sont-elles exprimées? - 17. Montrez comment l'expression sucs capiteux relie l'alinéa dont il fait partie à l'alinéa qui le suit. — 18. Comment l'auteur décrit-il les gambades et les cabrioles de la chèvre? Montrez que, dans la phrase: Hop! la voilà partie ..., l'allure du style est très conforme aux idées exprimées. Relevez aussi une plaisante hyperbole. Si l'auteur avait écrit dans l'alinéa suivant : elle se faisait sécher au soleil au lieu de : elle se faisait sécher par le soleil, l'effet aurait-il été le même? - 19. A l'approche de la nuit, quelles sont les impressions successives de Blanquette? Dites ce qu'elle voit et ce qu'elle entend à ce moment. — 20. Remarquez, dans l'entrée en scène du loup, avec quelle habileté l'auteur sait choisir les circonstances qui sont de nature à augmenter l'intérêt du récit. Relevez dans le portrait du loup quelques détails pittoresques. — 21. Quel sentiment pousse la chèvre à combattre? Comment est-il dit qu'elle se dispose à recevoir l'attaque du loup? Citez quelques détails du combat qui montrent que ce récit est bien du domaine de la fiction. Expliquez: les étoiles s'éteignirent. — 22. Indiquez les principaux traits du caractère de la chèvre. — 23. Montrez que, dans ce récit, le conteur prend le ton de la conversation (citez à l'appui quelques expressions familières); qu'il y manifeste une discrète, mais réelle sympathie pour ses personnages (en quels passages surtout?), une verve enjouée, intarissable (relevez quelques traits pittoresques et humoristiques) et enfin un certain air de naïveté et de bonhomie qui plaît et captive au plus haut point. — 24. Ce conte ne renfermet-il pas une leçon? Essayez de la dégager.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que chèvre (latin capra), liberté, et donnez-en la signification. — 2. Îndiquez, avec leur sens précis, des synonymes de consterné, ravi, fade, patois, savoureux. — 3. Dans les mots clochette, maisonnette, quelle idée ajoute le suffixe? Donnez d'autres mots formés de la même manière.

Rédaction. — a) Vous avez soigneusement observé un animal; faites-en la description.

b) Un serin s'est échappé de sa cage; selon vous, que pourrait-il lui arriver?

Ennuis de l'émigré

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis, Le devant de la porte où l'on jouait jadis, L'église où, tout enfant et d'une voix légère, Vous chantiez à l'église auprès de votre mère, Et la petite école où, traînant chaque pas, Vous alliez le matin: oh! ne la quittez pas. Car une fois perdu parmi ces capitales, Ces immenses cités aux tourmentes fatales, Repos, franche gaîté, tout s'y vient engloutir, Et vous les maudissez sans en pouvoir sortir. Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être Votre fils étudier sous votre bon vieux maître, Dans l'église avec vous chanter au même banc Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

Auguste Brizeux, Marie.

8. Hamilcar sauve le petit Hannibal

Extrait de Salammbô*, roman (1862).

La scène se passe à Carthage, au IIIº siècle avant J.-C. — La ville, assiégée par les soldats mercenaires, est réduite à la famine. Pour la sauver, il a été décidé qu'on sacrifierait un enfant au dieu Moloch, et la victime désignée est Hannibal, fils d'Hamilcar Barca. Les prêtres de Moloch se rendent donc au palais d'Hamilcar pour lui réclamer son enfant.

Ils arrivèrent chez Hamilear tout à coup et, le trouvant dans ses jardins : "Barca! nous venons pour la chose que tu sais... ton fils!" Ils ajoutèrent que des gens l'avaient rencontré un soir de l'autre lune, au milieu des Mappales¹, conduit par un vieillard.

^{1.} Mappales: nom d'un quartier de Carthage.

Il fut d'abord comme suffoqué. Mais bien vite, comprenant que toute dénégation serait vaine, Hamilear s'inclina; et il les introduisit dans la maison de commerce. Des esclaves accourus d'un signe en surveillaient les alentours.

Il entra dans la chambre de Salammbô ² tout éperdu. Il saisit d'une main Hannibal, arracha de l'autre la ganse d'un vêtement qui traînait, attacha ses pieds, ses mains, en passa l'extrémité dans sa bouche pour lui faire un bâillon, et il le cacha sous le lit de peaux de bœuf, en laissant retomber jusqu'à terre une large draperie.

Ensuite il se promena de droite et de gauche; il levait les bras, il tournait sur lui-même, il se mordait les lèvres. Puis il resta les *prunelles* fixes et *haletant* comme s'il allait mourir.

Mais il frappa trois fois dans ses mains. Giddenem parut.

"Ecoute! dit-il, tu vas prendre parmi les esclaves un enfant de huit à neuf ans avec les cheveux noirs et le front bombé! Amène-le! hâte-toi!"

Bientôt Giddenem rentra, en présentant un jeune garçon.

C'était un pauvre enfant, à la fois maigre et bouffi; sa peau semblait grisâtre comme l'infect haillon suspendu à ses flancs: il baissait la tête dans ses épaules et du revers de sa main frottait ses yeux, tout remplis de mouches.

Comment pourrait-on jamais le confondre avec Hannibal! et le temps manquait pour en choisir un autre! Hamilear regardait Giddenem; il avait envie de l'étrangler.

"Va-t-en!" cria-t-il. Le maître des esclaves s'enfuit. Donc le malheur qu'il redoutait depuis si longtemps

^{2.} Salammbô: fille d'Hamilcar.

était venu, et il cherchait avec des efforts démesurés s'il n'y avait pas une manière, un moyen d'y échapper.

Abdalonim, tout à coup, parla derrière la porte. On demandait le suffète 3. Les serviteurs de Moloch 4 s'impatientaient.

Hamilcar retint un cri, comme à la brûlure d'un fer rouge; et il recommença de nouveau à parcourir la chambre, tel qu'un insensé. Puis il s'affaissa au bord de la balustrade et, les coudes sur ses genoux, il serrait son front dans ses deux poings fermés.

La vasque de porphyre contenait encore un peu d'eau claire pour les ablutions de Salammbô. Malgré sa répugnance et tout son orgueil, le suffète y plongea l'enfant et, comme un marchand d'esclaves, il se mit à le laver et à le frotter avec des strigiles 5 et de la terre rouge. Il prit ensuite, dans les casiers autour de la muraille, deux carrés de pourpre, lui en posa un sur la poitrine, l'autre sur le dos, et il les réunit contre ses clavicules par deux agrafes de diamant. Il versa un parfum sur sa tête, il passa autour de son cou un collier d'électrum et il le chaussa de sandales à talons de perles, les propres sandales de sa fille! Mais il trépignait de honte et d'irritation. Salammbô, qui s'empressait à le servir, était aussi pâle que lui. L'enfant souriait, ébloui par ces splendeurs. et même, s'enhardissant, il commencait à battre des mains et à sauter quand Hamilcar l'entraîna.

^{3.} Suffète: magistrat suprême de la ville; Hamilcar remplissait alors cette charge.

^{4.} Moloch: divinité des Phéniciens et des Carthaginois à laquelle on sacrifiait des enfants.

^{5.} Strigiles: brosses dures dont les anciens se servaient au bain.

^{6.} Electrum: alliage de trois parties d'or et d'une partie d'argent, avec lequel les anciens fabriquaient des coupes, des parures, etc.

Il le tenait par le bras, fortement, comme s'il avait eu peur de le perdre; et l'enfant, auquel il faisait mal, pleurait un peu tout en courant près de lui.

A la hauteur de l'ergastule , sous un palmier, une voix s'éleva, une voix lamentable et suppliante. Elle murmurait : "Maître! oh! maître!"

Hamilcar se retourna, et il aperçut à ses côtés un homme d'apparence abjecte, un de ces misérables vivant au hasard dans la maison. — "Que veux-tu?" dit le suffète. L'esclave, qui tremblait horriblement, balbutia: "Je suis son père!"

Hamilcar marchait toujours; l'autre le suivait, les reins courbés, les jarrets fléchis, la tête en avant. Son visage était convulsé par une angoisse indicible, et les sanglots qu'il retenait l'étouffaient, tant il avait envie tout à la fois de le questionner et de lui crier : "Grâce!"

Enfin il osa le toucher d'un doigt, sur le coude, légèrement.

— "Est-ce que tu vas le...?" Il n'eut pas la force d'achever, et Hamilear s'arrêta, tout ébahi de cette douleur.

Il n'avait jamais pensé — tant l'abîme les séparant l'un de l'autre se trouvait immense — qu'il pût y avoir entre eux rien de commun.

Cela même lui parut une sorte d'outrage et comme un empiètement sur ses privilèges. Il répondit par un regard plus froid et plus lourd que la hache d'un bourreau; l'esclave s'évanouissant tomba dans la poussière, à ses pieds. Hamilcar enjamba par-dessus.

Les trois hommes en robe noire l'attendaient dans la grande salle, debout contre le disque de pierre. Tout de

^{7.} Ergastule: partie du palais réservée aux esclaves.

suite il déchira ses vêtements et il se roulait sur les dalles en poussant des cris aigus :

"Ah! mon pauvre petit Hannibal! Oh! mon fils! ma consolation! mon espoir! ma vie! Tuez-moi aussi, emportez-moi. Malheur! malheur!" Il se labourait la face avec ses ongles, s'arrachait les cheveux et hurlait comme les pleureuses des funérailles. "Emmenez-le donc! Je souffre trop! allez-vous-en! tuez-moi comme lui." Les serviteurs de Moloch s'étonnaient que le grand Hamilcar eût le cœur si faible. Ils en étaient presque attendris.

On entendit un bruit de pieds nus avec un râle saccadé, pareil à la respiration d'une bête féroce qui accourt; et, sur le seuil de la troisième galerie, entre les montants d'ivoire, un homme apparut, blême, terrible, les bras écartés il s'écria: "Mon enfant!"

Hamilcar, d'un bond, s'était jeté sur l'esclave; et, en lui couvrant la bouche de sa main, il criait encore plus haut : "C'est le vieillard qui l'a élevé! il l'appelle mon enfant! il en deviendra fou! Assez! assez!" Et, chassant par les épaules les trois prêtres et leur victime, il sortit avec eux, et un grand coup de pied referma la porte derrière lui.

Hamilcar tendit l'oreille pendant quelques minutes, craignant toujours de les voir revenir. Il songea ensuite à se défaire de l'esclave pour être bien sûr qu'il ne parlerait pas; mais le péril n'était point complètement disparu, et cette mort, si les dieux s'en irritaient, pouvait se retourner contre son fils. Alors, changeant d'idée, il lui envoya par Taanach les meilleures choses de cuisine: un quartier de bouc, des fèves et des conserves de grenudes. L'esclave, qui n'avait pas mangé depuis longtemps, se rua dessus; ses larmes tombaient dans les plats.

ANALYSE DU TEXTE

1. Indiquez les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles se passe l'action. — 2. Résumez brièvement le récit. — 3. Distinguezen les différentes parties. -- 4. Quelle impression produit sur Hamilcar l'arrivée subite des prêtres? — 5. Dans une phrase, les compléments doivent être placés selon l'effet à produire; étudiez à ce sujet la première phrase du troisième alinéa. — 6. Après avoir lié et bâillonné son fils. Hamilcar ne laisse pas d'être dans la perplexité et l'angoisse : comment l'auteur l'a-t-il fait ressortir ? Justifiez les craintes d'Hamilcar. — 7. Remarquez l'heureux choix des temps dans la première phrase du quatrième alinéa; l'effet serait-il le même si l'auteur avait écrit : il leva les bras, il tourna...? 8. Hamilcar substitue à son fils un enfant d'esclave : quel sentiment le pousse à agir ainsi? Ce motif justifie-t-il son acte? — 9. Le choix de Giddenem satisfait-il Hamilcar? Relevez les expressions qui peignent avec une vigueur sans pareille les sentiments du suffète à ce moment. Pourquoi s'enfuit plutôt que partit, s'en retourna? -10. Citez un fait qui, en redoublant les appréhensions d'Hamilcar, l'incite fortement à vaincre ses répugnances et contribue ainsi à accélérer le mouvement de l'action. — 11. Pourquoi trépignait-il de honte et d'irritation en faisant la toilette du jeune esclave? - 12. La rencontre du père de l'esclave rend l'action encore plus pathétique, pourquoi? Quels sont les sentiments manifestés par ce malheureux? Les mots murmurait, balbutia, osa le toucher ne donnent-ils pas une idée de son état d'âme? — 13. En relevant quelques détails et quelques expressions des plus significatives, montrez l'abime qui séparait alors le maître de l'esclave. Qu'est-ce que ces deux pères avaient pourtant de commun? - 14. Expliquez: un homme d'apparence abjecte, visage convulsé, angoisse indicible, empiètement sur ses privilèges. - 15. Montrez la justesse et l'énergie de cette image : un regard ... bourreau. — 16. En présence des prêtres, Hamilcar manifeste une douleur poignante et inconsolable, comment? Dans quelle intention simule-t-il cette douleur? Pourquoi jette-t-il ce cri: Emmenez-le donc!? - 17. Remarquez avec quel relief se détache le portrait de l'esclave accourant tout essoufflé: un homme apparui blême, terrible, les bras écartés; commentez ces trois expressions. — 18. L'allure de la dernière partie de la même phrase ne rend-elle pas bien la sensation d'essoufflement, d'angoisse? Comment? -19. Quel fait, rapporté dans l'avant-dernier alinéa, aurait dû faire douter de la sincérité de la douleur d'Hamilcar? - 20. Faites ressortir les idées renfermées dans la dernière phrase. Commentez : se rua dessus. — 21. L'adaptation de la forme aux nuances les plus délicates de la pensée; la puissance d'évocation et d'émotion de beaucoup de termes; les phrases, soumises à l'épreuve du "gueuloir" 1, satisfaisant à toutes les exigences du sens, de la respiration, de l'oreille; ou plus brièvement la précision, le pittoresque et l'harmonie, voilà ce qui distingue surtout le style de ce morceau. Relevez quelques-unes des expressions les plus remarquables. — 22. Indiquez, par des citations du texte, les principaux traits du caractère du suffète. — 23. Flaubert donne ici une peinture vivante des mœurs de l'époque dont il parle. Comparez-les avec nos mœurs actuelles et, s'il y a progrès, dites à quoi nous en sommes redevables. — 24. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que coude (latin cubitus) et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de dénégation, orgueil, ébahi, blême; des antonymes de orgueil, dénégation, abject. — 3. Construisez quelques phrases où chacun des adjectifs ci-après sera employé dans son sens précis: faible, débile, chétif, frêle, délicat, grêle, rachitique.

Rédaction. — Imiter l'alinéa qui décrit l'arrivée de l'esclave (On entend un bruit...) en remplaçant celui-ci par un enfant qui vient chercher le médecin pour sa mère...

Harmonie du style

Il est un heureux choix de mots harmonieux. Fuyez des mauvais sons le concours odieux: Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée, Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Boileau, Art poétique.

^{1.} Après avoir traité un sujet quelconque, Flaubert lisait toujours son développement à haute voix, afin d'y découvrir tout ce qui pouvait être défectueux relativement à l'harmonie. C'était l'épreuve du "gueuloir".

9. Madame-Théophile

Extrait de Ménagerie intime.

(Madame-Théophile était une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles bleues, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une grande intimité,) dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur les bras de notre fauteuil pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas et interceptant, parfois, le morceau que nous portigns de notre assiette à notre bouche.

Une for, (un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet) pour en avoir soin tant que durerait son absence. L'oiseau, se sentant dépaysé, était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de

paupières.

(Madame-Théophile n'avait jamais vu de perroqueta) et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Egypte dans son lacis de bandelettes, elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes, et nous pûmes y lire ce résumé de son examen:) (Décidément, c'est un

^{1.} En Egypte où, selon Bossuet, "tout était dieu, excepté Dieu lui-même", le chat était considéré comme un animal sacré. Comme d'ailleurs beaucoup d'autres animaux vénérés par les Egyptiens, il était soigneusement nourri dans le temple du dieu auquel il était consacré, et, après sa mort, on l'embaumait.

noulet vert> Ce résultat acquis, la chatte sauta à bas de la table où elle avait établi son observatoire et alla se raser 2 dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu, comme la panthère noire du tableau de Gérome 3 guettant les gazelles qui vont se désaltérer au lac.

Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude fébrile il hérissait ses plumes, faisait bruire sa chaîne, levait une de ses pattes en agitant les doigts et repassait son bec sur le bord de sa mangeoire. (Son instinct lui révélait un ennemi méditant quelque mauvais coup.) Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité fascinatrice, ils disaient, dans un langage que le perroquet entendait fort bien et qui n'avait rien d'ambigu: "Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger."

(Nous suivions cette scène avec intérêt, prêts à intervenir quand besoin serait. Madame-Théophile s'était sensiblement rapprochée ; son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes contractiles. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde truffée; elle se délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire Ce mets exotique chatouillait sa sensualité. Tout à coup son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond, d'une vigueur élastique, la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet, voyant le péril, d'une voix de basse grave et profonde cria soudain: "As-tu déjeuné, Jacquot ?"

Cette phrase causa une indicible épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière. Une fanfare de trompette,

Se raser: se tapir, se blottir contre terre.
 Gérome: peintre et sculpteur français (1824-1904).

une pile de vaisselle se brisant par terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles n'eussent pas causé à l'animal félin une plus vertigineuse terreur. Toutes ses idées ornithologiques étaient renversées.) "Et de quoi? De rôti de roi", continua le perroquet. La physionomie de la chatte exprima clairement: "Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle!"

Quand j'ai bu du vin clairet, Tout tourne, tout tourne au cabaret,

chanta l'oiseau avec des éclats de voix assourdissants, car (il avait compris que l'effroi causé par sa parole était son meilleur moyen de défense. La chatte nous jeta un regard plein d'interrogation, et, notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit d'où il fut impossible de la faire sortir de la journée. Le lendemain, Madame-Théophile, un peu rassurée, essaya une nouvelle tentative repoussée de même. Elle se le tint pour dit, acceptant l'oiseau pour un homme.

Théophile GAUTIER.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est le sujet de cette narration? Quel en est le héros principal? — 2. Dégagez l'idée maîtresse de chaque paragraphe et distinguez ensuite nettement, dans le morceau, l'exposition, le nœud et le dénouement.

Exposition. — 3. Th. Gautier présente d'abord les personnages de son récit : en quels termes ? Remarquez que, dans la description qu'il en fait, il se borne aux traits les plus saillants (citez-les). Montrez la précision des verbes : *interceptant* ... et *roulait* ses yeux. Relevez, dans le deuxième alinéa, une comparaison originale.

Nœud. — 4. Le 3° alinéa renferme deux scènes différentes. La première peint une attitude de la chatte et insiste surtout sur l'expression de son regard : citez les termes correspondants. La seconde nous fait souvenir que Gautier était peintre : c'est un tableau aux lignes précises et nettes (montrez-le). Relevez les expressions du 3° alinéa qui font pressentir une attaque prochaine. — 5. Après avoir décrit les diverses attitudes de la chatte, Gautier décrit celles

du perroquet : comment se manifeste l'inquiétude de celui-ci? — 6. L'attaque aura certainement lieu, et bientôt : qu'est-ce qui le révèle dans le 4º alinéa ? — 7. Le 5º alinéa offre encore un tableau digne de son auteur; faites-en remarquer les principales lignes. Citez des verbes qui brillent par leur précision. Montrez que, dans le récit de l'attaque, le mouvement et la coupe de la phrase sont en pleine harmonie avec le mouvement de l'action.

Dénouement. — 8. A quel procédé l'auteur a-t-il recours pour exprimer l'épouvante de la chatte? Montrez que le dénouement est l' rapide et saisissant; 2° naturel, c'est-à-dire conforme aux habitudes des deux personnages.

. . .

9. Tous les incidents du récit convergent vers un fait unique : quel est-il? Montrez que l'issue en devient de plus en plus imminente et que, par suite, l'intérêt va toujours croissant. — 10. Les deux personnages agissent conformément à leurs dispositions naturelles (citez des exemples); qu'est-ce que cela suppose chez l'auteur? — 11. Par quelles impressions passe successivement Madame-Théophile? — 12. Relevez dans le récit les expressions les plus pittoresques.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que morceau, fébrile, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de ambigu, se raser (3º alinéa); succulent, péril, indicible; des homonymes de mets. — 3. Quel est le rôle du préfixe dans intercepter? Donnez quelques mots ayant ce même préfixe. — 4. Indiquez quelques nuances de couleurs pouvant caractériser le pelage d'un chat. — 5. De quels noms et de quels verbes vous serviriez-vous pour décrire un chat à l'affût?

Rédaction. — Décrivez un chat : 1° épiant un rat; 2° se tapissant, prêt à s'élancer; 3° bondissant sur sa victime.

A la description de Th. Gautier, l'élève pourra comparer la description qui suit :

Casimir

Notre chat Casimir? Vous l'avez vu certainement devant notre porte: il la gardait mieux qu'un chien.

Voici l'endroit où il dormait, en gendarme, là, dans cet angle à l'abri du vent, sous une coulée de soleil. Ses yeux, à midi, n'étaient plus que deux petites raies noires dans deux boules de bronze clair; on y voyait toujours un peu de malice au guet. Quelle admirable bête, monsieur!

Non pas que ce brave Casimir fût finement léché à la manière des chats de Paris, bien fourré, gros et gras comme celui du Bonhomme, qu'il portât collier de soie et grelot d'or ainsi qu'un minet de grande dame, non, non, il n'avait rien d'un président à mortier ni d'un fainéant: c'était un aventurier, un tire-laine aimant les repues franches et les franches lippées, hardi comme une épée et bon comme le pain. Plutôt maigre, musclé, la riposte vive, cachant dans leur gaine brune des griffes d'acier vivant et deux petits crocs acérés sous ses moustaches de mousquetaire, voilà Casimir...

Toujours très propre, il portait une robe grise rayée de noir et de feu: ses pattes étaient noires du bout comme s'il les eut promenées dans l'écritoire du notaire. L'oreille droite, éternellement retournée, le coiffait comme un feutre; il traînait sa queue annelée, un peu torse, — quelque aventure de jeunesse, — ainsi qu'une rapière. Casimir, que je sache, ne refusa jamais le combat. Il était craint et respecté dans tout le village et dans les fermes...

Léon LAFAGE, Un harpailleur.

10. L'enlèvement de la redoute

Extrait d'une nouvelle (1829).

Un jeune sous-lieutenant, qui fit ses premières armes à la Moskowa (1812) où Napoléon vint à bout de la résistance acharnée des Russes, fait le récit d'un épisode dramatique de cette bataille.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit; souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries

de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit.

--- A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer.

— Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine; cela ne nous présage rien de bon.

Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs *clameurs* tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de "Vive l'empereur!" plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai et je crus que ma dernière heure était venue.

— Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir!

Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

Un roulement de tambour retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds: sa tête avait été broyée par un boulet et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie, il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier parapet en criant: "Vive l'empereur!" Il fut aussitôt suivi de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir.

Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier : "Victoire !" et, la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson

brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressèrent autour de lui; je m'approchai:

— Où est le plus ancien capitaine ? demandait-il à un sergent.

Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive.

- Et le plus ancien lieutenant?
- Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout à fait calme.

Le colonel sourit amèrement.

- Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C... va vous faire soutenir.
 - Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ?
 - Flambé, mon cher, mais la redoute est prise.

Mérimée.

ANALYSE DU TEXTE

1. Ouel est l'objet de ce récit ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quelles sont les impressions du jeune officier lorsqu'il se trouve sous le feu des Russes? — 4. Quels détails font ressortir la différence d'attitude des combattants? — 5. Le tableau de la redoute, fait de main de maître, est frappant. Remarquez dans quel ordre l'auteur en présente les détails, comment il se borne aux plus caractéristiques. Qu'est-ce qui rend ce tableau si saisissant? -6. Remarquez encore comment il raconte la décharge meurtrière des Russes; montrez, dans ce passage, la précision des détails et des expressions. — 7. Qu'est-ce qui explique l'imprécision des souvenirs du narrateur, au sujet de la seconde phase de l'assaut? Les assiégeants sont enfin maîtres de la redoute, après une horrible scène de carnage dont le récit rapporte plusieurs détails. Lesquels? -9. Quels sentiments manifeste le colonel dans le dialogue de la fin? 10. Le but de l'auteur a été de raconter simplement un fait en exposant ses différentes péripéties dans l'ordre où elles ont eu lieu; cependant le récit ne fait-il pas ressortir, d'une manière indirecte, le courage des soldats, leur mépris de la mort? — 11. Ce récit,

considéré avec raison comme un chef-d'œuvre du genre, est remarquable par la sobriété énergique du style, qui convient bien à la nature du fait raconté: dans quels passages brille-t-elle surtout? Montrez aussi la clarté, la précision et le naturel du récit. — 12. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que statue, canon, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des homonymes de balle, de dais. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de canon. — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot arme : arme blanche, prendre les armes, être sous les armes, faire ses premières armes, passer par les armes, un fait d'armes, les armes de l'évêque, faire arme de tout, s'armer de patience. — 5. Corrigez ou rendez meilleures les phrases qui suivent : Personne ne calomnia autant ses adversaires que ne le fit celui-là. C'en était trop à la fin : il était disposé à parler.

Rédaction. — a) Imiter la description de la redoute (*Je levai les yeux* ...) en décrivant un spectacle qu'on a observé avec soin. Se borner à quelques détails caractéristiques.

b) Développer en indiquant les effets : L'arbitre donna le signal du jeu ...

11. Les Catacombes

Extrait des Martyrs (1809).

Pour donner une idée des Catacombes et de la vie des premiers fidèles persécutés, Chateaubriand place dans la bouche d'un jeune chrétien grec, Eudore, le récit d'une aventure aussi instructive qu'intéressante.

Un jour, tandis que Constantin assistait aux délibérations du sénat, j'étais allé visiter la fontaine Egérie 1.

^{1.} Fontaine Egérie: fontaine consacrée à la nymphe Egérie. D'après la légende païenne, cette nymphe était une déesse qui aurait été la conseillère habituelle de l'un des premiers rois de Rome, Numa.

La nuit me surprit : pour gagner la voie Appienne², je me dirigeai sur le tombeau de Cécilia Métella 3, chefd'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient, de loin en loin, quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effravante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence, je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse : alors, par un effet des échos, qui répétaient le bruit de mes pas, je crois entendre marcher précipitamment derrière moi.

^{2.} Voie Appienne: la plus ancienne des routes bordées de tombeaux qui unissaient Rome aux autres grandes villes; elle allait de Rome à Capoue.

^{3.} C'était l'un des tombeaux construits par les riches Romains sur le bord des grandes routes.



LES MARTYRS AUX CATACOMBES Lenepveu, peintre français (1819-1898).

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser; je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup, une harmonie semblable au chœur lointain des esprits célestes sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent ces magiques concerts : je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin 4 célébrait le mystère des chrétiens; des jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes...

CHATEAUBRIAND.

ANALYSE DU TEXTE

1. De quel ouvrage est tiré ce récit? Dites brièvement ce que vous savez de Chateaubriand. — 2. Quelle a été son intention en écrivant ce morceau? — 3. Distinguez nettement les différentes parties du plan. — 4. Au lieu de faire une simple description, Chateaubriand place cette description dans le récit d'une aventure : il augmente ainsi l'intérêt. Pourquoi choisit-il, comme circonstance de temps, l'approche de la nuit? Par quelle expression indique-t-il qu'elle arriva soudainement? — 5. Quel est le sens de gagner dans : pour gagner la voie ...? de sur, dans : je me dirigeai sur le tombeau? Expliquez : chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. L'épithète dans champs abandonnés a-t-elle sa raison d'être? Montrez la justesse de ces deux images : glissaient dans l'ombre, s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Justifiez l'emploi des adverbes subitement et hardiment. — 6. Remarquez la construction de la phrase : Poussé par la curiosité ...; pourquoi placer au début le complément de cause? Pourquoi terminer par une inversion? — 7. D'après le texte, qu'étaient-ce que les Catacombes? Les chrétiens

^{4.} Marcellin était le pape lui-même; il avait été le protecteur d'Eudore.

s'y rendaient-ils en toute sûreté? Où en était l'entrée? Qu'est-ce qui poussa Eudore à y pénétrer? - 8. Pourquoi Chateaubriand a-t-il écrit : je vis s'allonger devant moi, et non pas simplement : je vis devant moi? - 9. La lumière des lampes est personnifiée en quels termes? - 10. Justifiez l'emploi des épithètes: funèbres, lugubre, effrayante. Relevez une antithèse dans le même passage et expliquez-la. — 11. Comment l'auteur fait-il ressortir le silence accablant qui pèse sur ces lieux? - 12. En quels termes décrit-il les efforts impuissants d'Eudore? Comment s'appelle un endroit où, par suite du grand nombre de chemins qui se croisent, l'on s'égare facilement? Commentez perplexités. — 13. Montrez la précision remarquable des verbes de la phrase : Tout à coup ... Tâchez de saisir la nuance de chacun d'eux. — 14. Pourquoi s'échappent et non viennent; je découvre et non pas je vois? - 15. Quelles expressions donnent une idée de la beauté du chant des chrétiens? -16. Faites ressortir la puissance évocatrice des termes de l'avantdernière phrase. A quel mystère des chrétiens est-il fait allusion? — 17. Eudore connaissait-il les Catacombes? Comment concilier l'idée exprimée dans la dernière phrase avec le reste du récit? -18. Quelles sont les impressions successives d'Eudore? Ces impressions, dans l'intention de l'auteur, doivent servir à faire mieux connaître les Catacombes; en est-il ainsi? — 19. Chateaubriand ne se contente pas d'une description des Catacombes, il donne encore, dans une vision brève mais très suggestive, une idée des scènes qui s'y passent. Montrez que, pour rendre cette vision plus nette, il a recours à l'antithèse. — 20, Dites si l'intérêt dans ce récit va toujours croissant. — 21. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que délibération, lumière, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de dédale, perplexités, galerie (ne pas donner à ce mot le sens de véranda); un antonyme de attentif; un adjectif dérivé de caverne. — 3. Quelles idées évoquent en vous le mot Catacombes? — 4. Quels adjectifs conviendraient pour qualifier la lumière du soleil? de la lune? d'une lampe?

Rédaction. — Une visite au Cimetière. Vous avez visité le cimetière de votre localité. Dites : 1° ce que vous y avez remarqué; 2° vos réflexions à ce sujet.

L'élève comparera au récit descriptif de Chateaubriand la description qui suit. Il montrera de plus comment l'auteur a su y mêler l'observation et la réflexion.

Les Catacombes

Ceux qui n'auraient encore aucune idée des Catacombes peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescriptibles, dans lesquels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent ou s'entrelacent à l'infini. Les uns impénétrables aujourd'hui, parce qu'à l'extrémité qui aboutit au sentier que vous parcourez, ils sont fermés par des murs ou par des monceaux de terre; les autres vous ouvrant, à droite et à gauche, des profondeurs inconnues, où les pas des visiteurs n'osent point se hasarder : tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques, de sorte que ces lieux, avec les mille plis et replis de leurs sentiers et de leurs mystères, conviennent très bien pour être des palais de la mort, qui est si pleine elle-même de surprises, de secrets terribles, et qui suit souvent, pour frapper ses coups, des routes aussi tortueuses. De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué, dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblongues, placées horizontalement; elles sont superposées les unes aux autres 1, de manière à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept, et même jusqu'à douze dans les endroits où l'on travaille dans le tuf. On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres.

Mgr GERBET.

12. Le fils chassé

Extrait des Noëllet, roman (1889).

Pierre Noëllet, fils aîné du fermier de la Genivière, trouvant la profession de son père indigne de lui, veut devenir un "bourgeois". Pour arriver à ses fins et se faire donner l'instruction qu'il ambitionne, il dit avoir la vocation sacerdotale. Pendant cinq ans, ses parents se privent pour payer sa pension au collège; et voilà qu'ensuite Pierre avoue à son père qu'il ne sera pas prêtre. Le père, si indignement trompé, ne peut contenir sa trop juste indignation.

— Pierre, dit-il, et sa voix était d'une tristesse poignante, quand tu étais petit, jusqu'à tes quinze ans, j'ai cru que tu serais mon aide et, après moi, le chef à la Genivière. J'en avais le cœur joyeux et en paix.

^{1.} Superposées les unes aux autres forme un pléonasme.

- Il était naturel d'y compter, en effet, répondit Pierre.
- Puis, tu nous as dit que tu voulais être prêtre. Je t'ai fait attendre pendant un an. Alors tu es entré au collège, et je me suis mis à espérer dans Jacques. Je pensais qu'ils ne me l'auraient pas pris pour le service. Je me suis trompé. Ils l'ont pris. Et voilà que vous allez me quitter tous deux, et que je vais rester là, seul à la Genivière, avec des valets, comme ceux qui n'ont pas d'enfants!
- C'est triste pour vous, mon père, mais que puis-je y faire?
- Non, Pierre, ce n'est pas cela qui est le plus triste. Moi, quand j'ai eu dit oui, je t'ai laissé finir tes classes, je n'ai pas retiré ma parole. Et toi, pourquoi as-tu changé?

Le jeune homme baissa la tête et ne répondit pas.

— Oui, il y a eu un grand changement en toi. Comment est-il venu? Puisque le bon Dieu te voulait hier, pourquoi ne te veut-il plus aujourd'hui?

Même silence.

- Depuis longtemps je m'en tourmente l'esprit, continua le *métayer*. Est-ce que je t'ai donné le mauvais exemple ?
 - Oh! non, dit Pierre vivement.
- As-tu vu dans mon discours ou dans mon air que je te regrettais trop pour la *métairie*? Ah! mon petit, il y a des jours où cela me revenait dans l'idée: mais j'avais tort, vois-tu bien. Est-ce cela?
 - Non, mon père, vous n'êtes pas en faute.
- Alors, c'est toi. Qu'as-tu fait? Dis-le-moi. La mère n'en saura rien, je te le promets. Dis-le-moi, car

j'ai le cœur malade, autant de ne pas savoir cela que de te voir partir.

Il était si touchant, ce vieux père, s'accusant lui-même avant d'accuser son fils, s'humiliant pour une faiblesse passagère, que Pierre se résolut à tout dire. Mais sa manière n'était point humble. Il leva la tête, regarda son père, et, dans ce regard, le métayer vit passer cette lueur rouge sombre qui l'avait si souvent inquiété chez l'enfant, aux heures de colère et d'obstination.

— Je n'ai pas changé, dit Pierre, pas plus que je ne changerai. N'accusez ni vous ni personne. Lorsque je vous ai demandé d'entrer au collège, mon idée était de m'élever. Je n'en avais pas d'autre. A quoi bon dissimuler avec vous plus longtemps? Sans doute, quand j'avais une dizaine d'années, la pensée d'être prêtre a traversé mon esprit. Mais chez moi, dans l'ignorance totale où je me trouvais du monde, elle signifiait surtout un affranchissement de la terre. La vie des métairies ne me convenait pas. J'aspirais à sortir du milieu où j'étais né, à grandir comme d'autres l'ont fait, à devenir heureux, riche, puissant par l'intelligence que je sentais en moi. Lorsque je vous ai dit, à quinze ans : "Je veux être prêtre", je prenais le seul moyen que j'avais d'échapper à ma condition de naissance.

Le père, toujours adossé au mur, immobile, semblait ne pas comprendre encore.

— Quel autre chemin avais-je pour sortir d'ici ? continua Pierre. M'auriez-vous laissé aller, si je vous avais proposé d'être avocat, médecin, notaire ou n'importe quelle autre chose ? Vous savez bien que non. Je le savais aussi. Ah! la terre tient dur ceux qu'elle tient! J'ai dû prétendre en apparence à une vocation que je n'avais point, pour pouvoir apprendre le latin, m'instruire comme

les enfants des riches et me faire leur égal, puisque j'étais né au-dessous d'eux. Je ne le regrette pas, j'ai réussi, me voici libre!

- Ainsi tu m'as trompé! s'écria le métayer qui se pencha, les poings fermés, comme s'il voulait se jeter en avant et corriger l'insolence de telles paroles.
- Croyez-vous qu'il ne m'en a pas coûté? Il m'a fallu l'énergie que vous m'avez transmise avec le sang, pour vous laisser si longtemps dans l'erreur. Vous me trouviez fantasque, et j'étais seulement tourmenté à cause de ce mensonge qui existait entre nous. Je vous voyais vous attacher à un rêve que j'avais à peine formé et qui, presque aussitôt, s'était évanoui pour moi, à un rêve que je devais détruire un jour en vous-même. J'ai souffert, allez, de cette fausse joie que je vous donnais, tellement que je n'ai pu aller jusqu'au bout de ma résolution. J'aurais dû me taire cinq ans entiers, et, au quatrième, j'ai cédé, je vous ai dit : "Je ne serai pas prêtre." Vous savez le reste.
- Tu n'as pas eu honte, dit le métayer, chez qui la colère montait et grondait à présent, de nous tromper tous : moi, ta mère, tes maîtres, tout le pays ?
 - Il le fallait bien.
- Tu nous as fait nous priver, pendant cinq ans, pour payer ta pension au collège, et tes habits de bourgeois et tes livres! Tu m'as volé ainsi plus de trois mille francs d'argent!
 - Volé, mon père ?
- Oui, volé, car je ne les aurais pas donnés si tu n'avais pas menti. Et tu viens m'avouer cela! Et tu te défends en insultant la terre! Misérable enfant, sais-tu qui tu méprises? c'est moi, c'est ta mère...
 - Non pas.

— C'est tous ceux dont tu viens et qui ont cultivé la terre avant moi. Ah! tu as honte de nous! Ah! tu renies la Genivière! Éh bien, quitte-la, mauvais fils!

Le paysan avait ressaisi sa pelle de bois, il était blême et frémissant de rage.

— Va-t-en! répéta-t-il en s'approchant de Pierre. Pas demain, aujourd'hui! Je te chasse!

Pierre, immobile, les dents serrées, le laissa approcher jusqu'à deux pas de lui, pour montrer qu'il n'avait pas peur. Puis il s'en alla à reculons vers la porte, en disant:

— Je pensais bien que vous ne comprendriez jamais l'ambition d'un homme. J'ai grandi malgré vous, et j'arriverai aussi malgré vous, malgré vous.

A ce dernier affront, le métayer leva sa pelle au-dessus de sa tête.

— Va-t'en! cria-t-il, va-t'en!

René BAZIN.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Distinguez les différentes parties du plan. — 3. Le père rappelle d'abord les espérances qu'il avait fondées sur ses enfants, puis les déceptions qu'ils lui ont causées; quelle impression perce dans ses paroles? — 4. Il reproche ensuite à son fils d'avoir changé de sentiments : en quels termes? Quelle est à ce moment l'attitude de celui-ci? — 5. Le malheureux père en vient même jusqu'à se demander s'il n'aurait point été la cause involontaire de l'inconstance de son fils (citez les deux questions qu'il lui adresse à ce sujet); appréciez cette manière d'agir. — 6. Cette franchise porte Pierre Noëllet à tout avouer; mais quels sentiments se reflètent dans sa réponse et son attitude? Citez les expressions qui les mettent surtout en relief? — 7. Quand son père lui reproche de l'avoir trompé, est-ce qu'il nie? Comment essaie-t-il de justifier sa conduite? — 8. Quel fait, cité par le père, rend encore plus touchant le sacrifice qu'il faisait de son fils à Dieu et montre bien la conduite odieuse de cet indigne fils? — 9. Une disposition de Pierre Noëllet surtout blesse au cœur le chef de la Genivière, descendant de tant de générations de cultivateurs : indiquez-la. Quels sont les termes qui manifestent son indignation? —

10. Le mauvais fils ne comble-t-il pas la mesure par un dernier outrage? — 11. Tracez le portrait moral des deux personnages de ce récit. — 12. L'emploi de la forme dialoguée rend l'action plus rapide et augmente ainsi l'intérêt. Montrez que ce dialogue est bien conduit. — 13. Montrez, par quelques citations, que le style est remarquable de simplicité, de naturel, de précision et d'énergie.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que fils, paix, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de valet, obstination, insolence, fantasque, affront. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de élever. — 4. Distinguez les mots qui suivent : ambitieux, arrogant, pédant, fanfaron, faquin, faraud, vantard.

Rédaction. — a) Appréciez la conduite de Pierre Noëllet.

b) Imaginez un dialogue entre un citadin et un campagnard. Le premier vante sa condition et s'apitoie sur son interlocuteur; celui-ci répond. (Cherchez d'abord les raisons qui peuvent servir de preuves à la thèse que vous soutenez; voyez ensuite quelles objections l'adversaire peut présenter et comment vous pouvez les réfuter; enfin présentez la discussion sous forme de conversation rapide et polie, en ayant soin de bien lier entre elles ses différentes parties).

Respect de la langue

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée. En vain vous me frappez d'un son mélodieux, Si le terme est impropre ou le tour vicieux; Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme; Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Boileau, Art poétique.

13. Un singulier dentiste

Extrait de Outre-Mer, roman (1895).

L'auteur raconte une visite qu'il fit en Géorgie à un chasseur américain, le colonel Scott. Il le trouva devant le perron de sa maison, occupé à une étrange besogne. Autour de lui, une quinzaine de nègres suivaient son travail avec une attention soutenue, presque inquiète.

Le colonel était penché sur une grande boîte de bois blanc, fermée de lattes disjointes. Elle devait contenir un animal singulier et singulièrement irrité, à juger par le bruit qui s'en échappait : celui d'une râpe frottée furieusement contre une substance très dure.

M. Scott tenait à la main droite un bâton à l'extrémité duquel il avait fixé un énorme tampon d'ouate, et il promenait ce tampon à travers les *interstices* de la boîte, en l'imbibant de temps à autre avec le contenu d'une grande bouteille, remplie d'un liquide de la couleur de l'eau. Je reconnus presque aussitôt l'arome fade et sucré du chloroforme

Quelle était la bête que le colonel essayait d'endormir ainsi?

Le bruit de la râpe se fit un peu plus faible, plus faible encore. On l'entendait s'apaiser comme les gémissements d'un malade envahi par un puissant anesthésique. Un nègre dit : "Il dort maintenant..." Le colonel versa le fond de la grande bouteille à même la boîte. Il fourragea avec le bâton pour bien s'assurer de ce sommeil; puis,

^{1.} Fourrager (dérivé de fourrage): au sens propre, se dit d'une armée en campagne réquisitionnant du fourrage (foin, paille, etc.), ou s'en emparant, pour la nourriture des chevaux; au figuré (comme dans le texte); remuer beaucoup, de façon à mettre le désordre.

empoignant une tenaille², il arracha une des planches du couvercle et renversa le tout.

Je vis sortir une tête d'abord, immobile, une monstrueuse tête de serpent, large comme ma main, triangulaire et plate, avec ses glandes renflées. Elle pendait inerte, comme flottante, à l'extrémité d'un cou dont la peau de dessous tremblait, molle et blanche. Le corps de la bête se déroula, s'écoula tout entier, long de huit pieds peut-être, et plus gros qu'un bras. Une petite queue le terminait, composée d'une douzaine d'anneaux comme taillés en rond dans la corne grise. L'aspect de ce serpent à sonnettes était si hideux qu'il y eut parmi les nègres comme le remous d'un recul devant cette bête, pourtant inoffensive à cette minute.

Le colonel, lui, avec la rapidité d'un opérateur qui sait que les instants lui sont comptés, ouvrit de son bâton la bouche formidable du monstre. Il la maintenait ainsi, la mâchoire levée, rose d'un horrible rose de chair vivante, avec la mince langue bifide collée au palais. Je le vis qui, de sa main libre, empoignait un instrument de métal, un de ces daviers dont se servent les dentistes. Le voilà qui assure la pince sur cette gueule qui s'ensanglante. Un premier effort et il secoue sur le sol un des crocs du serpent, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, quatre longues aiguilles d'ivoire recourbées, horribles et délicats outils de morsure qui, à cet instant même, contenaient assez de venin pour que de s'en piquer fût être assuré de mourir.

La bête cependant continuait de dormir avec une bave de sang sur le bord refermé de sa bouche. Le colonel la saisit de sa main velue, par le milieu du corps. Il rejette

^{2.} Ce mot s'emploie le plus souvent au pluriel.

le paquet inerte dans la boîte, recloue le couvercle de trois coups de marteau, ramasse une par une les dangereuses défenses creuses qu'il pose soigneusement sur le perron, et appelant un des nègres:

"Ce gros garçon sera un peu étonné quand il se réveillera. Débarrassez-m'en et ne prenez pas l'habitude de m'en présenter un chaque semaine."

Paul Bourger.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Dites ce que vous savez de son auteur. — 2. Quel but s'est-il proposé en l'écrivant? — 3. Distinguez les différentes parties du plan. — 4. Comment le colonel procède-t-il pour endormir le serpent? En quels termes l'auteur montre-t-il les effets du chloroforme? — 5. Il décrit ensuite le serpent à sonnettes; quel ordre suit-il dans cette description? 6. Montrez 1º que les détails qui la composent ont été bien observés; 2º qu'ils concourent à développer une idée dominante. — 7. Comparez l'attitude des nègres à celle du colonel. D'où provient cette différence? — 8. Commentez s'écoula, remous. — 9. Pourquoi les instants du colonel étaient-ils comptés? - 10. Il semble que l'opération a lieu sous nos yeux; comment l'auteur a-t-il obtenu ce résultat? -11. Le style languit-il dans ce passage? - 12. Relevez, dans la quatrième partie, certains détails caractéristiques qui montrent encore l'esprit d'observation de l'auteur. — 13. Le colonel termine par une boutade : quelles idées renferme-t-elle ? - 14. Citez les détails qui mettent en relief la dextérité, la décision et le sang-froid de l'opérateur. - 15. Montrez comment l'auteur a su classer les différentes parties de son récit de manière à exciter la curiosité et l'intérêt. — 16. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que dentiste, crocs, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez un synonyme de arome; la différence de sens entre outil et instrument. — 3. Quel est le sens du suffixe dans dentiste? Citez six mots ayant ce suffixe. — 4. Décomposez les mots qui suivent : imbiber, interstice, anesthésique, bifide, inoffensif. — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot dent : dent de sagesse, mordre à belles dents, avoir une dent contre quelqu'un, parler entre ses dents, être sur les dents, prendre le mors aux dents, rire du bout des dents, déchirer quelqu'un à belles dents, être armé jusqu'aux dents.

Rédaction. — Une scène chez le dentiste.

14. La dernière classe

Extrait des Contes du lundi (1873).

Au lendemain de la guerre de 1870, l'Allemagne victorieuse interdit l'enseignement de la langue française dans les écoles d'Alsace et de Lorraine. Cette mesure affecta douloureusement ces provinces si attachées à la France: l'auteur va le montrer en plaçant dans la bouche d'un petit Alsacien le récit qui suit tout imprégné d'une émotion profonde, mais contenue.

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois et, dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature 1; et je pensai, sans m'arrêter:

"Qu'est-ce qu'il y a encore ?"

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria:

^{1.} Commandature: hôtel où sont les bureaux du commandant allemand délégué à l'administration d'une ville.

"Ne te dépêche pas tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école!"

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage, qu'on entendait jusque dans la rue: les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut, tous ensemble, en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables:

"Un peu de silence!"

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades, déjà rangés à leurs places, et M. Hamel qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur!

Eh bien, non, M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement:

"Va vite à ta place, mon petit Frantz, nous allions commencer sans toi."

J'enjambai le banc, et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin, et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais, ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser

avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

"Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français!

Et moi qui savais à peine écrire! Je n'apprendrais donc jamais! Il faudrait donc en rester là! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar! Mes livres, que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme!

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette 'école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute! Mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait:

"Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni. Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit: "Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain." Et puis tu vois ce qui arrive. Ah! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire: "Comment! vous prétendiez être Français et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue!..." Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

"Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures, pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin, au lieu de travailler? Et, quand je voulais pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé?"

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce

que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison²... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller, le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs sur lesquels était écrit en belle ronde: France, Alsace, France, Alsace. Cela faisait comme de petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent, mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits, qui s'appliquaient à tracer leurs "bâtons" avec un cœur, une conscience, comme si cela était encore du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant:

/*Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ?"

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille.

^{2. &}quot;S'il tient sa langue, il tient la clef, qui de ses chaînes le délivre." (F. Mistral).

Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, trottés par l'usage, les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses et d'entendre sa sœur qui allait, venait dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

(Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout...) Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire; ensuite les petits chantèrent le ba be bi bo bu. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah! je m'en souviendrai, de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angélus. Au moment même, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

"Mes amis, dit-il, mes amis, je... je..."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie et, appuyant de toutes ses forces, il écrivit, aussi gros qu'il put : "VIVE LA FRANCE!"

Puis il resta là, la tête appuyée au mur et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

"C'est fini... Allez-vous-en." Alphonse DAUDET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Oue savez-vous de son auteur? — 2. Quel est le sentiment général qui s'en dégage? — 3. Distinguez-en les différentes parties : a) L'exposition; b) Le nœud; c) Le dénouement. — 4. Que nous apprend l'exposition? - 5. Les impressions du petit Frantz, d'abord légères, deviennent peu à peu, sous l'influence des événements, de plus en plus vives et profondes; faites-les ressortir en indiquant les circonstances où elles se manifestent. Expliquez pourquoi la dernière leçon de grammaire lui paraît si facile. — 6. Pourquoi les gens du village ont-il voulu assister à cette dernière classe? Quelle est leur attitude? Pourquoi la voix du vieux Hauser tremble-t-elle d'émotion? - 7. La personne de M. Hamel vous est-elle sympathique? Pourquoi? Quels sentiments manifeste-t-il? Montrez que son émotion croît à mesure que l'heure de la séparation approche. — 8. Par quel tableau suggestif se termine le morceau? — 9. Le style de ce morceau se distingue par sa simplicité (relevez à l'appui quelques expressions familières; par son naturel (donnez des exemples); par sa sobriété (examinez attentivement à ce point de vue la dernière page du morceau). — 10. Expliquez les expressions : la lisière du bois, son jabot plissé fin, un crève-cœur, les trompettes éclatèrent. — 11. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que classe et donnez-en la signification. — 2. Indiquez dix mots ayant même préfixe que tricorne. — 3. Distinguez les mots valise et malle. 4. Donnez l'origine des mots ci-après: essoufflé, redingote, abécédaire, bouleverser. — 5. Indiquez quelques enseignes ou affiches de votre localité qui vous paraissent fautives et corrigez-les. — 6. Trouvez des épithètes pouvant caractériser une émotion.

Rédaction. — a) Rédigez, pour les journaux, une annonce qui soit courte et bien tournée.

b) Vos impressions un jour d'examen.

Aimez donc la raison: que toujours vos écrits Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

BOILEAU, Art poétique.

15. La barque en péril

Extrait de l'Histoire de Sybille, roman.

Par une violente tempête, une barque de pêche, toute désemparée, cherche à atteindre le petit havre de Férias où elle sera en sûreté; mais les flots déchaînés ne le lui permettent pas et menacent à chaque instant de la briser sur les falaises et les récifs qui bordent la côte. Une foule nombreuse, avec le curé de l'endroit, assiste, impuissante, du haut d'une falaise, à ce drame émouvant. Déjà le prêtre a supplié les plus habiles marins de voler au secours des malheureux en détresse, mais personne d'entre eux n'ignore que c'est se vouer à une mort inévitable et la voix du pasteur est restée sans écho.

Depuis une longue demi-heure, la barque affolée se maintenait laborieusement à la hauteur du petit cap sans pouvoir le franchir, quand soudain deux ou trois embardées 1 plus heureuses la portèrent au delà de cette limite fatale qui seule semblait la séparer du salut. On entendit sur la falaise un cri de joie, qui l'instant d'après se changea en une exclamation de terreur et de pitié : la barque venait d'être rejetée sur la pointe même du cap. Pendant deux ou trois minutes, elle talonna 2 violemment contre les aiguilles rocheuses qui signalaient l'extrémité du haut-fond; puis elle bondit avec la vague, tomba brusquement sur le flanc comme un animal blessé et ne se releva pas. Elle ne fut préservée d'une destruction immédiate que par quelques récifs invisibles entre lesquels sa quille paraissait être engagée; mais chaque coup de mer, qui venait alors l'assaillir en la couvrant d'écume, semblait devoir en emporter les épaves flottantes. Au milieu de ce désordre, on pouvait encore distinguer les hommes

^{1.} Embardées: écarts brusques que fait une embarcation, sur un bord ou sur l'autre, sous l'effort du vent, de la mer.

^{2.} Talonna: toucha le fond de la mer avec sa quille.

de l'équipage, l'un d'eux couché sur le plat-bord³, les autres suspendus aux agrès. Il n'y avait plus qu'à souhaiter un prompt dénouement à l'agonie de ces infortunés, perdus sur ce débris entre l'abîme bouillonnant qui les séparait de la côte et la plaine morne de l'océan, sur laquelle s'étendaient déjà les ombres du soir.

De la plage, l'aspect de la mer était effrayant. Elle déferlait furieusement sur ses rives avec des bruits de cataracte et, dans le bassin même que protégeait la petite jetée, les flots battaient avec force, entre-choquant les barques qu'on n'avait pas eu la précaution de retirer sur la grève. Deux ou trois même avaient coulé. Le brave curé, lui aussi, parut un instant découragé; mais il jeta un regard sur la barque en perdition dont on apercevait les mâts, et, pris d'une résolution soudaine:

- J'irai seul s'il le faut, dit-il, mais j'irai!

Et avant qu'on eût pu songer à le retenir, il avait sauté dans une des chaloupes qui étaient amarrées au quai.

Cet incident excita dans la masse des curieux une rumeur mêlée de cris. Quelques hommes paraissaient hésiter, mais ils furent entourés aussitôt de femmes et d'enfants en pleurs qui s'attachèrent à leurs vêtements.

Cependant il y avait au nombre des spectateurs un personnage qui s'était fait remarquer jusque-là, au milieu de l'agitation publique, par sa parfaite indifférence : c'était un vieux pêcheur à la mine froide, revêche et railleuse, qui passait pour le plus fin matelot du bourg. Il se promenait à pas lents sur le quai, son bonnet de laine bleue enfoncé sur les sourcils, les mains plongées dans les poches de sa vareuse et une pipe à court tuyau

^{3.} Plot-bord: bordage large et épais qui termine le pourtour d'un bâtiment, d'une barque.

entre les dents. On avait à plusieurs reprises réclamé les conseils de son expérience; il s'était contenté de hausser les épaules sans daigner répondre. Ce bonhomme interrompit tout à coup son insouciante promenade; il ôta sa pipe de sa bouche, en secoua les cendres dans sa main et la mettant à sa poche:

— Si le curé risque sa peau, dit-il, je risque la mienne. En même temps, il se laissa glisser dans la chaloupe et s'occupa d'en détacher l'amarre; mais le brusque dévouement du vieillard avait soulevé dans la foule un élan de généreuse sympathie, que les larmes et les prières furent désormais impuissantes à contenir. Un groupe tumultueux se précipita sur la marge du quai et une dizaine de voix mâles crièrent à la fois:

- Moi! moi! J'en suis! Accoste! vite!
- Le vieux pêcheur fit un signe de la main:
- Trois avirons seulement avec le curé dit-il, ce ne sera pas de trop, mais c'est assez!

Trois hommes descendirent aussitôt dans l'embarcation et se partagèrent les rames, tandis que le vieux pêcheur saisissait résolument le gouvernail : on entendit le bruit sourd des avirons broyant le plat-bord, et la chaloupe s'éloigna du quai. Pendant quelques minutes, on la vit s'élever et s'abaisser avec une sorte de régularité sur les eaux relativement calmes du petit bassin; puis, dès qu'elle eut dépassé la jetée, elle n'avança plus que par bonds désordonnés, tantôt portée sur la croupe d'une vague, tantôt disparaissant à demi dans le creux des lames; mais ce n'était déjà plus qu'avec peine que les regards des spectateurs pouvaient suivre les mouvements du frêle esquif dans lequel se concentraient pour eux en ce moment tous les intérêts de l'univers; la nuit, accélérée par le sombre aspect du ciel, achevait de tomber,

et la chaloupe se perdit bientôt dans le brouillard et dans les ténèbres.

L'anxiété publique, réduite alors, sans diversion aucune, au vide navrant de l'incertitude et des conjectures 4, s'éleva peu à peu à un degré d'intensité qui, pour quelquesuns des assistants, fut intolérable. Tous les bruits de l'Océan étaient saisis avec avidité et interprétés avec inquiétude. De temps à autre, on croyait distinguer des sons lointains de voix humaines, des cris d'appel, de détresse, d'adieu peut-être. Quelques hommes qui étaient montés sur la falaise revinrent en disant que le bouillonnement de la mer autour des écueils y maintenait une sorte de clarté, mais qu'on n'apercevait sur la surface blanche des flots aucune trace de la chaloupe ni de la barque naufragée.

Une heure et demie environ s'était écoulée au milieu de ces transes 5, et l'on se disait que la moitié de ce temps eût suffi pour en revenir, quand l'attention fut légèrement distraite par un incident trivial: c'était une querelle qui s'élevait entre un des assistants et sa femme. Ce couple, après avoir discuté un instant à voix basse, en était venu à l'explosion. L'homme s'était offert un des premiers pour accompagner le vieux pêcheur, son confrère, dans le canot de sauvetage; mais, pendant qu'il luttait contre l'énergique résistance de sa moitié, la barque était partie sans lui. Il en était inconsolable et, chose bizarre, à mesure que diminuaient les chances de jamais revoir le

^{4.} Conjectures (latin con, avec; jacere, jactum, jeter): proprement, jeter ensemble, rapprocher. Suppositions que l'on propose pour expliquer comment un fait a dû se passer.

^{5.} Transes vient de transir, qui signifiait autrefois: passer de vie à trépas (de transire: trans, au delà; ire, aller); exprime aujour-d'hui une grande appréhension d'un mal que l'on croit prochain.

malheureux canot, les regrets de ce pauvre homme augmentaient. Après avoir longtemps ruminé à part lui sur ce texte, il n'avait pu y tenir. C'était sa femme qui l'avait arrêté; sans elle, il serait là-bas avec les autres; grâce à elle, il passerait le reste de ses jours pour un propre à rien, pour une demoiselle, pour un Anglais!

Au milieu de ces récriminations, cet homme s'interrompit tout à coup, fit un pas en avant et parut écouter avec une attention extraordinaire : un silence de mort régna aussitôt sur la foule.

- Je veux être Anglais tout de bon, si je n'entends pas un aviron... Mais ça ne peut pas être la chaloupe, car je n'en entends qu'un.
 - Il écouta de nouveau, et tout le monde avec lui.
- J'y suis, reprit-il gaiement, je n'en entends qu'un, parce qu'il ne va pas d'ensemble... C'est le curé!

Un frisson d'émotion joyeuse, mais encore incertaine, courut dans la foule; puis un cri, un seul, mais poussé par toutes les bouches à la fois, éclata sur le rivage : on voyait la chaloupe remplie de formes indistinctes glisser peu à peu hors des ténèbres et s'avancer dans la brume, pareille aux barques chargées d'ombres de la mythologie antique.

Pendant le court intervalle qui sépara cette apparition du moment où la chaloupe accosta le quai, les transports des spectateurs tinrent de l'ivresse. Beaucoup sanglotaient avec bruit; d'autres dansaient follement; d'autres s'embrassaient avec effusion. On jeta à la hâte quelques fagots sur la plage et on y mit le feu. Le premier des gens de la chaloupe qui sauta à terre, écartant à grand'peine les flots de cette foule en délire, se retourna aussitôt pour tendre la main à celui qui le suivait: — c'était le curé. Ce brave homme, ému lui-même jusqu'aux larmes, transi

de froid et brisé de fatigue, chancela en mettant le pied sur la rive. On l'entoura, on le soutint, on le porta : on le fit asseoir sur la quille d'un canot renversé, auprès des feux qu'on venait d'allumer. Pendant le trajet, chacun s'efforçait de toucher, de baiser ses mains, ses vêtements, sa vieille soutane en lambeaux; il ne put que murmurer d'une voix éteinte :

— Mes amis! mes bons amis!

Octave Feuillet.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est le sujet de ce récit? — 2. Distinguez-en les différentes parties; a) L'exposition; b) Le nœud; c) Le dénouement. -3. Dans quelles situations la barque est-elle présentée? — 4. Par quelles impressions passe alors successivement la foule? - 5. Qu'estce qui fait ressortir encore davantage l'héroïque détermination du prêtre? — 6. Montrez la lutte qui devait se passer dans l'âme de ces pêcheurs, à cette occasion. — 7. En quels termes l'auteur décritil le vieux marin? Quelle qualité, précieuse pour la circonstance, semble dominer dans son caractère? — 8. Grâce à la précision des détails, l'auteur nous fait en quelque sorte assister au voyage de la chaloupe de sauvetage. Citez quelques verbes de ce passage remarquables par leur précision. — 9. Comment l'auteur peint-il l'anxiété de la foule? — 10. Quels termes marquent la transition entre ceux qui expriment l'anxiété de la foule et le cri de joie qu'elle pousse? -11. Que rappelait la vue de la chaloupe remplie de formes indistinctes? - 12. Comment a été exprimée cette idée : la chaloupe, se rapprochant, devenait plus visible? - 13. Indiquez de quelle manière la foule manifestait son admiration pour son pasteur. - 14. Relevez, dans le texte, quelques termes de marine; expliquez les expressions ci-après: la barque affolée, un élan de sympathie, un frisson d'émotion. - 15. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que barque et donnez-en la signification. — 2. Indiquez des synonymes de chaloupe, anxiété. — 3. Employez dans une phrase, selon son sens précis, chacun des mots qui suivent : apercevoir, entrevoir, aviser, regarder, discerner, découvrir, distinguer, observer, remarquer, constater, examiner, épier, inspecter, contempler, considérer, toiser, envisager.

Rédaction. - Une promenade en chaloupe.

16. Les chats de mon grand-père Extrait des Contes choisis.

J'ai autrefois habité une vieille maison de province qui était un vrai paradis pour les chats, à cause de ses longs et noirs corridors, de ses galetas encombrés d'antiquailles et de meubles, de ses combles jamais visités et tout à fait propices aux secrètes installations, avec mille issues vers la liberté du toit, asile sacré, inviolable observatoire, d'où l'on contemple, ronronnant tout le long du jour, par delà les dernières maisons, la ceinture verte des champs et, le soir venu, l'infini bleu piqué d'étoiles.

Cette bienheureuse maison possédait trois chats,... et, comme dans tant d'autres maisons, il s'y trouvait un grand-père, vieil homme presque octogénaire mais solide encore.

Grand-père aimait beaucoup ses chats, ses chats l'aimaient aussi beaucoup; et ils le lui prouvaient chaque soir, à l'heure de son retour de la promenade, en allant au-devant de lui jusqu'au coin de la prochaine rue, tous de front, leurs trois queues en l'air. Là, des ronrons récompensés par des caresses. Puis les chats se remettaient en marche et, tous de front, leurs trois queues en l'air, précédaient grand-père jusqu'à la porte de la maison, car ils savaient, les drôles, qu'on ne dînait pas avant que grand-père fût arrivé.

Par malheur, au commencement de l'hiver, grand-père tomba malade. On lui prescrivit un repos absolu, sa chambre fut consignée, et les chats ne le virent plus.

Ceux-ci ne savaient pas ce qu'était devenu leur ami; et, chaque soir, à l'heure ordinaire, ils allaient jusqu'au coin de la prochaine rue, attendaient un instant, puis s'en retournaient la queue basse et l'air désolé, conduite qui faisait l'étonnement et l'édification de tout le voisinage.

Or, certain jour passa dans la ville un vieux chercheur de pain, à peu près du même âge que le grand-père et qui, avec sa canne, sa barbe blanche, ses habits *râpés* mais fort propres, n'était pas sans lui ressembler.

Il passait justement à l'heure habituelle du grand-père, et les chats, le voyant venir, y furent trompés.

Tous en rang, leurs trois queues en l'air, ils allèrent à la rencontre du pauvre, passèrent, repassèrent entre ses jambes, et le pauvre, en les caressant, murmurait : "Seigneur, mon Dieu, les braves chats!"

Puis ils se mirent à marcher devant lui, au grand étonnement du pauvre qui, tout de même, les suivit.

Il les suivit jusqu'à la porte de la salle à manger qui, selon la coutume de certaines provinces, se trouvait au rez-de-chaussée, donnant sur la rue. Et, comme le dîner était servi, afin de ne point paraître moins charitables que les chats, honnêtement on invita le pauvre à prendre place autour de la table, dans le fauteuil même du grand-père.

Et le vieux pauvre ne cessait de dire, tout en montrant grand appétit :

"Seigneur, mon Dieu! la brave ville où, pour montrer le chemin aux pauvres, on leur dépêche de si braves chats!"

Paul ARÈNE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Quels en sont les principaux personnages? Quel but s'est proposé l'auteur en l'écrivant? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Pourquoi cette maison était-elle un paradis pour les chats? — 4. Relevez les images

du premier alinéa et montrez-en la justesse, justifiez l'emploi des mots: asile sacré, inviolable observatoire. — 5. Comment se manifestait cette amitié réciproque? Etait-elle tout à fait désintéressée de la part des chats? — 6. Le 3º alinéa renferme un tableau plaisant: en quels termes est-il présenté? — 7. Comment l'auteur décrit-il le chercheur de pain? — 8. Quelles sont les impressions du mendiant, témoin ravi de l'accueil des chats? Citez une remarque qui montre bien sa grande naïveté? — 9. Par quelles attitudes se manifestent les sentiments des chats? Pensez-vous que les descriptions qu'en donne l'auteur soient conformes à la réalité? — 10. En relisant attentivement le morceau, remarquez le ton du récit: l'auteur semble s'amuser de ce qu'il raconte; il le dit d'une manière plaisante, enjouée, parfois empreinte d'une certaine émotion ou d'une discrète ironie. Relevez à ce sujet quelques expressions caractéristiques. — 11. Quelle est votre impression à la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que chat, meuble, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de étonnement, râpé; des homonymes de canne, fort. — 3. Dans antiquaille, quelle idée ajoute le suffixe? Donnez six mots formés de la même manière. — 4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de comble. — 5. Indiquez le sens précis des verbes ci-après qui ont rapport au chat: miauler, ronronner, filer, gronder, jurer; se raser, se tapin, se blottir.

Rédaction. — a) Décrire un jeune chat : 1° au repos, 2° prenant son déjeuner, 3° faisant sa toilette, 4° au jeu.

b) Racontez, d'une manière plaisante, que votre petite sœur a voulu tirer la moustache de Minet et dites ce qui est arrivé.

Se hâter lentement

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse, Et ne vous piquez point d'une folle vitesse; Un style si rapide et qui court en rimant Marque moins trop d'esprit que peu de jugement. J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène, Dans un pré plein de fleurs lentement se promène Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux, Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux. Hâtez-vous lentement; et sans perdre courage, Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage; Polissez-le sans cesse et le repolissez; Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

Boileau, Art poétique.

17. Une histoire de brigands

Extrait des Nouvelles genevoises (1841).

Dix-huit contrebandiers, chargés d'un sac de poudre de Berne, passaient dans un couloir de rochers. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai; une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais surtout c'était un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe et compromettre ses destinées. Il cria halte, et, à ce cri, les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leurs sacs pour boire un coup d'eau-de-vie et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de sa traînée de poudre. Il y atteignit, au bout de deux heures de marche, et il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse : c'étaient les dix-sept sacs, qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus. Sur quoi, je remarque deux choses :

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition et par le couloir, qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer... La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent; mais remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe, le critérium d'une histoire modèle: car, dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent, c'est mesquin; que tous périssent, c'est nuit close. Mais que, du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour en porter la nouvelle, c'est l'exquis du genre et la joie de l'amateur.

TOPFFER.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Quel but s'est proposé l'auteur en l'écrivant? — 3. Ce morceau est un modèle d'ironie: Topffer se moque de son personnage et un peu aussi de ses lecteurs; montrez comment, en faisant le plan du morceau. — 4. Le chef des brigands est un sot qui se trouve beaucoup d'esprit. Comment se manifeste sa sottise? Quels sont les termes ironiques employés par l'auteur à son sujet? — 5. Montrez que les circonstances du récit sont invraisemblables. — 6. Topffer continue à railler: il dit que son histoire est une vraie histoire, suffisamment vraisemblable; montrez l'ironie des raisons qu'il donne de cette vraisemblance. — 7. Il déclare ensuite que son histoire est aussi une histoire modèle; quelle raison invoque-t-il pour cela? Montrez-en l'ironie. — 8. Relevez un passage où il raille les amateurs de ces histoires invraisemblables. — 9. Quelle impression laisse en vous cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que brigand et donnez-en la signification. — 2. Distinguez brigand de contrebandier; donnez des synonymes de brigand, indice. — 3. De quels verbes pourrait-on se servir pour décrire l'écho?

Rédaction. — a) Faites, en quelques lignes, un discours ironique à un paresseux : Continuez, vous ferez votre chemin ...

b) Deux hommes ont miné une grosse pierre afin de la faire sauter; ils s'éloignent maintenant en toute hâte. Décrivez l'explosion qui s'ensuit.

Comparez les deux portraits qui suivent. Qu'est-ce qui les distingue ? Quelle impression l'auteur a-t-il voulu donner par chacun d'eux ? A-t-il réussi ?

Tiphaine

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts.

Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près...

On le craint en Ecosse, en Northumbre, en Bretagne...

Il fait peur. Est-il prince? Est-il né sous le chaume?

On ne le sait. Un bandit qui serait un fantôme,

C'est Tiphaine; et les vents, et les lacs, et les bois,

Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix.

Pourtant ce n'est qu'un homme; il bâille.

Victor Hugo, L'aigle du casque.

Don César de Bazan

Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent, Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant, Plus délabré que Job et plus fier que Bragance, Drapant sa gueuserie avec son arrogance, Et qui, froissant du poing, sous sa manche en haillons, L'épée à lourd pommeau qui lui bat les talons, Promène, d'une mine altière et magistrale, Sa cape en dents de scie et ses bas en spirale?

Victor Hugo, Ruy Blas.

18. La mort du Dauphin

Extrait des Lettres de mon moulin (1866).

Le petit Dauphin 1 est malade, le petit Dauphin va mourir... Dans toutes les églises du royaume, le saint Sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas... Aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent, à tra-

^{1.} Douphin: nom donné autrefois, en France, à l'héritier de la couronne.

vers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi... Des chambellans, des majordomes montent et descendent en courant les escaliers de marbre... Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse... Sur les larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux 2... Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté 3. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen. M. le gouverneur récite des vers d'Horace... Et, pendant ce temps-là, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi ? Où est monseigneur le roi ?... Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château... Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer... Pour la reine, c'est autre chose... Assise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une drapière.

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels il est étendu, repose,

^{2.} Perruque à marteaux: perruque qui avait une longue boucle entre deux nœuds. — 3. La Faculté: les médecins.

les yeux fermés. On croit qu'il dort; mais non. Le petit Dauphin ne dort pas... Il se retourne vers sa mère et, voyant qu'elle pleure, il lui dit:

"Madame la reine, pourquoi pleurez-vous? Est-ce que vous croyez bonnement que je m'en vas mourir?"

La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent de parler.

"Ne pleurez donc pas, madame la reine; vous oubliez que je suis le Dauphin et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi..."

La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dauphin commence à s'effrayer.

"Holà, dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici... Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts pour monter la garde autour de notre lit!... Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres! Et malheur à la mort si elle ose s'approcher de nous!..."

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend les gros canons qui roulent dans la cour; et quarante grands lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont des vieux soudards à moustaches grises. Le petit Dauphin bat des mains en les voyant. Il en reconnaît un et l'appelle:

"Lorrain! Lorrain!"

Le soudard fait un pas vers le lit:

"Je t'aime bien, mon vieux Lorrain... Fais voir un peu ton grand sabre... Si la mort veut me prendre, il faudra la tuer, n'est-ce pas?"

Lorrain répond:

[&]quot;Oui, monseigneur..."

Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné, puis tout à coup l'interrompant:

"Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent?"

L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir :

"Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé, mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le paradis des étoiles, je vais être encore le Dauphin... Je sais que le bon Dieu ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang."

Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère :

"Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours! Je veux me faire brave pour les anges et entrer au paradis en costume de Dauphin."

Une troisième fois, l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse... Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompant:

"Mais alors, crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout!"

Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille, et il pleure amèrement...

ANALYSE DU TEXTE

1. Ouelle est la nature de ce morceau? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse? — 3. Montrez quel est le plan suivi. — 4. A. Daudet a su rendre. dans un tableau des plus vivants, l'agitation qui règne au château : montrez que, pour chacune des rapides silhouettes dont se compose ce tableau, il se contente de un ou deux traits caractéristiques, choisis de manière à produire une même impression (laquelle?). — 5. La conduite du roi forme un frappant contraste avec celle de la reine: faites ressortir les motifs qui les font agir si différemment. 6. En quels termes l'auteur exprime-t-il que le petit Dauphin était très pâle? — 7. Comment décrit-il les lansquenets? — 8. Pourquoi Lorrain ne peut-il retenir ses larmes? - 9. Essayez de dégager les impressions successives du petit prince; faites aussi ressortir ses naïves illusions (dites ce que l'aumônier a dû lui apprendre à voix basse). Commentez ses dernières paroles. — 10. Montrez que le style de ce morceau se distingue par sa simplicité, son pittoresque (voir surtout le tableau de la cour), et de plus par une fine et discrète ironie (citez quelques expressions caractéristiques); qu'il est bien adapté aux diverses circonstances du morceau. - 11. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que rang et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de résidence, complaire. — 3. Décomposez les mots majordome et éploré. — 4. Indiquez quelques nuances de couleurs des chevaux. — 5. Le mot mort évoque en vous un certain nombre d'idées; donnez les noms qui les désignent.

Rédaction. — a) Vous avez assisté à la mort de quelqu'un. Dites les impressions que ce spectacle vous a fait éprouver.

b) A plusieurs reprises dans la journée, vous entendez sonner l'heure. Quelles réflexions vous suggère ce fait auquel on prête d'ordinaire si peu d'attention?

Quelle intensité de vie dans ces rapides silhouettes croquées au moment de la mort du Grand Dauphin!

La cour à la mort du Grand Dauphin

"Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux... Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient leurs soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur (le Grand Dauphin)... Les plus fins

d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble... D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière... Mgr le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande: et poussait non des sanglots, mais des cris. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance."

SAINT-SIMON, Mémoires.

19. Départ d'un jeune émigrant

Extrait de La terre qui meurt, roman (1899).

Un jeune Vendéen, André Lumineau, séduit par le mirage d'une vie plus douce en pays lointain, a quitté la maison paternelle à l'insu de son vieux père qui espérait l'avoir comme successeur dans sa métairie. Il attend au milieu des docks d'un grand port, qu'on devine être Anvers, le moment de s'embarquer.

Etranger, inconnu, las d'avoir passé la nuit dans un wagon et l'après-midi à courir les bureaux d'agences, il était assis sur des balles de peaux de mouton cerclées de fer, au milieu des *docks* d'un grand port, et il attendait l'heure de s'embarquer sur le paquebot qui l'emporterait.

Devant lui, l'Escaut, roulant ses eaux en demi-cercle, les heurtait avec des remous profonds contre le quai, fleuve énorme qui sortait de la brume à gauche, tournait, et s'enfonçait à droite dans la brume, partout d'égale largeur et partout couvert de navires.

André suivait de ses yeux fatigués ces formes qui se croisaient, voiliers, steamers, barques de cabotage ou de pêche, toutes colorées du même gris par le brouillard et le jour finissant, et qui se mêlaient un moment, puis se dénouaient et glissaient, et divisaient leurs routes.

Il regardait surtout, au delà, les terres basses que le fleuve enveloppait dans son pli, les prairies saturées d'humidité, désertes, illimitées, et qui semblaient flotter sur la pâleur des eaux. Comme elles lui rappelaient le pays qu'il abandonnait! Comme elles lui parlaient!

Ni les roulements des camions, ni les sifflets des commandants, ni les voix des milliers d'hommes, de toutes nations, qui déchargeaient les navires autour de lui et s'agitaient sous les abris de tôle gaufrée, ne le pouvaient distraire. Il ne s'intéressait pas davantage à la grande ville étendue en arrière et d'où venait parfois, à travers la rumeur du travail, un carillon de cloches comme il n'en avait jamais entendu.

Cependant, l'heure approchait. Il le sentait à l'inquiétude qui grandissait en lui. Le bruit d'une troupe en marche le fit se détourner. C'étaient les émigrants qui sortaient des bouges où les agences les avaient parqués et, traversant la place, formaient une longue colonne, grise aussi dans la brume.

Les voici qui arrivent. Les premiers rangs s'engagent déjà entre les futailles et les piles de sacs entassés sur les quais. Ils piétinent dans la boue et se hâtent pour occuper les meilleurs coins de l'entrepont. D'autres

suivent, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux confondus. On devine à peine leur âge. Ils ont les mêmes yeux tristes. Ils se ressemblent tous, comme les larmes. Ils ont mis, pour le voyage, leurs plus mauvais vêtements, vestons informes, tricots, manteaux troués, mouchoirs bridant les cheveux, jupes de laine rapiécées, compagnons qui ont travaillé et souffert avec eux. Ils frôlent André Lumineau, immobile sur la balle de laine, et ne prennent pas garde à lui. Entre eux ils ne parlent point, mais, dans leur procession hâtive, les familles groupées font des îles: les mères tiennent les enfants par la main et les abritent du vent; les pères, de leurs coudes écartés, les protègent contre la poussée. Tous portent quelque chose, un paquet de hardes, un pain, une poche fermée avec une ficelle. Et tous ont le même geste au même endroit du chemin. Quand ils débouchent des rues, là-bas, ils se dressent et se haussent un peu, toujours du même côté, vers les plaines de l'Escaut, vers les brumes plus claires qui indiquent dans le ciel la place du soleil déclinant; ils fixent, comme si c'était le leur, le petit clocher d'horizon qui se lève des terres invisibles. Puis ils tournent dans les docks; ils découvrent le paquebot qui fume, les treuils qui roulent, le pont déjà noir d'émigrants.. Alors, ils faiblissent. Ils ont peur. Plusieurs voudraient revenir en arrière. Mais tout est bien fini. L'heure est venue. Le billet de passage tremble au bout de leurs doigts. Les âmes seules retournent au pays, à la misère qu'on avait maudite et qu'on regrette, aux chambres désertées, aux faubourgs, aux usines, aux collines sans nom qu'on appelait "chez nous". Et, pâles, les pauvres gens se laissent pousser par le flot, et s'embarquent.

André Lumineau les regarda longtemps sans se joindre à eux. Il cherchait un visage de Français. N'en trouvant pas, il se colla dans le rang, au hasard. Il portait par la poignée sa caisse noire qui dormait, voilà cinq jours, dans le grenier de la Fromentière. Il avait sur le dos son manteau de cavalerie, dont les boutons seuls avaient été remplacés. Les voisins lui jetèrent un coup d'œil indifférent et l'acceptèrent sans mot dire. Avec eux, il franchit les cent mètres qui le séparaient du navire, monta sur le plan incliné et toucha le pont que soulevait déjà la houle du fleuve.

Alors, tandis que les autres, ceux qui avaient dans cette foule des parents ou des amis, se promenaient par groupes le long de la cage des machines ou descendaient par les échelles, il s'accrocha au bordage, à l'arrière du bateau, et essaya de voir encore le fleuve et les prairies grises, parce que trop de souvenirs lui venaient ensemble et que le courage allait lui manquer. Mais la brume avait sans doute épaissi, car il ne vit plus rien.

Près de lui, accroupie sur le plancher, il y avait une vieille femme, encore fraîche de visage, enveloppée dans une mante noire à collet, et dont la coiffe était fixée par deux épingles à boules d'or. Elle tenait dans ses bras un enfant qu'elle berçait. André ne la regardait pas. Mais elle, qui ne pouvait reposer ses yeux nulle part, dans le tumulte et la confusion du navire en partance, les levait quelquefois vers cet étranger debout près d'elle et qui pensait sûrement à la maison de chez lui. Peut-être avait-elle un fils du même âge. Un sentiment de pitié grandit en elle et, bien qu'elle sût, à n'en pas douter, que son voisin n'entendrait pas la langue dont elle usait, la vieille femme dit:

- U heeft pyn ?

Quand elle eut répété plusieurs fois, il convprit, au mot

"peine" et au ton qu'elle y mettait, que la femme lui demandait: "Vous souffrez ?"

Il répondit:

- Oui, madame.

La vieille mère, de sa main blanche, toute froide, tout humide de brouillard, caressa la main de Driot¹ et le petit Vendéen pleura, en songeant à des caresses anciennes toutes pareilles, à la mère Lumineau, qui portait aussi une coiffe blanche et des dorures les jours de fête...

Un coup de sirène déchira l'air. L'étrave du grand paquebot chassa l'eau du fleuve et s'avança lentement, encore à moitié inerte et dérivant. Les émigrants, à l'instant où la terre leur manqua, s'effarèrent. Toutes les pensées prirent, dispersées, le chemin des abris anciens. Dans la nuit, le bel André Lumineau s'en allait...

René Bazin.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. L'auteur commence par indiquer les lignes et les couleurs du tableau que, sur le quai, André a sous les yeux: en quels termes décrit-il l'Escaut? les mouvements des navires? Pourquoi les prairies semblent-elles flotter? — Quel effet produit, dans le tableau, l'épithète illimitées? — 5. Après les sensations de la vue, celles de l'ouïe: quels bruits se font entendre? — 6. Dites l'impression produite sur l'émigrant par ce spectacle. — 7. Remarquez le procédé de l'auteur pour décrire les émigrants. Montrez que, dans cette description, les traits sont choisis avec bonheur, avec sobriété, de manière à produire une même impression (laquelle?). Citez quelques comparaisons originales. — 8. Quels sentiments animent cette voule? Relevez les termes qui les révèlent. — 9. Comment l'auteur fait-il ressortir l'isolement pénible dans lequel se trouve le jeune Vendéen? — 10. Qu'est-ce qui pousse la vieille femme à lui adresser

^{1.} C'est ainsi qu'André Lumineau était appelé, à la maison, depuis son enfance.

la parole? — 11. En quels termes l'auteur a-t-il décrit le départ du paquebot? Commentez déchira, s'effarèrent. — 12. Relevez les expressions qui, dans le cours du texte, peignent la tristesse et les regrets du jeune émigrant. — 13. L'auteur présente dans ce morceau un tableau plein de relief et saisissant de vérité. Rien n'est vague, indéterminé (montrez-le); on sent qu'il reproduit des scènes dont il a été témoin, qu'il a observées directement (citez à l'appui quelques détails caractéristiques), qui ont fait impression sur lui; ou plutôt on peut dire qu'il s'est, en quelque sorte, identifié avec son héros, qu'il a vécu de ses pensées et de ses sentiments. — 14. Faites ressortir, par quelques exemples, la précision et le pittoresque du style. — 15. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que émigrant et donnez-en la signification. — 2. Distinguez les mots qui suivent : brume, brouillard, brouée, bruine, frimas, buée, givre, embrun. — 3. Indiquez quelques épithètes pouvant qualifier l'expression coup d'œil.

Rédaction. — a) En vous inspirant de la description des émigrants, décrivez une foule quelconque défilant devant vous. (Bien déterminer d'abord l'idée dominante, puis choisir des détails caractéristiques propres à la mettre en relief.)

b) Un de vos parents établi aux Etats-Unis vous invite fortement à aller le rejoindre. Répondez-lui par un refus en indiquant les motifs de votre détermination, inspirée par les vers qui suivent :

Emigration

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée, O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée Entraîne loin de nous aux régions de l'or, Avez-vous bien compris ce grand mot: la patrie? Ce ciel que vous quittez pour une folle envie, Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor?

Oh! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères, Aller semer vos jours aux rives étrangères? Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau?... Et peut-être, ô douleur! ces lointaines contrées, Dans vos illusions tant de fois désirées, Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau!

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle, Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle, Restez dans la patrie où vous prîtes le jour; Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante, Gardez pour ses besoins votre force puissante, Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où, du vice honteux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.
Octave CRÉMAZIE.

Voir aussi, après le N. 7, les Ennuis de l'émigré, de Brizeux.

20. Le chien déchaîné

Extrait des Bucoliques.

Lasse d'avoir tant marché, la famille Piccolin décide qu'elle va se rafraîchir dans cette ferme, et M. Piccolin, du pied, pousse la barrière. Il recule, parce qu'un chien attaché aboie, furieux, et se précipite vers lui d'une longueur de chaîne.

"On voit que tu ne m'as jamais vu, dit M. Piccolin; tu ne me connais pas."

Il demande à la fermière, qui regarde ces visiteurs de sa porte, sans se déranger:

- "Est-ce qu'il mord, votre chien, ma brave femme?
- Il mordrait s'il pouvait, dit la fermière, et, quand on le lâche la nuit, je vous promets qu'il ne fait guère bon rôder autour d'ici.
- Oh! je sais, dit M. Piccolin, qu'on les apprivoise avec du fromage de Gruyère.
- Ne vous y fiez point, dit la fermière, si vous tenez à vos mollets.

— J'y tiens, dit M. Piccolin. En attendant, je vous prie de nous donner quatre tasses de lait pour moi et ma famille."

La fermière ne se presse pas de les servir. Elle les sert pourtant et, comme elle a autre chose à faire, elle ne s'inquiète plus d'eux.

Les Piccolin, tenant du bout des doigts leurs tasses de lait, qu'ils boivent par petites gorgées, se promènent dans la cour. Ils regardent les volailles et les instruments aratoires. Mais une inquiétude limite leur plaisir, et ils jettent fréquemment un coup d'œil au chien, qui continue d'aboyer derrière eux.

"Te tairas-tu? lui dit M. Piccolin; ne sommes-nous pas encore amis?

- Le chien, tout noir, montre ses dents, si blanches qu'une femme en serait fière, dit Mme Piccolin, et semble un nègre révolté.
- La belle bête! dit M. Piccolin. Quoiqu'on ait du courage, elle impressionne."

Ils en oublient de visiter les étables et ils viennent finir leurs tasses de lait devant le chien.

- "A propos, comment t'appelles-tu?" dit M. Piccolin. Personne ne répond.
- M. Piccolin passe en revue des noms de chiens célèbres. Aucun ne produit d'effet à ce chien, et sa fureur augmente.
- M. Piccolin, qui n'ose approcher, le flatte vainement de loin sur ses propres cuisses.
- "Mon gaillard, lui dit-il, tu en fais un vacarme! Taistoi donc, tu vas t'étrangler. C'est heureux que ta chaîne soit solide."

Elle paraît si solide qu'ils deviennent familiers. Ne pouvant calmer le chien, ils l'excitent, lui jettent du sable, aboient avec lui ou, dédaigneux, attendent qu'il finisse.

"Quand tu voudras", lui dit M. Piccolin.

Et le chien hurle et bave, la gueule en feu comme un enfer, et il tord si violemment sa chaîne que, tout à coup, elle se casse et tombe par terre.

Il est libre!

Instantanément, les Piccolin se figent. Mme Piccolin dit: "Mon Dieu! Mon Dieu!" M. Piccolin, qui riait, reste bouche ouverte, comme s'il riait toujours. Les petits Piccolin oublient de se sauver. Une tasse s'échappe et se brise, et la fermière, les bras levés, accourt, moins vite, elle le sent, que le malheur!

Mais le plus stupide, c'est encore le chien.

Le bond dont il allait s'élancer, il ne le fait pas. Il tourne sur place. Il flaire sa chaîne qui ne le retient plus. Comme pris en faute, *penaud*, avec un grognement sourd, il rentre dans sa niche.

Jules Renard.

ANALYSE DU TEXTE

1. Résumez brièvement ce récit. — 2. Distinguez-en les différentes parties: a) L'exposition; b) Le nœud; c) Le dénouement. — 3. D'après le dénouement, pensez-vous que la fermière lâche souvent ce chien la nuit? — 4. Quel sentiment éprouve-t-elle à l'égard des visiteurs? — 5. Rendez l'expression: je vous promets par une autre équivalente. — 6. Deux impressions opposées se combattent dans les Piccolin pendant qu'ils se promènent dans la cour: indiquez-les. — 7. M. Piccolin essaie d'abord de calmer la fureur du chien (par quels moyens?). N'y pouvant réussir, il s'en moque (en quels termes?). Enfin, croyant à la solidité de la chaîne, on va même jusqu'à agacer l'animal (comment?). — 8. En quels termes l'auteur décrit-il la fureur du chien? — 9. Comment montre-t-il la surprise et la terreur des imprudents provocateurs? Relevez une image significative, dans le même passage. — 10. Le plus surpris, c'est encore le chien lui-même; pourquoi rentre-t-il ainsi tout penaud dans sa niche? — 11. Montrez que l'intérêt dans ce récit va sans

cesse croissant. — 12. Faites ressortir la précision et la rapidité du style dans la scène du dénouement. — 13. Relevez dans le cours du morceau quelques expressions spirituelles ou pittoresques.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que chaîne, bond, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de rôder, flatter, vacarme. — 3. Distinguez les verbes ci-après qui désignent les différents cris du chien: japper, glapir, aboyer, hurler, gronder, clabauder. — 4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de niche.

Rédaction. — Par une nuit profonde, un chien de garde entend quelqu'un approcher. Dites ce que l'animal fait alors. Bientôt, une voix connue permet au chien de reconnaître son maître ... Décrivez l'apaisement du chien, puis ses démonstrations de joie.

21. Tartarin à la chasse au lion

Extrait de Tartarin de Tarascon, roman (1872).

Par une invention des plus originales, les chasseurs de Tarascon se sont formés en club, pour tirer, à défaut de gibier, sur leur casquette jetée en l'air. Le plus habile d'entre eux, Tartarin, grisé par ses succès, s'est rendu en Algérie, afin d'y déployer son adresse dans une chasse plus digne de lui. Le récit qui suit nous le montre, un soir, attendant un lion à l'affût.

C'était un grand désert sauvage, tout hérissé de plantes bizarres, de ces plantes d'Orient qui ont l'air de bêtes méchantes. Sous le jour discret des étoiles, leur ombre agrandie s'étirait par terre en tous sens. A droite, la masse confuse et lourde d'une montagne, l'Atlas peut-être!... A gauche, la mer invisible, qui roulait sour-dement... Un vrai gîte à tenter les fauves...

Un fusil devant lui, un autre dans les mains, Tartarin mit un genou en terre et attendit... Il attendit une heure, deux heures... Rien!... Alors il se souvint que,

dans ses livres, les grands tueurs de lions n'allaient jamais à la chasse sans emmener un petit chevreau qu'ils attachaient à quelques pas devant eux et qu'ils faisaient crier en lui tirant la patte avec une ficelle. N'ayant pas de chevreau, le Tarasconnais eut l'idée d'essayer des imitations et se mit à bêler d'une voix chevrotante: "Mê! mê!..."

Tout à coup, à quelques pas devant lui, quelque chose de noir et de gigantesque s'abattit. Il se tut... Cela se baissait, flairait la terre, bondissait, se roulait, partait au galop, puis revenait et s'arrêtait net... C'était le lion, à n'en pas douter! Maintenant on voyait très bien ses quatre pattes courtes, sa formidable encolure, et deux yeux, deux grands yeux qui luisaient dans l'ombre...

En joue! feu! pan! pan! pan!... Puis tout de suite un bondissement en arrière, et le coutelas de chasse au poing.

Au coup de feu du Tarasconnais, un hurlement terrible répondit. "Il en a!" cria le bon Tartarin, et, ramassé sur ses fortes jambes, il se préparait à recevoir la bête; mais elle en avait plus que son compte et s'enfuit au triple galop, en hurlant... Lui pourtant ne bougea pas. Il attendait la femelle... toujours comme dans ses livres!

Par malheur la femelle ne vint pas. Au bout de deux où trois heures d'attente, le Tarasconnais se lassa. La terre était humide, la nuit devenait fraîche, la bise de mer piquait.

"Si je faisais un somme en attendant le jour?" se dit-il, et, pour éviter les rhumatismes, il eut recours à la tente-abri... Mais cette tente-abri était un système si ingénieux, si ingénieux, qu'il ne put jamais venir à bout de l'ouvrir. Il eut beau s'escrimer et suer pendant une heure, la tente ne s'ouvrit pas... De guerre lasse.

le Tarasconnais jeta l'ustensile par terre et se coucha dessus...

"Ta, ta, ra ta, Tarata!..."

"Quès aco 1 ?..." fit Tartarin en s'éveillant en sursaut. C'étaient les clairons des chasseurs d'Afrique qui sonnaient la diane, dans les casernes de Mustapha... Le tueur de lion, stupéfait, se frotta les yeux... Lui qui se croyait en plein désert !... Savez-vous où il était ?... Dans un carré d'artichauts, entre un plant 2 de choux-fleurs et un plant de betteraves. Son Sahara avait des légumes...

"Ces gens-là sont fous," se dit-il, "de planter leurs artichauts dans le voisinage du lion... car enfin, je n'ai pas rêvé... Les lions viennent jusqu'ici... En voilà la preuve."

La preuve, c'étaient les taches de sang que la bête en fuyant avait laissées derrière elle.

Penché sur cette piste sanglante, l'œil aux aguets, le revolver au poing, le vaillant Tarasconnais arriva, d'artichaut en artichaut, jusqu'à un petit champ d'avoine... de l'herbe foulée, une mare de sang, et, au milieu de la mare, couché sur le flanc avec une large plaie à la tête, un... Devinez quoi !...

"Un lion, parbleu!..."

Non! un âne, un de ces tout petits ânes qui sont si communs en Algérie et qu'on désigne là-bas sous le nom de bourriquets.

Alphonse Daudet.

^{1.} Quès aco? : locution provençale signifiant : Qu'est-ce que c'est que ça?

^{2.} Ici, plant est synonyme de carré, plantation, plate-bande.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quel but s'est-il proposé en l'écrivant? - 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Qu'est-ce que l'auteur décrit dans le premier alinéa? Est-ce bien réellement un désert? — 5. Expliquez les expressions : le jour discret des étoiles, leur ombre s'étirait. - 6. Décrivez l'attitude de Tartarin à l'affût. - 7. Justifiez la place des compléments dans la première phrase du troisième alinéa. Pourquoi ces termes vagues : quelque chose, cela? Montrez l'effet produit par les mots s'abattit et s'arrêtait net (troisième alinéa), rejetés à la fin de la phrase. Relevez, dans la dernière phrase du même alinéa, une expression remarquable par sa puissance d'évocation. - 8. Tartarin reste-t-il longtemps dans le doute sur la nature de l'animal? Pourquoi? - 9. Que remarquez-vous dans la phrase: Puis tout de suite...? — 10. Comment l'auteur a-t-il exprimé les idées qui suivent: Tartarin s'attendait à recevoir la bête; le vent de mer était froid; Tartarin fit, mais en vain, de grands efforts pour ouvrir sa tente? - 11. Comment a-t-il montré l'étonnement de Tartarin réveillé brusquement par la diane? - 12. Même après son réveil, Tartarin n'est-il pas encore persuadé d'être dans le voisinage des lions? Qu'est-ce qui le prouve? — 13. Indiquez les principaux traits de son caractère. — 14. Montrez les principales qualités du style dans ce morceau. — 15. A la manière de concevoir les choses, à la forme qu'il donne à sa pensée, on peut découvrir quelques traits du caractère de l'écrivain; d'après cela, que vous apprend ce morceau du caractère d'A. Daudet, de son imagination?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que plante, preuve, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de bizarre, bondissement, s'enfuir; des homonymes de sang, compte, mare, plaie. — 3. Expliquez les expressions ci-après qui se rapportent au mot chasse: braconnier, affût, carnier, carnassière, gibecière, cartouchière, meute, garenne, giboyer, giboyeux, appeau, gibier, chien courant, chien d'arrêt, chasse à courre, plaisir cynégétique, vénerie, traquer, boucaner, chasser à la billebaude, revenir bredouille, sonner l'hallali; chasse-roue, chasse-neige, chasse-pierres; donner la chasse; bon chien chasse de race; qui va à la chasse perd sa place; la faim chasse le loup du bois. — 4. Citez les principales sortes de gibier que l'on peut rencontrer dans la province de Québec: gibier à poil..., gibier à plumes... — 5. Indiquez quelques épithètes pouvant s'appliquer à un chasseur.

Rédaction. — a) Décrire, en un paragraphe, un chien en arrêt devant quelque gibier.

b) Faire le récit d'une partie de chasse qu'on a suivie ou qu'on a entendu raconter.

Dans le récit de Daudet, toute l'attention se porte sur le chasseur; en est-il de même dans celui-ci ? Quelle impression générale s'en dégage ?

La chasse à l'écureuil.

Prendre un écureuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule; au bout, nouée en collet, une tresse, légère et coulante, de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du ron-Mais il faut avoir l'œil vif et la main ferme : au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout du piquet; l'écureuil file sur les pagées de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse fait palpiter un cœur d'enfant.

Adjutor RIVARD, Chez nous.

Que pensez-vous du texte qui suit? Est-il vivant? Justifiez votre opinion.

Une chasse à l'ours

Pour chasser l'ours, on s'embusque et on le tire au passage. Dernièrement, dans une battue, on dépista une femelle superbe. Quand les premiers chasseurs, gens novices, virent briller ces petits yeux féroces et qu'ils aperçurent la masse noire qui descendait à grandes enjambées, froissant les taillis, ils oublièrent tout d'un coup qu'ils avaient des fusils et se tinrent cois derrière leur chêne. Cent pas plus loin, un brave fit feu. L'ours, qui n'était pas touché, arrive au galop. L'homme de lâcher son fusil et de glisser dans une fondrière. Arrivé au fond, il se tâtait les membres et se trouvait sauf par miracle, lorsqu'il vit l'animal arrêté au-dessus de sa tête, occupé à examiner la pente et appuyant le pied sur les pierres pour voir si elles étaient solides. Il flairait çà et là, et regardait l'homme avec l'intention manifeste de lui rendre visite. La fondrière était un puits; s'il arrivait au fond, il fallait se résigner au tête-à-tête. Pendant

que l'homme faisait cette réflexion et songeait aux dents de la bête, l'ours se mit à descendre avec infiniment de précaution et d'adresse, ménageant sa précieuse personne, s'accrochant aux racines, lentement, mais sans jamais trébucher. Il approchait, quand les chasseurs arrivèrent et le tuèrent à coups de balles.

TAINE, Voyage aux Pyrénées.

22. Les quatre cri-cris de la boulangère

Extrait des Contes et récits.

Mon ami Jacques entra un jour chez un boulanger, pour y acheter un tout petit pain qui lui avait fait envie en passant. Il destinait ce pain à un enfant qui avait perdu l'appétit et qu'on ne parvenait à faire manger un peu qu'en l'amusant. Il lui avait paru qu'un pain si joli devait tenter même un malade. Pendant qu'il attendait sa monnaie, un petit garçon de six ou sept ans, pauvrement mais proprement vêtu, entra dans la boutique du boulanger.

"Madame, dit-il à la boulangère, maman m'envoie chercher un pain..."

La boulangère tira, de la case aux miches de quatre livres, le plus beau pain qu'elle put y trouver et le mit dans les bras du petit garçon. Mon ami Jacques remarqua alors la figure amaigrie et pensive du petit acheteur; elle faisait contraste avec la mine ouverte et rebondie du gros pain dont il semblait avoir toute sa charge.

"As-tu de l'argent ?" dit la boulangère à l'enfant.

Les yeux du petit garçon s'attristèrent:

"Non, madame, répondit-il en serrant plus fort sa miche contre sa blouse; mais maman m'a dit qu'elle viendrait vous parler demain.

- Allons, dit la bonne boulangère, emporte ton pain, mon enfant.
 - Merci, madame," dit le pauvre petit.

Mon ami Jacques venait de recevoir sa monnaie. Il avait mis son emplette dans sa poche et s'apprêtait à sortir, quand il retrouva, immobile derrière lui, l'enfant au gros pain qu'il croyait déjà bien loin.

- "Qu'est-ce que tu fais donc là ?" dit la boulangère au petit garçon qu'elle avait eru parti. Est-ce que tu n'es pas content de ton pain ?
 - Oh! si, madame, dit le petit, il est très beau.
- Eh bien, alors, va le porter à ta maman, mon ami. Si tu tardes, elle croira que tu t'es amusé en route et tu seras grondé.''

L'enfant ne parut pas avoir entendu. Quelque chose semblait attirer ailleurs son attention. La boulangère s'approcha de lui et lui donna amicalement une tape sur la joue.

- "A quoi penses-tu, au lieu de te dépêcher ? lui dit-elle.
- Madame, dit le petit garçon, qu'est-ce qui chante donc ici ?
 - On ne chante pas, répondit la boulangère.
 - Si, dit le petit. Entendez-vous : cri, cri, cri ?"

La boulangère et mon ami Jacques prêtèrent l'oreille, et ils n'entendirent rien, si ce n'est le refrain de quelques grillons, hôtes ordinaires des maisons où il y a des boulangers.

- "C'est un petit oiseau, dit le petit bonhomme, ou bien le pain qui chante en cuisant, comme les pommes?
- Mais non, petit nigaud, lui dit la boulangère; ce sont les grillons. Ils chantent dans le *fournil*, parce qu'on vient d'allumer le four et que la vue de la flamme les réjouit.

- Les grillons ! dit le petit garçon; c'est-il ça qu'on appelle aussi des cri-cris ?
- Oui," lui répondit complaisamment la boulangère. Le visage du petit garçon s'anima.
- "Madame, dit-il en rougissant de la hardiesse de sa demande, je serais bien content si vous vouliez me donner un cri-cri... Un cri-cri! dit la boulangère en riant; qu'est-ce que tu veux faire d'un cri-cri, mon cher petit? Va, si je pouvais te donner tous ceux qui courent dans la maison, ce serait bientôt fait.
- Oh! madame, donnez-m'en un, rien qu'un seul, si vous voulez! dit l'enfant en joignant ses petites mains pâles par-dessus son gros pain. On m'a dit que les cri-cris ça portait bonheur aux maisons; et, peut-être que s'il y en avait un chez nous, maman, qui a tant de chagrin, ne pleurerait plus jamais."

Mon ami Jacques regarda la boulangère. C'était une belle femme aux joues fraîches. Elle s'essuyait les yeux avec le revers de son tablier. Si mon ami Jacques avait eu un tablier, il en aurait bien fait autant.

"Et pourquoi pleure-t-elle, ta pauvre maman?" dit mon ami Jacques, qui ne put se retenir davantage de se mêler à la conversation.

"A cause des notes, monsieur, dit le petit. Mon papa est mort, et maman a beau travailler, nous ne pouvons pas toutes les payer."

Mon ami Jacques prit l'enfant, et, avec l'enfant, le pain dans ses bras; et je crois qu'il les embrassa tous les deux.

Cependant la boulangère, qui n'osait pas toucher ellemême les grillons, était descendue dans son fournil. Elle en fit attraper quatre par son mari, qui les mit dans une boîte, avec des trous sur le couvercle pour qu'ils pussent respirer; puis elle donna la boîte au petit garçon qui s'en alla tout joyeux.

Quand il fut parti, la boulangère et mon ami Jacques se donnèrent une bonne poignée de main.

"Pauvre, bon petit!" dirent-ils ensemble.

La boulangère prit alors son livre de comptes; elle l'ouvrit à la page où était celui de la maman du petit garçon, fit une grande barre sur cette page, parce que le compte était long, et écrivit en bas : "Payé".

Pendant ce temps-là, mon ami Jacques, pour ne pas perdre son temps, avait mis dans un papier tout l'argent de ses poches, où heureusement il s'en trouvait beaucoup ce jour-là, et avait prié la boulangère de l'envoyer bien vite à la maman de l'enfant aux cri-cris, avec sa note acquittée et un billet où on lui disait qu'elle avait un enfant qui ferait, un jour, sa joie et sa consolation. On donna le tout à un garçon boulanger qui avait de grandes jambes, en lui recommandant d'aller vite.

L'enfant, avec son gros pain, ses quatre grillons et ses petites jambes, n'alla pas si vite que le garçon boulanger; de façon que, quand il rentra, il trouva sa maman les yeux, pour la première fois depuis bien longtemps, levés de dessus son ouvrage, et un sourire de joie et de repos sur les lèvres. Il crut que c'était l'arrivée de ses quatre petites bêtes noires qui avait fait ce miracle, et mon avis est qu'il n'eut pas tort. Est-ce que, sans les cri-cris et son bon cœur, cet heureux changement serait survenu dans l'humble fortune de sa mère?

Stahl.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de ce récit? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Relevez un contraste dans le troisième alinéa. — 4. Quelle expression l'auteur a-t-il employée pour expri-

mer cette idée: pendant qu'il attendait le "change"? — 5. Justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression: bonne boulangère. — 6. Quel fut, chez la boulangère, le premier effet de l'étrange demande de l'enfant? — 7. Quel sentiment manifesta-t-elle ensuite? — 8. Comment l'auteur exprime-t-il que son ami Jacques, lui aussi, était ému? — 9. Le langage que l'auteur prête à l'enfant est-il conforme à son âge, à son caractère? — 10. Montrez que, vu les dispositions de Jacques et de la boulangère, le dénouement est très naturel. — 11. Quelles durent être les impressions de la mère de l'enfant en recevant le garçon boulanger? — 12. Relevez dans le texte les passages qui manifestent les principaux traits du caractère de l'enfant. — 13. Quelles furent, selon vous, les raisons qui déterminèrent Jacques et la boulangère à secourir cette famille indigente? — 14. Quelle impression laisse en vous cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que four, monnaie, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de gronder, se dépêcher, prêter l'oreille. — 3. Trouvez un diminutif de chacun des mots qui suivent : poche, cuve, broche, chaîne, aiguille, chambre. — 4. Expliquez les termes qui suivent : magasin, boutique, échoppe, étal, bazar, fonds de commerce; devanture, montre (d'un magasin), store, enseigne, jalousie, marquise, banne; rayon, étagère, comptoir; étaler, détaler.

Rédaction. — a) Décrire l'extérieur et l'intérieur d'une boutique.

b) La mère de l'enfant aux cri-cris envoie une lettre à la boulangère pour la remercier; faire cette lettre.

L'aumône

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière. Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre, Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux; Quand les petits enfants, les mains de froid rougies Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies, La face du Seigneur se détourne de vous.

Victor Hugo, Les Feuilles d'automne.

23. La première apparition de Lourdes

Extrait de Notre-Dame de Lourdes (1869).

Le 11 février 1858, Bernadette Soubirous, sa sœur Marie et une compagne, nommée Jeanne, avaient été envoyées sur les bords du Gave par leurs parents, pour y ramasser quelques branches de bois mort que le torrent y dépose.

Les trois enfants sortirent de la ville, et, passant le pont, arrivèrent bientôt au fond de l'île du Châlet, juste en face de la triple excavation que présentait aux regards la grotte de Massabielle ¹. Elles n'en étaient séparées que par le cours d'eau du moulin, ordinairement très fort, qui baignait le pied des rochers.

Or, ce jour-là, le moulin de Sâvy étant en réparation, on avait, autant que possible, fermé en amont la prise d'eau, et le canal était, sinon tout à fait à sec, du moins très aisé à franchir : il n'y avait guère qu'un filet d'eau.

Tombées des divers arbustes qui poussaient dans les anfractuosités du rocher, quelques branches de bois mort tapissaient ce lieu désert que le desséchement accidentel du canal rendait plus accessible que de coutume.

Joyeuses de cette trouvaille, diligentes et actives, Jeanne et Marie ôtèrent bien vite leurs sabots et traversèrent le ruisseau.

— L'eau est bien froide, dirent-elles en arrivant sur l'autre rive et remettant leurs sabots.

On était au mois de février, et ces torrents de la montagne, à peine sortis des neiges éternelles où leur source se forme, sont généralement d'une température glaciale.

Bernadette, moins alerte ou moins empressée, chétive d'ailleurs, était encore en deçà du petit cours d'eau.

^{1.} Massabielle: en patois du pays, signifie vieux rocher.

C'était pour elle tout un embarras que de traverser ce faible courant. Elle avait des bas, tandis que Marie et Jeanne étaient nu-pieds dans leurs sabots, et elle avait à se déchausser.

Devant l'exclamation de ses compagnes, elle redouta le froid de l'eau.

— Jetez deux ou trois grosses pierres au milieu du ruisseau, leur dit-elle, pour que je puisse passer à pied sec.

Les deux glaneuses de bois s'occupaient déjà à composer leur petit fagot. Elles ne voulurent pas perdre leur temps à se déranger :

— Fais comme nous, répondit Jeanne, mets-toi nu-pieds. Bernadette se résigna et, s'adossant à un fragment de roche qui était là, elle commença à défaire sa chaussure.

Il était environ midi. L'Angélus devait sonner en ce moment à tous les clochers des villages pyrénéens.

* * *

Elle était en train d'ôter son premier bas, lorsqu'elle entend autour d'elle comme le bruit d'un coup de vent se levant dans la prairie avec je ne sais quel caractère d'irrésistible puissance.

Elle crut à un ouragan soudain et se retourna instinctivement. A sa grande surprise, les peupliers qui bordent le Gave étaient dans une complète immobilité. Aucune brise, même légère, n'agitait leurs branches paisibles.

— Je me serai trompée, se dit-elle.

Et, songeant encore à ce bruit, elle ne savait que croire.

Elle se remit à se déchausser.

Et alors l'impétueux roulement de ce souffle inconnu se fit entendre de nouveau.

Bernadette leva la tête, regarda en face d'elle et poussa aussitôt, ou plutôt voulut pousser un grand eri, qui s'étouffa dans sa gorge. Elle frissonna de tous ses membres et, terrassée, éblouie, écrasée en quelque sorte par ce qu'elle aperçut devant elle, elle s'affaissa sur elle-même, ploya, pour ainsi dire, tout entière et tomba à deux genoux...

* * *

Au-dessus de la grotte devant laquelle Marie et Jeanne, empressées et courbées vers la terrre, ramassaient du bois mort; dans cette niche rustique formée par le rocher se tenait debout, au sein d'une clarté surhumaine, une femme d'une incomparable splendeur.

L'ineffable lueur qui flottàit autour d'elle ne troublait ni ne blessait les yeux comme l'éclat du soleil. Tout au contraire, cette auréole, vive comme un faisceau de rayons et paisible comme l'ombre profonde, attirait invinciblement le regard, qui semblait s'y baigner et s'y reposer avec délices. Rien de vague, d'ailleurs, ou de vaporeux dans l'Apparition elle-même. Elle n'avait point les contours fuyants d'une vision fantastique; c'était une réalité vivante, un corps humain, que l'œil jugeait palpable comme la chair de nous tous et qui ne différait d'une personne ordinaire que par son auréole et par sa céleste et inexprimable beauté.

Elle était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune et elle avait la grâce de la vingtième année; mais, sans rien perdre de sa délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre

de la plus haute des maternités, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés se résumaient et se fondaient ensemble dans ce merveilleux visage de jeune fille. A quoi le comparer en ce globe déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne se rencontrent jamais sans quelque impur mélange? Toute image, toute comparaison serait un abaissement de ce type indicible; rien ne saurait même en donner l'idée...

Les vêtements, d'une étoffe inconnue, étaient blancs comme la neige immaculée... La robe, longue et traînante, la robe aux chastes plis, laissait ressortir les pieds qui reposaient sur le roc et foulaient légèrement la branche de l'églantier. Sur chacun de ces pieds, d'une nudité virginale, s'épanouissait la rose mystique, couleur d'or.

Sur le devant, une ceinture, bleue comme le ciel et nouée à moitié autour du corps, pendait en deux longues bandes. En arrière, enveloppant dans son amplitude les épaules et le haut des bras, un voile blanc, fixé autour de la tête, descendait jusque vers le bas de la robe.

Ni bagues, ni collier, ni diadème, ni joyaux: nul de ces ornements dont s'est parée de tout temps la vanité humaine. Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaîne était d'or comme l'or des moissons, pendait entre les mains jointes avec ferveur. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre les doigts. Toutefois, les lèvres de cette Reine des Vierges demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut-être en son propre cœur l'écho éternel de la Salutation de l'Ange et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'elle touchait, c'était sans doute une pluie de grâces célestes qui tombaient sur les âmes, comme des perles de rosée d'ans le calice des fleurs.



L'IMMACULEE CONCEPTION Murillo, célèbre peintre espagnol (1617-1682)

Elle gardait le silence; mais, plus tard, sa propre parole et une multitude de faits miraculeux devaient attester qu'elle était la Vierge immaculée, la très auguste et très sainte Marie, mère de Dieu.

Cette Apparition merveilleuse regardait Bernadette prosternée à genoux...

Henri Lasserre.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morçeau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — P. Quel but s'est-il proposé en l'écrivant? — 3. Donnez un titre à chacune des trois parties. — 4. Indiquez les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles se passe l'événement. — 5. Comment l'attention de Bernadette fut-elle attirée vers l'Apparition? - 6. En quels termes l'auteur fait-il ressortir la stupeur qui, au premier moment, saisit la jeune fille? 7. Dans le 1er alinéa de la 3e partie, pourquoi le sujet est-il rejeté à la fin? — 8. Indiquez l'ordre qu'a suivi l'auteur dans la description de l'Apparition. — Comment dit-il que l'on ne pouvait s'empêcher de la regarder? que la vision était bien réelle? - 10. En quels termes essaie-t-il de donner une idée de ses traits ? de ses vêtements ? -+11. Dites ce qu'elle faisait. Commentez la phrase: Au lieu de réciter... terre. — 12. Comment a-t-on su ensuite que c'était la Vierge immaculée? — 13. Le style est d'une grande simplicité, comme il convient à un récit historique où l'on doit se contenter d'exposer les faits en toute vérité; dans la dernière partie, cependant, l'auteur a eu recours à un certain nombre d'images et de comparaisons (citez-en). — 14. Quelle impression laisse en vous cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — t. Cherchez les mots de la même famille que chapelet et donnez-en la signification. — 2. Employez dans une phrase chacun des mots qui suivent, selon son sens précis: lumière, clarté, jour, éclat, lueur, illumination, scintillation, reflet, miroitement, splendeur. — 3. Citez quelques périphrases par lesquelles on désigne la très sainte Vierge et expliquez-les (Immaculée Conception, Etoile de la mer, ...).

Rédaction. — Développer les raisons que nous avons d'honorer Marie.

Voici comment un autre écrivain relate la même apparition. Pour donner à son récit une impression de mystère, il multiplie les mots

de nature à produire ce résultat. L'élève comparera ce narré à celui d'Henri Lasserre.

...Devant Bernadette, dans l'obscur de la cavité béante audessus de la grotte, quelque chose vient d'apparaître. Une dame habillée de blanc se tient là, debout, mains jointes, les pieds nus au bord du roc sur une touffe d'églantier; elle a un chapelet aux doigts; deux roses jaunes fleurissent sur ses pieds; une clarté légère l'enveloppe. Elle regarde Bernadette.

Bernadette tombe à genoux éblouie, la main devant les yeux.

Cela ne peut pas être, et cela est, pourtant.

Si elle osait regarder de nouveau!

Elle regarde.

De nouveau éblouie; moins effrayée cependant; attirée presque. C'est comme la douceur d'un vertige, un abandon d'ellemême au mystère qui vient la prendre.

Et cet abandon la fait plus calme.

Elle voit mieux. Des détails lui apparaissent: le voile blanc tombant sur la robe blanche, les grains blancs du chapelet, la couleur des yeux, la forme du sourire.

Qui est-elle cette dame? Que lui veut-elle?

Lentement, d'un geste souverain, l'apparition fait le signe de la croix.

Bernadette l'imite.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Comme elle achève le signe, la vision disparaît.

C'est, devant elle, la niche vide dans le rocher, l'églantier sans feuilles: les enfants ramassaient le bois mort dans la grotte.

C'est cela, mais plus éteint, plus pâle; comme si les choses tout à coup avaient perdu leur couleur.

Emile Pouvillon, Bernadette de Lourdes.

L'Immaculée Conception, de Murillo.

Ce tableau, regardé comme un des chefs-d'œuvre de la peinture, se trouve à Paris depuis 1825, au musée du Louvre qui l'acheta pour la somme de 615 000 francs. Il représente la Vierge telle que la décrit l'Apocalypse "revêtue du soleil et ayant la lune sous les pieds." C'est à tort qu'on le désigne parfois sous le nom d'Assomption: ici, Marie descend, car ses vêtements sont légèrement gonflés par le vent qui s'y engouffre, dissimulant ainsi le modelé du corps.

Murillo a voulu fixer, sur la toile, l'idéal de la beauté virginale et céleste, sans rien qui rappelle la terre ni les sens. Pour y parvenir, il a fait la Vierge toute rayonnante de jeunesse et de grâce; mais il prend soin d'exprimer, par la radieuse candeur du visage transfi

guré par l'extase, que les charmes de la terre ne sont rien pour la Reine du ciel. Revêtue d'une tunique blanche aux plis amples et flottants et drapée d'un manteau couleur d'azur, les mains croisées sur sa poitrine dans une muette adoration, elle descend des cieux "mystérieuse et pure, comme les régions éthérées qu'elle traverse dans un ruissellement de lumière. Une ivresse vraiment divine illumine son visage; toute son âme a passé dans ses yeux leyés en haut." (P. Lefort, Murillo et ses élèves).

24. Les voix de Maria Chapdelaine

Entre Lorenzo Surprenant, qui veut l'entraîner dans la fièvre des grandes villes américaines, et Eutrope Gagnon, qui la retient à la vie dure des "défrichés" québecois, Maria hésite. Un chœur la tire de son irrésolution.

Maria se demandait : "Pourquoi rester là, et tant peiner, et tant souffrir ? Pourquoi?" Et, comme elle ne trouvait pas de réponse, voici que, du silence de la nuit, à la longue des voix s'élevèrent.

Ι

Comme Maria songeait aux merveilles lointaines des cités, la première voix vint lui rappeler en *chuchotant* les cent douceurs méconnues du pays qu'elle voulait fuir:

L'apparition miraculeuse de la terre au printemps, après les longs mois d'hiver; la neige redoutable se muant en ruisselets espiègles sur toutes les pentes; les racines surgissant, puis la mousse encore gonflée d'eau; et bientôt le sol délivré, sur lequel on marche avec des regards de délices et des scupirs d'allégresse, comme en une exquise convalescence. Un peu plus tard, les bourgeons se montraient sur les bouleaux, les aunes et les trembles; le bois de charme se couvrait de fleurs roses et, après le

repos forcé de l'hiver, le dur travail de la terre était presque une fête : peiner du matin au soir semblait une permission bénie.

Après cela, c'était l'été: l'éblouissement des midis ensoleillés; la montée de l'air brûlant qui faisait vaciller l'horizon et la lisière du bois; les mouches tourbillonnant dans la lumière et, à trois cents pas de la maison, les rapides et la chute — écume blanche sur l'eau noire — dont la seule vue répandait une fraîcheur délicieuse; puis, la moisson, le grain nourricier s'empilant dans les granges, l'automne, et bientôt l'hiver qui revenait.

Mais voici que miraculeusement l'hiver ne paraissait plus détestable ni terrible : il apportait tout au moins l'intimité de la maison close et, au dehors, avec la monotonie et le silence de la neige amoncelée, la paix, une grande paix.

II

Dans les villes, il y aurait les merveilles dont Lorenzo Surprenant avait parlé et ces autres merveilles qu'elle imaginait elle-même confusément; les larges rues illuminées, les magasins magnifiques, la vie facile, presque sans labeur, emplie de petits plaisirs. "Ce doit être beau!" se dit-elle en songeant aux grandes cités américaines.

Et une autre voix s'éleva comme une réponse. Là-bas, c'était l'étranger, des gens d'une autre race parlant d'autre chose dans une autre langue, chantant d'autres chansons.

Ici... tous les noms de son pays, ceux qu'elle entendait tous les jours comme ceux qu'elle n'avait entendus qu'une fois, se réveillèrent dans sa mémoire : les mille noms que des paysans pieux, venus de France, ont donnés aux lacs, aux rivières, aux villages de la contrée nouvelle qu'ils découvraient et peuplaient à mesure. Qu'il était plaisant d'entendre prononcer ces noms, lorsqu'on parlait de pa-

rents ou d'amis éloignés ou bien de longs voyages! Comme ils étaient familiers et fraternels, donnant chaque fois une sensation chaude de parenté, faisant que chacun songeait en les répétant: "Dans tout ce pays-ci nous sommes chez nous, chez nous!"

Vers l'ouest, dès qu'on sortait de la province, vers le sud, dès qu'on avait passé la frontière, ce n'était plus partout que des noms anglais, les mots d'une langue étrangère sonnant sur toutes les lèvres, dans les rues, dans les magasins; de petites filles se prenant par la main pour danser une ronde et entonnant une chanson que l'on ne comprenait pas.

Ici... Et tout de suite elle se souvint des cantiques et des chansons naïves qu'on apprenait aux enfants presque chaque soir. Dans les villes des *Etats*, même si l'on apprenait aux enfants ces chansons-là, sûrement ils auraient vite fait de les oublier.

III

Les nuages épars, qui tout à l'heure défilaient d'un bout à l'autre du ciel baigné de lune, s'étaient fondus en une immense nappe grise, pourtant ténue, qui ne faisait que tamiser la lumière. Le sol, couvert de neige mi-fondue, était blafard. Et, entre ces deux étendues claires, la lisière noire de la forêt s'allongeait comme le front d'une armée. Maria frissonna. L'attendrissement qui était venu baigner son cœur s'évanouit. Elle se dit une fois de plus : "Tout de même c'est un pays dur, icitte. Pourquoi rester?"

Alors une troisième voix, plus grande que les autres, s'éleva dans le silence : la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre. Tout ce qui fait l'âme de la province tenait

dans cette voix : la solennité chère du vieux culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une race ancienne a retrouvé son adolescence. Elle disait :

"Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin; car, s'il est vrai que nous n'ayons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié. Nous avions apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons: elles sont toujours les mêmes. Nous avions apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains: il n'a pas changé. Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean d'Iberville à l'Ungava, en disant: Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses, deviennent des choses sacrées, intangibles et qui doivent demeurer jusqu'à la fin.

"De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons conquis que ce devoir-là: persister, nous maintenir. Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir. Nous sommes un témoignage.

"C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devrons transmettre à notre tour à de nombreux enfants: Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer."

Maria Chapdelaine sortit de son rêve et songea: "Alors je vais rester ici, de même!" car les voix avaient parlé

clairement et elle sentait qu'il fallait obéir. Le souvenir de ses autres devoirs ne vint qu'ensuite, après qu'elle se fut résignée avec un soupir : Alma-Rose était encore toute petite; sa mère était morte et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. Mais en vérité c'étaient les voix qui lui avaient enseigné son chemin.

Louis Hémon.

ANALYSE DU TEXTE

1. Résumez la teneur de ce que dit chacune des trois voix. — 2. Montrez que chacun des trois couplets s'appuie sur une antithèse. 3. D'où sont venus les gens dont parle la troisième voix? — 4. Celle-ci prêche aux Québecois de "durer", de "se maintenir"; qu'entend-elle par là? — 5. Expliquez les mots en italique et trouvez-leur des équivalents. — 6. A quel ouvrage appartiennent ces pages? Pourriez-vous en raconter l'histoire à votre façon? — 7. Que savez-vous de l'auteur de ce livre? — 8. Connaissez-vous un ouvrage presque du même genre, que le sien a inspiré?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Quelle différence faites-vous entre voix, voie et vois? Composez des phrases où entrent chacun de ces termes. — 2. Trouvez et expliquez des expressions qui se rattachent au mot chant, v. g. qu'est-ce que vous me chantez là? — 3. Commentez ces deux vers de Rostand au sujet du coq:

Je chante pour mon vallon, en souhaitant Que dans chaque vallon un coq en fasse autant.

Rédaction. — Il y a dans l'histoire une autre fille qui, elle aussi, a entendu des voix. Retrouvez ces voix et imaginez ce que chacune a bien pu lui dire.

25. Le Loup et le Chien

Un loup n'avait que les os et la peau, Tant les chiens faisaient bonne garde. Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau, Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde. L'attaquer, le mettre en quartiers, 5 Sire loup l'eût fait volontiers; Mais il fallait livrer bataille. Et le mâtin était de taille A se défendre hardiment. Le loup donc l'aborde humblement, 10 Entre en propos et lui fait compliment Sur son embonpoint, qu'il admire. "Il ne tiendra qu'à vous, beau sire, D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien. Quittez les bois, vous ferez bien : 15 Vos pareils y sont misérables. Cancres, hères et pauvres diables 1, Dont la condition est de mourir de faim. Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée ! Tout à la pointe de l'épée! 20 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin."

^{1.} Cancre: terme de mépris ou de compassion dont on se sert pour désigner un homme sans fortune, sans ressources, un avare, un écolier ignorant et paresseux. Hère se dit par dérision d'un homme sans mérite, sans considération, sans fortune; on ne l'emploie guère que dans la locution pauvre hère. Pauvre diable, locution populaire pour désigner un homme bien à plaindre.

Le loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ! — /
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire; 25
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs 2 de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse!"
Le loup déjà se forge une félicité 30
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le cou du chien pelé. [de chose
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause. — 35
Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours; mais qu'importe ?
— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix d'un trésor." 40
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.
LA FONTAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette fable? — 2. Distinguez-en l'exposition, le nœud et le dénouement. — 3. L'exposition commence par présenter les deux personnages; montrez que La Fontaine, au lieu de viser à tout dire, sait habilement saisir le trait dominant de chacun d'eux et le mettre en relief. — 4. Un dialogue entre deux ennemis aussi irréconciliables ne semble-t-il pas, à première vue, au moins étrange? Qu'est-ce qui l'explique ici? — 5. Pour le loup affamé, cette rencontre est une splendide occasion d'assouvir sa haine en même temps que sa faim (les vers 5-6 font bien connaître ses intentions); pourquoi donc ses hésitations? — 6. Il prend le parti le plus sûr; de qui le loup ici est-il la figure? — 7. Le chien, que

^{2.} Reliefs: restes d'un repas. La Fontaine emploie souvent le mot force dans le sens de grande quantité.

la flatterie semble avoir privé un peu de son flair naturel, s'efforce, par les arguments les plus péremptoires, nuancés tout à la fois de pitié et d'ironie (citez quelques expressions caractéristiques). d'arracher le "pauvre diable" à sa condition misérable et vagabonde (citez les raisons qu'il donne). — 8. Le loup est gagné; mais, par prudence, il veut connaître ses nouvelles obligations. Commentez la réponse du chien; montrez que celui-ci évite avec soin de réveiller les vieilles rancunes. — 9. Attiré par une perspective de franches lippées et de reliefs succulents, le pauvre affamé se forge (commentez cette expression) déjà une félicité qui le fait pleurer de tendresse (d'attendrissement). — 10. Un incident, assez banal en apparence, va dissiper tous ces beaux rêves (montrez la curiosité du loup, ses soupçons). Le chien, poussé à bout par des interrogations de plus en plus pressantes, est contraint d'avouer la vérité : montrez ses réticences discrètes. - 11. Le mot attaché est pour le loup toute une révélation: le chien a beau s'efforcer ensuite d'en atténuer le mauvais effet (comment?), c'est inutile, la décision du loup est irrévocable, le tableau suggestif que laisse le dernier vers le prouve avec évidence (montrez que ce dénouement est bien conforme au caractère du loup). — 12. Indiquez, en citant les passages du texte qui y correspondent, les principaux traits du caractère du dogue, du loup. Dites ce qu'ils ont de commun, ce qui les distingue. -13. Faites ressortir l'art de la composition dans cette fable. Comment le poète a-t-il soutenu l'intérêt jusqu'au dernier moment? -14. Montrez les principales qualités du style. Expliquez : fourvoyé par mégarde, mettre en quartiers, entre en propos. — 15. Appréciez la morale qui se dégage de cette fable.

Versification. — 1. Quelles sortes de vers trouvez-vous dans cette fable? — 2. Comment les rimes sont-elles disposées? — 3. Citez quelques rimes riches, quelques autres plus faibles. — 4. Montrez que, dans cette fable, les vers alexandrins expriment les idées essentielles du sujet; que, quand l'action s'accélère, les vers se raccourcissent. — 5. Montrez aussi, en citant quelques exemples, que l'auteur sait, par l'imprévu de la coupe, mettre en relief certains mots importants.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que os et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de félicité, se forger, mégarde. — 3. Indiquez quelques races de chiens que vous connaissez et essayez de les décrire.

Rédaction. — a) Mettre en prose la fable ci-dessus.

b) Etablissez un parallèle entre le loup et le chien, d'après la fable ci-dessus.

26. Le Meunier, son Fils et l'Ane

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils, L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits, Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire, Allaient vendre leur âne un certain jour de foire. Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit. 5 On lui lia les pieds, on vous le suspendit; Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre. Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre! Le premier qui les vit de rire s'éclata 1 : "Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là? 10 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense"2. Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance. Il met sur pied sa bête et la fait détaler. L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller, Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure; 15 Il fait monter son fils, il suit; et d'aventure Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut. Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put : "Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise, Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise! 20 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter. - Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter." L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte: Quand, trois filles passant, l'une dit : "C'est grand'honte Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils 25 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis, Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.

^{1.} On dit maintenant éclater et non s'éclater.

^{2.} Le plus âne, etc. Ce vers est devenu proverbe.

- Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge : Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez." Après maints quolibets, coup sur coup renvoyés. 30 L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe. Au bout de trente pas une troisième troupe Trouve encore à gloser. L'un dit: "Ces gens sont fous! Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups. Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique ! 35 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique? Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau. - Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau Qui prétend contenter tout le monde et son père 3. Essayons toutefois si par quelque manière 40 Nous en viendrons à bout." Ils descendent tous deux. L'âne, se prélassant, marche seul devant eux. Un quidam les rencontre, et dit : "Est-ce la mode Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ? Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser? 45 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser. Ils usent leurs souliers et conservent leur âne!... Beau trio de baudets!" Le meunier repartit : "Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue; Mais que, dorénavant, on me blâme, on me loue, 50 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien. J'en veux faire à ma tête." Il le fit et fit bien.

LA FONTAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette fable? — 2. Comme tout récit bien conduit, elle a son exposition, son nœud et son dénouement, distinguez-les. — 3. De combien de manières le meunier et son fils pouvaient-ils faire le trajet? Laquelle était assurément la plus

^{3.} Proverbe.

ridicule? Appréciez l'idée renfermée dans le 14° vers. — 4. Dans les quelques paroles qu'ils ont prononcées, les personnages rencontrés sur la route ont mis chacun leur caractère. Montrez que, par l'avis qu'ils ont donné, le ton dont ils ont parlé, le pittoresque ou la simplicité de leur langage, la forme de leurs plaisanteries, on peut reconnaître leur humeur, leur âge, leur profession. — 5. Est-il vraisemblable que des gens d'un caractère si différent se soient rencontrés en aussi peu de temps sur la même route? — 6. Montrez que La Fontaine fait merveilleusement comprendre que le meunier n'a découvert la vérité que peu à peu. — 7. Remarquer comme La Fontaine emploie toujours le mot propre : au vers 23, le meunier est appelé le vieillard; au vers 31, il est appelé l'homme (pourquoi?). — 8. La morale qui se dégage de cette fable vous semble-t-elle suffisamment prouvée par la fable elle-même? Appréciez la résolution du meunier.

Versification. — Voir les questions du N. 25.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que marchand et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de clocher (verbe), rustre. — 3. Quelles épithètes pourraient caractériser celui qui change aisément d'opinion? celui qui n'a aucune malice, qui ne connaît pas l'artifice? celui qui est très attaché à son propre sens?

Rédaction. — a) Appréciez la conduite de chacun des personnages rencontrés par le meunier, puis celle du meunier lui-même. b) Traduire en prose la fable ci-dessus.

27. L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ

Ne t'attends qu'à toi seul; c'est un commun proverbe.

Voici comme Esope le mit

En crédit :

Les alouettes font leur nid Dans les blés quand ils sont en herbe, C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime et que tout pullule dans le monde :

5

^{1.} Nitée: mot du patois picard ayant le sens de nichée et, en plus, une certaine nuance de familiarité et de tendresse.

^{2.} Avecque: Forme de avec, assez fréquente au XVIIe siècle.

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger."
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère. 40
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor 3, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
"Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose 45
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose."
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
"Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure 50
- Non, mes enfants, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure."
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. "Notre erreur est extrême, 55
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille: 60
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons."
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
"C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants."
Et les petits en même temps, 65
Voletant, se culebutant 4,
Délogèrent tous sans trompette 5. LA FONTAINE.

A l'essor: ayant pris son essor, étant partie.
 Se culebutant, ancienne orthographe.

^{5.} Sans trompette: image plaisante pour dire rapidement et sans bruit.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette fable? — 2. Distinguez-en l'exposition, le nœud et le dénouement, — 3. L'alouette, voulant rattraper le temps perdu, déploie une activité fiévreuse; quel vers en donne bien la sensation? Comment? — 4. Obligée d'aller "chercher pâture", comment va-t-elle faire pour tenir en éveil des enfants que leur jeune âge ne dispose guère à la vigilance ? (vers 23-26). — 5. Les vers qui suivent racontent la venue du propriétaire; montrez que sa décision est exprimée en termes précis. Quels devaient être alors les sentiments des oisillons blottis tout près, sous les blés? — 6. Notre alouette, à son retour, trouve ses petits dans une agitation fébrile qui se manifeste bien dans le langage de l'un d'entre eux : il ne nomme même pas l'ennemi, tant il en a l'esprit obsédé, et dans ses paroles se retrouvent les mots menacants qui les ont tous si fortement frappés (indiquez-les). — 7. En bonne maman, l'alouette va calmer tout son petit monde. Elle feint de croire que le danger est encore loin, elle affecte la tranquillité et même la gaieté (montrez-le). Cependant, elle avertit ses enfants de redoubler d'attention le lendemain, car il ne faut pas qu'ils s'endorment dans une fausse sécurité. Et la relation de l'incident se termine par un tableau charmant. — 8. Dans le vers 41, quel est l'effet produit par l'inversion qu'il renferme? - 9. Le deuxième soir, l'épouvante est au nid plus forte que jamais (montrez-le). Cette fois, l'alouette, bien certaine que demain ses enfants seront vigilants, se hâte de les rassurer, ne leur parlant plus du danger, les interrompant même dès qu'elle a appris ce qu'il lui importe de connaître. — 10. Montrez la rapidité de la décision de l'alouette, quand elle apprend la dernière résolution du propriétaire. Ne laisse-t-elle pas percer alors une petite pointe ironique? — 11. Les derniers vers nous font assister à la fuite précipitée de la couvée: relevez-v une métaphore militaire des plus plaisantes. - 12. Montrez 1° que le récit des alarmes de l'alouette est bien gradué; 2º que ce n'est que peu à peu que le maître découvre son erreur de trop compter sur autrui. - 13. Indiquez les principaux traits du caractère des personnages (l'alouette; les petits agissant comme des enfants; le maître du champ...). — 14. Appréciez la morale de cette fable. (Si La Fontaine veut nous mettre en garde contre la nonchalance, ne trouvez-vous pas cependant que ce "commun proverbe" trahit la sécheresse et la dureté de la morale païenne?) — 15. Indiquez un certain nombre de verbes expressifs qui donnent l'impression nette d'une situation. Relevez quelques paroles de l'alouette où perce une discrète ironie.

Versification. — Voir les questions du N. 25.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que nature et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de proverbe, pulluler, décamper, épouvante. — 3. De quels noms et de quels verbes pourrait-on se servir pour décrire un nid?

Rédaction. — a) Décrire les manœuvres d'un oiseau portant la becquée à ses petits.

- b) Développer en un paragraphe les idées renfermées dans cette phrase de Michelet: Du sillon l'alouette va montant et chantant, et elle porte jusqu'au ciel la joie de la terre.
- c) Commenter la bluette de Lamennais sur La Providence, dans les Paroles d'un croyant.*

28. Le Gland et la Citrouille

5

10

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve En tout cet univers, et l'aller parcourant,

Dans la citrouille je la treuve 1.

Un villageois, considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige menue :

"A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là!

Eh! parbleu, je l'aurais pendue

A l'un des chênes que voilà;

C'eût été justement l'affaire:

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré

^{1.} Treuve, on disait alors indifféremment treuver ou trouver. — On remarquera aussi, dans le vers précédent, la place de l': au XVIIe siècle, le pronom personnel, complément d'un infinitif, se mettait ordinairement avant le verbe principal.

Au conseil de celui que prêche ton curé; Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple, Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt, 15 Ne pend-il pas en cet endroit? Dieu s'est mépris : plus je contemple Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo Que l'on a fait un quiproquo." Cette réflexion embarrassant notre homme: 20 "On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit"2. Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme. Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit. Il s'éveille et, portant la main sur son visage, Il trouve encor le gland pris au poil du menton. 25 Son nez meurtri le force à changer de langage. "Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde? Et que ce gland eût été gourde 3 ? Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison : 30 J'en vois bien à présent la cause." En louant Dieu de toute chose. Garo retourne à la maison.

LA FONTAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette fable? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Dans cette fable, La Fontaine se propose moins de démontrer la sagesse du Créateur que de tracer le portrait moral d'un prétentieux, Garo. Pourquoi ne fait-il pas son portrait physique comme pour un grand nombre de personnages de

^{2.} Allusion au proverbe: On ne vit pas longtemps quand on a tant d'esprit. Notez que Garo s'endort tout de suite.

^{3.} Gourde: on ne désigne plus sous ce nom que la courge séchée et vidée où l'on met certains liquides. La Fontaine l'emploie ici comme synonyme de citrouille.

ses fables? Ne manifeste-t-il pas à son endroit un peu d'ironie? -4. Etudions de près les réflexions de Garo, elles sont significatives. En homme peu instruit, il ne fait pas de raisonnements abstraits, ce qui ne l'empêche pas de tirer des généralisations, des conclusions hardies qu'il donne sous forme de proverbes (citez-en une). Il a recours à des images et à des comparaisons prises dans les choses qu'il connaît (relevez-en quelques-unes). Il se met lui-même en scène, il s'adresse la parole (en quel passage?). Montrez que tout ce discours de Garo est d'un naturel admirable. — 5. Pourquoi le fabuliste a-t-il développé si longuement les réflexions de Garo et si peu le récit de l'accident? - 6. Que pensez-vous des réflexions du villageois après l'accident? Montrez que, s'il change d'avis, il ne change pas de caractère. — 7. En résumé. Garo a de la vanité et de la prétention: il parle de Dieu avec la familiarité d'un égal. parfois même avec un dédain non déguisé; il croit à l'infaillibilité de son esprit d'observation et à la toute-puissance de son bon sens; aussi est-il catégorique et tranchant (citez quelques-uns de ses jugements). Après l'accident, il se félicite d'être un homme qui sait s'instruire par l'expérience (citez ses paroles). — 8. Relevez dans cette fable quelques expressions familières ou pittoresques.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que esprit (latin spiritus), nez (latin nasus), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec la nuance qui les distingue, des synonymes de quiproquo, pâtir. — 3. Formez des phrases où chacun des mots qui suivent sera employé dans son sens précis: menu, ténu, exigu, étroit, resserré, maigre, mince, élancé, fluet, bref, court, concis, succinct, rabougri, courtaud. — 4. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot esprit: bel esprit, esprit fort, humour, humoriste, jeu d'esprit, trait d'esprit, saillie, boutade, facétie, verve; esprit délié, déluré, vif, souple, étendu, orné, pénétrant, pétillant.

Rédaction. - Faire le portrait d'un camarade vaniteux.

29. Les deux Pigeons

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. L'un d'eux, s'ennuyant au logis, Fut assez fou pour entreprendre Un voyage en lointain pays. L'autre lui dit : "Qu'allez-vous faire? 5 Voulez-vous quitter votre frère? L'absence est le plus grand des maux : Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux 1, Les dangers, les soins du voyage, 10 Changent un peu votre courage 2. Encor, si la saison s'avancait davantage! Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? Un corbeau Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau. Je ne songerai plus que rencontre funeste, Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut: 15 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut. Bon souper, bon gîte et le reste ?" Ce discours ébranla le cœur De notre imprudent voyageur. Mais le désir de voir et l'humeur inquiète 20 L'emportèrent enfin. Il dit: "Ne pleurez point: Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite: Je reviendrai dans peu conter de point en point Mes aventures à mon frère: 25 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère

^{1.} Travaux: fatigues, épreuves. — De même, au vers suivant, soin a le sens latin, il signifie souci, inquiétude.

^{2.} Courage se prenait au XVIIe siècle pour cœur, dessein, disposition.

N'a guère à dire aussi 3. Mon voyage dépeint	
Vous sera d'un plaisir extrême.	
Je dirai: J'étais là; telle chose m'advint:	
Vous y croirez être vous-même."	
A ces mots, en pleurant, ils se disent adieu.	30
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage	
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.	
Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage	
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.	
L'air devenu serein, il part tout morfondu,	35
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;	
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,	
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;	
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs	
Les menteurs et traîtres appâts.	40
Le lacs était usé, si bien que de son aile,	
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :	
Quelque plume y périt, et le pis du destin	
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,	
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle	45
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,	
Semblait un forçat échappé.	
Le vautour s'en allait le lier 4, quand des nues	
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.	
Le pigeon profita du conflit des voleurs,	50
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,	
Crut pour ce coup que ses malheurs	
Finiraient par cette aventure:	

^{3.} Aussi s'employait autrefois dans les phrases négatives là où la grammaire exige aujourd'hui $non\ plus.$

^{4.} Lier: terme de fauconnerie qui signifie saisir avec ses serres, enserrer; s'en allait est mis pour allait. D'ailleurs, le pigeon étant un forçat, le vautour devient un gendarme qui lui pose les menottes.

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) Prit sa fronde et d'un coup tua plus d'à moitié

55

La volatile ⁵ malheureuse, Qui, maudissant sa curiosité, Traînant l'aile et tirant le pied, Demi-morte et demi-boîteuse, Droit au logis s'en retourna: Que bien, que mal ⁶, elle arriva Sans autre aventure fâcheuse.

60

Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

LA FONTAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette fable? - 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Dans la première partie, La Fontaine a surtout en vue de peindre le caractère des deux pigeons. Rassemblez les traits par lesquels il peint chacun d'eux. — 4. Le sédentaire cherche à retenir le vagabond et pour cela, lui apporte les meilleurs arguments (citez-les) et l'éloquence la plus pathétique. Ne va-t-il pas même jusqu'à lui adresser un tendre reproche? — 5. Quelles raisons l'inconstant fait-il valoir pour justifier son départ? — 6. Pour guérir son pigeon de la manie des voyages, La Fontaine a compris qu'il fallait multiplier les aventures fâcheuses; indiquezles et montrez-en la gradation. - 7. Remarquez la rapidité et la concision du style dans le récit des aventures : les événements se précipitent, les transitions sont à peine marquées d'une aventure à l'autre (montrez-le). Relevez aussi quelques vers pittoresques. -8. La Fontaine aime-t-il les enfants? — 9. Remarquez comme le fabuliste sait modeler la forme sur la pensée, dans le récit des aventures, dans le tableau du retour (vers de huit pieds, leur coupe...). — 10. Le poète n'essaie pas de décrire longuement les joies du retour, il se contente de les suggérer à l'imagination du lecteur : en quels termes ? — 11. Comment La Fontaine lui-même a-t-il apprécié la conduite du pigeon? Quelles sont vos propres impressions à la suite de cette lecture?

^{5.} Volatile, comme nom, est employé le plus ordinairement au masculin; comme adjectif, il est des deux genres.

^{6.} Que bien, que mal: locution vieillie; on dit aujourd'hui: tant bien que mal.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que ennui, oiseau (latin avis), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec la nuance qui les distingue, des synonymes de fou, appât, malheur, logis; des homonymes de appâts, lacs. — 3. Indiquez quelques verbes qui pourraient servir à décrire le vol de l'hirondelle; quelques épithètes pouvant s'appliquer à cet oiseau.

Rédaction. — a) En un paragraphe, décrire le vol de l'hiron-delle.

b) De retour au colombier, le voyageur raconte ses aventures à son frère. Dialogue animé.

Instabilité

Ainsi tout change, ainsi tout passe; Ainsi, nous-mêmes nous passons, Hélas! sans laisser plus de trace Que cette barque où nous glissons Sur cette mer où tout s'efface.

LAMARTINE, Golfe de Baïa.

30. La Laitière et le pot au lait

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée.

Comptait déjà dans sa pensée

Ð

Tout le prix de son lait, en employait l'argent, Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :	10
La chose allait à bien par son soin diligent.	
"Il m'est, disait-elle, facile	
D'élever des poulets autour de ma maison;	
Le renard sera bien habile	
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.	15
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;	
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;	
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.	
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,	
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,	20
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?"	
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:	
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.	
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri	
Sa fortune ainsi répandue,	25
Va s'excuser à son mari,	
En grand danger d'être battue.	
Le récit en farce en fut fait;	
On l'appela le Pot au lait.	
On rappera le 10t au lait.	
Quel esprit ne bat la campagne 1 ?	30
Qui ne fait châteaux en Espagne 2 ?	
Picrochole 3, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,	
Autant les sages que les fous ?	
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux;	

^{1.} Battre la campagne: explorer les champs en tous sens; au figuré, déraisonner, divaguer.

^{2.} Faire des châteaux en Espagne: former des projets chimériques. L'Espagne, par suite de la vogue de Don Quichotte, était alors le pays des romans et des aventures.

^{3.} Picrochole: héros d'un roman de Rabelais célèbre par ses victoires imaginaires.

148 FABLES

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes:

35

40

Tout le bien du monde est à nous... Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi; Je m'écarte, je vais détrôner le sophi⁴;

On m'élit roi, mon peuple m'aime; Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant. Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même, Je suis Gros-Jean ⁵ comme devant.

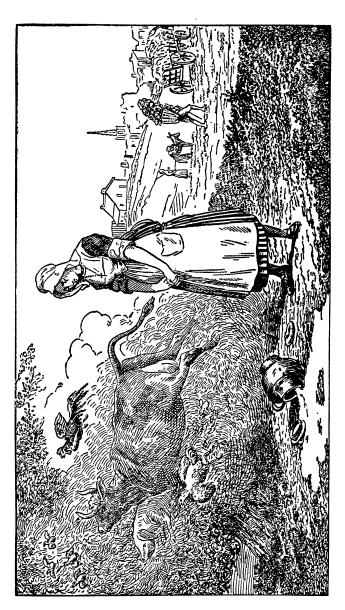
LA FONTAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette fable? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Les six premiers vers se distinguent par quoi? Pourquoi, par exemple, le fabuliste fait-il remarquer que le pot était bien posé sur un coussinet? Quel effet produit le mot prétendait? — 4. Montrez que, dans le portrait de la laitière, tous les termes sont choisis pour donner l'impression d'une paysanne aisée, alerte, intelligente. - 5. La Fontaine a su peindre au naturel le rêve de Perrette; remarquez l'enchaînement de sa description; (quel effet produit ici la variation imprévue des temps? montrez que le dénouement est à la fois imprévu, logique et complet). -6. Remarquez la facture du vers 23 qui exprime le dénouement : dans quel ordre a lieu cette énumération? — 7. Dans les vers 24-27, montrez que le ton devient plus grave et se nuance d'une fine et discrète ironie; relevez-y une alliance de mots d'une piquante justesse. 8. La Fontaine ne nous rappelle-t-il pas que, tous, nous sommes souvent le jouet de nos illusions? le "bonhomme" n'avoue-t-il pas avoir joué lui-même plus d'une fois le rôle de la laitière? Semblet-il déplorer vivement cet état de choses? — 9. Il termine, à dessein. par un vers prosaïque, pourquoi? — 10. Montrez que la morale de cette fable, une des plus caractéristiques de La Fontaine, n'est ni une leçon ni une satire, mais la simple constatation d'un fait d'expérience. — 11. Cette fable est remarquable par le merveilleux accord du rythme et de la pensée (relevez les vers les plus caractéristiques) et par quelles autres qualités?

^{4.} Sophi: ancien nom du Shah ou roi de Perse.

^{5.} Gros-Jean: nom proverbial du paysan naïf et pauvre; ici, homme de rien.



ADIEU VEAU, VACHE, COCHON, COUVEE. Horace Vernet, peintre français (1789-1863).

150 FABLES

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que pot, tête, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec la nuance qui les distingue, des synonymes de marri, songer, rêve, défi. — 3. Employez dans une phrase, selon leur sens précis, les noms qui suivent: déception, déconvenue, déconfiture, contretemps, déboire, désenchantement, mécompte, revers, échec, guignon, déveine. — 4. Par quelles épithètes pourriez-vous caractériser la physionomie de Perrette, 1° pendant sa rêverie; 2° après la catastrophe?

Rédaction. — "Les châteaux en Espagne sont les édifices qui coûtent le moins à bâtir et le plus à démolir", a dit Th. Gautier. Cela est-il vrai? Pourquoi? Montrez-le par quelques exemples tirés de la vie commune.

31. L'Homme et la Couleuvre

Un homme vit une couleuvre: "Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre Agréable à tout l'univers!" A ces mots l'animal pervers (C'est le serpent que je veux dire, 5 Et non l'homme: on pourrait aisément s'y tromper), A ces mots, le serpent, se laissant attraper, Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire, On résolut sa mort, fût-il coupable ou non. 10 Afin de le payer toutefois de raison, L'autre lui fit cette harangue: "Symbole des ingrats! être bon aux méchants, C'est être sot : meurs donc : ta colère et tes dents Ne me nuiront jamais." Le serpent, en sa langue, Reprit du mieux qu'il put : "S'il fallait condamner 15 Tous les ingrats qui sont au monde, A qui pourrait-on pardonner?

40

45

Toi-même tu te fais ton procès: je me fonde Sur tes propres lecons; jette les yeux sur toi. Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice, 20 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice. Selon ces lois, condamne-moi; Mais trouve bon qu'avec franchise En mourant au moins je te dise Que le symbole des ingrats, 25 Ce n'est point le serpent, c'est l'homme." Ces paroles Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas. Enfin il repartit: "Tes raisons sont frivoles. Je pourrais décider, car ce droit m'appartient; Mais rapportons-nous-en 1. — Soit fait", dit le reptile. 30 Une vache était là : on l'appelle, elle vient. Le cas est proposé, c'était chose facile: "Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler? La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ? Je nourris celui-ci depuis longues années; 35 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées; Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants Le font à la maison revenir les mains pleines :

Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin,
Sans herbe: s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée; et, si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu; j'ai dit ce que je pense.''
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent: "Faut-il croire ce qu'elle dit?

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

^{1.} Rapportons-nous-en, sous-entendu : à un arbitre.

152 FABLES

C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit. Croyons ce bœuf. — Croyons,'' dit la rampante bête. 50 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents. Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré; puis, quand il était vieux, 60

On croyait l'honorer chaque fois que les hommes

Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.

Ainsi parla le bœuf. L'homme dit: "Faisons taire

65

70

Cet ennuyeux déclamateur;

Il cherche de grands mots et vient ici se faire, Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi." L'arbre étant pris pour juge, Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents; Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs. L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire : Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire Un rustre l'abattait; c'était là son loyer²,

Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne Ou des fleurs au printemps, ou des fruits en automne, 75 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer. Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?

Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ? De son tempérament , il eût encor vécu.

^{2.} Loyer: ce mot, qui n'a plus aujourd'hui qu'un sens fort restreint, s'employait autrefois pour prix, récompense.

^{3.} De son tempérament: grâce à la force de son tempérament.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.

"Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!"

Du sac et du serpent aussitôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:

La raison les offense; ils se mettent en tête 85

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,

Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents, C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire? Parler de loin, ou bien se taire.

LA FONTAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez les différentes parties du texte. — 2. A quel sophisme l'homme a-t-il recours pour mettre à mort la couleuvre? -3. Remarquez l'argumentation, pleine de bon sens et de fermeté, de celle-ci. Que pense-t-elle de la justice de l'homme? Montrez la gradation du 21º vers. — 4. Lequel a raison, de l'homme ou du serpent? C'est ce que doivent décider les arbitres. Dans quels termes surtout la vache montre-t-elle que ses bienfaits multipliés sont payés de la plus noire ingratitude? Qu'est-ce qui afflige principalement cette pauvre vieille? Relevez une expression mise en relief par un enjambement. Pourquoi dissimuler et non feindre? — 5. Le bœuf vient ensuite; il s'exprime en un langage déclamatoire qui lui attire, non sans raison, les critiques de l'homme (citez ces critiques). Il ne s'adresse plus, comme la vache, à un seul homme (montrez-le). Il perd même de vue son rôle d'arbitre, comme l'homme le remarque, pour prendre celui d'accusateur (qu'est-ce qui le prouve?). Pourquoi l'homme trouve-t-il déplaisant ce discours du bœuf? — 6. Comme il veut à tout prix avoir raison, l'homme interjette appel des deux premiers jugements. Résumez l'argumentation de l'arbre, en montrant qu'elle est encore plus accablante pour l'homme et que même elle réussit à le convaincre. - 7. L'homme, furieux d'avoir été "convaincu", tue la couleuvre pour se donner raison; cette manière d'agir ne vous rappelle-t-elle pas la morale d'une autre fable de La Fontaine? — 8. Appréciez la morale. — 9. La Fontaine a voulu surtout peindre ici l'orgueil, l'égoïsme de l'homme, sa dureté et son ingratitude envers les animaux. Dès le début, ne laisse-t-il pas 154 FABLES

pressentir la conclusion qu'il va tirer? Montrez que La Fontaine manifeste ici sa misanthropie. — 10. Appréciez le choix des personnages: montrez que, par leur caractere, par la nature et l'évidence de leurs services, ils sont très propres à convaincre l'homme de sa méchanceté. — 11. Pour prévenir la monotonie qui pouvait résulter de cette série d'interventions, au fond toutes semblables, La Fontaine a su varier la forme en prêtant à chaque personnage un langage particulier (citez quelques exemples à l'appui). Faites ressortir l'heureux choix des expressions et des images dans le compte rendu du discours de l'arbre. Expliquez: force coups, donner contre un mur, se mettre en tête que..., récuser quelqu'un.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que ingrat, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de harangue, frivole, pervers. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de trancher. — 4. Citez quelques épithètes pouvant qualifier le mot raison pris dans le sens d'argument.

Rédaction. — Traduire en prose le discours du bœuf (employer le discours direct).

DESCRIPTIONS

TABLEAUX — SCENES DE LA NATURE DESCRIPTIONS DIVERSES

32. Jérusalem

Extrait de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811).

Personne n'a su mieux rendre que Chateaubriand la ruine de Jérusalem et montrer la malédiction visible qui plane sur la cité décide. Cette description est un vrai chef-d'œuvre; on y remarquera en particulier la pureté, la précision des lignes et l'art avec lequel l'auteur sait choisir les détails propres à développer et à fortifier l'impression qu'il désire produire.

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois. Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée du Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals i ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce laburinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère; et souvent ces boutiques mêmes sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin, à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruines; à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale

^{1.} Nopals: plantes grasses et épineuses de la famille du cactus, sur lesquelles on trouve et on entretient la cochenille, petit insecte qui produit une matière colorante rouge employée dans l'industrie.

du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin cu qui va piller le fellah ².

CHATEAUBRIAND.

ANALYSE DU TEXTE

1. Ouelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle est l'impression générale qui s'en dégage? - 3. Distinguez-en les différentes parties. - 4. Quelle transition unit les parties? Comment est assurée l'unité du morceau? - 5. Avant de faire une description comme avant de peindre un paysage, il faut d'abord se placer au point de vue le plus favorable. Où Chateaubriand s'est-il placé en premier lieu? Pourquoi? Toute description méthodique doit comprendre: 1° une observation d'ensemble, 2° l'indication des détails caractéristiques, c'est-à-dire des détails les plus propres à produire l'effet désiré. - 6. Il importe de distinguer d'abord les lignes du paysage, c'est-à-dire de voir si le tableau a du dessin et de la perspective. Indiquez quelques traits. De plus, la perspective est-elle bien observée? — 7. La sécheresse et la sobriété des lignes, certaines expressions prédisposaient déjà l'âme à un sentiment de vague tristesse. Ce sentiment va s'accentuer dans le deuxième alinéa : quels détails et quelles expressions y contribuent surtout? C'est aussi l'effet produit par les diverses comparaisons employées (les citer), même par les plantes dont il est fait mention (montrez-le). -8. Toujours pour atteindre le même but, Chateaubriand, merveilleux peintre à ses heures, proscrit ici les couleurs. — 9. L'auteur invite maintenant à entrer dans la ville; le paysage, d'immobile qu'il était, devient variable (pourquoi?). Mais, dans les nouveaux détails indiqués, rien ne console de la tristesse extérieure (à quoi se rapporte extérieure ici?) Elle va au contraire croissant; les impressions pénibles se succèdent. Avec cela, une demi-obscurité (pourquoi?) règne dans ce labyrinthe (à quel détail déjà donné se rapporte ce mot?); des bazars infects (quelle impression produit ce mot?) achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques (et non magasins, pourquoi?) n'étalent aux yeux que la misère (montrez toute la force de cette expression). Et même, ce qui est plus triste encore, ces boutiques sont fermées (pourquoi?).

^{2.} Le janissaire, soldat chargé de la police du pacha ou gouverneur de la province, et qui a décapité quelque Bédouin pillard, ou qui va lui-même piller le paysan chrétien. Fellah est le nom que portent les paysans égyptiens; ici l'auteur l'applique aux paysans chrétiens des environs de Jérusalem, abandonnés au despotisme et à la rapacité de leurs maîtres musulmans.

10. Jusqu'ici Chateaubriand n'a fait que décrire les lieux; peutêtre que la vue des habitants de cette ville sombre et désolée va
affaiblir la première impression? Montrez qu'au contraire rous
les êtres humains présentés par l'auteur sont de nature à augmenter
encore la défiance, à inspirer la crainte et même l'angoisse. —
11. Faites ressortir la précision de l'expression se glisse dans l'ombre.
Comment l'auteur exprime-t-il que le vol est pratiqué par ceux-là
même qui devraient protéger l'ordre et la propriété? — 12. Montrez
avec quelle précision il a peint le boucher arabe: où se trouve ce
personnage? Pourquoi égorge et non pas tue? Quel est l'effet
de l'indéterminé quelque bête? de en ruines? Commentez les épithètes hagard et féroce. Remarquez aussi la variété des termes. —
13. Les impressions de l'ouïe ne sont pas plus rassurantes: montrez-le.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que plan, muraille, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de ville, chétif, boutique, labeur, égorger, hagard; des homonymes de partie, plan, tour. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de intervalle, ruine. — 4. A propos du mot cimetière, expliquez les expressions qui suivent : nécropole, crypte funéraire, mausolée, stèle, tombeau, caveau, cénotaphe, pierre tumulaire, urne funéraire, épitaphe, sarcophage, cercueil, bière, catafalque, dépouille mortelle, chapelle ardente, drap mortuaire, linceul, corbillard, exhumation, inhumation. — 5. Le mot Jérusalem évoque en vous un certain nombre d'idées; donnez les noms qui les désignent.

Rédaction. — En suivant le plan du morceau ci-dessus, décrivez le lieu que vous habitez (1° Une observation d'ensemble, en ayant soin de vous placer au point de vue le plus favorable; 2° quelques détails caractéristiques, qui doivent concourir à former une même impression).

33. Les laboureurs

Extrait de La Mare au diable, roman (1846).

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. Le paysage était vaste et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre fraîchement ouverte par le tranchant des charrues exhalait une vapeur légère.

Dans le haut du champ, un vieillard poussait gravement son areau ¹ de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe ² d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendu "frères", comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin...

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais, grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi creusé que celui de son fils, qui menait à quelque distance quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de

^{1.} Areau: nom de la charrue en patois berrichon; charrue primitive. Rappr. araire, arable, aratoire.

^{2.} Robe: pelage de certains animaux.

noir fauve à reflets de feu ⁸ avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé ⁴ qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler à un petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance 5, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux 6 frémissaient sous la petite main de l'enfant et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus et se seraient jetés

^{3.} Le pelage des bœufs était si luisant qu'il renvoyait la lumière à la façon d'un miroir.

^{4.} Ces deux épithètes font allusion à l'impatience et à l'irritation de ces animaux encore à demi sauvages.

^{5.} Renaissance: période comprenant la seconde moitié du XVº siècle, où se produisit, dans les arts et dans les sciences, une transformation inspirée de l'antiquité.

^{6.} Les fiers animaux: périphrase bien choisie, car tout en servant à éviter la répétition du mot $b \alpha u f s$, elle rappelle aussi l'humeur farouche (fier, du latin ferus, sauvage) de ces bêtes.



de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique.

Tout cela était beau de force ou de grâce: le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant qui se retournait pour lui sourire.

George Sand

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel but s'est proposé l'auteur dans cette description? -2. Distinguez nettement les trois parties du plan. — 3. Quels sont les traits caractéristiques du cadre de ce paysage? — 4. Des trois scènes de labour, deux sont au premier plan et l'autre est à peine esquissée; distinguez ces trois scènes. — 5. Les deux scènes du premier plan forment contraste entre elles; indiquez les éléments de ce contraste. — 6. Quelle est celle qui attire le plus l'attention? Pourquoi? — 7. Remarquez, dans le quatrième alinéa, la description de l'attelage et essayez d'en saisir toute la beauté. Pourquoi G. Sand a-t-elle employé les mots : sentent encore, gouvernait, plutôt que ceux-ci: rappellent, dirigeait? Montrez le rapport des deux expressions: souches séculaires et travail d'athlète. Indiquez deux raisons pour lesquelles on a fait choix de l'attelage le plus puissant pour labourer ce coin du champ. — 8. Dans la phrase: Les fiers animaux frémissaient..., appréciez la périphrase qui s'y trouve; relevez un contraste; faites ressortir la précision des termes. - 9. Remarquez, dans le passage suivant : car les bœufs, irrités ... à travers champs, comment G. Sand a su rendre par le choix des sons l'irritation des bœufs; montrez que ce passage brille encore

par la netteté des détails et la précision des verbes. — 10. Quelle est la double impression que produit la dernière scène de labour ? 11. Quels sentiments G. Sand a-t-elle manifestés dans ce morceau ? Relevez les termes qui les expriment. — 12. Elle n'a pas eu l'intention de faire simplement une description de labour; mais elle a voulu aussi peindre une lutte : lutte victorieuse (comment?), lutte calme et solennelle, très propre à mettre en relief son héros et à produire l'impression que l'auteur souhaite (montrez-le). — 13. Citez quelques détails qui révèlent dans G. Sand un remarquable esprit d'observation. D'autre part, montrez aussi qu'elle idéalise le travail agricole, c'est-à-dire qu'elle l'embellit, le poétise, certains aspects de la réalité lui échappant par suite de son état d'esprit, de son tempérament. — 14. Quelles sont vos propres impressions à la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que laboureur, patriarche (grec pater, patros, père; et archos chef) et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de robuste, briller, frémir, robe (d'un animal); des homonymes de paire, sain, voix. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de lisière, timon, veine. — 4. Donnez le sens précis des expressions qui suivent: défricher, défoncer, déchaumer, herser, émotter, rechausser, sarcler, butter, biner, emblaver, irriguer, drainer; sillon, motte, mancherons, soc, sep, versoir, coutre, timon, âge, avant-train, buttoir, araire, houe, hoyau; tirer la charrue; c'est une charrue mal attelée; mettre la charrue devant les bœufs; c'est un bœuf de travail; qui vole un œuf volerait un bœuf; Dieu donne le bœuf et non la corde; donner un œuf pour avoir un bœuf.

Rédaction. — 1. Décrivez en un paragraphe : a) une charrue; b) une scène de labour, telle que vous l'avez vue. — 2. Comparez avec une description sensiblement différente de Lamartine (N. 98).

34. Une nuit au Niagara

Extrait du Génie du christianisme (1802)

Voici une des pages descriptives les plus célèbres de Chateaubriand et en même temps l'une des plus belles de la littérature française. "Les peintres ont souvent cherché à rendre le calme solennel et le charme mystérieux de la nature endormie; on peut dire, sans exagération, qu'aucun de leurs tableaux n'égale la grandeur, l'étonnante mélancolie de celui de Chateaubriand." (RAGON.)

Un soir, je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé ¹. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel: tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ²; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes ³ de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité ⁴.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait ⁵ des gerbes de lumière

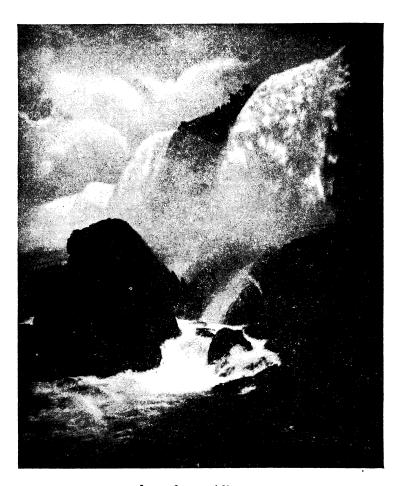
^{1.} Chateaubriand vient de dire, dans le premier alinéa, qu'il a vu le jour s'éteindre; la lune se montre à l'horizon opposé à celui où le soleil s'est couché.

^{2.} Sa course azurée: sa course à travers l'azur; figure hardie, de construction latine,

^{3.} Zones diaphanes: bandes transparentes blanches et brillantes.

^{4.} D'après les règles strictes de la grammaire, il faudrait écrire : en ressentir la mollesse et l'élasticité.

^{5.} Poussait: Cet emploi de pousser est conforme à l'usage des XVII^o et XVIII^o siècles; on dirait plutôt aujourd'hui diriger, lancer.



Les chutes Niagara

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; l'âme se plaît à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Chateaubriand

jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement ⁶ sur les gazons; des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière ⁷. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires ⁸.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre: elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

^{6.} Dormait sans mouvement. Les gazons ras et immobiles de cette savane semblaient communiquer à la lumière leur absence de mouvement.

^{7.} Mer immobile de lumière. La lumière est comparée à une mer, à cause de son étendue, de sa surface unie et tranquille.

^{8.} Voir : Le Niagara, de Louis Fréchette.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Quelles sont les circonstances de temps et de lieu indiquées par l'auteur? N'emploie-t-il pas un terme qui semble impropre? Relevez deux images. - 5. Chateaubriand peint d'abord les divers mouvements de la lune : indiquez-les en relevant les termes qui les expriment. Quelle circonstance accompagne son apparition? Relevez et commentez les périphrases qui la désignent. - 6. Il décrit ensuite avec complaisance et succès les métamorphoses des nuages : quelles formes présentent-ils successivement au regard? Par quels verbes l'auteur a-t-il expliqué le passage d'une forme à l'autre? Un ciel lunaire ne peut avoir les couleurs vives et chatoyantes d'une scène crépusculaire; remarquez cependant avec quelle habileté Chateaubriand a su, malgré la difficulté, saisir les nuances les plus discrètes de ce paysage nocturne : relevez les mots qui les expriment. Commentez les principales métaphores du deuxième alinéa. - 7. L'auteur procède avec méthode : après avoir décrit l'effet de lune sur les nuages ou le paysage céleste, il arrive à la terre par quelle transition? Comment a-t-il exprimé que les rayons lunaires pénétraient jusqu'au plus profond de la forêt? Justifiez l'emploi des épithètes bleuâtre et velouté, des verbes descendait et poussait, de l'expression gerbes de lumière. - 8. Le regard de Chateaubriand scrute maintenant les profondeurs de la forêt en suivant les capricieux méandres de la rivière qui coule tout près; quels détails caractéristiques le voyageur a-t-il retenus pour la description de cette rivière? Expliquez les termes qui les expriment. Donnez un synonyme de répétait. - 9. Remarquez la description de la savane : la clarté de la lune n'y semble-t-elle pas personnifiée? Relevez-y une expression formant antithèse avec poussait des gerbes de lumière. A quoi compare-t-on cette vaste plaine? Commentez : îles d'ombres flottantes et mer immobile de lumière. — 10. Jusqu'ici Chateaubriand a surtout retracé ses impressions visuelles (rappelez-les brièvement) et aussi quelques rares sensations du toucher et de l'odorat (citez les passages); il note maintenant ses impressions auditives: quels bruits rapprochés frappent son oreille? quels bruits dans le lointain? Montrez la précision des deux verbes se prolongeaient et expiraient. Expliquez sourds mugissements, de désert en désert, forêts solitaires. — 11. Chateaubriand laisse échapper quelques réflexions; par quelle transition ces réflexions sont-elles reliées à la description proprement dite? Comparez cette transition avec celle qui relie entre eux les 2° et 3° alinéas. — 12. Qu'est-ce qui a surtout frappé l'auteur dans ce tableau? — 13. Montrez la précision des termes et la beauté des métaphores de la dernière phrase. -14. Dans ses réflexions, Chateaubriand revient sur une pensée qui

lui est chère : appréciez cette pensée. Montrez que le spectacle des beautés de la nature est très propre à élever l'âme. — 15. Quels sentiments Chateaubriand a-t-il manifestés dans ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que lune, orient, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de cataracte, ployer, ravir, çà et là; des homonymes de banc, île, vain; des antonymes de diaphane, éblouissant. — 3. Citez deux diminutifs de île, un adjectif dérivé de forêt. — 4. Expliquez les expressions qui suivent: tomber des nues; élever jusqu'aux nues; laisser dormir une affaire; c'est un conte à dormir debout; dormir sur les deux oreilles; dormir la grasse matinée: dormez votre sommeil, riches de la terre (Bossuet); qui dort dîne; il n'y a pas de pire eau que l'eau qui dort; il ne faut pas réveiller le chat qui dort; jeunesse qui veille et vieillesse qui dort sont près de la mort; qui dort la grasse matinée trotte toute la journée. — 5. Indiquez quelques épithètes pouvant caractériser la forme ou la couleur des nuages.

Rédaction. — Après avoir observé avec soin le ciel par un temps nuageux, le décrire (un paragraphe).

Une première description de cette nuit au Niagara avait d'abord paru dans l'Essai sur les Révolutions; Chateaubriand la retoucha ensuite dans le Génie du christianisme. Comparez, au passage correspondant du texte donné, les lignes de cette première rédaction (les principales expressions supprimées ou modifiées ont été mises en italique):

Nuit au Niagara

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante: le jour céruléen et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts et, descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre, et reparaissant, un peu plus loin, dans des clairières, tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants et coupé transversalement de bandes noires.

35. Une partie de pelote au pays basque

Extrait de Ramuntcho, roman (1897).

Les Basques habitent les deux versants des Pyrénées occidentales. Leur jeu national consiste à lancer, d'après des règles déterminées, une balle contre un obstacle, ce qui s'appelle, selon les pays, jeu de pelote, de paume ou de balle au mur. Nous assistons ici à une joute de ce genre.

Les joueurs essaient leurs balles, choisissent les meilleures, dégourdissent, par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes. Puis ils enlèvent leur veste pour aller la confier à quelque spectateur de prédilection. Et, les voilà tous en tenue de combat, le torse libre dans une chemise de cotonnade rose ou bien moulé dans un léger maillot de fil.

La partie commence, au mélancolique soir. La balle, lancée à tour de bras, se met à voler; elle frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la vitesse d'un boulet. Le mur du fond, arrondi comme un feston de dôme 1 sur le ciel, s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants — petits Basques, petits bérets, joueurs de paume de l'avenir qui tout à l'heure vont se précipiter, comme un vol d'oiseaux, pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir. D'instant en instant, elac! toujours le coup de

^{1.} Feston de dôme: pan de mur de forme courbe et arrondie.

fouet des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit, leur même bruit donnant la *notion* de toute la force déployée... Clac! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée furieusement par des bras puissants et jeunes.

Parfois les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir: on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais: et clac! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va frapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet.

Quand elle s'égare sur les gradins, sur l'amas des bérets de laine et des jolis chignons noués d'un foulard de soie, toutes les têtes alors, tous les corps s'abaissent, comme fauchés par le vent de son passage : c'est qu'il ne faut pas la toucher, l'entraver, tant qu'elle est vivante et peut encore être prise; puis, lorsqu'elle est vraiment perdue, morte, quelqu'un des assistants se fait honneur de la ramasser et de la relancer aux joueurs, d'un coup habile qui la remette à portée de leurs mains.

Le soir tombe, tombe; les dernières couleurs d'or s'épandent avec une mélancolie sereine 2 sur les plus hautes cimes du pays basque. Le dernier coup, le soixantième point... Il est pour Ramuntcho, et voici la partie gagnée! Alors c'est un subit écroulement, dans l'arène, de tous les bérets qui garnissent l'amphithéâtre de pierre; ils se pressent autour des joueurs qui viennent de s'immobiliser

^{2.} Mélancolie (gr. melas, noir; kholê, bile): tristesse sombre, vague, dont on ne saurait nettement préciser la cause; sereine (l. serenus, de serum, soir): claire, pure et calme.

tout à coup dans des attitudes lassées. Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs admirateurs; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne ou de frapper amicalement sur son épaule.

Pierre Loti.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Quel but s'y est proposé l'auteur? — 3. Dégagez l'idée principale de chaque alinéa, puis indiquez le plan suivi par l'auteur. — 4. Que font les joueurs pour se disposer à la partie? Montrez la précision et l'originalité de la description qui nous les présente. - 5. Pourquoi le soir portet-il plus à la mélancolie qu'une autre partie du jour? - 6. Enumérez les verbes dont se sert l'auteur pour décrire les mouvements de la balle. - 7. En quels termes est-il dit que la balle frappe des coups forts et non prolongés? que les enfants s'alignent sur le mur du fond, mais qu'on ne voit que leurs têtes? que ce sont de futurs joueurs de pelote? — 8. A quoi sont comparés les enfants qui courent chercher la pelote? — 9. Comment voit-on que Ramuntcho est tout à fait dispos? — 10. Qu'appelle-t-on onomatopée? Relevez-en une dans le troisième alinéa et justifiez son emploi. -11. Que signifie : une balle au vol? une balle vivante? une balle morte? — 12. Quel passage fait surtout ressortir la force des joueurs? et quel autre, leur adresse? — 13. Quels spectateurs sont désignés par l'amas des bérets de laine? par les jolis chignons noués d'un foulard de soie? Comment nomme-t-on cette figure de style? — 14. Pourquoi les têtes s'inclinent-elles au passage de la balle? — 15. Puisqu'on se fait un honneur de ramasser la balle, quel sentiment éprouve-t-on pour les joueurs? — 16. En quels termes l'auteur décrit-il le moment où se termine la partie? Pourquoi la répétition du mot tombe? D'où proviennent ces couleurs d'or? Montrez la précision de s'épandent. — 17. Comment se manifestent alors les sentiments des enfants? la fatigue des joueurs? l'admiration des amis de Ramuntcho? - 18. Montrez que cette description promène l'attention du lecteur sur trois objets différents; que les sensations visuelles et auditives sont combinées de manière à donner de la vie, du mouvement à ce divertissement dont les péripéties se déroulent sous les yeux du lecteur.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que joueur, balle, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de épandre, à point, s'égarer, assis-

tants, habiles; des homonymes de clac, desserre, soie; des antonymes de dégourdir, sûr, habile. — 3. Indiquez un collectif qu'on peut employer avec chacun des mots qui suivent : oiscaux, abeilles, moineaux, enfants, aiguilles, avirons, livres, amis, marchandises, chevaux, plantes, montagnes, cuisine, table, outils, poids, clefs: Ex.: un vol d'oiseaux, un essaim d'abeilles. — 4. Trouvez quelques épithètes pouvant caractériser le mot bruit. — 5. Expliquez les expressions: jeter le gant; relever le gant; souple comme un gant; prendre des gants; se donner des gants; cela vous va comme un gant; chat ganté n'a jamais pris de souris. — 6. Donnez le sens précis des termes ci-après du vocabulaire de la balle au camp (base-ball): lanceur, gobeur, frappeur, garde-but, bloqueur, voltigeur; équipe, mettre hors jeu, balle franche, balle perdue, courbe, ronde.

Rédaction. — Vous avez assisté à une partie de base-ball. Décrivez-la en vous inspirant de cette lecture dont vous suivrez le plan.

36. Paysage de sapins

Extrait des Essais de critique et d'histoire (1868).

L'auteur décrit la forêt qui couvre la montagne de Sainte-Odile, en Alsace.

Au soleil levant, à travers une forêt de sapins, on gravit la montagne. Les yeux ne se lassent pas de voir leurs corps droits, leurs tailles fines. D'un élan superbe, ils montent, nus, par centaines jusqu'au dôme noircissant qui ferme le ciel, et leur roideur est héroïque. Parfois, sur un versant, il y en a deux ou trois, solitaires, pareils à un poste avancé de sentinelles, immobiles et debout, avec une ferté et une beauté d'adolescents barbares. D'autres, en troupe, descendent jusqu'au fond d'une gorge, comme une bande en marche. Le soleil les frappe en travers; mais leurs lamelles serrées ne se laissent pas transpercer par la lumière; on la démêle vaguement, à travers la colonnade des trones, bleuie et transfigurée comme par des

vitraux de rosaces. D'autres fois, par une percée subite, elle arrive avec un flamboiement magnifique, coupe un peu de forêt, blanchit les troncs, ruisselle sur les lichens luisants des roches; au-dessous de ces illuminations, on voit, dans les profondeurs, les sveltes fûts des jeunes arbres s'élancer, se presser par myriades, comme les colonnettes d'une cathédrale infinie.

La forêt s'ouvre, et l'on arrive sur une route à mi-côte. En face, échelonnés sur le versant, montent des files de pins rouges éclaireis par la hache. Un à un, accrochés aux rocs, ils lèvent haut dans l'azur leur panache de verdure pâle. La sève du printemps crève leur écorce, et le sang végétal suinte entre les écailles de leurs troncs. La pleine lumière du jour les enveloppe; la force du soleil fait sortir de leurs vieux membres une senteur d'aromates. Ces candélabres vivants demeurent ainsi tout le jour sous la pluie des rayons et dans la gloire du ciel éblouissant, exhalant leur parfum vague, et, çà et là, autour de leurs têtes, des couples de ramiers voltigent.

Plus droits encore et plus grandioses, des sapins argentés sur l'autre flanc du chemin étagent les uns au-dessous des autres leurs pyramides noirâtres. Ils descendent en des creux où le soleil ne pénètre pas et font une ombre sépulcrale. Dans ces fondrières, l'air froid et le jour éteint sont ceux d'une crypte; les rocs écroulés et les cadavres d'arbres gisants y semblent des ruines; des mousses livides moisissent sur les troncs ou pendent aux branches, et de toutes parts l'obscurité humide tombe comme un suaire.

Mais des êtres agiles et charmants peuplent toute la pente. Ce sont les eaux éparpillées, ruisselantes; elles glissent sur les mousses, sautent et bouillonnent à l'aventure, avec des caprices mignons ou de petites colères folles dans leurs rigoles obstruées de pierres. Au tournant de

la montagne, elles s'étalent pour un instant, avec des teintes d'acier, sur un lit de sable; les myosotis, les fougères, les cressons, toutes ces fraîches créatures, qu'elles abreuvent, leur font un cadre de vive verdure, et le cadre se ploie, suivant et enlaçant toujours de ses deux bords leurs reflets subits, leur pétillement d'éclairs, leur long ondoiement lumineux qui se perd entre les rochers.

TAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est le sujet de cette description? De quel ouvrage estelle tirée? Que savez-vous de son auteur? - 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Dans le premier paragraphe, il est dit que l'auteur gravit la montagne; il s'ensuit que le paysage doit varier. En est-il ainsi? — 4. Arrivé à mi-côte, il s'arrête pour regarder. Faites voir qu'ainsi, la description se poursuit dans un ordre simple et naturel. — 5. Montrez que l'auteur présente toute la gamme des couleurs. - 6. Taine veut encore rendre sensible la vie intense de la forêt: comment montre-t-il cette intensité de vie dans les arbres? dans les eaux? — 7. En présence de cette forêt, sa puissante imagination lui présente des fantômes et des images qu'il ne manque pas d'associer au paysage (relevez les termes qui les expriment). -8. Puis les arbres des gouffres lui semblent des colonnes (indiquez les mots qui rappellent cette vision). A quoi compare-t-il ensuite les pins que le soleil contraint d'exhaler leur parfum? la sève des arbres? les gorges obscures et ténébreuses? Enfin les eaux qui glissent sur la mousse lui rappellent quelque antique fée (montrez la justesse et la beauté des diverses comparaisons). — 9. Après une lecture attentive de ce morceau, pourquoi peut-on se représenter facilement ce paysage? Etudiez de ce point de vue le premier et le dernier alinéa. - 10. Faites remarquer la coupe des phrases dans le second alinéa, le contraste des deux derniers paragraphes. — 11. Expliquez : une beauté d'adolescents barbares, percée subite, sveltes fûts, se pressent par myriades, cathédrale infinie, panache de verdure, un cadre de vive verdure, long ondoiement lumineux. - 12. Quelle impression d'ensemble laisse en vous le paysage? N'a-t-il pas dans un passage un caractère plutôt lugubre?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Formez la famille du mot arbre (latin arbor), et donnez la signification des dérivés. — 2. Indiquez, avec la nuance qui les distingue, des synonymes de gravir, superbe (adj.), démêler, gorge (1er alinéa). — 3. Expliquez les expressions ci-

après: une forêt de mâts, l'arbre généalogique, l'arbre de la Croix; au fruit, on connaît l'arbre; l'arbre tombe du côté où il penche; faire flèche de tout bois; on verra de quel bois il se chauffe. — 4. Nommez les différentes parties d'un arbre; les principales parties d'une forêt; les principaux arbres des forêts du Canada.

Rédaction. — a) En un paragraphe, développer cette idée : Par cette belle matinée de printemps, l'eau sucrée tombe goutte à goutte dans la "chaudière".

b) Une promenade en forêt.

Faites ressortir l'intensité de vie du paysage qui suit; puis, en relevant quelques expressions caractéristiques, montrez la précision, le relief et le pittoresque du style.

Le panorama du haut de Sainte-Odile

Hier, à la nuit tombée, au pied de la montagne, la campagne entière nageait dans une blancheur laiteuse, si sereine et si molle qu'on se sentait à l'aise comme chez un ami. Pas un souffle de vent : de temps en temps le pas d'un paysan attardé; de toutes parts un chuchotement lointain, effacé, d'eaux courantes. Les peupliers sortaient tout noirs de la clarté nocturne; eux aussi, ils reposaient enveloppés par la bienveillance universelle de l'air moite, aspirant la fraîcheur qui sortait en voiles blancs de toute la plaine. La pâleur lumineuse du ciel perçait entre leurs branches et, sur les ruisseaux rayés par leurs ombres, la lune secouait une draperie d'argent...

Il faut monter jusqu'au couvent et embrasser d'un regard tout le paysage pour sentir l'immensité de cette vie pullulante. A perte de vue des arbres, rien que des arbres, toujours des arbres, chênes et pins hérissés en frange sombre contre le ciel; nul intervalle, sauf de loin en loin un morceau de prairie qui étincelle. On n'imaginerait pas une pareille foule. C'est un peuple infini qui occupe l'espace et que l'homme n'a point encore attaqué dans son domaine. Ils escaladent les pentes, ils s'entassent dans les vallées, ils grimpent jusque sur les crêtes aiguës. Toute cette multitude avance, ondulant de croupe en croupe, comme une invasion barbare, chaque bataillon poussant l'autre, ceux des hauteurs dorés par le soleil, ceux des fonds couverts par une brume lumineuse, ceux des lointains noyés dans l'air bleuâtre; derrière ceux-là on en devine d'autres jusqu'au bout des Vosges; et l'énorme armée végétale semble en marche vers la campagne ouverte, vers la plaine du Rhin, vers la terre des hommes, pour l'envahir et l'occuper comme aux anciens jours...

TAINE, Essais de critique et d'histoire.

Au relief puissant des deux descriptions de Taine, comparez la grâce et le charme qui se dégagent de ce petit coin de tableau canadien :

Un bois de bouleaux

Le joli bois, que ce bois de bouleaux! Au milieu, des sources avaient formé un petit lac. Les rides de l'eau, doucement, venaient mourir dans les herbes. Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes du bon Dieu; perdus parmi les bouleaux, deux grands pins murmuraient, et de toutes ses feuilles mobiles un petit tremble riait dans la brise. Le lac réfléchissait le ciel bleu, le feuillage vert tendre, les troncs blancs, et tout cela dansait gaiement sur les petites vagues. Parfois, un jaillissement au large: c'était les barbotes... Longues comme ca, les barbotes.

Et quelles fraises il y avait dans le petit bois de bouleaux! I Grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses!... Rien qu'à voir de loin la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Adjutor RIVARD, Chez nous.

37. La maison condamnée 1

Extrait de Chez nous (Libr. de l'Action Cathol., Québec).

Dans ce morceau, l'auteur emploie intentionnellement quelques mots dans le sens particulier qu'on leur donne au Canada. Il accentue ainsi la couleur locale de cette description en y ajoutant le charme du langage populaire.

Nota. — Les termes locaux de cette lecture, soulignés par l'auteur lui-même, sont marqués d'un astérisque.

Enfants, elle nous faisait peur; nous n'osions l'approcher.

Pourtant, la barrière donnant sur le jardin était ouverte; mieux encore : arrachée de ses gonds, la barrière gisait

^{1.} Condamnée: abandonnée; on peut dire condamner une fenêtre, une porte, ce qui signifie les barrer ou les murer.

par terre. Et personne pour interdire l'entrée! Au retour de l'école ou de l'église, il eût fait bon, la maison condamnée* se trouvant à mi-chemin, s'y arrêter, s'asseoir sur les marches basses du perron. D'autant que dans le verger tout proche il y avait des prunes, des cerises à grappes, des pommes, des gadelles*2, qui mûrissaient au soleil, et [d'autant] que, dans le jardin, des fleurs, poussées au hasard du soleil et de la rosée, envahissaient les allées avec les herbes folles et s'ouvraient au petit bonheur. Tout cela était à l'abandon, sans maître, sans gardien. Mais nous passions, sans nous arrêter jamais, devant la maison condamnée*: elle nous faisait peur.

Aussi, c'était, au bord du chemin, comme un tombeau. Des planches, grossièrement clouées en travers, barraient a la porte et les fenêtres de la triste demeure. Jamais une fumée à sa cheminée de pierres; jamais un rayon de soleil sur la planche de son seuil; jamais une lumière à ses yeux clos. Aveugle et sourde, la maison abandonnée restait indifférente à la large diaprure des champs comme au bruissement infini des prés; froide et muette, rien ne pouvait la faire sortir de sa torpeur et nulle voix humaine n'éveillait ses échos. Nulle voix humaine... mais, la nuit, n'avait-on pas entendu, dans le vent qui soufflait, venir de la maison morte des cris longs comme des plaintes? Plusieurs l'affirmaient.

^{2.} Gadelles: groseilles à grappes; gadelles noires, cassis. Les fruits que nous appelons groseilles se nomment groseilles à maquereau pour les distinguer des groseilles à grappes. Gadelle et gadelier sont de vieux mots français encore usités dans l'ouest de la France.

^{3.} Barrer une porte: la condamner, la tenir fermée au moyen d'une barre (ne pas confondre avec fermer à clef).

^{4.} Diaprure: variété de couleurs.

L'un de nous avait un jour proposé d'écarter les planches d'une fenêtre et de regarder en dedans. Mais nul n'avait osé. Il se passait peut-être, sous ce toit, des choses terribles; derrière les fenêtres closes, des ombres sans doute remuaient; et quelle terreur, si, l'œil à la vitre, nous avions aperçu, dans une chambre tendue de noir, un cercueil, un mort et des cierges autour !... Le soir, nous passions de l'autre côté du chemin et détournions la tête, de peur de voir quelque chose.

La maison était-elle donc hantée, comme la faisaient nos imaginations d'enfants? Non, mais de vieux souvenirs glissaient le long de ses murs et des âmes anciennes pleuraient lamentablement au fond de ses chambres vides.

Autrefois, la maison condamnée* avait été vivante et joyeuse; joyeuse du rire des enfants nombreux et de la gaieté chantante des grands-pères, vivante du travail qui sanctifie les jours et fait les âmes fortes. Pendant un siècle et plus, les fils avaient succédé aux pères et possédé ce bien au soleil, et toujours la terre avait nourri leurs familles. Pendant un siècle et plus, les ancêtres, les uns après les autres, étaient nés, avaient vécu, étaient morts dans la maison aujourd'hui fermée; et chacun, quand il était parti pour le grand voyage, avait laissé l'adieu de son regard s'en aller, par la fenêtre ouverte, vers le même champ et le même bouquet d'arbres.

Mais, un jour, le bien* échut en partage à un fils en qui l'âme des aïeux ne devait point revivre. Celui-ci, chercheur d'une tâche moins rude, refusa à la terre le travail de ses mains et la sueur de son front. La terre se ferma! Le pain manqua dans la maison! Et lui, déjà déraciné, maudit la terre, qui pourtant ne demandait qu'à produire

^{5.} La propriété devint l'héritage de ...

et que désolait la stérilité de ses friches 6. Attiré par le mirage d'un luxe facile 7, le mauvais habitant * résolut de s'expatrier; il vendit ses bêtes, ses meubles, son roulant * 6 de ferme; puis, comme on cloue un cercueil, il barra les portes et les fenêtres de la maison paternelle, et s'en alla...

Et depuis, la maison de l'émigré était fermée, condamnée*, presque maudite, objet de terreur pour les enfants, de tristesse pour les voisins, de désolation pour la paroisse...

Et pourtant, ô Terre maternelle, je te prie de ne point maudire ceux qui sont partis. Tous ne sont pas des ingrats. Si quelques-uns t'ont reniée et t'oublient dans la fumée des villes, ne sais-tu pas que, pour plusieurs, des drames douloureux purent seuls amener le dénouement du départ et que de loin ceux-là te restent fidèles, rêvent encore de toi a, t'aiment d'un amour plus fort que l'exil ? Chéris-les toujours, ô Terre, sous quelques cieux qu'ils peinent; ils sont encore tes fils; ils font vivre à l'étranger l'âme de la patrie; ils continuent là-bas l'œuvre que tu appris à leur enfance.

Espère-les*, aussi, bonne Terre! Si l'exil, un jour, leur est dur, et si la Providence veut qu'ils te reviennent, accueille-les, clémente et douce. Pour fêter leur retour, mets des fleurs plus fraîches au bord de tes routes, baigne

^{6.} L'improductivité de ses champs non cultivés, abandonnés.

^{7.} L'illusion trompeuse d'une richesse facile à acquérir.

^{8.} Tout le matériel de sa ferme.

a. Il faudrait : à toi. On rêve à ... dans l'état de veille; on rêve de ... pendant le sommeil.

^{9.} Espère-les: vis dans l'espérance de les revoir. Cette acception du mot espèrer était commune au XVII^o siècle: Je lis, je me promène, je vous espère. (Mme de Sévigné.)

tes prés dans une lumière plus chaude, fais-toi plus verdoyante et plus belle. Puis, ouvre-toi, facile, au soc de leurs charrues; reçois, mère féconde, la semence que leurs mains meurtries viendront épandre sur tes sillons; et, joyeuse, germe encore, pour tes fils revenus, des blés lourds et hauts sur paille; couvre tes prés d'herbe grasse; emplis tes bois de rumeurs favorables; et, par toutes les fenêtres de la maison rouverte, fais entrer l'odeur, la bonne odeur de tes foins coupés!...

Adjutor RIVARD.

ANALYSE DU TEXTE

18 Quelle est la nature de ce morçeau? De quel ouvrage est-il tiré? — 2. Dégagez-en l'idée maîtressé. — 3. Distinguez nettement les différentes parties du plan. — 4. Montrez que la phrase du début introduit le sujet traité, en présentant l'idée dominante de la première partie. — 5.XA quels signes reconnaissait-on que cette maison était abandonnée? - 6.7 A quoi compare-t-on la maison dans le troisième alinéa? Montrez la justesse de cette comparaison; indiquez les mots et les expressions qui conviennent également à la maison et au tombeau. 7. L'incident relaté dans le troisième alinéa est-il vraisemblable? Le serait-il s'il s'agissait de personnes âgées? - 8. Dites comment l'auteur a exprimé cette pensée : "les murs de la maison conservaient la trace des anciens propriétaires". — 39. Pour faire encore mieux ressortir l'état actuel de la maison, l'auteur a recours au contraste : il montre ce qu'elle était autrefois : rapprochez les uns des autres les principaux éléments de ce contraste. — 10. Quel sentiment domine dans ce sixième alinéa? Comment la continuité du bonheur y est-elle mise en relief? Citez un passage touchant. — 11. Comment est-il dit que le dernier descendant de ces cultivateurs ne leur ressemblait pas Mqu'il tomba dans la misère? — 12. Relevez dans le septième alinéa quelques verbes expressifs, des propositions brèves et une comparaison suggestive qui contribuent à rendre tragique la scène du départ. - 13. L'idée dominante de la première partie (quelle est-elle?) reparaît à la fin de la seconde et rend ainsi sensible l'unité du sujet. — 14. La personnification de la Terre est-elle rendue naturelle par ce qui précède (Celui-ci refusa à la terre... la terre se ferma)? — 15. Comment excuse-t-on le départ du cultivateur? et comment a-t-on exprimé la possibilité de son retour? — 16. Que demande l'auteur à la Terre : 1° pour accueillir l'émigré; 2° pour l'encourager dans

ses travaux? — 17. Justifiez l'emploi de chaque épithète du dernier alinéa. — 18. Quels sentiments manifeste l'auteur dans ce morceau? — 19. Quelles sont vos propres impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1½ Cherchez les mots de la même famille que jardin, école (latin schola), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de tyrpeur, plainte, bouquet (d'arbres); des homonymes de verger, mort, soc; des antonymes de affirmer è émigré. — 3. Trouvez le plus de noms possible se rapportant à l'idée générale exprimée par le mot maison: 1° Personnes; 2° parties de la maison; 3° matériaux de construction. — 4. Expliquez les expressions ci-après: la maison du Seigneur; maison mortuaire; maison militaire du roi; maison de santé; charbonnier est maître en sa maison. — 5. Si vous vouliez construire une maison, comment vous y prendriez-vous?

Rédaction. — a) Décrivez la maison que vous habitez, et dites les impressions qu'elle produit en vous. (Dans la première partie, insister sur les détails *caractéristiques*, pittoresques, sur ce qui distingue votre maison d'une maison quelconque.)

b) Analysez La Vigne et la Maison de Lamartine (Recueillements).

38. La rentrée du troupeau

Extrait des Lettres de mon moulin (1866).

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au mas¹ et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin...

^{1.} Mos: nom donné aux fermes en Provence.

Donc, hier soir, les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait: "Maintenant ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou 2." Puis, tout à coup, vers le soir. un grand cri : "Les voilà !" Et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière 3. Toute la route semble marcher avec lui... Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes; les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis 4 roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

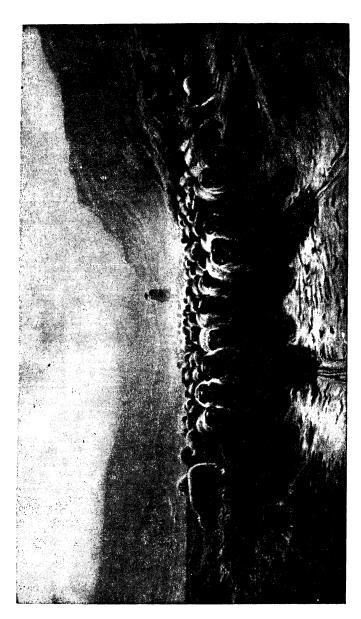
Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse... Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons or et vert, à crête de tulle 5, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons,

^{2.} Eyguières, Paradou : noms de lieux par où doit passer le troupeau.

^{3.} Gloire: en terme de peinture, cercle lumineux que les artistes mettent autour de la tête des saints; gloire de poussière, expression originale et pittoresque: la poussière que soulève la marche du troupeau l'enveloppe comme d'une sorte de gloire que le soleil fait resplendir.

^{4.} Cadis: grosse serge de laine.

^{5.} A crête de tulle: dont les crêtes sont fines comme du tulle. Le tulle est un tissu en réseau, de soie, de fil ou de coton, transparent et très léger, appelé ainsi, par erreur, du nom de la ville de Tulle où le tissu en question ne s'est jamais fabriqué.



LE RETOUR DU TROUPEAU Farquharson, peintre anglais.

canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle; les poules parlent de passer la nuit!... On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leurs crèches. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement. Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le mas. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche; le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe; ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

Alphonse DAUDET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les principales parties. — 3. Le morceau n'a-t-il pas une entrée en matière? Que nous apprend-elle? Montrez que ces renseignements ont leur importance. Justifiez l'emploi de l'adv. bourgeoisement. Relevez, quelques lignes plus haut, une expression qui forme contraste avec ce mot en faisant allusion à une vie toute différente de la vie bourgeoise. — 4. Par quels signes se manifeste l'attente à la ferme?

Pourquoi l'inversion: Depuis le matin ...? Que désigne le mot on dans: on se disait? - 5. Quel est l'effet produit par la subite apparition du troupeau? Comment l'auteur a-t-il traduit la soudaineté du cri poussé par tous les gens du mas? Comment a-t-il montré la vivacité de l'attention de ceux qui attendent? - 6. Remarquez comment A. Daudet a décrit en termes précis et pittoresques le troupeau en marche. Dans quel ordre a lieu le défilé? Les détails concernant les vieux béliers sont-ils exacts? s'harmonisent-ils? En quels termes l'auteur a-t-il exprimé cette idée que les agneaux se pressent contre leurs mères? Pourquoi peut-il dire que les mules bercent les agnelets? Comment indique-t-il que les chiens sont fatigués? Que signifie l'expression grands coquins de bergers? Pourquoi est-elle employée ici? Relevez une expression qui traduit à merveille l'impression produite par le troupeau en marche. Citez quelques détails de cette description qui vous paraissent particulièrement bien observés. — 7. A quoi se rapporte le mot joyeusement (3e alinéa)? Montrez que les détails donnés dans la même phrase sont d'une observation très exacte et très pittoresque. — 8. Le tableau de l'émoi de la basse-cour est d'une fantaisie charmante et spirituelle. Relevez au commencement une proposition elliptique et donnez sa raison d'être. Montrez la justesse de la comparaison du cri du paon à un coup de trompette. Citez un trait, amusant au possible, qui donne une idée de l'agitation et de la joie qui règnent dans la basse-cour. — 9. Remarquez les attitudes diverses des arrivants à leur installation. Pourquoi les vieux béliers s'attendrissent-ils? Comment l'auteur explique-t-il l'étonnement des agneaux? Justifiez l'emploi de l'épithète braves appliquée aux chiens de berger. Relevez dans la même phrase une tournure familière. Expliquez: ne voyant qu'elles. A quelles tentations ces chiens résistent-ils? Dites à quels détails déjà signalés se rapportent les expressions : rien voir, rien entendre. Montrez la précision et le charme du mot consentent. — 10. Quels souvenirs gardent de la montagne les chiens de berger? Justifiez le choix de ces détails. — 11. Rien de plus poétique, de plus spirituel que ce morceau : relevez quelques détails bien observés, quelques ellipses, quelques heureuses alliances de mots. - 12. Montrez que l'auteur, par une sorte de sympathie poétique pour les animaux, leur prête des actions et des sentiments humains. — 13. Un peintre qui voudrait représenter cette rentrée du troupeau pourrait-il reproduire dans son tableau tout ce qu'en dit l'auteur? - 14. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que gloire (latin gloria), troupeau, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de usage (1er alinéa), train (4e alinéa), émoi, berger; des homonymes de

fond, paon, vert. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de gagner, de crête. — 4. Quelles épithètes pourraient caractériser un chien de berger ? un chien de garde ? — 5. Trouver le plus de noms possible se rapportant à l'idée générale exprimée par le mot mouton. — 6. Expliquez les mots et les expressions qui suivent : herbe, herbette, herbeux, herbu, herbacé, herbier, herborisation, herboriser, désherber, gazon, pelouse, boulingrin; manger son blé en herbe; couper l'herbe sous les pieds de quelqu'un; mauvaise herbe croît toujours; la gloire humaine passe comme l'herbe des champs.

Rédaction. — a) En un paragraphe, décrivez un petit incident de votre dernière promenade, occasionné par la rencontre de votre chien avec un troupeau de bêtes à cornes, dans une prairie.

b) Décrivez la rentrée d'un troupeau que vous avez observée avec soin ou le tableau ci-contre de Farquharson.

39. Visite à une ferme

Extrait de Bouvard et Pécuchet, roman (1881).

Deux Parisiens, intimes amis, Bouvard et Pécuchet, après avoir acheté un domaine à la campagne, sont venus l'habiter et veulent s'adonner à l'agriculture. "Pour s'instruire des choses agricoles", ils ont demandé à M. de Faverges, leur voisin, de leur faire visiter sa ferme.

Après une heure de marche, ils arrivèrent sur le versant d'un coteau qui domine la vallée de l'Orne. La rivière coulait au fond, avec des sinuosités. Des blocs de grès rouge s'y dressaient de place en place et des roches plus grandes formaient au loin comme une falaise surplombant la campagne, couverte de blés mûrs. En face, sur l'autre colline, la verdure était si abondante qu'elle cachait les maisons. Des arbres la divisaient en carrés inégaux, se marquant au milieu de lignes plus sombres.

L'ensemble du domaine apparut tout à coup. Des toits indiquèrent la ferme. Le château à façade blanche se

trouvait sur la droite, avec un bois au delà, et une pelouse descendait jusqu'à la rivière, où des platanes alignés reflétaient leur ombre.

Les deux amis entrèrent dans une *luzerne* qu'on fanait. Des femmes portant des chapeaux de paille, des marmottes d'indienne ou des *visières* de papier, soulevaient avec des râteaux le foin laissé par terre; et à l'autre bout de la plaine, auprès des *meules*, on jetait des bottes vivement dans une longue charrette, attelée de trois chevaux.

M. le comte s'avança suivi de son régisseur. Il avait un costume de basin, la taille raide et les favoris en côtelette, l'air à la fois d'un magistrat et d'un dandy. Les traits de sa figure, même quand il parlait, ne remuaient pas.

Les premières politesses échangées, il exposa son système relativement aux fourrages; on retournait les andain. sans les éparpiller; les meules devaient être coniques et les bottes faites immédiatement sur place, puis entassées par dizaines. Quant au râteleur anglais, la prairie est trop inégale pour un pareil instrument.

Le comte fit l'éloge de la luzerne. Elle était assez bonne, en effet, malgré les ravages de la cuscute; les futurs agronomes ouvrirent les yeux au mot de cuscute. Vu le nombre de ses bestiaux, il s'appliquait aux prairies artificielles; c'était d'ailleurs un bon précédent pour les autres récoltes, ce qui n'a pas toujours lieu avec les racines fourragères.

"Cela du moins me paraît incontestable."

Bouvard et Pécuchet reprirent ensemble:

"Oh! incontestable."

Ils étaient sur la limite d'un champ soigneusement

^{1.} Marmotte: coiffure de femme, faite d'un foulard mis en fichu, la pointe en arrière et les bouts noués sous le menton.

ameubli: un cheval que l'on conduisait à la main traînait un large coffre monté sur trois roues. Sept coutres, disposés en bas, ouvraient parallèlement des raies fines, dans lesquelles le grain tombait par des tuyaux descendant jusqu'au sol.

"Ici, dit le comte, je sème des turneps 2. Le turnep est la base de ma culture quadriennale 2."

Et il entamait la démonstration du semoir. Mais un domestique vint le chercher. On avait besoin de lui au château.

Son régisseur le remplaça, homme à figure chafouine ⁴ et de façons obséquieuses ⁵. Il conduisit "ces messieurs" vers un autre champ, où quatorze moissonneurs, les jambes écartées, fauchaient les seigles. Les fers sifflèrent dans la paille qui se versait à droite. Chacun décrivait devant soi un large demi-cercle, et tous, sur la même ligne, ils avançaient en même temps. Les deux Parisiens admirèrent leurs bras et se sentaient pris d'une vénération presque religieuse pour l'opulence de la terre.

Ils *longèrent* ensuite plusieurs pièces de labour. Le crépuscule tombait, des corneilles s'abattaient dans les sillons.

Puis ils rencontrèrent le troupeau. Les moutons, çà et là, pâturaient et on entendait leur continuel broutement.

^{2.} Turnep (angl. turnip): chou-navet ou rutabaga, gros navet dont on nourrit le bétail.

^{3.} Culture quadriennale: mode de culture selon lequel les mêmes plantes sont semées dans le même terrain tous les quatre ans.

^{4.} Chatouine: de mine sournoise et rusée qui rappelle celle du chat et de la fouine.

^{5.} Obséquieux (1. ob, contre; sequi, suivre): littéralement qui suit de près; qui porte la complaisance, les égards, le respect jusqu'è l'excès. Rappr. séquelle, séquence, consécutif, obsèques, etc.

Le berger, assis sur un tronc d'arbre, tricotait un bas de laine, ayant son chien près de lui.

Le régisseur aida Bouvard et Pécuchet à franchir un échalier, et ils traversèrent deux masures où des vaches ruminaient sous des pommiers.

Tous les bâtiments de la ferme étaient contigus et occupaient les trois côtés de la cour. Le travail s'y faisait à la mécanique, au moyen d'une turbine, utilisant un ruisseau qu'on avait exprès détourné. Des bandelettes de cuir allaient d'un toit dans l'autre, et au milieu du fumier une pompe manœuvrait.

Le régisseur fit observer dans les bergeries de petites ouvertures à ras du sol et, dans les cases aux cochons, des portes ingénieuses, pouvant d'elles-mêmes se fermer.

La grange était voûtée comme une cathédrale avec des arceaux de briques reposant sur des murs de pierre.

Pour divertir les messieurs, une servante jeta devant les poules des poignées d'avoine. L'arbre du pressoir leur parut gigantesque, et ils montèrent dans le pigeonnier. La laiterie spécialement les émerveilla. Des robinets dans les coins fournissaient assez d'eau pour inonder les dalles; et, en entrant, une fraîcheur vous surprenait. Des jarres brunes, alignées sur des claires-voies é, étaient pleines de lait jusqu'aux bords. Des terrines moins profondes contenaient de la crème. Les pains de beurre se suivaient, pareils aux tronçons d'une colonne de cuivre, et de la mousse débordait les seaux de fer-blanc, qu'on venait de poser par terre. Mais le bijou de la ferme, c'était la bouverie. Les barreaux de bois, scellés perpendiculairement dans toute sa longueur, la divisaient en deux sections : la

^{6.} Claire-voie: treillage formé de planchettes ou de lattes fixées à une certaine distance l'une de l'autre.

première pour le bétail, la seconde pour le service. On y voyait à peine, toutes les meurtrières étant closes. Les bœufs mangeaient attachés à des chaînettes, et leurs corps exhalaient une chaleur que le plafond bas rabattait. Mais quelqu'un donna du jour, un filet d'eau tout à coup se répandit dans la rigole qui bordait les râteliers. Les mugissements s'élevèrent; les cornes faisaient un cliquetis de bâtons. Tous les bœufs avancèrent leurs mufles entre les barreaux et buvaient lentement.

Les grands attelages entrèrent dans la cour et des poulains hennirent. Au rez-de-chaussée, deux ou trois lanternes s'allumèrent et disparurent. Les gens de travail passaient en traînant leurs sabots sur les cailloux, et la cloche pour la soupe tinta.

Les deux visiteurs s'en allèrent. Tout ce qu'ils avaient vu les enchantait.

FLAUBERT.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? - 2. Quel en est le sujet? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. En premier lieu, Flaubert peint à grands traits le paysage et l'ensemble du domaine; montrez qu'il en donne cependant une idée précise. -5. Il trace ensuite, avec plus d'art qu'on ne le soupçonnerait à première vue, l'ébauche d'un tableau de fanage : qu'y voit-on au premier plan? au dernier? - 6. Puis il esquisse le portrait du comte : là encore, pas de détails inutiles, rien que les détails caractéristiques, ceux qui sautent aux yeux; il appuie surtout sur la physionomie, pourquoi? Après cela, peut-on aisément se représenter le personnage décrit? - 7. L'entrevue du comte et des deux Parisiens semble décrite avec quelque laisser-aller; mais, il ne faut pas s'y tromper, combien d'art cette description renferme! Faites remarquer, en particulier, comment Flaubert sait, par le choix des termes et l'allure de la phrase, suggérer l'état d'esprit des personnages. -8. Montrez que la description du semoir est bien à sa place. Pourquoi l'auteur décrit-il cet instrument sans le nommer de prime abord? Faites ressortir la précision de cette description. L'effet eût-il été le même si l'auteur avait écrit : Et il commença la description du semoir? Pourquoi le verbe entamer est-il à l'imparfait?

- 9. Construisez la phrase : Son régisseur ..., de deux autres manières. - Pourquoi Flaubert a-t-il rejeté à la fin de la phrase la description du personnage? Montrez que cette description dit beau-coup en peu de mots. — 10. Les détails du portrait des moissonneurs sont-ils bien observés? Justifiez l'emploi des deux mots: fers sifflèrent. — 11. Quand on observe un être ou un objet quelconque pour le décrire, il importe de découvrir ce qu'il a de particulier, de caractéristique, et de négliger tout le reste; citez un détail caractéristique dans la description du troupeau; dans la description générale des bâtiments. - 12. Flaubert avait le souci de l'emploi du mot propre, souvent même du mot pittoresque : relevez, dans la description de la laiterie et de la bouverie, les expressions les plus heureuses. — 13. Quel est le passage le plus remarquable de la description de la rentrée à la ferme? — 14. L'auteur n'a-t-il pas laissé percer, par-ci par-là, un léger sentiment d'ironie? Citez les passages caractéristiques. — 15. En résumé, Flaubert se borne, dans ce morceau, à rendre dans un style précis, mais simple, et se rapprochant le plus possible du naturel, les êtres et les choses qu'il a soigneusement observés. Remarquez toutefois quel parti il a su tirer de l'emploi judicieux de l'imparfait et du passé simple; étudiez de ce point de vue la description des moissonneurs et celle de la bouverie, en essayant de saisir la nuance qui distingue ces deux temps. — 16. Quelles sont vos impressions au sujet de la ferme? à l'égard des visiteurs? à l'égard de l'auteur?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que terre, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de dandy, éloge, prairie, figure, divertir, pâturer; des homonymes de seau, marmotte, roue. — 3. Relevez, dans ce morceau, les termes se rapportant à l'agriculture. — 4. Expliquez les expressions qui suivent: glèbe, herbage, lande, domaine, lopin, clos, courtil, luzernière, jachère, chaume, emblavure, guéret, prairie naturelle, prairie artificielle, pâturage, pâtis; assolement; rustique, rural, champêtre, agreste; courir les champs; battre la campagne; prendre la clef des champs; sur-le-champ; à tout bout de champ; laisser le champ à quelqu'un; mort au champ d'honneur. — 5. Indiquez les verbes qui expriment les principales actions du fermier dans les travaux de sa ferme.

Rédaction. — a) Développer la phrase ci-après en indiquant les effets : La ménagère ouvrit la porte de la basse-cour.

b) Décrire une cour de ferme au moment où elle est le plus animée.

Dites ce que vous trouvez de plus remarquable dans les vers ci-après.

Un faucheur

J'entends, par intervalle, Comme un bruit de cymbale Qui retentit pressé; Pour affiler sa lame Que le silex entame 5 Un faucheur s'est dressé. Il a pris tout humide,
Dans le vase limpide,
La pierre au rude grain,
Et d'une main précise
Sur l'acier qu'il aiguise
La promène grand train.

Pamphile LEMAY, Les Epis.

40. Une tempête

Extrait des Mémoires d'outre-tombe (1848).

"Voici une description de tempête qui n'est pas assez citée et qui devrait être célèbre. Nous n'avons pas, dans toute notre littérature française, de pages plus belles." (Albalat.)

J'avais passé deux nuits à me promener sur le tillac, au glapissement des ondes dans les ténèbres, au bourdonnement du vent dans les cordages, et sous les sauts de la mer qui couvrait et découvrait le pont : c'était tout autour de nous une meute de vagues. Fatigué des chocs et des heurts, à l'entrée de la troisième nuit, je m'allai coucher. Le temps était horrible. Mon hamac craquait et blutait aux coups du flot qui, crevant sur le navire, en disloquait la carcasse. Bientôt j'entends courir d'un bout du pont à l'autre et tomber des paquets de cordages : j'éprouve le mouvement que l'on ressent lorsqu'un vaisseau vire de bord. Le couvercle de l'échelle de l'entrepont s'ouvre: une voix effrayée appelle le capitaine; cette voix, au milieu de la nuit et de la tempête, avait quelque chose de formidable.

^{1.} Blutait: était secoué comme le blutoir qui passe la farine.

Je prête l'oreille, il me semble ouïr des marins discutant sur le gisement d'une terre. Je me jette à bas de mon lit; une vague enfonce le château de poupe ², inonde la chambre du capitaine, renverse et roule pêle-mêle tables, lits, coffres, meubles et armes; je gagne le tillac à demi noyé.

En mettant la tête hors de l'entrepont, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord; mais, n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. A la lueur de la lune écornée, qui émergeait des nuages pour s'y replonger aussitôt, on découvrait, sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursouflait ses flots comme des monts, dans le canal où nous nous trouvions engouffrés; tantôt ils s'épanouissaient en écumes et en étincelles : tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus; l'instant d'après, on distinguait le détaler des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur des plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux; et, au gouvernail, des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant comme à l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd pareil à celui d'un vase qui se remplit...

Un essai restait à tenter : la sonde ne marquait plus que quatre brasses sur un banc de sable que traversait le

^{2.} Château de poupe: espèce de logement qui était élevé sur la poupe au-dessus du dernier pont.

chenal: il était possible que la lame nous fit franchir le banc et nous portât dans une eau profonde : mais qui oserait saisir le gouvernail et se charger du salut commun? Un faux coup de barre, nous étions perdus... Un matelot de New York s'empare de la place désertée du pilote. Il me semble encore le voir, en chemise³, en pantalon de toile, les pieds nus, les cheveux épars et diluviés 4, tenant le timon de ses fortes serres, tandis que, la tête tournée, il regardait à la poupe l'onde qui devait nous sauver ou nous perdre. Voici venir cette lame, embrassant la largeur de la passe, roulant haut sans se briser. ainsi qu'une mer envahissant les flots d'une autre mer : de grands oiseaux blancs, au vol calme, la précèdent comme des oiseaux de mort. Le navire touchait et talonnait 5. Il se fit un silence profond; tous les visages blêmirent. La houle arrive : au moment où elle nous attaque, le matelot donne le coup de barre; le vaisseau, près de tomber sur le flanc, présente l'arrière et la lame, qui paraît nous engloutir, nous soulève. On jette la sonde; elle rapporte vingt-sept brasses. Un hourrah monte jusqu'au ciel.

CHATEAUBRIAND.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. La première partie est surtout narrative; l'auteur y relate les actions qu'il a successivement accomplies : quelles sont-elles? — 4. Pourquoi, pensez-vous, Chateaubriand passa-t-il les deux premières nuits sur le pont du navire? — 5. Qui fait tomber des paquets de cordages? et pourquoi? — 6. Quelles circonstances donnaient à cette voix

^{3.} Aujourd'hui on dirait : en corps de chemise.

^{4.} Diluviés: ruisselants d'eau.

^{5.} Talonnait: touchait le fond de la mer avec sa quille.

quelque chose de formidable? - 7. La deuxième partie présente un tableau des plus vigoureux dans lequel Chateaubriand peint l'état des choses qui l'entourent. Montrez que, pour faire cette représentation, il a su choisir le moment le plus favorable. Quel ordre a-t-il suivi? A-t-il commencé par les objets les plus rapprochés? — 8. Qu'est-ce qui lui permet, dans l'obscurité, de distinguer les objets? Dites ce qu'il voit en mettant la tête hors de l'entrepont? 9. Quels sont les bruits qui frappent son oreille? Parmi ces bruits, n'y en a-t-il pas qui sont de nature à causer de l'angoisse? -10. Quel était l'unique espoir de salut? — 11. En quels termes est présenté le pilote improvisé? — 12. Que remarquez-vous sur le style du passage relatif à la dangereuse manœuvre? — 13. Relevez, dans le dernier alinéa, une comparaison suggestive. Faites ressortir le contraste de la fin. — 14. Une précision remarquable brille dans les termes de ce morceau : relevez a) les termes de marine qui donnent au style la couleur locale; b) les plus belles images, en les expliquant; c) certains mots employés par harmonie imitative. -15. Montrez que l'intérêt va sans cesse croissant. — 16. Dans cette peinture si saisissante, Chateaubriand nous fait en quelque sorte partager les angoisses de l'équipage. Relevez quelques termes, jetés de-ci de là, qui révèlent les dispositions des matelots. — 17. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que cordage, saut, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de tempête. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de s'épanouir. — 4. Expliquez les termes ci-après relatifs au mot navire: carène, proue, poupe, tribord, bâbord, cale, pont, entrepont, mât, ancre, hélice, gouvernail, boussole, sirène, cabine, hublot, hamac, roulis, tangage, mal de mer, pilote, passager, armateur, nautonier, nocher, fréteur, corsaire, pirate; gréer un navire, le renflouer; le navire s'est échoué, a talonné, a appareillé, a fait escale, a relâché; il cingle, flotte.

Rédaction. — a) Décrire l'aspect que présente la rue par un grand vent.

b) Développer, en signalant les effets du vent, la phrase qui suit : Le vent du nord soufflait en tempête...

A la description de Chateaubriand, on comparera la page ci-après de Pierre Loti.

Une tempête sur les côtes de Chine

Depuis deux jours, la grande voix sinistre gémissait autour de nous. Le ciel était très noir; il était comme dans ce tableau où Le Poussin a voulu peindre le déluge; seulement toutes les nuées remuaient, tourmentées par un vent qui faisait peur.

Et cette grande voix s'enflait toujours, se faisait profonde, incessante: c'était comme une fureur qui s'exaspérait. Nous nous heurtions dans notre marche à d'énormes masses d'eau, qui s'enroulaient en volutes à crêtes blanches et qui passaient avec des airs de se poursuivre; elles se ruaient sur nous de toutes leurs forces: alors c'étaient des secousses terribles et de grands bruits sourds.

Quelquefois la Médée se cabrait, leur montait dessus, comme prise, elle aussi, de fureur contre elles. Et puis elle retombait toujours, la tête en avant, dans des creux traîtres qui étaient derrière; elle touchait le fond de ces espèces de vallées qu'on voyait s'ouvrir, rapides, entre de hautes parois d'eau et on avait hâte de remonter encore, de sortir d'entre ces parois courbes, luisantes, verdâtres, prêtes à se refermer...

Huit heures du soir. — ...On entendait des coups terribles frappés contre les murailles du navire comme par des béliers énormes. Toujours les grands trous qui se creusaient, tout béants, partout; on s'y sentait jeté, tête baissée, dans la nuit profonde. Et puis une force vous heurtait d'une poussée brutale, vous relançait très haut en l'air, et toute la Médée vibrait, en ressautant, comme un monstrueux tambour. Alors, on avait beau se cramponner, on se sentait rebondir, et vite on se recramponnait plus fort, en fermant la bouche et les yeux, parce qu'on devinait d'instinct, sans voir, que c'était le moment où une épaisse masse d'eau allait balayer l'air et peut-être vous balayer aussi...

Et, après chacun de ces chocs, il y avait les ruissellements de l'eau qui retombaient de partout, et mille objets qui se brisaient, mille caissons qui roulaient dans l'obscurité, tout cela prolongeant en queue sinistre l'effroi du premier grand bruit...

Pierre Lott, Mon frère Yves.

41. Un soir d'octobre en Vendée

Extrait des Noëllet, roman (1889).

Un jeune cultivateur, Pierre Noëllet, revient des labours. Chemin faisant, ses regards se portent sur la campagne environnante; et bientôt il arrive à la maison, au moment même où s'élèvent d'un peu partout les mille bruits du soir. — Une délicate sensibilité, une légère teinte de mélancolie, l'habileté à découvrir le détail pittoresque, tout concourt avec un rare bonheur à donner à cette scène pourtant très simple un charme discret et pénétrant.

Comme ils sont tristes, ces soirs d'octobre! Il y a dans l'air une moiteur qui fait mourir les choses. Les feuilles tombent, comme lasses de vivre, sans le moindre vent qui les chasse. Des troupes d'oiseaux reviennent au nid. Et, par le chemin qui monte, un chemin creux de la Vendée angevine¹, que les orages nettoient et qu'émondent les chèvres, un jeune gars rentre à la ferme, à cheval sur la Huasse.

Elle n'est plus belle, la Huasse, avec ses poils blancs ébouriffés, son ventre énorme pelé par l'attelage², sa crinière en éventail, qui lui donnent l'air d'un chat-huant. Elle va son pas résigné de serviteur usé à la peine, traînant sur les cailloux les traits pendants de son collier, tandis que, par devant, son poulain gambade comme un petit chevreuil blond et fou. Son cavalier ne la presse pas. Ils sont, elle et lui, presque du même âge. Depuis quinze ans qu'il est au monde, elle l'a si souvent porté sur son dos, de cette même allure maternelle que rien n'étonne! Maintenant c'est sa compagne de labour. Toute la journée ils ont hersé ensemble dans les terres basses. La chaleur

^{1.} Vendée angevine: partie de la Vendée voisine de l'Anjou.

^{2.} Attelage: ici, mis pour harnais.

était grande, les mottes étaient dures. Tous deux sont las. Il la laisse donc aller, la bonne bête, aussi doucement qu'elle veut, les yeux mi-clos, et lui, tranquille, dépassant la haie de toute sa tête baignée de lumière, il regarde cette campagne superbe dont il est l'enfant.

A sa gauche, la pente roide du coteau, l'Esvre tordant ses rives plantées d'aulnes autour d'un mamelon boisé, des prairies au delà; puis l'autre coteau qui remonte, couronné comme d'une aigrette, par le château blanc du Vigneau. A droite, au contraire, les champs s'élèvent en courbes régulières, par longues bandes de cultures diverses et dont les tons se fondent à mesure que la lumière décroît. Pierre connaît leurs maîtres, celui de ces chaumes où filent deux rangs de pommiers, celui de ces grands choux où les perdrix rappellent et de ce quéret d'où monte l'haleine des terres fraîchement remuées. En apprenti qui commence à juger les choses, il songe que la métairie paternelle est mieux cultivée, mieux fumée, reconnaissable entre toutes à la hardiesse de ses labours. à la beauté de ses moissons. Et ce n'est pas étonnant : les voisins sont tous plus ou moins gênés, ils travaillent pour d'autres, écrasés par leurs lourds fermages, tandis que le père...

Voici justement le premier champ de la Genivière. L'horizon s'élargit démesurément. On voit à présent, par l'ouverture de la vallée, la succession lointaine des collines, jusqu'à Gesté, jusqu'à Saint-Philbert en Mauges, des clochers fins sur le ciel, des futaies comme des brumes violettes. Oh! tous ces petits villages aux toits de tuiles gaufrées 3, qu'anime un dernier rayon de jour! Des

^{3.} Gaufrées: (de gaufre, gâteau de cire des abeilles formé d'alvéoles): qui présentent une disposition semblable à celle des gâteaux de cire des abeilles.

bruits se croisent : appels des coqs dans les fermes et des merles dans les fossés, roulements de chariots, jappements des chiens qu'on détache, voix qui partent des maisons vers les hommes attardés au loin, un pas qui sonne on ne sait où et que bientôt l'herbe étouffe. Et les étoiles s'allument là-haut, d'où descend par degrés, sur la terre de Vendée, le calme immense de la nuit.

René Bazin.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Relevez deux traits du premier alinéa qui font ressortir la tristesse morne de l'automne, et deux autres qui indiquent le moment de la journée. Quel est ici le sens du mot nid? Comment les chemins sont-ils nettoyés par les orages et émondés par les chèvres? En est-il ainsi dans notre pays? Pourquoi? — 4. Par quels traits successifs l'auteur fait-il le portrait de la Huasse? Pourquoi cette bonne bête semble-t-elle sympathique? Quel contraste naturel fait penser à ce qu'elle fut autrefois? — 5. Comment sont dépeints en quelques mots le mouvement, la couleur et le caprice du poulain? - 6. Pourquoi le jeune homme et la bête sont-ils habitués l'un à l'autre? Comment s'explique et se manifeste leur fatigue? - 7. Faites ressortir le contraste qui termine le deuxième alinéa. - 8. A quels signes reconnaît-on que le pays est accidenté? Comment l'auteur a-t-il exprimé cette idée: L'Esvre coulait autour d'une colline couverte d'arbres? A quoi compare-t-il le château? Cette comparaison serait-elle encore juste si le château se trouvait au fond de la vallée? Comment exprime-t-il que les champs sont de forme rectangulaire et d'aspects différents? -9. Les chaumes, les choux fourragers, les perdrix, les guérets donnentils une impression d'automne? — 10. En quoi consiste la supériorité de la ferme des Noëllet? Quelles sont les causes de cette supériorité? - 11. Dites pourquoi les clochers fins et les lointaines futaies donnent l'idée d'un paysage étendu et varié. — 12. Comment voit-on que c'est l'heure où le soleil se couche? - 13. Montrez que tous les bruits du soir sont placés dans un ordre logique par rapport au jeune laboureur qui retourne à la ferme. — 14. Comment l'auteur fait-il connaître que la nuit est venue? — 15. Relevez, en les commentant, les images du dernier alinéa. — 16. Donnez quelques traits du caractère du jeune laboureur. — 17. Quels sentiments l'auteur manifeste-t-il? Citez les passages du texte qui les expriment. -18. Le style de ce morceau est remarquable de précision, de clarté,

de souplesse et d'harmonie. Dans quels passages surtout se manifeste l'observation pénétrante de l'auteur? Montrez que cette observation est mise en relief par l'emploi du mot propre, souvent même du mot qui fait image: citez quelques exemples. Relevez quelques alliances de mots heureuses et originales.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que serviteur, compagne, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de gars, coteau, métairie; des homonymes de peine, chaume, poil, las, herse. — 3. Citez quelques mots ayant même racine que octobre. — 4. Dites brièvement ce qu'il faut observer pour découvrir les signes de l'automne.

Rédaction. - a) Un paysage vu le soir.

b) Faites, en quelques lignes, la description d'un cheval que vous connaissez, en mentionnant les différentes parties dont il est ici question à propos de la Huasse. Supposez l'animal au travail ou dans les conditions que vous préférez.

42. La mer

Extrait des Mélanges: Un pèlerinage au pays du Cid.

Le même spectacle de la nature produit des impressions très diverses, selon les individus et les caractères. Ainsi, en face de l'océan, les idées du pêcheur ne seront pas celles du peintre, et ces dernières différeront de celles du philosophe. Ozanam, dans la page admirable qui suit, a vu la mer en artiste, en penseur et en croyant.

Que dire de la mer, ou plutôt que n'en faut-il pas dire? La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier aspect; mais il faut la contempler longtemps pour apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de la beauté qu'on appelle la grâce. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres 1, dont les

^{1.} Monts Cantabres: chaîne de montagnes d'Espagne, prolongement des Pyrénées.

LE PILOTE (The Pilot)

lignes hardies se découpaient nettement ² sous un ciel très pur. Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plaine de sable ou caresser les rochers qui encarssent la plage. Le flot montait contre l'écueil et jetait sa blanche écume, où la lumière décomposée ³ prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans le jardin des rois. Mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels, chaque jour ils recommencent et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées.

Ces mêmes vagues, si caressantes maintenant, ont des heures de colère où elles semblent déchaînées comme des chevaux de l'Apocalypse 4. Alors leurs blancs escadrons se pressent pour donner l'assaut aux falaises démantelées qui défendent la terre. Alors on entend des bruits terribles et comme la voix de l'abîme redemandant la proie qui lui fut arrachée au jour du déluge.

Au delà de cette variété inépuisable apparaît l'immuable immensité. Pendant que des scènes toujours nouvelles

^{2.} Les hauts sommets et toute la forme générale apparaissaient avec des contours bien arrêtés, très visibles.

^{3.} Décomposée: dont les divers éléments sont séparés les uns des autres. La couleur blanche de la lumière solaire n'est pas simple, mais est formée par la réunion de différentes couleurs; on le constate dans le phénomène de l'arc-en-ciel et on le prouve aussi expérimentalement en décomposant cette lumière par le prisme.

^{4.} Allusion à ce passage de l'Apocalypse: Et voici comment les chevaux me parurent dans la vision ...: ils avaient des cuirasses couleur de feu, d'hyacinthe et de soufre; les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et leur bouche jetait du feu, de la fumée et du soufre. (IX, 7.).

LA MER 203

animent le rivage, la pleine mer s'étend à perte de vue, image de l'infini, telle qu'au temps où la terre n'était pas encore et où l'esprit de Dieu flottait sur les eaux. David avait aussi admiré ce spectacle, et peut-être, du haut du Carmel⁵, son regard embrassait-il les espaces mouvants de la Méditerranée lorsqu'il s'écriait : "Les soulèvements de la mer sont admirables!"

Frédéric Ozanam.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur? — 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. L'auteur marque d'abord, par une interrogation, la complexité du sujet qu'il traite et des sentiments qui l'animent : en quels termes ? Montrez l'opposition qui existe entre les deux membres de la première phrase. - 5. Quels sont, d'après Ozanam, les éléments constitutifs de la beauté de cette mer? Lequel est le plus apparent? — 6. Il évoque ensuite un spectacle dont il a été témoin : 1° Il en donne le cadre : quel est-il ? 2° Il montre la beauté des jeux de la lumière et des teintes sur les eaux : en quels termes? commentez mourir. 3° Il décrit les gracieux mouvements des flots d'où jaillissent les gerbes capricieuses et les lames toutes blanches d'écume : à quoi les compare-t-il? - 7. Relevez et commentez les expressions pittoresques et les images les plus remarquables du premier alinéa. — 8. Quels mots servent de transition entre la première et la deuxième partie? — 9. Pour montrer la puissance des vagues en furie, l'auteur les personnifie (relevez les métaphores militaires employées; pourquoi escadrons et non ba-taillons?). Il a aussi recours à des allusions bibliques propres à glacer d'effroi : indiquez-les. Enfin il atteint au grandiose et au sublime lorsqu'il fait entendre la voix terrifiante de l'abime : citez re passage et expliquez-le. — 10. Montrez le lien qui réunit la troisième partie aux deux autres. — 11. Qu'est-ce qui caractérise surtout la pleine mer? - 12. En quels termes l'auteur marque-t-il que, si l'homme, créature éphémère, passe vite, le cadre de la nature reste immuable? — 13. Variez la forme de la première phrase du troisième alinéa en détruisant l'inversion qu'elle renferme ou en changeant la place des épithètes; trouvez-vous une manière de l'exprimer qui soit plus harmonieuse, qui satisfasse aussi complètement

^{5.} Carmel: montagne de la Palestine, non loin de la Méditerranée, où séjourna le prophète Elie.

l'oreille? — 14. Montrez que le style de ce morceau s'adapte à l'idée, qu'avec elle il est tantôt gracieux et souple, tantôt puissant et grandiose. — 15. Faites voir aussi que F. Ozanam a vu la mer d'abord en artiste, puis en penseur chrétien. Indiquez les expressions qui font ressortir ses sentiments religieux, celles qui montrent que l'Ecriture sainte lui était familière.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que mer (latin mare), grandeur, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de aspect, vague, rivage, élégance; des homonymes de teint, art, scène; des antonymes de déchaîner, élégance. — 3. Trouvez des adjectifs dérivés de colère, déluge. — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot mer: bras de mer, coup de mer, paquet de mer, houte mer, pleine mer; écumeur de mer; prendre la mer; tenir la mer; ce n'est pas la mer à boire; c'est une goutte d'eau dans la mer; il avalerait la mer et les poissons. — 5. Par quelles épithètes pourriez-vous exprimer les différents aspects des vagues? Quels verbes pourraient rendre leurs mouvements?

Rédaction. — a) Décrire la gravure de la page 201. b) La débâcle au printemps.

La mer

...J'étais arrivé le soir, avec mes parents, dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais que nous étions venus là pour une chose qui s'appelait la mer, mais je ne l'avais pas encore vue (une ligne de dunes me la cachait à cause de ma petite taille) et j'étais dans une extrême impatience de la connaître. Après le dîner donc, à la tombée de la nuit, je m'échappe seul dehors. L'air vif, âpre, sentait je ne sais quoi d'inconnu, et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait.

Tout m'effrayait, ce bout de sentier inconnu, ce crépuscule tombant d'un ciel couvert, et aussi la solitude de ce coin de village... Cependant, armé d'une de ces grandes résolutions subites, comme les bébés les plus timides en prennent quelquefois, je partis d'un pas ferme...

Puis, tout à coup, je m'arrêtai glacé, frissonnant de peur. Devant moi, quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel!... Evidemment c'était ça. C'était d'un vert obscur presque noir; ça semblait instable, per-fide, engloutissant; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus, s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd.

Très loin, très loin seulement, à d'inappréciables profondeurs d'horizon, on apercevait une déchirure, un jour entre le ciel et les eaux, une longue fente vide, d'une claire pâleur jaune...

... Et je repartis en courant, la figure bouleversée, je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de ma mère, de l'embrasser, de me serrer contre elle; de me faire consoler de mille angoisses anticipées, inexpressibles, qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes.

Pierre Loti, Le Roman d'un enfant.

43. Journal de voyage

Ces pages, extraites du Voyage en Amérique, ne portent pas d'indications de date ni de lieu précis et viennent à la suite d'une description des lacs du Canada. Dans ce voyage, commencé en 1791, Chateaubriand vit les Etats-Unis, salua Washington, parcourut la Louisiane, la Floride, les bords des grands Lacs et s'engagea même dans les forêts inexplorées, partageant la tente des tribus indiennes.

Sept heures du soir. — ... Nous nous sommes levés de grand matin pour partir à la fraîcheur; les bagages ont été rembarqués; nous avons déroulé notre voile. Des deux côtés nous avions de hautes terres chargées de forêts; le feuillage offrait toutes les nuances imaginables: l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles,

^{1.} Lavés: mêlés en de faibles proportions.

plus ou moins éclatantes. Près de nous, c'était toute la variété du prisme; loin de nous, dans des détours de la vallée, les couleurs se mêlaient et se perdaient dans des fonds veloutés. Les arbres harmonisaient ensemble leurs formes; les uns se déployaient en éventail, d'autres s'élevaient en cône, d'autres s'arrondissaient en boule, d'autres étaient taillés en pyramide; mais il faut se contenter de jouir de ce spectacle sans chercher à le décrire.

... Ne pouvant sortir de ces bois, nous y avons campé. La réverbération de notre bûcher s'étend au loin: éclairé en dessous par une lueur scarlatine², le feuillage paraît ensanglanté, les troncs des arbres les plus proches s'élèvent comme des colonnes de granit rouge, mais les plus distants, atteints à peine de la lumière, ressemblent, dans l'enfoncement du bois, à de pâles fantômes rangés en cercle au bord d'une nuit profonde.

MINUIT. — Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans ce tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient donc ce soupir ? d'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme.

MINUIT ET DEMI. — Le repos continue; mais l'arbre décrépit se rompt; il tombe. Les forêts mugissent; mille voix s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent: ils meurent dans des lointains presque imaginaires; le silence envahit de nouveau le désert.

^{2.} Scorlotine (du latin scarlatina, écarlate, qui a donné également l'angl. scarlet): de couleur écarlate. Cet adjectif ne s'emploie plus guère aujourd'hui que dans l'expression fièvre scarlatine.

^{3.} Décrépit: vieux, cassé par l'âge ou le temps.

Une heure du matin. — Voici le vent; il court sur la cime des arbres : il les secoue en passant sur ma tête. Maintenant, c'est comme le flot de la mer qui se brise tristement sur le rivage.

Les bruits ont réveillé les bruits. La forêt est tout harmonie. Est-ce les sons graves de l'orgue que j'entends, tandis que des sons plus légers errent dans les voûtes de verdure? Un court silence succède; la musique aérienne recommence; partout de douces plaintes, des murmures qui renferment en eux-mêmes d'autres murmures: chaque feuille parle un différent langage, chaque brin d'herbe rend une note particulière.

Une voix extraordinaire retentit : c'est celle de cette grenouille 4 qui imite les mugissements du taureau. De toutes les parties de la forêt, les chauves-souris accrochées aux feuilles élèvent leurs chants monotones : on croit ouïr des glas continus ou le tintement funèbre d'une cloche. Tout nous ramène à quelque idée de la mort, parce que cette idée est au fond de la vie 5.

CHATEAUBRIAND.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Indiquez dans quelles circonstances il a été composé. — 3. On peut le diviser en trois

^{4.} Il s'agit ici de la grenouille mugissante, plus connue au Canada sous le nom de wawaron. Elle est surtout remarquable par son énorme grosseur, son corps pouvant dépasser huit pouces de long, et par son coassement très fort qui lui a valu son nom.

^{5.} Chateaubriand excelle à rapprocher un objet matériel d'un état de l'âme. C'est ainsi que le calme profond de la forêt comme les bruits de la nuit lui suggèrent des pensées tristes qui alimentent sa mélancolie. Témoin encore ce passage: "Le cœur, le plus serein en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachna: la surface en paraît calme et pure; mais, quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile que le puits nourrit de ses eaux."

parties: distinguez-les dans le texte. — 4. D'où est prise la première vue de la forêt? — 5. Comment Chateaubriand a-t-il développé cette idée : le feuillage offrait toutes les nuances imaginables? Par quels procédés parvient-il à rendre toutes ces nuances? Montrez la précision des principaux termes de ce passage. — 6. Après les couleurs, les lignes et les formes : indiquez les différentes formes que présentent les arbres? Pouvez-vous deviner, d'après cela, de quels arbres il est question? — 7. A la lueur du bûcher, le paysage change. Qu'est-il dit du feuillage? des troncs des arbres? Justifiez les comparaisons employées. — 8. Dites ce qui caractérise la forêt à minuit, à une heure du matin, et faites ressortir le contraste que présentent ces deux aspects. — 9. Le silence n'est-il pas rompu un instant vers minuit et demi? Par quoi? Remarquez comment l'auteur a su rendre le decrescendo du phénomène. - 10. Quels bruits peut-on entendre dans cette symphonie de la forêt? En quels termes l'auteur a-t-il décrit ceux que produit le vent? Relevez et appréciez les images des trois derniers alinéas. — 11. Par quelles pensées Chateaubriand semble-t-il hanté cette nuit-là? - 12. Expliquez et appréciez ces deux réflexions de l'auteur : L'homme vit, donc il souffre; l'idée de la mort est au fond de la vie.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que couleur (latin color), bruit, et donnez-en la signification. — 2. Îndiquez, avec leur sens précis, des synonymes de feuillage, fantôme, cime, son; distinguez réveiller de éveiller. — 3. A propos du mot voyage, expliquez les expressions qui suivent : étape, itinéraire, passeport, excursion, voyage incognito, portemanteau, nécessaire de voyage; la vie est un voyage; faire le grand voyage; quand on veut voyager il faut aller à pied; qui veut voyager loin ménage sa monture. — 4. Enumérez les différentes nuances de vert et de rouge que vous connaissez. — 5. Indiquez d'une manière précise la nuance de la couleur exprimée par les adjectifs ci-après : bai, bariolé, bigarré, châtain, clair, criard, dégradé, éclatant, foncé, isabelle, jaspé, livide, marbré, moucheté, obscur, panaché, pers, pommelé, sombre, terne, tranché, vif, voyant.

Rédaction. — a) Décrire l'aspect d'un bois d'érables à l'automne.

b) Au cours d'une excursion dans une forêt, en été, vous vous reposez sous de grands arbres; dites ce que vous voyez et entendez.

44. La première neige

Extrait de La nature chez elle.

Un matin, le soleil, qui s'est levé tard, dessine son disque pâle derrière un rideau de brume jaunâtre; le ciel est si bas qu'il semble toucher la terre. Des bandes de corbeaux partent pour aller dépecer quelque bête morte. Le noir essaim fend l'air d'un vol plus rapide que d'ordinaire, car il a, avec son instinct prophétique, pressenti un changement de temps.

En effet, de blancs flocons de neige commencent à voltiger et à tourbillonner comme le duvet de cygnes qu'on plumerait là-haut. Bientôt ils deviennent plus nombreux, plus pressés; une légère couche de blancheur, pareille à cette poussière de sucre dont on saupoudre les gâteaux, s'étend sur le sol. Une peluche 1 argentée s'attache aux branches des arbres, et l'on dirait que les toits ont mis des chemises blanches. Il neige. La couche s'épaissit, et déjà, sous un linceul uniforme, les inégalités du terrain ont disparu. Peu à peu les chemins s'effacent, les silhouettes des objets sur lesquels glisse la neige se découpent en noir ou en gris sombre. A l'horizon, la lisière du bois forme une zone roussâtre rehaussée 2 de points de gouache 3. Et la neige tombe toujours, lentement, silencieusement, car le vent s'est apaisé; les bras des sapins ploient sous le

^{1.} Peluche: étoffe analogue au velours, mais dont le poil est très long du côté de l'endroit.

^{2.} Rehaussée: terme de peinture signifiant rendue plus apparente par ...

^{3.} Gouache: peinture à couleurs délayées dans de l'eau gommée et rendues pâteuses à l'aide de miel ou d'autres substances. — Points de gouache: points blancs formés par la neige.

faix, et quelquefois, secouant leur charge, se relèvent brusquement; des paquets de neige glissent et vont s'écraser avec un son mat sur le tapis blanc.

Les geais, les pies glapissent aigrement et font grincer leur crécelle en volant d'un arbre à un autre, pour chercher un abri contre les étoiles glacées qui tombent sur leur plumage; les moineaux blottis sous les feuilles des lierres, le long des vieux murs, poussent des piaillements de détresse. Ils ont froid, ils ont faim, et l'avenir de leur déjeuner les inquiète.

Théophile GAUTIER.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur? - 2. Distinguez-en les différentes parties. - 3. Quels sont les signes précurseurs de la neige mentionnés par Th. Gautier? -4. Pourquoi a-t-il comparé la brume à un rideau? Justifiez l'emploi des épithètes pâle et jaunâtre. - 5. Expliquez : le ciel ... semble toucher la terre. — 6. Qu'est-ce qui pousse les corbeaux à se hâter? Montrez la précision du verbe dépecer. — 7. De quels verbes se sert l'auteur pour décrire la chute des premiers flocons? Justifiez la comparaison qu'il emploie. — 8. Ils deviennent bientôt plus nombreux : qu'arrive-t-il alors? Quel aspect présentent les branches des arbres? les toits? — 9. La couche s'épaissit encore : que fait-elle disparaître maintenant? Montrez la justesse de l'expression: sous un linceul uniforme. Expliquez : les silhouettes des objets ... se découpent ... Relevez un contraste de couleurs. — 10. Et la neige tombe toujours, lentement, silencicusement: montrez la raison d'être de ces trois adverbes. Les sapins ne sont-ils pas personnifiés? Quels mots l'indiquent? Par quel détail l'auteur fait-il remarquer que l'épaisseur de la couche de neige est déjà considérable? Montrez la précision des termes de la fin du 2e alinéa : des paquets de neige ... - 11. De quels oiseaux est-il question? Comment manifestent-ils leur détresse? Pourquoi les moineaux sont-ils dans l'inquiétude? — 12. Expliquez les deux images: crécelle, étoiles glacées. Pourquoi blottis ... piaillements et non pas cachés ... cris? La coupe de la dernière phrase rappelle quoi? — 13. Pourquoi le deuxième alinéa a-t-il plus d'étendue que les deux autres? — 14. Pour résumer cette analyse, montrez que l'auteur note en traits précis les faits à mesure qu'ils se déroulent et qu'il les rend plus sensibles encore par des comparaisons justes et originales.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que neige, glisser, et donnez-en la signification. — 2. Trouvez dix mots ayant même préfixe que pressenti; cinq verbes exprimant un changement de couleur. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de ciel. — 4. Nommez les objets et les actions qu'évoquent dans votre esprit ces deux mots: première neige. — 5. Comparez, pour l'originalité, les expressions ci-après: L'hiver a déroulé son blanc linceul. La nature s'endort dans son manteau de neige. Sous leur capuchon de neige, les maisons font le gros dos.

Rédaction. — Décrire une "poudrerie".

Dans le morceau qui suit, l'auteur a essayé de rendre l'impression de froideur, de demi-solitude, de silence et d'immensité, qu'offre l'aspect d'un paysage de neige.

Paysage blanc

Autant que la vue pouvait s'étendre, la neige couvrait la terre de sa froide draperie, laissant deviner à travers ses plis blancs la forme vague des objets, à peu près comme un suaire le cadavre qu'il dérobe aux regards. Îl n'y avait plus ni routes, ni sentiers, ni rivières, ni démarcations d'aucune sorte. Rien que des reliefs et des dépressions peu sensibles dans la blancheur générale. Le lit des cours d'eau gelés ne se distinguait plus que par une espèce de vallée tracant des sinuosités à travers la neige et souvent comblée par elle. De loin en loin, des bouquets de bouleaux roussâtres, à moitié ensevelis, émergeaient et montraient leurs têtes chauves. Quelques cabanes bâties en rondins et chargées de frimas lançaient leur fumée et faisaient tache sur la pâleur de ce morne drap. Le long du chemin de fer se dessinaient des lignes de broussailles plantées sur plusieurs rangs et destinées à arrêter dans sa course horizontale la poussière blanche et glacée que transporte, avec une impétuosité effroyable, le chasse-neige.

On ne saurait imaginer la grandeur étrange et triste de cet immense paysage blanc, offrant l'aspect que présente au télescope la lune vue en son plein. Il semble qu'on soit dans une planète morte et saisie à jamais par le froid éternel. Le ciel bas, couvert, d'un gris uniforme que la blancheur de la terre faisait paraître jaune, ajoutait à la mélancolie du paysage)

Un silence profond, que troublait seul le grondement du train sur les rails, régnait dans la solitude de la campagne, car la neige amortit tous les sons avec son tapis d'hermine. On n'apercevait personne à travers l'étendue déserte, aucune trace d'homme ni d'animal. L'homme se tenait blotti entre les bûches de son foyer, l'animal au fond de sa tanière. Seulement, aux approches des stations, débouchaient de quelque pli de neige des traîneaux au galop de petits chevaux échevelés courant à travers champs sans souci des routes effacées et venant, de quelque village inaperçu, à la rencontre des voyageurs.

Théophile GAUTIER, Voyage en Russie.

45. Une aurore boréale

Extrait de Fleurs d'ennui.

Avec un vocabulaire aussi restreint que celui de Racine, Pierre Loti a su rendre d'une manière remarquable ce phénomène mystérieux et presque insaisissable.

La plaine de glace s'étend de tous côtés à perte de vue. La lumière boréale embrase et colore superbement cette nuit et ce désert. A travers le cristal étincelant des glaçons qui nous entourent, les reflets d'en haut se décomposent en tant d'arcs-en-ciel que nous croyons marcher au milieu d'un monde fait tout entier de gemmes précieuses.

Au-dessus de nos têtes, les nuages qui planent sont d'un rouge sombre, d'une intense couleur de sang.

Et de grands rayons pâles traversent le ciel comme des queues de comètes; il y en a des milliers et des milliers, qui divergent tous d'une sorte de centre mystérieux, perdus au fond de l'immensité noire : le pôle magnétique. Des faisceaux, des gerbes de rayons, s'élancent et se déforment, reparaissent et puis s'éteignent. Cette étrange magnificence change et remue.

C'est la splendeur de cette force insaisissable, inconnue, qu'on a appelée magnétisme. Cette puissance occulte se donne ce soir une grande fête, par cette nuit d'hiver, là-bas dans les régions hyperborées. Elle rayonne, elle éblouit, elle inquiète ! elle jette son épouvante de chose inexpliquée, incompréhensible, spectrale.

Une sorte de tremblement continu agite toute cette lumière. On croit l'entendre bruire et crépiter; — on écoute, — rien... Ce n'est qu'une grande fantasmagorie silencieuse. Ce feu est froid et mort, dans ce ciel et sur cette mer gelée, c'est le silence absolu...

...Les nuages, qui d'abord ressemblaient à du sang vu par transparence, ont peu à peu changé de couleur. Les uns sont devenus d'un rouge sombre, les autres d'un rose triste et mourant.

Les grands rayons pâles s'en vont à la débandade dans le ciel immense; on dirait qu'ils ont perdu leur centre; on dirait qu'on les en a détachés en les tranchant : du côté du pôle, leurs sections sont nettes comme des sections faites à coup de ciseaux.

Seulement ils se tiennent encore entre eux, les rayons pâles, juxtaposés en longues séries mouvantes et tremblantes. Cela semble des bandes d'une gaze lumineuse plissée à petits plis.

Des souffles mystérieux, qu'on ne sent pas sur terre, des souffles magnétiques, agitent doucement ces étoffes de feu blême; elles s'enroulent en spirales légères, ou se déploient comme des banderoles impalpables, en s'éteignant toujours.

De dernières rougeurs, presque livides, paraissent encore çà et là sur les nuages.

De derniers lambeaux de cette gaze lumineuse traînent au hasard dans l'espace, en tremblant toujours. Ils deviennent de plus en plus diaphanes. Ils sont si ténus que l'œil les perd. Ils ne sont plus rien. La lumière polaire est éteinte. L'aurore boréale vient de mourir. La nuit noire et glacée nous enveloppe et nous n'y voyons plus, au milieu de ce chaos déchiqueté, qui est une mer figée...

Pierre Loti.

Questionnaire

Appliquez à ce texte, dans la mesure où il lui convient, le questionnaire du Nº 100 et montrez la ressemblance ou la différence entre le prosateur et le poète.

46. L'hiver au lac Saint-Iean

Extrait de Maria Chapdelaine, roman (1916).

Une sorte d'indolence avait succédé à la grande hâte de l'été, parce que l'été est terriblement¹ court et qu'il importe de ne pas perdre une heure des précieuses semaines pendant lesquelles on peut travailler la terre, au lieu que l'hiver est long et n'offre que trop de temps pour ses besognes.

La maison devint le centre du monde, et en vérité la seule parcelle du monde où l'on pût vivre, et plus que jamais le grand poêle de fonte fut le centre de la maison. A chaque instant quelque membre de la famille allait sous l'escalier chercher deux ou trois bûches, de cyprès è le matin, d'épinette dans la journée, de bouleau le soir, et les poussait sur les braises encore ardentes. Lorsque la

^{1.} Terriblement: ici, terme familier qui signifie excessivement, (anglais awfully).

^{2.} Cvprès: au lac Saint-Jean, nom vulgaire du pin gris ou pin des rochers.

chaleur semblait diminuer, la mère Chapdelaine disait d'un ton inquiet :

— Ne laissez pas amortir le feu, les enfants!

Et Maria, Tit'Bé ou Télesphore ouvrait la petite porte du foyer, jetait un coup d'œil et s'en allait vers la pile de bois sans tarder.

Au matin³, Tit 'Bé sautait à bas de son lit longtemps avant le jour pour aller voir si les gros morceaux de bouleau avaient rempli leur office et brûlé toute la nuit; si par malheur le feu était amorti, il le rallumait aussitôt avec de l'écorce de bouleau et des branches de cyprès, entassait de grosses bûches sur la première flamme et retournait en courant s'enfoncer sous les couvertures de laine brune et de catalogne ⁴ pour attendre que la bonne chaleur eût de nouveau rempli la maison.

Dehors, le bois voisin et même les champs conquis sur le bois n'étaient plus qu'un monde étranger, hostile, que l'on surveillait avec curiosité par les petites fenêtres carrées. Parfois il était, ce monde, d'une beauté curieuse, glacée et comme immobile, faite d'un ciel très bleu et d'un soleil éclatant sous lequel scintillait la neige; mais la pureté égale du bleu et du blanc était également cruelle et laissait deviner le froid meurtrier.

D'autres jours le temps s'adoucissait et la neige tombait dru, cachant tout, et le sol, et les broussailles qu'elle couvrait peu à peu, et la ligne sombre du bois qui disparaissait derrière le rideau des flocons serrés. Puis le lendemain le ciel était clair de nouveau; mais le vent du nord-ouest soufflait, terrible. La neige soulevée

^{3.} Au matin: expression vieillie, que l'on retrouve dans ce proverbe: rouge au soir, blanc au matin, c'est la journée du pèlerin.

^{4.} Catalogne: provincialisme, tapis ou couverture de lit fait de lisières de vieux tissus.

en poudre traversait les brûlés ⁵ et les clairières par rafales et venait s'amonceler derrière tous les obstacles qui coupaient le vent. Au sud-est de la maison elle laissait un gigantesque cône, ou bien formait entre la maison et l'étable des talus hauts de cinq pieds qu'il fallait attaquer à la pelle pour frayer un chemin; au lieu que du côté d'où venait le vent le sol était gratté, mis à nu par sa grande haleine incessante.

Ces jours-là les hommes ne sortaient guère que pour aller soigner les animaux ⁶ et rentraient en courant, la peau râpée par le froid, humide des cristaux de neige qui fondaient à la chaleur de la maison. Le père Chapdelaine arrachait les glaçons formés sur sa moustache, retirait lentement son capot ⁷ doublé en peau de mouton et s'installait près du poêle avec un soupir d'aise.

— La pompe ne gèle pas ? demandait-il. Y a-t-il bien du bois dans la maison ?

Il s'assurait que la frêle forteresse de bois était pourvue d'eau, de bois et de vivres, et s'abandonnait alors à la mollesse de l'hivernement⁸, fumant d'innombrables pipes, pendant que les femmes préparaient le repas du soir. Le froid faisait craquer les clous dans les murs de planches avec des détonations pareilles à des coups de fusil; le poêle bourré de merisier ronflait; au dehors le vent sifflait et hurlait comme la rumeur d'une horde assiégeante.

Louis Hémon.

^{5.} Brûlé: provincialisme à remplacer par brûlis; partie de forêt incendiée.

^{6.} Animaux: désigne ici le bétail.

^{7.} Capot: provincialisme à remplacer par pardessus.

^{8.} Hivernement: se dit de l'engourdissement de certains animaux pendant l'hiver, comme la marmotte, l'ours, etc. Hivernage désigne le temps que les bestiaux passent à l'étable à cause du froid.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Quelle en est l'idée maîtresse? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Comment l'auteur explique-t-il la grande hâte du cultivateur en été? son espèce d'indolence en hiver? - 5. Comment le poêle était-il "le centre de la maison"? — 6. Pourquoi se servait-on de différentes sortes de bois de chauffage, selon le moment de la journée? -7. Quels termes rappellent que les habitants de cette maison étaient des pionniers avant défriché leur terre? que, de la maison, ils s'intéressaient à ce qui se passait au dehors? - 8. Quels aspects successifs présentait l'extérieur? — 9. En quels termes l'auteur parlet-il de certains jours d'hiver d'un froid extrême? - 10. Comment montre-t-il que les objets disparaissaient graduellement sous la neige tombante? - 11. Il décrit ensuite la "poudrerie" : en quels termes? Commentez rafales, s'amonceler. Est-ce que le vent n'est pas personnifié? — 12. Quelles étaient les occupations de ces jours de tempête? — 13. À quoi compare-t-on la maison dans le dernier alinéa? Relevez dans la dernière phrase une expression se rattachant à cette comparaison. — 14. L'intention évidente de L. Hémon est de montrer l'extrême rigueur de l'hiver au lac Saint-Jean : relevez, dans le morceau, les expressions et les images qui sont de nature à produire l'impression que l'auteur désire. — 15. Indiquez quelques détails particulièrement bien observés, certaines expressions qui contribuent à donner à ce morceau la couleur locale.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que hiver (latin hibernus), centre, et donnez-en la signification. — 2. Îndiquez, avec leur sens précis, des synonymes de hostiles, s'amonceler, frêle. — 3. Expliquez les expressions ci-après se rapportant au mot hiver: hivernal, hivernant, hivernage, hivernement, quartiers d'hiver; aquilon, bise, engelure, gerçure, onglée, grelotter, gelée, froidure, glaçon, frimas, givre, grêle, grésil, verglas, frileux, frigorifque; traîneau, sleigh (un), luge, toboggan, glissoire, raquette, patinoir (un) ou patinoire (une). — 4. Indiquez dix épithètes pouvant qualifier le mot froid.

Rédaction. - a) L'aspect de la campagne en hiver.

b) Les plaisirs de l'hiver.

Le morceau qui suit est remarquable de vie, de poésie même. Montrez les procédés employés par l'auteur pour atteindre ce résultat.

Le poêle

Sitôt que vient l'automne, et qu'il commence à gelauder, le poêle se réveille. Et, tout l'hiver, sa respiration s'échappe du toit, érigée en spirale dans l'air tranquille, ou fuyante et déchirée par la rafale. Tout l'hiver, il chante, ronfle, ou murmure; dans les nuits calmes, quand les marionnettes dansent au ciel pur, la voix du poêle se fait régulière, monotone, rassurante; mais, si le nord-est court la campagne, tourmente les arbres nus et hurle, le poêle gronde, furieux. Il défend le logis contre le froid qui pince; sa chaleur se répand, bienfaisante, sous les poutres noires, et jusque dans la grand'chambre, où l'on ne va qu'aux jours de fête et aux jours de deuil. Il fond la neige maligne que la poudrerie souffle sous la porte mal fermée, réchauffe les petits pieds rougis, fait fumer la bonne soupe. C'est l'âme de la maison...

Adjutor RIVARD, Chez nous.

Remarquez le pittoresque de la naïve fantaisie qui suit :

Le bonhomme Hiver

Le bonhomme Hiver a mis ses parures, Souples mocassins et bonnet bien clos, Et, tout habillé de chaudes fourrures, Au loin fait sonner gaiement ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle; Son large manteau fait des plis bouffants: Il a des jouets plein son escarcelle Pour mettre au chevet des petits enfants...

Louis FRÉCHETTE, Feuilles Volantes.

47. Eveil des cloches du vieux Paris

Extrait de Notre-Dame de Paris*, roman (1831).

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque les musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations.

Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence: vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la

crécelle 1 et du bourdon; vous y voyez sauteler les octaves 2 d'un clocher à l'autre; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse des sept cloches de Saint-Eustache; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides, qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa bassetaille 3. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles 4 resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles, vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés. Puis, encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Avé Maria, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des

^{1.} Crécelle: moulinet de bois très bruyant, qui remplaçait la cloche les jeudi et vendredi de la semaine sainte. Ici, cloche au son aigu.

^{2.} Octave: l'ensemble des notes d'une gamme.

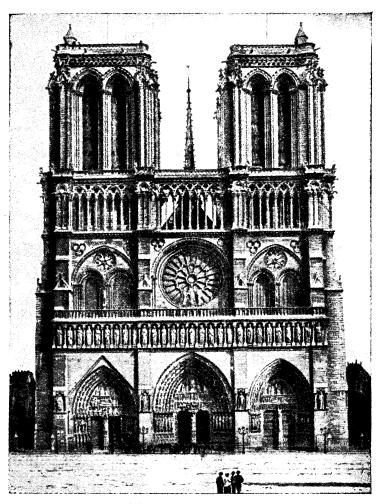
^{3.} Basse-taille: voix un peu au-dessus de la basse.

^{4.} Trille: alternance rapide et régulière de deux sons rapprochés.

^{5.} Coupetée ou plus souvent coptée: son d'une cloche dont le battant frappe d'un seul côté, sans que la cloche soit mise en branle.

^{6.} Beffroi: tour ou clocher d'où l'on fait le guet et sonne l'alarme; par extension, tout clocher.

^{7.} Strette: (Mus.) finale d'une fugue, c'est-à-dire d'un morceau de musique dont les différentes parties se succèdent en répétant le même sujet.



NOTRE-DAME DE PARIS

églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté.

D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti 8 des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgue; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre, hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

Victor Hugo.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quel en est le sujet? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. D'après l'auteur, où faut-il se placer pour avoir une impression exacte de la vieille ville? — 5. Comment a-t-il décrit les différentes phases de la sonnerie : d'abord le début? puis le crescendo? enfin le concert dans toute sa plénitude? — 6. Par quels verbes a-t-il exprimé les divers mouvements de la masse de vibrations? Montrez-en la précision. — 7. Qu'est-ce qui prouve que cette mer d'harmonie n'est point un

^{8.} Tutti (prononcez toutt-ti), mot italien signifiant tous: phrase musicale exécutée par tous les instruments, par tous les chantres à la fois.

chaos? - 8. En écoutant attentivement, que peut-on distinguer dans ce carillon? — 9. Remarquez que V. Hugo a su trouver des épithètes précises pour caractériser le son de chaque cloche : citez les principales. — 10. Montrez qu'il a rendu sensible, par le choix des mots et le rythme de la phrase, le dialogue de la crécelle et du bourdon. -11. Qu'est-ce qui forme l'accompagnement de ce tutti de clochers? - 12. Citez les passages du texte montrant qu'il est question ici non de Paris au XIXe siècle, mais du vieux Paris. — 13. V. Hugo écoute le son des cloches en artiste et en poète; sa puissante imagination lui fournit de nombreuses images : relevez les plus remarquables. Cependant certaines d'entre elles sont d'un goût douteux, peu naturelles : lesquelles ? - 14. Il s'applique à ramener les sensations de l'oreille à celles de la vue; montrez-le par le texte. -15. Il personnifie même la cloche en lui attribuant une voix humaine; relevez les mots qui l'indiquent. — 16. Indiquez les termes de musique que contient ce morceau. — 17. Quelles sont les impressions de V. Hugo exprimées dans ce texte?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que cloche, pierre (latin petra), et donnez-en la signification. — 2. Distinguez les verbes ci-après employés pour désigner l'action de sonner une cloche: mettre en branle, sonner, sonnailler, tinter, bourdonner, copter, brimbaler. — 3. Indiquez quelques épithètes pouvant caractériser le son d'une cloche. — 4. Expliquez les expressions qui suivent: bourdon, clochette, carillon, timbre, sonnerie, clocher, clocheton, campanile, beffroi, minaret, couvre-feu, glas, tocsin; faire sonner la grosse cloche; sonner la cloche à toute volée; qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son; c'est un mauvais son de cloche; course au clocher; n'avoir vu que son clocher; rivalité de clocher; il faut placer le clocher au milieu de la paroisse; amour du clocher.

Rédaction. — Dites les sentiments que le son des cloches éveille chez un catholique.

Dans les lignes ci-après, montrez quelle est la part de l'observation, du souvenir et de l'impression. Quels termes laissent voir qu'ils ont été choisis avec soin par l'auteur?

L'Angélus du matin

Le matin, au crépuscule, "lorsque, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour", entendez-vous, dans le campanile ajouré, un chuchotement de notes? C'est le bronze qui se réveille! Les sons se détachent un à un d'abord, comme martelés par le lourd battant; puis ils s'envolent en troupes joyeuses et vont trembler sur les feuilles, se poser sur les toits qu'ils ébranlent. Leurs légions matinales pénètrent dans les demeures pour inviter l'âme chrétienne à la reconnaissance et à l'amour.

Quand paraissent les teintes rosées du levant, la cloche soupire et entonne, avant toute créature, un hymne à l'Eternel. C'est un écho du ciel qui retentit. Comme elle murmure suavement, à l'oreille et au cœur, l'Avé Maria de l'ange! Comme elle nous remet vite sous les yeux la scène qui inaugura l'œuvre rédemptrice! Ses vibrations vont jusqu'au plus intime de l'âme. N'est-ce pas qu'elles ont quelque chose de la fraîcheur virginale du matin, de la douceur neuve de l'aurore? Oh! qu'elle est douce la mélodie de l'Angélus, dans les brumes du réveil!...

Henri d'Arles.

Lecture

Lire le mandement du cardinal Giraud (1791-1850), archevêque de Cambrai, sur Les Cloches (1841).

48. Au-dessus du nuage

Extrait de La Bonne Souffrance (1898).

François Coppée raconte une ascension dans la montagne par un temps brumeux, qu'il fit dans sa jeunesse, durant un séjour à Genève. Il relevait alors d'une maladie fort douloureuse et cette circonstance, jointe à son tempérament de poète, explique la grande sensibilité que l'on rencontre dans ces lignes. Après avoir évoqué ce lointain souvenir, maintenant qu'il est cloué sur un lit de douleurs, mais qu'il comprend le rôle de la "bonne souffrance", il en fait le symbole d'une ascension encore plus belle : celle du chrétien qui monte vers la vraie lumière, qui se rapproche de Dieu.

Il y a de cela pas mal d'années, dans le cours d'un mois de janvier exceptionnellement brumeux, je dus passer une semaine à Genève.

C'est en hiver, sous un ciel triste et sombre, que la Rome calviniste prend sa véritable physionomie, et ce n'est pas la connaître que de l'avoir rapidement visitée

dans la belle saison, comme font les touristes... Mon frisson et ma détresse physique 1 furent donc excusables, ce matin de janvier où je constatai, dès mon réveil, à travers les carreaux de ma fenêtre, une atmosphère de désespoir et de suicide, un abominable brouillard qui sentait la suie et qui pénétrait jusque dans les appartements.

Soudain, l'ami dont j'étais l'hôte entra dans ma chambre et me dit avec gaieté:

"Voulez-vous voir le soleil?"

Je crus d'abord à une mauvaise plaisanterie. Mais non. Rien n'était plus facile. Il n'y avait qu'à monter en voiture, à se faire conduire jusqu'à une certaine hauteur, sur le flanc du Salève², à gravir ensuite à pied quelques lacets de montagne³, et l'on se trouverait au-dessus du brouillard, on verrait le soleil et le ciel bleu.

J'acceptai avec joie, vous le pensez bien, la séduisante proposition et, une demi-heure après, nous étions installés dans un landau très confortable, mais dont une buée opaque aveuglait les vitres, nous isolant ainsi du monde extérieur.

Quand notre voiture fit halte, nous mîmes pied à terre, en plein nuage. Le froid pinçait ferme. A dix pas devant soi, l'on ne voyait rien. D'ailleurs, il fallait regarder le sol pour ne pas trébucher dans les ornières et dans la boue à demi gelée. A droite et à gauche, les troncs d'arbres

^{1.} Détresse physique: abattement, angoisse, serrement de cœur que F. Coppée ressent par suite du mauvais temps et de son état de santé.

^{2.} Salève: montagne à l'est de Genève, d'une hauteur de plus de quatre mille pieds.

^{3.} Lacets de montagne: chemins de montagne en zigzag, imitant la disposition d'un lacet de soulier.

se dressaient, vaguement estompés é et comme enveloppés d'ouate... L'ascension me sembla rude. On suait sous les paletots, on haletait, et nous poussions, mon compagnon et moi, par la bouche et par les narines, un triple jet de fumée, qui se dissipait aussitôt et se mêlait au brouillard. Cependant, pesant sur la canne et marchant avec lenteur du pas allongé de l'alpiniste, nous allions et nous nous élevions peu à peu, parmi la vapeur blanche.

Enfin, elle devint moins épaisse, se colora d'une légère teinte rose, sorte de pressentiment du soleil. Le but se rapprochait. Maintenant, nous distinguions l'herbe humide des talus, l'écorce vermiculée ⁵ des chênes, la verdure des buissons à feuilles persistantes. Enfin, devant nous, des cimes de sapins surgirent de la brume et, au-dessus de notre tête, se répandit une lumière d'un bleu tendre et exquis.

C'était le ciel. Nous étions au-dessus du nuage. Je pourrais vivre cent ans, sans oublier la joie, l'enchantement, l'ivresse, qui m'envahirent et me pénétrèrent alors devant le merveilleux spectacle. Nous nous trouvions à la pointe d'une sorte de promontoire, et, de toutes parts, s'étendait et se développait devant nos yeux un golfe immense, couleur de lait, qui était le nuage que nous venions de traverser et au fond duquel il y avait Genève et son lac. De cette mer vaporeuse montaient des cris, des appels, des roulements de voitures, parfois le sifflet aigu du chemin de fer, toutes les rumeurs d'une grande cité.

^{4.} Vaguement estompés: ne montrant qu'une forme plus ou moins indécise à cause du brouillard, de sorte que le paysage rappelait ces dessins dont on a dégradé les ombres avec l'estompe.

^{5.} Vermiculée: qui apparaît comme sillonnée de traces de vers (1. vermis, ver).

En face de nous et, pour ainsi dire, sur l'autre rive, émergeait des nuées la chaîne du Jura, toute blanche, tandis que, sur notre droite, l'océan laiteux se perdait à l'horizon et se fondait, par d'insensibles nuances, avec le pâle azur du ciel. Parfois, une mouette du Léman surgissait brusquement du brumeux abîme, volait, pendant une minute ou deux, à grands coups d'ailes, en pleine lumière, puis se précipitait et rentrait dans le nuage avec un cri aigu, comme pour railler les habitants de la grande ville qui rampaient au fond du gouffre; et rien n'était plus fantastique que cette mer blanche, d'où jaillissaient et où plongeaient sans cesse des oiseaux. Sur toutes ces merveilles, un soleil d'hiver, clair et froid, planait triomphalement au milieu du ciel, répandant au loin, sur les cimes neigeuses, une lueur mauve, d'un ton adorable, et faisant étinceler autour de nous, comme des émaux, les verdures mouillées.

Oui, je me les rappellerai toujours, mon délicieux battement de cœur, mon profond soupir d'enthousiasme, quand, après cette pénible course à travers le brouillard sombre et malsain, je fus tout à coup mis en présence de cette fécrie de la nature et restai tout ébloui par tant de splendeur et tant de pureté!

Pourquoi donc le souvenir, si lointain déjà, de cette sensation admirable et peut-être unique dans ma vie, me hante-t-il, aujourd'hui, avec tant de persistance?

Ah! c'est que je viens de souffrir cruellement et que je souffre encore, chaque jour, dans ma chair; c'est que voici, pour moi, l'hiver de la vie, la vieillesse et ses infirmités. Il n'y a pas bien longtemps, cette décadence me désespérait, et j'étouffais dans un brouillard de ténèbres. Heureusement, la main d'un paternel et pieux ami s'est

alors posée sur la mienne et il m'a ordonné, avec une ferme bonté, de me mettre en route et de monter vers la lumière. Que je suis heureux d'avoir retrouvé, au fond de moi-même, un peu de mon âme et de mes prières d'enfant! Oh! la douceur d'être humble, d'avoir confiance et d'obéir. A peine ai-je gravi la première étape, et déjà se dissipe la brume d'orgueil et d'impureté qui me cachait le bon chemin.

Plus haut, mon âme! Toujours plus haut! Au-dessus de tout ce que nous voyons du ciel! Quel souvenir ai-je évoqué tout à l'heure? Sur la montagne, je ne montais que vers le soleil. Aujourd'hui, je m'élève vers une clarté incomparablement plus éblouissante; car, selon la belle parole de Michel-Ange 6, le soleil n'est que l'ombre de Dieu.

François Coppée.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quelles sont les circonstances de temps, de lieu, et les dispositions de l'auteur mentionnées dans les deux premiers alinéas? — 4. Pourquoi Genève est-elle appelée la Rome calviniste? — 5. F. Coppée n'exagère-t-il pas quand il parle de désespoir et de suicide? A quoi attribuer cette surexcitation de sa sensibilité? — 6. Donnez deux raisons qui pouvaient porter F. Coppée à prendre pour une plaisanterie la proposition de son hôte? — 7. Comment l'auteur dit-il que le brouillard ne permettait pas de voir hors de la voiture? — 8. Comment les voyageurs pouvaient-ils se trouver en plein nuage? — 9. Quel passage révèle le mauvais état des chemins et l'intensité de la brume qui les enveloppait? — 10. Enumérez les difficultés éprouvées dans cette ascension. — 11. Indiquez les changements successifs que remarquent les promeneurs en gravissant la montagne: du point de vue de la

^{6.} Michel-Ange: célèbre sculpteur et architecte italien du XVIe siècle qui, en particulier, donna le plan de la coupole de Saint-Pierre de Rome.

lumière: du point de vue de la netteté du paysage. — 12. Nommez des arbres à feuilles persistantes. Commentez surgirent. -13. Faites ressortir la gradation des sentiments exprimés par les mots: joie, enchantement, ivresse; celle des verbes envahir et pénétrer. — 14. Pourquoi F. Coppée dit-il que lui et son ami se trouvaient sur une sorte de promontoire et non sur un pic? -15. Qu'entendaient-ils? Que voyaient-ils? D'où provenait cette blancheur qui recouvrait toute chose? Quels êtres animaient ce paysage uniforme? - 16. Pourquoi le soleil semblait-il planer triomphalement dans le ciel? En quels termes l'auteur exprime-t-il que les plantes étaient comme lustrées par l'humidité qui les recouvrait? - 17. Comment se manifestait son émotion? Par quelle opposition fait-il ressortir la beauté du ciel? — 18. F. Coppée fait de cette excursion de sa jeunesse le symbole de sa vie : rapprochez les éléments similaires de cette comparaison. — 19. Commentez la dernière phrase. — 20. Si, à la manière de concevoir les choses, à la forme qu'il donne à sa pensée, on peut découvrir le caractère d'un écrivain, son imagination, sa sensibilité, dites ce que ce morceau nous apprend du caractère et des sentiments de F. Coppée. — 21. Ouelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que montagne, fumée, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de brouillard, plaisanterie, nuage; des homonymes de hôte, chair, ami; un antonyme de persistant (en parlant des feuilles). — 3. Expliquez les expressions ci-après se rapportant au mot montagne: mont, colline, butte, ballon, monticule, morne, pic, tertre, tumulus, éminence, coteau; chaîne de montagnes, gorge, versant, flanc, col, cirque, défilé, orographie; aller par monts et par vaux; promettre monts et merveilles; une foi à transporter les montagnes; il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais. — 4. Dites les impressions que produit sur vous une journée froide, humide et brumeuse.

Rédaction. — a) Observez la campagne par un temps de brouillard, et décrivez-la.

b) Décrivez une éclaircie après une averse.

49. Un souper chez un seigneur canadien

Extrait des Anciens Canadiens, roman (1863).

Le couvert était mis dans une chambre basse, mais spacieuse, dont les meubles, sans annoncer le luxe, ne laissaient rien à désirer de ce que les Anglais appellent "comfort". Un épais tapis de laine, à carreaux, de manufacture canadienne, couvrait, aux trois quarts, le plancher de cette salle à manger. Les tentures en laine, aux couleurs vives, dont elle était tapissée, ainsi que les dossiers du canapé, des bergères et des chaises en acajou, aux pieds de quadrupèdes, semblables à nos meubles maintenant à la mode, étaient ornés d'oiseaux gigantesques, qui auraient fait le désespoir de l'imprudent ornithologiste qui aurait entrepris de les classer.

Un immense buffet, touchant presque au plafond, étalait, sur chacune des barres transversales dont il était amplement muni, un service en vaisselle bleue de Marseille, semblant, par son épaisseur, jeter un défi à la maladresse des domestiques qui en auraient laissé tomber quelques pièces. Au-dessus de la partie inférieure de ce buffet, qui servait d'armoire et que l'on pourrait appeler le rez-de-chaussée de ce solide édifice, se projetait une tablette d'au moins un pied et demi de largeur, sur laquelle était une espèce de cassette, beaucoup plus haute que large, dont les petits compartiments, bordés de drap vert. étaient garnis de couteaux et de fourchettes à manches d'argent, à l'usage du dessert. Cette tablette contenait aussi un grand pot d'argent, rempli d'eau, pour ceux qui désiraient tremper leur vin, et quelques bouteilles de ce divin jus de la treille.

Une pile d'assiettes de vraie porcelaine de la Chine ¹, deux carafes de vin blanc, deux tartes, un plat d'œufs à la neige ², des gaufres, une jatte de confitures, sur une petite table couverte d'une nappe blanche, près du buffet, composaient le dessert de ce souper d'un ancien seigneur canadien. A l'un des angles de la chambre était une fontaine, de la forme d'un baril, en porcelaine bleue et blanche, qui servait aux ablutions de la famille. A l'angle opposé, une grande canevette ³, garnie de flacons carrés, contenant l'eau-de-vie, l'absinthe, les liqueurs de noyau, de framboises, de cassis, d'anisette..., pour l'usage journalier, complétait l'ameublement de cette salle.

Le couvert était dressé pour huit personnes. Une cuiller et une fourchette d'argent, enveloppées dans une serviette, étaient placées à gauche de chaque assiette, et une bouteille de vin léger à droite. Point de couteau sur la table pendant le service des viandes : chacun était muni de cet utile instrument, dont les Orientaux savent seuls se passer. Si le couteau était à ressort, il se portait dans la poche; si c'était, au contraire, un couteau-poignard, il était suspendu au cou, dans une gaine de maroquin, de soie, ou même d'écorce de bouleau, artistement travaillée et ornée par les aborigènes. Les manches étaient généralement d'ivoire avec des rivets d'argent et même en nacre de perles pour les dames.

^{1.} Aujourd'hui, on dit porcelaine de Chine.

^{2.} La maîtresse de maison s'amusait quelquefois, pendant l'hiver, à mystifier ses amis, en substituant un plat de belle neige, arrosée de quelques cuillerées de la vraie sauce jaune de cet excellent entremets, pour mieux servir à l'illusion. Bien entendu, après qu'on avait bien ri, le véritable plat d'œufs à la neige était substitué au premier, par trop froid pour les convives. (P. DE GASPÉ.)

^{3.} Conevette: petite cave ou coffre divisé en compartiments pour caser debout des flacons ou des bouteilles.

Il y avait aussi à droite de chaque couvert une coupe ou un gobelet d'argent de différentes formes et de différentes grandeurs: les uns de la plus grande simplicité, avec ou sans anneaux; les autres avec des anses; quelquesuns en forme de calice avec ou sans patte, ou relevés en bosses; beaucoup aussi étaient dorés en dedans.

Une servante, en apportant sur un cabaret le coup d'appétit d'usage, vint prévenir qu'on était servi...

Le menu du repas était composé d'un excellent potage (la soupe était alors de rigueur, tant pour le dîner que pour le souper) et d'un pâté froid, appelé pâté de Pâques, servi, à cause de son immense volume, sur une planche recouverte d'une serviette ou petite nappe blanche, suivant ses proportions. Ce pâté, qu'aurait envié Brillat-Savarin 4, était composé d'une dinde, de deux poulcts, de deux perdrix, de deux pigeons, du râble et des cuisses de deux lièvres : le tout recouvert de bardes de lard gras. Le godiveau de viandes hachées, sur lequel reposaient, sur un lit épais et mollet, ces richesses gastronomiques, et qui en couvrait aussi la partie supérieure, était le produit de deux jambons de cet animal que le juif méprise, mais que le chrétien traite avec plus d'égards. De gros oignons, introduits çà et là, et de fines épices complétaient le tout. Mais un point très important en était la cuisson, d'ailleurs assez difficile, car, si le géant crevait, il perdait alors cinquante pour cent de son acabit. Pour prévenir un événement aussi déplorable, la croûte de dessous, qui recouvrait encore de trois pouces les flancs du monstre culinaire, n'avait pas moins d'un pouce d'épaisseur. Cette croûte même, imprégnée du jus de toutes ces viandes, était une partie délicieuse de ce mets unique...

^{4.} Brillat-Savarin: écrivain français, auteur de la Physiologie du goût (1755-1826).

Heureux temps, où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles du ménage, aux ornements dispendieux des tables, chez les Canadiens ruinés par la conquête; où les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le cœur de ceux qui les habitaient!

Philippe de Gaspé.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. L'auteur commence par présenter dans ses grandes lignes le lieu de la scène; quels sont les traits distinctifs de cette salle à manger? — 4. Il décrit en premier lieu ce qui attire d'abord l'attention : en quels termes ? Faites ressortir la concision de la deuxième et de la troisième phrase où, sans nuire à la clarté, il a su accumuler les idées. Signalez, dans les dernières lignes, une légère négligence de style. Relevez-y aussi un trait humoristique. — 5. Puis vient le buffet. Comment l'auteur donne-t-il une idée de ses dimensions? de ses différentes parties? Montrez aussi qu'il a su fondre entre eux les divers éléments de cette description; qu'il évite la sécheresse et l'aridité d'une nomenclature par l'emploi de quelques images. Commentez étalait. Que signifie : tremper son vin? — 6. Pour compléter le tableau d'ensemble, P. de Gaspé énumère les objets de service, les mets délicats du dessert; étudiez la composition de la 1^{re} et de la 3^e phrase du 3^e alinéa. Le verbe composaient vous paraît-il être le mot propre? Pourquoi a-t-on employé de préférence le mot ablution? — 7. Les 4e et 5e alinéas, en traitant des différentes parties du couvert, nous renseignent en même temps sur les usages et les coutumes de nos ancêtres; indiquez en quoi ils différaient des usages actuellement reçus. L'auteur aime à faire des rapprochements spirituels, inattendus : relevez-en un dans le 4e alinéa. Dans ce même alinéa, une répétition inopportune rend le style moins rapide et moins harmonieux : quelle est-elle? - 8. Remarquez avec quelle dextérité P. de Gaspé décrit le pâté de Pâques. On sent le connaisseur qui n'ignore aucun des termes du vocabulaire de l'art culinaire (relevez-en quelques-uns). Comment a-t-il procédé dans cette description? Indiquez, dans le même paragraphe, une réflexion amusante et spirituelle. — 9. Il termine par une réflexion morale, tout à l'honneur de nos ancêtres : quelles qualités leur reconnaît-il? Ne suggère-t-il pas, par là-mème, un certain rapprochement? Appréciez l'emploi de l'épithète dans ornements dispendieux. — 10. Montrez que l'étude attentive de ce morceau nous apprend que P. de Gaspé était un fin observateur, qu'il était spirituel, qu'il aimait beaucoup les choses du passé.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que hospitalité, manche, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de plancher, potage, aborigène; des antonymes de meuble, aborigène; des homonymes de salle, lit. — 3. Trouvez le plus de noms possible se rapportant à l'idée générale exprimée par le mot meuble : a) Choses; b) Personnes. — 4. Si vous aviez à meubler une chambre vide, qu'y mettriezvous? Suggestions: Comment choisiriez-vous le papier de tenture (fond, dessins)? pourquoi? Quels ornements suspendus aux murs pour les décorer? quels tableaux? Quelles pièces du mobilier? de quelles formes? de quel bois? — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot repas: agapes, banquet, festin, gala, dînette, pique-mique, goûter, lunch, réveillon; mets, entremets, bouillon, potage, service, menu, carte; convié, convive, commensal.

Rédaction. — Décrivez votre salle à manger, en vous inspirant de la description ci-après, en ayant soin d'éliminer tous les détails communs aux autres salles à manger.

Une salle à manger

...Je les suivis dans la chambre, où un gai rayon de soleil pénétra en même temps que nous. C'était une antique pièce, servant à la fois de salon et de salle à manger, meublée de vénérables meubles d'autrefois et ornée de portraits de famille accrochés aux boiseries. Des pots de chrysanthèmes et de fuchsias jetaient leur note de jeunesse parmi ces vieilles choses sans en détruire l'harmonieuse quiétude.

André THEURIET, Sous bois.

50. Le lever du soleil

Extrait de l'Emile*, roman philosophique sur l'éducation (1762).

On voit le soleil s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes: à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant

on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace: le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée. qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux, en chœur, se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la lanqueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

Jean-Jacques Rousseau.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quels sont les signes précurseurs du soleil? — 4. A quelles comparaisons l'auteur a-t-il recours pour les décrire? -5. Comment voit-on qu'il suit attentivement ces phénomènes? -6. Relevez une négligence de style dans cette partie (répétition inconsciente). — 7. En quels termes J.-J. Rousseau décrit-il le lever du soleil? Comment montre-t-il que son apparition est soudaine? qu'elle est puissante? (Pour ce dernier cas, relevez une antithèse caractéristique.) Commentez les verbes s'efface et tombe. — 8. Quels sont les effets du lever de soleil sur les plantes? sur les oiseaux? Est-il vrai, pensez-vous, que le gazouillement des oiseaux est plus lent et plus doux le matin que dans le reste de la journée? -9. La vue de ce spectacle laisse une impression de lumière et une impression de fraîcheur; quels sont surtout les détails qui la produisent? - 10. Quels sentiments l'auteur a-t-il manifestés dans ce morceau? Relevez les termes qui les expriment. — 11. Montr que, dans cette description, l'auteur a procédé avec méthode; que

pour peindre le lever du soleil, l'aspect de la verdure, le chant des oiseaux, il a su choisir, parmi les formes, les mouvements, les couleurs et les sons, des détails précis, caractéristiques, propres à mettre en relief l'impression générale de lumière et de fraîcheur. Relevez à cet effet quelques expressions frappantes, originales.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que lever, fraîcheur, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de enchantement, annoncer; des homonymes de lever. — 3. Indiquez, par des exemples, les différentes acceptions du mot espace; le sens précis des mots ci-après se rapportant à la lumière : refléter, réfléchir, réfracter, rayonner, miroiter, scintiller. — 4. Expliquez les expressions qui suivent : lumière mate, diffuse, blafarde, chatoyante, étincelante, phosphorescente; le soleid de justice; la vérité est le soleil des intelligences; avoir sa place au soleil; rien de nouveau sous le soleil; le soleil luit pour tout le monde; le Roi-Soleil. — 5. Citez quelques épithètes pouvant caractériser le soleil; quelques nuances de couleurs que le ciel, les nuages, les objets peuvent prendre au moment du lever du soleil. — 6. Dites brièvement ce qu'il faut observer pour décrire le coucher du soleil.

Rédaction. — En imitant le plan et les procédés du texte ci-dessus, décrire un coucher de soleil que l'on a observé avec soin.

Dans le paysage ci-après, œuvre d'un peintre qui est à la fois coloriste, dessinateur, et d'un poète dont le cœur s'émeut et l'imagination s'enflamme en présence des vestiges du passé, on remarquera la beauté de la composition et l'art de choisir et d'arranger les mots.

Lever de soleil à Salzbourg

Dans la plaine de Salzbourg, le 24 au matin (septembre 1833), le soleil parut à l'est des montagnes que je laissais derrière moi; quelques pitons de rochers à l'occident s'illuminaient de ses premiers feux extrêmement doux. L'ombre flottait encore sur la plaine moitié verte, moitié labourée, et d'où s'élevait une fumée, comme la vapeur des sueurs de l'homme. Le château de Salzbourg, accroissant le sommet du monticule qui domine la ville, incrustait dans le ciel bleu son relief blanc. Avec l'ascension du soleil, émergeaient, du sein de la fraîche exhalaison de rosée, les avenues, les bosquets de bois, les maisons de briques rouges, les chaumières crépies d'une chaux éclatante, les tours du moyen âge balafrées et percées, vieux champions du temps, blessés à la tête et à la poitrine, restés seuls debout sur le

champ de bataille des siècles. La lumière automnale de cette scène avait la couleur violette des veilleuses, qui s'épanouissent dans cette saison et dont les prés de la Salza étaient semés. Des bandes de corbeaux, quittant les lierres et les trous des ruines, descendaient sur les guérets; leurs ailes moirées se glaçaient de rose au reflet du matin.

CHATEAUBRIAND, Mémoires d'outre-tombe.

51. Les Rogations

Extrait du Génie du christianisme (1802).

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines, pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le elergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de curé; et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des

^{1.} Ceux qui entrent ... de ce royaume des douleurs : solécisme aujourd'hui.

peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Evangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter: "Mes enfants, mes chers enfants"; et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant: "Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront et vous entendront avec joie." L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue de chars rustiques; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Etonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux et s'arrêtent à quelque distance pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré Celui qui dirige le soleil et

^{2.} Saint Jean Chrysostome: l'un des Pères de l'Eglise grecque, évêque de Constantinople, mérita par son éloquence le surnom de Chrysostome, c'est-à-dire bouche d'or (347-407).

qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que ramènent chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre et les plantes croître et se développer; des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours, et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux.

CHATEAUBRIAND.

ANALYSE DU TEXTE

1. - Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? — 2. Quel but s'est proposé Chateaubriand en l'écrivant? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Relevez une proposition qui résume tout le premier alinéa. — 5. Par quels procédés de style l'auteur a-t-il pu donner une idée du mouvement causé par l'appel des cloches? — 6. Faites ressortir la variété et la précision des verbes du premier alinéa qui expriment cependant une même action. Justifiez aussi la place occupée par les différentes propositions de ce même alinéa. — 7. Pourquoi ces villageois s'assemblent-ils dans le cimetière de la paroisse? — 8. Exprimez en termes plus simples la phrase : Il est établi ... douleurs. - 9. Relevez, dans le 3º alinéa, deux périphrases et justifiez leur emploi. - 10. D'où provenait surtout le secret de l'éloquence du vénérable pasteur? - 11. Indiquez le parcours suivi par la procession. Qu'est-ce qui ouvre la marche? Qu'est-il dit des arbres? des oiseaux? — 12. Qu'est-ce que pourrait entendre un témoin de ce spectacle champêtre? - 13. Pourquoi chacun retourne-t-il à son ouvrage, la procession terminée? — 14. Quel sentiment anime tous ces bons villageois? Chateaubriand l'a exprimé de trois manières différentes : indiquez-les. - 15. Qu'estce qui fait la beauté de l'expression assis non loin des tombeaux? -16. Montrez l'unité de composition de ce morceau. — 17. Relevez dans le texte les termes qui expriment les traits du caractère du pasteur. — 18. Par quoi se distinguent ces villageois? — 19. Outre

le souffle très chrétien qui l'anime, ce morceau est encore remarquable par l'emploi de nombreuses périphrases (citez les principales en montrant qu'elles sont bien adaptées au sujet); par l'harmonie des mots : rien de rude, pas de heurt, aucune dissonance marquée (signalez les passages les plus caractéristiques), — Découpez la dernière phrase. — 20. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que clergé (latin clericatus), presbytère, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de hameau, exhortation, char. — 3. Expliquez les expressions ci-après: c'est le coq du village; à gens de village, trompette de bois; cet homme est bien de son village; il ne faut pas se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village. — 4. Faites une liste des noms de groupes, de personnes, d'objets, etc., qui paraissent dans une procession de la Fête-Dieu. — 5. Quelles sont les épithètes qui conviendraient pour caractériser la marche d'une procession? le défilé d'une troupe?

Rédaction. — a) Développez en quelques lignes l'idée qui suit : On ne voyait partout que bannières et banderoles.

- b) Décrivez la procession de la Fête-Dieu, telle qu'elle a lieu dans votre localité.
- c) Comparez ce défilé de paysans en prière avec le défilé de la noce décrit par Flaubert, N. 53.

52. La fenaison

Extrait de Chez nous (1914).

Dans cette page, l'auteur s'attache moins à décrire la fenaison qu'à rappeler dans une langue savoureuse et pleine de fraîcheur quelques souvenirs de son enfance.

Les termes locaux de cette lecture, soulignés par l'auteur luimême, sont accompagnés d'un astérisque.

Ah! on vous le retournait, le foin mûr! on vous le faisait danser, au bout de la fourche! C'était, dans l'air, un vol de brindilles qui s'éparpillaient.

Vite fatigués, cependant, nous ne tardions guère, pendant que le fanage se continuait, à rejoindre la Grise, dételée et à l'ombre sous un arbre. Nous avions cent autres choses à faire: la clôture à sauter, la grand'charrette* à faire balancer sur ses deux roues, des framboises à manger, des petites merises¹ à cueillir, des papillons à attraper, des mulots à dénicher, des poissons à pêcher... Car, sous un certain petit pont — que je revois encore — un ruisseau d'eau claire courait sur des roches, et il y avait tout plein de petits poissons d'argent; nous les seinions *² avec nos chapeaux de paille, lesquels en étaient tout rafraîchis.

La matinée passait, et nous nous apercevions que, dans le grand champ, au lieu des petites meules arrondies çà et là, il n'y avait plus qu'une jonchée de foin qui séchait au soleil et sentait bon.

Les faneurs revenaient vers nous. Au clocher lointain sonnait l'Angélus de midi.

Gédéon se découvrait :

"L'ange du Seigneur annonça à Marie..."

Et nous répondions, tournés vers l'église, dont on apercevait, par-dessus le Coteau de Roches, la croix fleurie et le coq brillant au soleil...

A la tombée du jour, la dernière charge prenait le chemin du village. Et c'est donc sur un voyage de foin que nous revenions du champ.

Cette dernière manière de voyager en grand'charrette* est, en vérité, la plus recommandable. Vous disparaissez presque dans le bon foin, et le plus dur cahotement se transforme, sur cette couche molle et fléchissante, en un bercement qui vous endort.

Adjutor RIVARD.

^{1.} Des petites merises: cette expression forme une sorte de nom composé (voir Gramm. Leçons, Nº 692). Les petites merises sont les fruits du cerisier de Pennsylvanie, appelé communément petit merisier.

^{2.} Seinions: prenions avec nos chapeaux qui faisaient l'office de seines. La seine est une sorte de filet de pêche.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. En quels termes l'auteur décrit-il le fanage? Relevez, dans le premier alinéa, un gallicisme qui rend l'idée avec plus de force. Commentez retournait, faisait danser, vol de brindilles. — 4. Comment l'auteur montre-t-il que lui et ses compagnons d'enfance aimaient à varier leurs occupations? Appréciez l'expression tout plein de. — 5. A midi, quel aspect présentait la prairie? Commentez jonchée de foin. — 6. Si un peintre avait à représenter, d'après le texte, le tableau de l'Angélus, quels seraient les éléments de ce tableau? — 7. Remplacez voyage de foin par une autre expression. — 8. Quels sont, d'après l'auteur, les agréments d'un voyage sur une charge de foin? Montrez la précision de disparaissez, couche fléchissante. — 9. Qu'est-ce qui contribue à donner à cette page la couleur locale?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que fenaison, pêcher (verbe), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes et des antonymes de éparpiller. — 3. Le mot fenaison éveille dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les noms qui les désignent. — 4. Le croquis qui suit est-il précis? Dites pourquoi. "En plein soleil, à trente pas, j'aperçus alors un large fond de pantalon blanc, un large dos de gilet brun dessanglé, un panama qui devait cacher une tête et deux bras de chemise tendus vers l'eau." (René Bazin, Une tache d'encre.)

Rédaction. — a) Décrire, à volonté, une scène de la fenaison que l'on a observée avec soin. (Indiquer d'abord le cadre, c'estaddire la situation de la prairie, son étendue, son aspect général, puis les actions, et terminer par une impression d'ensemble.)

b) Raconter une partie de pêche à laquelle on a assisté.

Lecture

Lire, dans les Gouttelettes de Pamphile Lemay, le sonnet Le Sanctus à la maison, qui commente une peinture de Charles Huot.

53. Une noce normande

Extrait de Madame Bovary*, roman (1857).

Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin, de Goderville, de Normanville et de Carry. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommodé avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie: bientôt la barrière s'ouvrait: c'était une carriole qui entrait. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court et vidait son monde qui sortait de tous côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos avec des épingles, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot, dans la robe blanche de la première communion, rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze à seize ans, leur cousine ou leur sœur aînée sans doute, rougeaude,

ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leurs positions sociales différentes, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habitsvestes: — bons habits, entourés de toute la considération d'une famille et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuivre à la visière; habitsvestes très courts, avant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux et dont les pans semblaient avoir été coupés à même, en un seul bloc, par la hache d'un charpentier. Quelques-uns encore (mais ceuxlà. bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près; quelques-uns même qui s'étaient levés dès l'aube, n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez ou le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies.

La mairie se trouvant à une demi-lieue de la ferme, on s'y rendit à pied et l'on revint de même, une fois la cérémonie faite à l'église. Le cortège, d'abord uni comme une seule écharpe de couleurs, qui ondulait dans la campagne, le long de l'étroit sentier serpentant entre les blés verts, s'allongea bientôt et se coupa en groupes différents qui s'attardaient à causer. Le ménétrier allait en tête avec son violon empanaché de rubans à la coquille, les mariés ensuite, les parents, les amis, tout au hasard, et les enfants restaient derrière, s'amusant à arracher les clochettes des brins d'avoine ou à jouer entre eux, sans qu'on les vît...

FLAUBERT.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Enumérez les différentes voitures des conviés. Ceux-ci étaient-ils nombreux? Que remarquez-vous sur l'emploi des expressions secoués dur ... s'arrêtait court? Pourquoi l'auteur décrit-il l'arrivée d'une voiture, en particulier? Que faisaient les gens en descendant? - 4. En quels termes parle-t-il du costume des dames? Justifiez l'emploi du mot gamins. Pourquoi les enfants ne semblaient-ils pas à l'aise dans leurs habits? Comment l'auteur dépeint-il la fillette? Quels étaient les divers costumes des hommes? Ce deuxième paragraphe ne renferme-t-il pas une gradation? Justifiez la comparaison des chemises à des cuirasses. — 5. Que dit Flaubert des physionomies? Expliquez: les oreilles s'écartaient des têtes, balafres en diagonale, marbrait de plaques roses. — 6. Remarquez la manière dont l'auteur décrit le cortège. Dans quel ordre a lieu ce défilé? — 7. Montrez la justesse de la comparaison : uni comme une seule écharpe de couleurs; la précision des verbes ondulait et serpentant. Expliquez: empanaché de rubans, clochettes de brins d'avoine. - 8. Comment s'explique l'inégale étendue des deux parties de ce morceau? — 9. Montrez le pittoresque de cette description. Les détails fournis sont-ils caractéristiques? Vous paraissent-ils exacts? Pourquoi? — 10. Flaubert recherchait surtout la perfection de la forme. Ainsi cette page, comme beaucoup d'autres de ses ouvrages, est remarquable par la précision des termes et l'harmonie des cadences. Citez quelques passages caractéristiques. — 11. Quel est, selon vous, le sentiment qui domine chez l'auteur quand il décrit cette scène? A quoi paraît-il s'attacher surtout? Relevez quelques expressions malicieuses, quelques comparaisons amusantes. - 12. Quelle est votre impression à la lecture de ce morceau?

^{1.} Echarpe: large bande d'étoffe que l'on porte soit en sautoir, soit en ceinture.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que char, chaîne, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de convié, gamin, incommodé, cortège, noce. — 3. Décomposez épiderme et trouvez six mots ayant le même préfixe. — 4. Enumérez: 1° différentes sortes de voitures; 2° les principales parties d'une voiture; 3° les principaux articles de l'habillement d'un homme. — 5. Expliquez les expressions qui suivent: faire claquer son fouet, le fouet de la satire, n'être pas à la noce, fouetter son chien.

Rédaction. — a) Décrire, en un paragraphe, le départ d'une voiture.

b) Décrire l'arrivée des élèves dans la cour de récréation.

Comparez le défilé des conviés du texte ci-dessus au défilé de la procession des Rogations décrit par Chateaubriand, N. 51.

54. Le tilleul

Le sujet est ici traité du point de vue poétique. C'est un modèle du genre où l'auteur brode sa description, sans viser à être complet ni même exact. Bien différente serait une description scientifique où l'on indiquerait, en particulier, la famille, les dimensions et l'habitat de l'arbre en question, la qualité et l'usage de son bois, de ses fleurs, etc.

Le tilleul est la poésie intime de la forêt. L'arbre, tout entier, a je ne sais quoi de tendre et d'attirant; sa souple écorce, grise et embaumée, saigne à la moindre blessure; en hiver, ses pousses sveltes s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un bruissement doux comme une caresse.

Allez vous reposer sous son ombre par une belle après-midi de juin, et vous serez pris comme par un

LE TILLEUL

charme ¹. Tout le reste de la forêt est assoupi et silencieux; à peine entend-on, au loin, un roucoulement de ramier; la cime arrondie du tilleul, seule, bourdonne dans la lumière. Au long des branches, les fleurs d'un jaune pâle s'ouvrent par milliers et, dans chaque fleur, chante une abeille. C'est une musique aérienne, joyeuse, née en plein soleil, et qui filtre peu à peu jusque dans les dessous assombris où tout est paix et fraîcheur. En même temps, chaque feuille distille une rosée mielleuse qui tombe sur le sol en pluie impalpable, et, attirés par la saveur sucrée de cette manne, tous nos grands papillons des bois tournoient lentement dans cette demi-obscurité, comme de magnifiques fleurs ailées.

C'est surtout pendant les nuits d'été que la magie des tilleuls se révèle dans toute sa puissance : au parfum des prés mûris, la forêt mêle de balsamiques odeurs. Le promeneur anuité qui traverse les longues avenues et à qui le vent apporte l'odeur de tilleuls se forge, s'il est jeune, quelque idéale chimère et, s'il est vieux, repense avec attendrissement aux heures d'or de sa jeunesse.

André THEURIET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Les différents aspects que présente le tilleul dans la description du premier alinéa ne sont pas simultanés: montrez-le. — 4. L'auteur se contente des traits caractéristiques (les énumérer); pourquoi? A quels sens fait-il appel dans cette description? — 5. Que signifie: son écorce saigne? ses pousses s'empourprent? — 6. Pour quelles raisons A. Theuriet aime-t-il à venir,

^{1.} Charme (1. carmen, chant, incantation, c'est-à-dire emploi de paroles magiques): influence qu'exerçait le magicien par la vertu d'une prétendue science mystérieuse. Au figuré, grand agrément, attrait puissant qui a la force de captiver, d'entraîner.

par une belle après-midi de juin, se reposer sous le tilleul? -37. Quel contraste établit-il entre le tilleul et les autres arbres de la forêt? - X8. Expliquez: la cime bourdonne dans la lumière, chaque feuille distille une rosée mielleuse. - X9. En quels termes l'auteur exprime-t-il que le bourdonnement des abeilles butinant sur la cime arrive jusqu'à lui? En écoutant ce bourdonnement, il a l'esprit hanté par l'image d'une source; quelles sont les expressions qui l'indiquent? - \$10. A quoi fait allusion l'expression: cette manne? — N1. Relevez les mots du second alinéa qui montrent que le seuillage du tilleul est assez épais. — 12. Pourquoi la magie du tilleul est-elle encore plus grande les nuits d'été? — 13. L'auteur n'indique-t-il pas quelques effets de ce pouvoir enchanteur sur les âmes qui, comme la sienne, sont sensibles aux beautés et à la poésie de la nature? - 14. Commentez : idéale chimère, heures d'or de sa jeunesse. - 15. Quel sentiment manifeste surtout A. Theuriet dans ce morceau? Relevez les mots qui l'expriment,

EXERCICES

Vocabulaire.— 1. Cherchez les mots de la même famille que poésie, cœur (latin cor), et donnez-en la signification.—72. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de souple, svelte, bruissement, ombre; des homonymes de forêt, charme, manne, anuité, jeune; des antonymes de embaumer, assombrir.—33. Trouvez deux adjectifs dérivés de saveur, odeur, digestion.—4. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot arbre: écorce ou liber, aub er, cœur, moelle, cime, rameau, souche; copeau, planure, raboture (non ripe), éclat, écharde (non échappe), dosse, planche, latte, chevron, madrier, bûche, bille, rondin, billette, fagot, bourrée, ramée, branchage, fascine, brindille, broutille; bois en grume, bois pelard, hois équarri, bois de chauffage (non bois de corde), bois tendre (non bois mou), bois dur, bois franc (ces deux derniers ne sont pas synonymes); couper l'arbre pour avoir le fruit; on verra de quel bois il se chauffe.—5. Trouvez les verbes et les épithètes que l'on peut employer pour décrire une fleur, depuis le moment où elle boutonne jusqu'au moment où elle tombe.

Rédaction. — Décrire un arbre (érable, sapin, etc.) dont on a observé avec soin d'abord la forme générale, puis les différentes parties.

Au texte de Theuriet, il serait intéressant de comparer la description ci-après dont la vigueur, le relief frappent dès le premier abord. Remarquez que l'auteur y évite la sécheresse par la personnification des hêtres et l'évocation d'une légende, et que, de plus, un heureux choix de termes énergiques, de comparaisons saisissantes, donne à son style une singulière puissance.

Les hêtres de la vallée d'Ossau

Des hêtres monstrueux soutiennent ici les pentes: aucune description ne peut donner l'idée de ces colosses rabougris, hauts de huit pieds, et que trois hommes n'embrasseraient pas. foulée par le vent qui rase la côte, la sève s'est accumulée en rameaux courts, énormes, entrelacés et tordus; tout bosselés de nœuds, déformés et noircis, ils s'allongent et se replient bizarrement, comme des membres boursouflés par une maladie et distendus par un effort suprême. On voit, à travers l'écorce crevée, les muscles végétaux s'enrouler autour du tronc et se froisser comme des membres de lutteurs. Ces torses trapus, demi-renversés, presque horizontaux, penchent vers la plaine: mais leurs pieds s'enfoncent dans les rocs par de telles attaches qu'avant de rompre cette forêt de racines, on arracherait un pan de montagne. Quelques troncs, pourris par l'eau, s'ouvrent hideusement éventrés; chaque année, les lèvres de la plaie s'écartent; ils n'ont plus forme d'arbres; ils vivent pourtant. invincibles à l'hiver, à la pente et au temps, et poussent hardiment dans l'air natal leurs jeunes rameaux blanchâtres. Le soir, lorsqu'on passe dans l'ombre près des têtes tourmentées et des troncs béants de ces vieux habitants des montagnes, si le vent froisse leurs branches, on croirait entendre une plainte sourde, arrachée par un labeur séculaire: ces formes étranges rappellent les êtres fantastiques de l'antique mythologie scandinave. On songe aux géants emprisonnés par le destin entre des murs qui tous les jours se resserrent, les plojent, les rapetissent, et. après mille ans de tortures, les rendent à la lumière, furieux, difformes et nains.

TAINE, Voyage aux Pyrénées.

55. Les forêts agitées par le vent

Extrait des Harmonies de la nature (1796).

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés, et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure!

Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacune a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions... Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent; il a vécu dans un autre siècle.

Ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes, mais des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois sont des charmes que je préfère aux plus brillants accords: mon âme s'y abandonne; elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leurs

^{1.} Retroussis: revers, dessous des feuilles.

cimes vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir : ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone 2, un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

ANALYSE DU TEXTE

Nouelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Pourquoi l'auteur commence-t-il par une interrogation? — 4 Il indique ensuite les circonstances de lieu du paysage qu'il va décrire: quelles sont-elles? — 5. Quelles nuances de couleurs a-t-il notées dans ces plantes qui ondulent? — 6. Montrez quel rapport existe entre ondulations et mer agitée. A quoi correspondent respectivement fleurs et verdure? — N.7. Quel est l'effet du vent sur les arbres? — 8. Bernardin de Saint-Pierre ne se contente pas des traits généraux du paysage; il entre dans le détail, il décrit avec une précision remarquable l'aspect particulier que prend chaque espèce d'arbre. Montrez que l'ordre de cette description laisse voir chez l'auteur le souci de créer des contrastes. Commentez les épithètes et les verbes employés. Montrez aussi la justesse des expressions: haute pyramide, feuillage mobile, longue chevelure. Faites ressortir les rapports existant entre élastique et balance, agite et mobile, flotter et chevelure. — 9. Expliquez: Ils semblent animés de passions. — 40. Relevez un contraste à la fin du deuxième alinéa. Pourquoi ce vieux chêne ne prend-il pas part aux agitations de son voisinage? — 11. Quels sont les deux principaux éléments de l'harmonie de la forêt? — 12. D'après le texte, quelles seraient les

^{2.} Dodone: ancienne ville d'Epire (Grèce), aujourd'hui Albanie, où se trouvait un temple de Jupiter entouré d'une forêt de chênes. Les bruissements de ces arbres étaient interprétés comme des oracles par le paganisme.

caractéristiques de ce murmure du vent dans les arbres? — 13. Dans ce passage, l'auteur a encore grandement recours aux antithèses : relevez-en quelques-unes. — 14. En quels termes Bernardin de Saint-Pierre exprime-t-il qu'il aime et goûte les spectacles de la nature? Quelles impressions font-ils naître en lui? (Relevez les termes qui les manifestent.) La vue de ces beautés lui rappelle-t-elle la grandeur et la bonté de Dieu, leur auteur? De ce point de vue, comparez ce morceau à la finale de celui de Chateaubriand, N. 34. - 15. Ouel souhait forme-t-il en terminant? Quels sentiments y manifeste-t-il? - 16. Montrez que l'auteur a senti la vie intime et mystérieuse de la forêt (par quoi se révèle cette vie? Se rappeler que l'auteur a écrit ailleurs : le mouvement est l'expression de la vie); il a prêté aux arbres des passions et des sentiments (en quels passages?). — 17. Mais ses ineffables rêveries ne l'empêchent pas de peindre un tableau admirablement fidèle; c'est qu'il a d'abord observé avec soin le paysage (citez quelques détails qui le prouvent); qu'ensuite il a su employer le terme propre (relevez quelques termes du vocabulaire de la botanique, quelques verbes remarquables de précision, quelques nuances de couleurs, de sons) et souvent le mot qui fait image (donnez quelques exemples).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que vent, accord, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de majestueux, courber, ineffable, rêverie; des homonymes de fête, corps. — 3. Trouvez dix mots ayant le même préfixe que monotone. — 4. Indiquez, par des exemples, les diverses acceptions de balancer. — 5. Par quels noms exprimeriez-vous le bruit des feuilles agitées? — 6. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot vent: brise, zéphire, aquilon, bise, auton, rafale, bourrasque, coup de vent, trombe, typhon, cyclone, vent alizé, mousson, mistral, siroco, simoun; saute de vent; au gré des vents; sous le vent; il tourne à tout vent; quel bon vent vous amène?; avoir vent de quelque chose; petite pluie abat grand vent; il faut laisser courir le vent par-dessus les tuiles. — 7. Citez quelques épithètes pouvant caractériser le vent; des verbes exprimant ses effets.

Rédaction. — a) Décrire, d'une manière humoristique, un homme courant après son chapeau que le vent vient d'emporter (un paragraphe).

b) Décrire, en quelques lignes, un champ de blé agité par le vent.

Lecture

Lire A travers les vents, le premier recueil de vers de Robert Choquette.

56. Le torrent du Gave

Extrait du Voyage aux Pyrénées (1858).

Ces eaux des montagnes ne ressemblent pas à celles des plaines: rien ne les souille; elles n'ont jamais pour lit que le sable et la pierre nue. Si profondes qu'elles soient, on peut compter leurs cailloux bleus: elles sont transparentes comme l'air. Un fleuve n'a d'autre diversité que celle de ses rives; son cours régulier, sa masse donnent toujours la même sensation : au contraire, le Gave est un spectacle toujours changeant; le visage humain n'a pas d'expressions plus marquées et plus différentes. Quand l'eau dort sous les roches, verte et profonde, ses yeux d'émeraude 1 ont le regard perfide d'une naïade 2 qui fascinerait le passant pour le noyer; puis la folle qu'elle est bondit en aveugle à travers les roches, bouleverse son lit, se soulève en tempête d'écume, se brise, impuissante et furieuse, contre le bloc qui l'a vaincue. Trois pas plus loin, elle s'apaise et vient frétiller a capricieusement près du rebord en remous changeants, diaprée 4 de bandes claires et sombres, se tordant comme une couleuvre voluptueuse. Quand la roche de son lit est large et polie, elle s'y étale, veinée de rose et d'azur, souriante, offrant sa grâce unie à toute la lumière du soleil. Sur les herbes courbées, elle file silencieuse en lignes droites et tendues comme un faisceau de joncs, avec l'élan et la vélocité d'une truite

^{1.} D'émercude: d'une belle couleur verte.

^{2.} Naïade : dans la mythologie, divinité qui habitait les rivières ϵ' les sources.

^{3.} Frétiller: se remuer, s'agiter par mouvements vifs et courts.

^{4.} Diaprée: variée, nuancée.

poursuivie. Lorsqu'elle tombe en face du soleil, on voit les couleurs de l'arc-en-ciel trembler dans ses filets de cristal, s'évanouir, reparaître, ouvrage aérien, sylphe ⁵ de lumière, auprès duquel une aile d'abeille paraît grossière, et que les doigts des fées n'égaleraient pas. De loin, le Gave entier n'est qu'un orage de chutes argentées, coupées de nappes bleues, splendides. Jeunesse fougueuse et joyeuse, inutile et poétique; demain cette eau troublée recevra les égouts des villes et les quais de pierres emprisonneront son cours pour le régler.

TAINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Montrez que Taine, dans la description de ce torrent, a d'abord recours au contraste. — 5. Par quel détail a-t-il fait ressortir la limpidité de ses eaux? — 6. Dans la 3e phrase : Un fleuve ..., indiquez comment l'auteur a exprimé les mêmes idées sous des formes différentes. -7. Pour prouver que le Gave est un spectacle toujours changeant, il le décrit dans sept de ses aspects successifs : indiquez-les. -8. Afin de rendre cette description plus vivante, il anime l'eau de la source et du ruisseau, lui prête des actions qui rappellent l'activité humaine, en un mot il la *personnifie*; relevez les termes caractéristiques de cette personnification. — 9. En quels termes parle-t-il de la source? Quelles idées ajoute le complément d'émeraude? Justifiez l'emploi de l'épithète perfide. Montrez toute la précision du verbe fascinerait. — 10. Comment l'auteur décrit-il les luttes du ruisseau contre les roches? Pourquoi, dans l'expression: impuissante et furieuse, l'épithète furieuse est-elle placée la dernière? — 11. La phrase: Trois pas plus loin ... ne forme-t-elle pas un contraste avec celle qui la précède? Expliquez les mots suggestifs qu'elle renferme. — 12. Quel est l'aspect de l'eau lorsque la roche de son lit est large et polie? Commentez: s'y étale, veinée, souriante. — 13. Dans la phrase qui suit, justifiez l'emploi des épithètes silencieuse et poursuivie. — 14. Taine se plaît à voir tomber cette eau en face du soleil, pourquoi? Montrez la précision et la beauté des expressions: trembler dans ses filets de cristal, s'évanouir,

^{5.} Sylphe: prétendu génie qui, selon la mythologie, habitait l'air.

reparaître. — 15. Après avoir décrit les multiples aspects du Gave vu de près, l'auteur, avant de le quitter, le présente vu de loin : en quels termes ? Montrez que cette dernière description résume la première. Quel mot indique l'impression de l'auteur ? — 16. Quelle réflexion fait-il en terminant ? Justifiez l'emploi des épithètes qui s'y trouvent. — 17. Pour résumer cette analyse, on peut dire que cette page est surtout remarquable par l'intensité de vie qui y règne, par un relief incomparable, par la précision des termes, par le pittoresque des images et de ces expressions emporte-pièce que Taine avait le don de créer. Comment a-t-il obtenu cette intensité de vie ? Relevez les expressions qui vous ont le plus frappé dans l'étude de ce morceau.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que onde, eau (latin aqua), et donnez-en la signification. — 2. Îndiquez, avec leur sens précis, des synonymes de perfide, fasciner, vélocité; des antonymes de furieux, transparent, poli. — 3. Expliquez les expressions ci-après: à fleur d'eau, au fil de l'eau, à la dérive, le tirant d'eau; il a mis de l'eau dans son vin; il se noierait dans un verre d'eau; faire venir l'eau à la bouche; c'est un coup d'épée dans l'eau; il n'y a pire eau que l'eau qui dort; si on l'envoyait à la rivière, il n'y trouverait point d'eau. — 4. Cherchez les verbes qui pourraient exprimer le mouvement de l'eau d'une source, d'un ruisseau; les épithètes qui conviendraient à cette eau même; le nom des choses qu'il est possible de rencontrer sur les bords d'un ruisseau.

Rédaction. — a) En un premier paragraphe, décrivez une source que vous avez observée avec soin; dans un deuxième, dites les impressions qu'elle vous a causées et les réflexions qu'elle a fait naître en vous.

b) Vous êtes assis sur le bord d'un ruisseau; décrivez ce que vous voyez, ce que vous entendez, ce que vous ressentez.

Distinguez, dans le morceau qui suit, la part de l'observation et celle de l'interprétation; puis relevez les termes qui indiqueraient une certaine recherche dans l'expression.

La source

Moelleusement sise en un creux de mousse, ou enchâssant son cristal dans une fine sertissure de pierre, discrète, mystérieuse, le plus souvent voilée d'herbes ou de feuilles, la source constitue certainement l'une des merveilles du monde matériel.

Elle est belle jusque dans son nom. — Il y a en effet, dans ce mot de source, de fontaine, comme une note de musique caressante, délicieuse à l'infini : si belle que les poètes de tous les temps l'ont célébrée en strophes exquises et que les artistes n'ont pu s'empêcher de lui prêter une âme vivante, de la diviniser...

La source est belle, — et elle est discrète.

Rien n'annonce sa présence, si ce n'est ces taches blondes, ces lamelles d'or, dont le soleil, en s'infiltrant à travers les ramures, parsème son onde ou ces lambeaux d'azur que le firmament y laisse choir; si ce n'est aussi son murmure incessant, ce rire clair, perlé, si mélodieux, si berceur, que le rossignol qui vient s'y mirer et s'y baigner, qui vient y boire et diamanter son duvet de ses gouttes argentines, que le rossignol le prend, ce doux gazouillis des fontaines, pour un écho charmant de sa propre chanson.

Henri D'ARLES, Pastels.

57. Une nuit en mer

Extrait de Mon Frère Yves, roman (1883).

L'auteur, officier de marine sur un vaisseau qui navigue à travers des récifs dangereux de la mer de Corail, vient de prendre le quart, c'est-à-dire le service de veille à bord pour quatre heures consécutives. En religion, il était protestant.

La nuit est claire et délicieuse... Le temps du quart se passe à veiller au milieu de ces grandes paix étranges des mers australes.

Tout est d'un bleu vert, d'un bleu nuit, d'une couleur de profondeur ; la lune, qui se tient d'abord très haut, jette sur la mer des reflets qui dansent, comme si partout, sur les immenses plaines vides, des mains mystérieuses agitaient sans bruit des milliers de petits miroirs.

^{1.} Couleur de profondeur: couleur que présentent les eaux profondes, bleu à la fois sombre et limpide.

Les demi-heures s'en vont l'une après l'autre, tranquilles, la brise égale, les voiles très légèrement tendues. Les matelots de quart, en vêtement de toile, dorment à plat pont 2, par rangées, couchés sur le même côté tous, emboîtés les uns dans les autres, comme des séries de momies blanches 3.

A chaque demi-heure, on tressaille en entendant la cloche qui vibre; et alors deux voix viennent de l'avant du navire, chantant l'une après l'autre, sur une sorte de rythme lent: "Ouvre l'œil au bossoir... tribord !" dit l'une. "Ouvre l'œil au bossoir... bâbord !" répond l'autre.

On est surpris par ce bruit qui paraît une clameur effrayante dans tout ce silence, et puis les vibrations des voix et de la cloche tombent, et on n'entend plus rien.

Cependant la lune s'abaisse lentement, et sa lumière bleue se ternit; maintenant elle est plus près des eaux et y dessine une grande lueur allongée qui traîne.

Elle devient plus jaune, éclairant à peine comme une lampe qui meurt.

Lentement elle se met à grandir, grandir, démesurée, et puis elle devient rouge, se déforme, s'enfonce, étrange, effrayante. On ne sait plus ce qu'on voit; à l'horizon, c'est un grand feu *terne*, sanglant. C'est trop grand pour être la lune, et puis maintenant des choses lointaines se dessinent devant en grandes ombres noires: des tours

^{2.} A plot pont: terme de marine qui signifie : couchés sur le pont du navire,

^{3.} Momies blanches: momies, allusion à leur posture et à leur immobilité; blanches, ces matelots sont vêtus de toile blanche.

^{4.} Bossoir: pièce de bois qui sert à manœuvrer les ancres. Ces hommes s'interpellent ainsi pour montrer qu'ils veillent l'un et l'autre.

^{5.} Tribord: le côté droit du navire, quand on regarde de l'arrière à l'avant; bâbord (on prononce babor), le côté gauche.

colossales, des montagnes éboulées, des palais, des Babels!

On sent comme un voile de ténèbres s'appesantir sur les sens ; la notion du réel est perdue. Il vous vient comme l'impression de cités apocalyptiques , de nuées lourdes de sang, de malédictions suspendues. C'est la conception des épouvantes gigantesques, des anéantissements chaotiques, des fins de monde ...

Une minute de sommeil intérieur qui vient de passer, malgré toute volonté, un rêve de dormeur debout qui s'est envolé très vite.

Mirage 9!... A présent, c'est fini, et la lune est couchée. Il n'y avait rien là-bas que la mer infinie et les vapeurs errantes, annonçant l'approche du matin; maintenant que la lune n'est plus derrière, on ne les distingue même pas. Tout vient de s'évanouir, et on retrouve la nuit, la vraie nuit, toujours pure et tranquille.

Ils sont bien loin de nous, ces pays de l'Apocalypse, car nous sommes dans la mer de Corail ¹⁰, sur l'autre face du monde, et il n'y a rien ici que le cercle immense, le miroir illimité des eaux...

Pierre Loti.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. L'auteur, dans la première phrase, dit que la nuit est claire; montrez que la suite du morceau le prouve bien. — 4. Qu'est-ce qui trouble seulement le calme de cette nuit? Pourquoi ce bruit paraît-il une clameur effrayante? — 5. Commentez les

^{6.} Les sens s'engourdissent et le sommeil vient.

^{7.} Apocalyptiques: qui rappellent celle que saint Jean a décrite dans l'Apocalypse.

^{8.} Dans ce passage, l'auteur note d'une manière précise l'espèce de cauchemar qui précède le sommeil.

^{9.} C'est un mirage, une illusion.

^{10.} Mer de Corail: une partie de l'Océan Pacifique.

deux passages pittoresques où il est question des reflets de la mer et de la posture des matelots de quart; montrez la précision des termes et justifiez les comparaisons qu'ils renferment. — 6. Remarquez quelques constructions propres à l'auteur : de ces grandes paix; la brise égale, les voiles ... tendues (Que remarquez-vous sur ces expressions?); couchés sur le même côté tous (rétablissez ce membre de phrase dans sa forme ordinaire). - 7. Quels aspects présente successivement la lune en se rapprochant des flots? -8. Remarquez comment l'auteur a su représenter d'une manière précise un fait vague, très difficile à observer et par suite à décrire : le passage de l'état de veille à l'état de sommeil. Suivez mot à mot cette description pour voir comment s'opère d'une manière insensible cette transformation. — 9. Expliquez cette expression: des choses lointaines se dessinent ... - Comment l'auteur a-t-il exprimé cette idée : on sent les sens s'engourdir? Justifiez la comparaison dont il se sert pour cela. — 10. Que remarquez-vous dans la construction de l'alinéa: Une minute de sommeil ...? Justifiez l'emploi de l'épithète intérieur, de l'expression s'est envolé. -11. En quels termes l'auteur fait-il connaître que ces visions étranges n'étaient qu'une illusion d'optique et d'imagination? — 12. Comment lui apparaît la nuit lorsque la lune est couchée? - 13. Quelle réflexion fait-il en terminant? Expliquez-la. — 14. Ce morceau. dont la composition un peu lâche convient parfaitement au sujet, est caractéristique de la manière de Loti, Relevez quelques constructions et images très personnelles, quelques expressions du vocabulaire de la marine, quelques allusions à la sainte Ecriture.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que navire (grec naus), sens, et donnez-en la signification. — 2. Îndiquez, avec leur sens précis, des synonymes de délicieux, clameur, colossal; des homonymes de voile, temps, paix. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions du mot tour. — 4. Trouvez six adjectifs pouvant caractériser le mot sommeil. — 5. Expliquez les termes ci-après relatifs au sommeil: assoupissement, somme, sieste, méridieune, sopor, coma, léthargie, insomnie, somnolence, cauchemar, songe, rêve; lendore, somnambule, noctambule; soporifique, narcotique; sommeil de plomb; le sommeil éternel; dormir son sommeil.

Rédaction. — a) Vous avez eu, sans doute, de ces rêves pénibles, de ces cauchemars pendant lesquels on voudrait marcher et on ne le peut pas. En vous inspirant du texte ci-dessus, essayez de rendre, dans un paragraphe, les impressions que vous avez alors ressenties.

b) Essayez de décrire, d'après vos propres souvenirs, l'engourdissement progressif des sens au moment qui précède le sommeil.

58. Une procession

Extrait de L'Isolée, roman (1905).

La scène se passe à Lyon, sur la colline de Fourvière où s'élève un temple magnifique à la sainte Vierge. Des milliers d'hommes doivent s'y rendre en procession, et M. Mouvand, canut, c'est-à-dire tisseur dans une soierie, est venu avec sa fille contempler l'imposant défilé de cette manifestation religieuse.

Avant une heure, M. Mouvand était rendu sur la place de la Cathédrale, au pied de la colline de Fourvière. Elle était toute noire, tant les groupes d'hommes s'y pressaient, de la rue Saint-Jean, de la rue Antonine et de la rue de la Brèche, à cause des groupes de nouveaux arrivants, qui tentaient de pénétrer dans la masse et en agitaient la circonférence. Il n'y avait là que des hommes, cinq ou six mille. Tout à l'heure, ils seraient un millier de plus, tassés et immobiles au milieu, encore fluctuants à l'entrée et ils marcheraient en colonne, la long des lacets de la colline sainte, afin d'aller proclamer, dans le temple lyonnais, la foi lyonnaise.

Le canut salua quelques camarades reconnus çà et là, près du portail de Saint-Jean. Il ne se mêla pas à la foule, ayant des rhumatismes au bas des reins qui lui rendaient la marche difficile sur les pentes, et monta par le funiculaire, en quelques instants, jusqu'à la plate-forme où la basilique lève, au-dessus de la ville, ses quatre tours octogonales, épanouies en diadèmes 1. Puis, en compagnie de sa fille Pascale, il se rendit rapidement à droite, à l'endroit où la procession, par la montée de Fourvière, allait déboucher. D'en bas, le bourdon de Saint-Jean avait annoncé:

^{1.} S'étendant en forme de diadèmes.

"Ils partent." Et bientôt, la grosse cloche de la montagne de Fourvière, celle de la tour du sud-est, lancée à toute volée, lui répondit et salua les premiers pèlerins apparus devant la basilique.

Ils montaient tête nue, remplissant toute la largeur de la rue, presque tous récitant le chapelet. Le chemin les versait contre la nef² de l'église; ils tournaient à droite, et la colonne, avec son bruit de pas et de cantiques, lentement, s'engageait dans le cloître de l'ancienne chapelle et entrait par là dans la basilique neuve, selon l'ordre prescrit. C'était tout Lyon qui montait : les hommes des usines, des magasins, des bureaux, des chantiers, les riches, les pauvres, inconnus les uns aux autres et confondus, roulant pêle-mêle, comme les mottes au versoir de la même charrue. Et le bourdon allongeait sa grande voix au-dessus des bruits de la cité, vague triomphale, roulant sur les fumées, perçant les brumes, déferlant à bien des milliers de mètres en avant, en arrière, sur le plateau des Dombes, sur la plaine du Rhône, sur les collines au delà d'Ecully et de Sainte-Foy. En même temps, le carillon de la tour de droite, de la tour du sud-ouest, avec ses onze notes d'airain, se mettait à chanter les hymnes à la Vierge. Les hommes chantaient aussi. Ils chantaient à présent hors de la basilique et au dedans. Et tant que dura le défilé de cette armée pèlerine, toutes les pierres de la falaise, toutes celles de ses églises et de ses maisons, tous les os des vivants et des morts qu'elle portait, frémirent au passage de la prière récitée, chantée, sonnée.

Cette foule croyait et priait. Une émotion l'agitait tout entière, et c'était autre chose que le respect ou l'amour

^{2.} Le chemin les conduisait à l'un des côtés de l'église.

divin: c'était le sentiment d'une force et d'une fraternité, une sorte de réconfort religieux, dans lequel vivaient les aïeux de tous ces hommes, et que ceux-ci n'éprouvaient plus que par moments, disséminés qu'ils étaient dans vingt églises, habitués à n'être que des groupes, ou des volontés solitaires, et prenant ici tout à coup une conscience d'armée 3. Chacun priait mieux; les inconnus étaient des frères; les voisins n'avaient point de haine; l'humiliation était commune, l'espérance commune, le Père commun; et l'avenir commun mettait entre les voisins, ignorants l'un de l'autre, une muette salutation, un peu de respect, un peu d'au revoir éternel.

René Bazin.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? - 2. Quel but s'y est proposé l'auteur? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Dans toute description, il importe de bien choisir le moment de l'observation et de se placer au point favorable. Où l'auteur place-t-il M. Mouvand et sa fille pour leur permettre d'observer la procession? Le moment est-il bien choisi pour suivre les mouvements de la foule? — 5. Expliquez pourquoi les groupes d'hommes étaient immobiles au milieu de la place, fluctuants et agités à l'entrée de certaines rues. — 6. Au moment de la procession, l'auteur personnifie les cloches: en quels termes? - 7. Par quels détails manifeste-t-il le grand nombre de pèlerins? leur piété? — 8. Comment voit-on que ces hommes évoluent avec ordre? — 9. Pourquoi l'auteur peut-il dire en toute vérité: c'était tout Lyon qui montait? - 10. Il compare le son du bourdon à une vague gigantesque qui couvre la cité et déferle au loin : appréciez cette comparaison. - 11. Que sont en réalité ces onze notes d'airain qui chantent des hymnes à la Vierge? - 12. Les choses inertes elles-mêmes semblent s'animer et s'unir aux pèlerins par une communauté de sentiments : citez le passage où il en est question. Justifiez l'emploi des trois mots: récitée, chantée, sonnée, - 13, Remarquez avec quelle force l'auteur fait ressortir l'idée de fraternité chrétienne si frappante dans le catholicisme, où la communion des saints pénètre les vivants de

^{3.} Se rendant compte de leur nombre et de leur force.

charité mutuelle, en même temps qu'elle les rattache aux trépassés dont ils perpétuent la foi et les traditions; relevez à ce sujet les passages significatifs. — 14. Quels effets produisait sur les assistants cette manifestation religieuse?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que procession, cité, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de disséminé, respect; des homonymes de basilique, os. — 3. Expliquez les expressions ci-après se rapportant au mot église: nef, transept, abside, sanctuaire, parvis, porche, dôme, clocher, clocheton, campanile, voûte, colonne, colonnette, verrière, mosaïque, tribune, chapelle, baptistère, crypte. — 4. Donnez quelques verbes pouvant caractériser les mouvements d'une foule, ses sentiments.

Rédaction. — a) Développer l'idée qui suit en énumérant quelques détails : La rue était pleine d'animation.

b) A l'occasion d'une retraite, vous avez vu une vaste église envahie par une multitude d'hommes qui manifestaient leur foi par des chants, des invocations et des promesses répétées à haute voix à la suite du prêtre. Décrivez la scène, et dites les impressions qu'elle a fait naître en vous.

Lecture

Lire, du docteur Gustave LeBon, la Psychologie des foules.

59. Le chant du grillon

Extrait de la Vie des insectes.

Le chant du grillon est un gri-i-i, gri-i-i lent et doux, rendu plus expressif par un léger chevrotement. A l'entendre, on devine l'extrême finesse et l'ampleur des membranes vibrantes. Si rien ne trouble l'insecte, établi sur le bas feuillage, le son ne varie ; mais, au moindre

^{1.} Fabre emploie rarement l'adverbe pas.

bruit, l'exécutant se fait ventriloque. Vous l'entendiez là, tout près, devant vous, et voici que soudain vous l'entendez là-bas, à vingt pas, continuant son couplet assourdi par la distance. Vous y allez. Rien. Le son arrive du point primitif. Ce n'est pas encore cela. Le son vient cette fois de gauche, à moins que ce ne soit de droite, si ce n'est d'arrière. Indécision complète, impuissance de s'orienter par l'ouïe vers le point où stridule 2 l'insecte.

A cette illusion des distances, source de petites surprises renouvelées par le moindre bruit de nos pas, s'ajoute la pureté du son, en doux trémolo. Je ne connais pas de chant d'insecte plus gracieux, plus limpide dans le calme profond des soirées du mois d'août. Que de fois, per amica silentia lunæ³, me suis-je couché à terre contre un abri de romarins, pour écouter le délicieux concert de l'Harmas⁴! Le Grillon nocturne pullule dans l'enclos. Chaque touffe de ciste à fleurs rouges a son orphéoniste; chaque bouquet de lavande possède le sien. Les arbousiers touffus, les térébinthes, deviennent des orchestres. Et de sa gentille voix claire, tout ce petit monde s'interroge, se répond d'un arbuste à l'autre; ou plutôt, indifférent aux cantilènes d'autrui, célèbre pour lui seul ses allégresses.

Là-haut, au-dessus de ma tête, la constellation du Cygne allonge sa grande croix dans la voie lactée; en bas, tout à mon entour, ondule la symphonie de l'insecte. L'atome qui dit ses joies me fait oublier le spectacle des étoiles. Nous ne savons rien de ces yeux célestes qui nous re-

^{2.} Stridule: fait entendre des sons stridents, aigus, criards. — Le son se modifie selon les parties des élytres se frottant ensemble. L'illusion des sons faibles ou forts et par suite de la distance dépend du plus ou moins de relèvement des élytres. — 3. Expression latine signifiant: par un beau clair de lune. — 4. Harmas: en Provence, sorte de parc qui entoure la maison d'habitation.

gardent, placides et froids, avec des scintillations semblables à des clignements de paupière.

En votre compagnie, ô mes Grillons, je sens au contraire tressaillir la vie, âme de notre motte de boue; et voilà pourquoi, contre la haie de romarins, je n'accorde qu'un regard distrait à la constellation du Cygne et je donne toute mon attention à votre sérénade.

Un peu de glaire ⁵ animée, apte au plaisir et à la douleur, dépasse en intérêt l'immense matière brute.

Henri FABRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. En quels termes l'auteur décrit-il le chant du grillon? — 4. Par quoi est-il causé? — 5. D'où vient l'illusion des distances dont parle l'auteur, c'est-à-dire l'impression trompeuse d'un déplacement continuel du grillon? — 6. Que remarquez-vous sur le style de ce passage? — 7. Relevez, dans le deuxième alinéa, les termes qui expriment les sentiments de l'auteur à l'égard du chant du grillon. - 8. Pour justifier son admiration, il décrit en poète une de ces scènes dont souvent (comment le sait-on?) il a été témoin; indiquez-en les traits principaux. — 9. Il a recours, dans cette description, aux plus gracieuses images: commentez-les. - 10. En quels termes a-t-il exprimé cette idée : le grillon est très commun dans l'Harmas ? - 11. Le troisième alinéa renferme un parallèle entre le spectacle des étoiles et la symphonie de l'insecte; faites ressortir les éléments de ce parallèle. Laquelle de ces deux scènes préfère l'auteur? Pourquoi ? - 12. Appréciez la dernière phrase. Pensez-vous qu'un astronome serait ici de l'avis de l'entomologiste J.-H. Fabre? Que faut-il en conclure? — 13. Justifiez la comparaison des étoiles à des yeux célestes. Expliquez : la symphonie de l'insecte ondule, je sens tressaillir la vie, glaire animée, l'immense matière brute. - 14. Indiquez la transition qui relie entre elles les deux premières parties. -15. L'auteur a observé avec soin les mœurs du grillon; citez quelques

^{5.} Glaire: matière blanchâtre et gluante, sécrétée par les membranes muqueuses; glaire animée: allusion au protoplasme, substance ressemblant à de la glaire et qui est considérée comme la partie essentielle et vivante des cellules végétales ou animales.

détails qui le prouvent. — 16. Grâce d'abord à cette observation minutieuse des faits, puis à l'emploi constant du mot propre, Fabre a donné à ce morceau de la précision et du pittoresque; relevez les expressions empruntées au vocabulaire de l'entomologie, de la botanique, de l'astronomie, de la musique. — 17. Pendant de longues années, cet illustre savant a étudié les mœurs des insectes et il y a fait de remarquables découvertes; il était comme captivé par tout ce petit monde en qui il sentait tressaillir la vie; indiquez quelques expressions qui témoignent de son attachement ému pour le grillon. — 18. Quelles sont vos impressions à la lecture de cette page? quand vous entendez le chant du grillon?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que insecte, expressif, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de troubler, cantilène, concert, orphéoniste, toufle; des homonymes de près, fois; un antonyme de sérénade.

3. Trouvez uix mots ayant même préfixe que symphonie (g. sun, avec; phonê, voix). — 4. Décomposez les mots qui suivent : assourdi, chevrotement, s'orienter. — 5. Donnez le sens précis des termes ci-après relatifs au mot insecte : chrysalide, nymphe, larve, chenille, insecte parfait, antenne, mandibule, dard, aiguillon, thorax, corselet, élytre, stigmate; métamorphose, entomologie, insecticide, insectivore. — 6. Nommez les insectes que vous connaissez.

Rédaction. — Décrire, à volonté, un insecte que l'on a observé avec soin (un paragraphe).

Lecture

Lire, de Charles Dickens, Le Grillon du foyer (The Cricket on the Hearth).

60. La sortie de la messe à Péribonka

Extrait de Maria Chapdelaine, roman (1916).

"Ite, missa est."

La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir.

Un instant plus tôt elle avait paru désolée, cette église,

juchée au bord du chemin sur la berge haute au-dessus de la rivière Péribonka, dont la nappe glacée et couverte de neige était toute pareille à une plaine. La neige gisait épaisse sur le chemin aussi, et sur les champs, car le soleil d'avril n'envoyait entre les nuages gris que quelques rayons sans chaleur et les grandes pluies de printemps n'étaient pas encore venues. Toute cette blancheur froide, la petitesse de l'église de bois et des quelques maisons, de bois également, espacées le long du chemin, la lisière sombre de la forêt, si proche qu'elle semblait une menace, tout parlait d'une vie dure dans un pays austère. Mais voici que les hommes et les jeunes gens franchirent la porte de l'église, s'assemblèrent en groupes sur le large perron, et les salutations joviales, les appels moqueurs lancés d'un groupe à l'autre, l'entre-croisement constant des propos sérieux ou gais témoignèrent de suite que ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire.

Cléophas Pesant, fils de Thaddée Pesant le forgeron, s'enorgueillissait déjà d'un habillement d'été de couleur claire, un habillement américain aux larges épaules matelassées; seulement il avait gardé pour ce dimanche encore froid sa coiffure d'hiver, une casquette de drap noir aux oreillettes doublées en peau de lièvre, au lieu du chapeau de feutre dur qu'il eût aimé porter.

A côté de lui Egide Simard, et d'autres qui, comme lui, étaient venus de loin en traîneau, agrafaient en sortant de l'église leurs gros manteaux de fourrure qu'ils serraient à la taille avec des écharpes rouges. Des jeunes gens du village, très élégants dans leurs pelisses à col de loutre, parlaient avec déférence au vieux Nazaire Larouche, un grand homme gris aux larges épaules osseuses qui n'avait rien changé pour la messe à sa tenue de tous

les jours : vêtement court de toile brune doublé de peau de mouton, culottes rapiécées et gros bas de laine grise dans des mocassins en peau d'orignal.

- Eh bien, monsieur Larouche, ça marche-t-il toujours de l'autre bord de l'eau?
 - Pas pire, les jeunesses. Pas pire!

Chacun tirait de sa poche sa pipe et la vessie de porc pleines de feuilles de tabac hachées à la main et commençait à fumer d'un air de contentement, après une heure et demie de contrainte. Tout en aspirant les premières bouffées ils causaient du temps, du printemps qui venait, de l'état de la glace sur le lac Saint-Jean et sur les rivières, de leurs affaires et des nouvelles de la paroisse, en hommes qui ne se voient guère qu'une fois la semaine à cause des grandes distances et des mauvais chemins...

Puis les conversations se ralentirent et l'on se tourna vers la première marche du perron, d'où Napoléon Laliberté se préparait à crier, comme toutes les semaines, les nouvelles de la paroisse.

Il resta immobile et muet quelques instants, attendant le silence, les mains à fond dans les poches de son grand manteau de *loup-cervier*, plissant le front et fermant à demi ses yeux vifs sous la toque de fourrure profondément enfoncée; et, quand le silence fut venu, il se mit à crier les nouvelles de toutes ses forces, de la voix d'un charretier qui encourage ses chevaux dans une côte...

Pendant ce temps les femmes avaient commencé à sortir de l'église à leur tour. Jeunes ou vieilles, jolies ou laides, elles étaient presque toutes bien vêtues en des pelisses de fourrure ou des manteaux de drap épais; car, pour cette fête unique de leur vie qu'était la messe du dimanche, elles avaient abandonné leurs blouses de grosse toile et les jupons en laine du pays, et un étranger

se fût étonné de les trouver presque élégantes au cœur de ce pays sauvage, si typiquement françaises parmi les grands bois désolés et la neige, et aussi bien mises à coup sûr, ces paysannes, que la plupart des jeunes bourgeoises des provinces de France.

Louis HÉMON.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? - 2. Distinguez-en les différentes parties. - 3. Remarquez le point de départ du morceau : l'auteur entre d'emblée dans le sujet; ce genre de début a quel avantage? - 4. Comment décrit-il la position de l'église? la rivière Péribonka? l'inclémence de la saison? — 5. Quelle impression générale se dégage de tout le paysage? — 6. Montrez que Louis Hémon, dans le tableau qu'il présente, a su habilement opposer le cadre, c'est-à-dire l'aspect de la nature, aux personnages; faites ressortir les éléments de ce contraste. — 7. En quels termes exprime-t-il que la gaieté était une des caractéristiques de ces hommes? — 8. Il esquisse rapidement quelques-uns des types qui animent le tableau; montrez que, là encore, il procède par contraste. — 9. Indiquez l'ordre suivi dans le portrait du crieur public. Voyez-vous cet homme par l'imagination? Pourquoi? — 10. Dans le dernier alinéa, à la description d'ailleurs très sobre des costumes, l'auteur a ajouté l'indication d'une qualité morale : laquelle ? Quelle est l'impression dominante de cet alinéa? — 11. Montrez que le morceau se distingue par la précision du style (citez quelques exemples) et par la couleur locale. — 12. Expliquez : blancheur froide, lisière sombre, race pétrie d'invincible allégresse, épaules osseuses. - 13. Essayez de dégager du texte les impressions de l'auteur. — 14. Quelles sont vos propres impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que champ (latin campus), rayon, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de jovial. — 3. Employez jucher au propre et au figuré. — 4. Relevez dans le texte les termes qui désignent des parties de l'habillement. — 5. Enumérez les différentes parties de la messe, dans l'ordre où elles ont lieu; les noms des objets dont se sert le prêtre, les habits dont il est revêtu pendant la célébration des offices. — 6. Donnez le sens précis les épithètes ci-après qui peuvent qualifier le mot yeux: vifs,

brillants, étincelants, sombres, rêveurs, hagards, spirituels, malins, sagaces, méchants, fripons, éveillés, effarés, pochés, chassieux, enfoncés, morts, langoureux, tendres, inquiets, louches, bigles. — 7. Quels détails choisiriez-vous pour donner l'impression d'une rue mouvementée? d'une gare au départ d'un train?

Rédaction. — Développer, en indiquant les effets, l'idée qui suit : La cloche de l'école vient de donner le signal de la sortie.

Quelle impression générale se dégage du morceau ci-après ? Montrez que tous les détails concourent à développer et à fortifier cette impression.

La sortie de l'usine

Ils sortaient des ateliers et des usines de la Ville-en-Bois, les mains et le visage souillés par la fumée, par les débris du fer, du cuivre, du tan, par la poussière qui vole auprès des poulles en marche. Sept heures sonnaient encore à des horloges en retard, et c'était vers la fin de mai. Une douceur était dans l'air. Ils sortaient. Le ronflement des machines diminuait; audessus des cheminées de brique, les spirales de charbon en poudre commençaient à s'amincir; des voix s'élevaient entre les murs de la rue de la Hautière...

Heure saisissante où le travail lâche son armée par la ville! Recrues, vétérans, filles, femmes, petits auxquels on aurait donné dix ans, si le timbre de leur voix et la perversité précoce des mots n'avaient révélé en eux de jeunes hommes, ils se divisaient au delà des portes des usines, montaient, descendaient, coupaient par les ruelles, vers le gîte où la soupe les attendait. Les groupes se formaient en route. Les femmes retrouvaient leur mari, les frères, les amis, les camarades logés dans le même garni se rejoignaient, sans hâte, sans plaisir apparent. Quelque chose de morne et d'usé, même chez les jeunes, ternissait l'éclat des regards; le poids de la journée pesait sur tout ce monde...

René BAZIN, De toute son âme.

61. Une nuit d'été à Saint-Pétersbourg

Extrait des Soirées de Saint-Pétersbourg (1821).

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile, que nous vîmes badiner 1. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg; soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées 2, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles

^{- 1.} Badiner: en parlant d'ornements, de parures légères, voltiger, se mouvoir avec grâce et légèreté.

^{2.} Zones tempérées: mis ici pour régions tempérées.

qu'elle embrasse et, dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens: on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peutêtre la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant, fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'im-

porte à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font ? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu: le calcul ingénieux, l'imposante harmonie sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur 4. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie: on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protège ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demijour doré qu'on ne saurait peindre et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

^{3.} Automates (grec autos, soi-même; matos, effort): machines imitant le mouvement des corps animés. Ici, hommes sans initiative.

^{4.} Pierre Ier le Grand: tsar de Russie qui, après avoir voyagé en Europe pour son instruction, fonda Saint-Pétersbourg aujour-d'hui Pétrograd, vainquit les Suédois, prépara la grandeur de son pays en lui donnant une armée, une marine puissantes et en développant son commerce.

Si le ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments, si rares dans la vie, où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu; si une femme, des enfants, des frères, séparés ⁵ de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits sur les rives de la Néva.

Joseph DE MAISTRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Indiquez les circonstances de temps et de lieu. L'auteur montre par deux détails caractéristiques que l'air était calme; citez-les. Appréciez les métaphores du premier alinéa. -4. Exprimez d'une manière plus simple les idées renfermées dans la 1re phrase du 3e alinéa. Comment les rayons solaires, réfléchis par le vitrage des palais, peuvent-ils donner l'idée d'un vaste incendie? Justifiez l'emploi des épithètes de ce même alinéa. - 5. A quel procédé de style l'auteur a-t-il d'abord recours pour décrire l'aspect de la Néva? Ne fait-il pas connaître son sentiment au sujet de la ville et du fleuve? Quelles raisons apporte-t-il pour que ses lecteurs le partagent? — 6. Quel membre de phrase résume tout le 5e alinéa? - 7. La rencontre d'une musique russe fournit à l'auteur l'occasion de faire quelques réflexions philosophiques : indiquez-les brièvement. - 8. Comment apprécie-t-il l'œuvre de Pierre le Grand ? Expliquez : d'où la nature semblait avoir exilé la vie. - 9. Que signifie cette expression de l'avant-dernier alinéa: s'éteignaient insensiblement? Pourquoi les nuages étaient-ils brillants? L'auteur, dans ce même alinéa, n'a-t-il pas exprimé la même idée sous deux formes différentes? - 10. Que manque-t-il à J. de Maistre pour que sa jouissance soit complète? — 11. Dites brièvement ce qui fait la beauté de cette nuit d'été. — 12. Dans sa correspondance, J. de Maistre a écrit que, dès son enfance, sa mère lui avait fait savourer l'ambroisie des vers de Racine, qui le dégoûta pour jamais de la piquette. A l'école de ce modèle, il se créa un style noble et élevé : montrez-le par quelques exemples pris dans le texte. — 13. Qu'est-ce que le morceau ci-dessus nous apprend de la vie de J. de Maistre? de ses idées?

^{5.} J. de Maistre résidait à Saint-Pétersbourg comme représentant du roi de Sardaigne, tandis que la plupart des membres de sa famille habitaient la Savoie. Par suite des guerres de Napoléon Ier avec les Russes, leurs relations étaient très difficiles.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que beauté, mélodie, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de opulence, avide, calme (adj.), emblème. — 3. Trouvez un adjectif dérivé de chacun des noms ci-après: nuit, été, crépuscule. — 4. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot nuit: à la nuit tombante; la nuit des temps; la nuit du tombeau; la nuit de l'ignorance; l'éternelle nuit; les voiles de la nuit; triste comme un bonnet de nuit; la nuit porte conseil; la nuit, tous les chats sont gris. — 5. Indiquez quelques épithètes pouvant qualifier le mot musique.

Rédaction. — Vous avez assisté à une séance musicale. Racontez, dans une lettre à un ami, les impressions que vous y avez éprouvées, et en même temps exprimez votre opinion sur les effets de la musique.

Dans les vers ci-après, montrez que l'auteur a mis au service de son inspiration religieuse une langue pleine d'harmonie, d'élégance et de richesse.

Le coucher du soleil

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire, Descend avec lenteur de son char de victoire: Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue. Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue, La lune se balance au bord de l'horizon; Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon Et le voile des nuits sur les monts se déplie. C'est l'heure où la nature, un moment recueillie Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit, S'élève au créateur du jour et de la nuit Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage, De la création le magnifique hommage.

LAMARTINE, Premières Méditations.

62. Les bords du Témiscamingue

Extrait de L'Outaouais supérieur (1889).

En face de la Mission des Oblats¹, le lac, s'évasant tout à coup, s'ouvre en une large baie d'un ovale si parfait, d'un dessin si harmonieux qu'on dirait une coupe creusée et arrondie avec une précaution minutieuse par la main du temps.

Un silence, un recueillement, qui semblent imposés par quelque divinité invisible, règnent sur toute la nature environnante, au sein des bois assoupis, sur la croupe onduleuse des coteaux et jusque dans le balancement attentif et retenu du lac.

Partout au loin la plage est muette, baignée par les flots d'azur qui s'appellent et se suivent les uns les autres comme des caresses, et par les flots d'or du soleil éclatant au milieu d'un ciel sans nuages.

Çà et là, à moitié cachée dans les buissons ou émergeant de quelque ravine à peine dessinée, apparaît une cabane d'Indien, avec son toit d'écorce et sa cheminée fumante.

De temps en temps, des enfants demi-nus courent sur le rivage, en jouant et s'ébattant ensemble; des squaws, enveloppées dans leurs couvertes², s'acheminent vers la Mission pour y chercher quelque conseil ou quelque secours; un canot débouche brusquement de la passe et vient s'attacher au petit chevalet en billots³ et en planches

^{1.} Les Oblats de Marie Immaculée ont fondé leur Mission du Témiscamingue en 1863.

^{2.} Couverte ne se dit que de la couverture de lit dont se servent les militaires; le terme général est couverture de lit.

^{3.} Billot n'est pas français dans le sens que nous lui donnons parfois au Canada (comme synonyme de long tronçon d'arbre); il faut dire bille.

qui sert de quai, ou bien l'on voit quelqu'un des Pères se promener lentement dans le petit jardin attenant à la Mission, ou monter, recueilli, la colline voisine, pour aller réciter son bréviaire à l'ombre des grands arbres qui la couronnent.

Rien n'est plus beau, rien n'est plus charmant, plus parfait dans les détails et dans l'ensemble, que le panorama qui, du haut de cette colline, se déroule sous le regard enchanté. L'atmosphère est limpide, lumineuse. On aperçoit, d'un côté, dans un lointain éclatant, jusqu'à l'extrémité même du lac, tout le détail des rivages, des futaies, où l'ombre et la lumière se combattent, des pointes et des baies, qui se succèdent en diminuant graduellement, mais sans rien perdre de la netteté et de la grâce de leurs formes; et, de l'autre, la ravissante baie qui se développe comme une urne gigantesque en face de la Mission, et dont l'eau est si profonde qu'à quelques pas seulement de la rive, on pourrait mouiller les navires réunis des plus grandes marines du monde.

Arthur Buies.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est l'objet de cette description? De quel ouvrage est-elle tirée? Que savez-vous d'Arthur Buies? — 2. Distinguez les parties du texte. — 3. Où pensez-vous que l'auteur s'est placé pour décrire? — 4. Pour décrire un paysage, comme pour peindre un tableau, il faut d'abord en tracer les principales lignes: quelles sont-elles ici? — 5. Le calme, le silence caractérisent ce paysage: en quels termes l'auteur l'a-t-il exprimé? N'a-t-il pas rappeié aussi que certaines parties de la contrée sont accidentées? Justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression bois assoupis; expliquez balancement attentif et retenu. — 6. Exprimez d'une manière plus simple le 3º alinéa. Quels mots se font opposition dans cet alinéa? Commentes s'appellent. — 7. L'auteur, en parlant des cabanes des Indiens, ne signale que leur toit d'écorce et leur cheminée fumante, pourquoi? — 8. Après la description du lieu vient celle des personnages qui l'animent: quels sont-ils? Relevez, au commencement de ce 5º alinéa, une légère

faute contre l'harmonie que l'auteur aurait pu facilement éviter. Montrez la précision du verbe débouche. — 9. L'auteur se place sur la colline voisine, afin d'avoir une vue d'ensemble de toute la contrée. L'état de l'atmosphère est-il favorable à la contemplation du paysage? Dites ce qui tombe sous le regard du spectateur. Commentez se déroule, lointain éclatant. Expliquez : l'ombre et la lumière se combattent dans les futaies. — 10. Quels sentiments l'auteur manifeste-t-il dans cette partie? Relevez les termes qui les expriment. — 11. Indiquez les détails et les expressions qui contribuent le plus à donner à ce morceau la couleur locale.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que bord, arrondir, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de se déroule, limpide; des homonymes de baie, dessin. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions du mot coupe. — 4. Expliquez les expressions qui suivent: boire à la coupe du plaisir; boire la coupe jusqu'à la lie; il y a loin de la coupe aux lèvres; être sous la coupe de quelqu'un; le cri de la nature; payer en nature; peindre d'après nature; il ne faut pas forcer la nature; payer le tribut à la nature; la nature ne fait pas de sauts; c'est une bonne nature.

Rédaction. — Décrire l'arrivée soudaine d'une brise.

Indiquez l'impression dominante qui se dégage du morceau ciaprès, puis retrouvez le plan suivi par l'auteur.

Le lac de Porto

...La surface du lac se développait si parfaitement paisible qu'à peine, par intervalles, une ride lente et silencieuse plissait l'eau noire, comme épaisse, comme lourde, que des joncs envahissaient et sur laquelle de longues feuilles de plantes aquatiques étalaient leur verdure sombre. Et c'était partout une floraison énorme, comme une forêt de ces gigantesques roseaux roses, tandis que de l'autre côté les pins d'Italie se profilaient, étageant, aplatissant leurs bouquets noirs sur un ciel d'un bleu d'outre-mer où le soleil commençait de s'abaisser, car il était déjà plus de cinq heures, et une brume vague floconnait sur le lac, — une brume, non, — une buée, une vapeur de vapeur, de quoi fondre et comme ouater ce que l'eau morte aurait eu de trop métallique. Pas un souffle de vent ne faisait trembler les innombrables coassements des rainettes cachées dans les herbes.

Quelquefois, une de ces bêtes plongeait dans le lac. Le bruit d'une pierre qui tombe à l'eau, un clapotement, le frisson d'une ride plus profonde, — et le miroir du vaste étang reprenait son aspect d'un charme à la fois pénétrant et sinistre.

Paul Bourget, Cosmopolis.

63. Le Meschacebé 1

Extrait d'Atala, roman (1801).

Dans ces pages, Chateaubriand semble avoir réuni et combiné de nombreuses notes du voyage qu'il fit en Amérique (1791-1792). On y remarquera l'accumulation des détails pittoresques, la richesse et la variété des couleurs, une certaine recherche dans la composition du paysage et, par-dessus tout, l'art avec lequel l'auteur sait donner à sa description l'éclat, la profondeur et la vie.

Le Meschacebé, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des Etats-Unis appellent le Nouvel *Eden* et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane ². Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze ³, l'engraissent de leur limon et le fertilisent de leurs eaux.

Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écu-

^{1.} Meschacebé ou Mississipi.

^{2.} On sait qu'au XVIIIe siècle la Louisiane s'étendait bien au delà de l'Etat actuel de la Louisiane.

^{3.} Tenaze ou Tennessee.

mantes, ils descendent au Meschacebé: le fleuve s'en empare, les pousse au golfe mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalles, il élève sa voix en passant sur les monts et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens: c'est le Nil des déserts.

Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia 5 et de nénufar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front

^{4.} Monts ou mounds (m. angl.): tertres artificiels de 40 à 45 pieds de haut, en terre souvent mêlée de pierres, construits, dans les temps préhistoriques, au Mexique et au centre des Etats-Unis, par les peuples que les archéologues appellent mound-builders (constructeurs de mounds).

^{5.} Il n'existe qu'une espèce de pistia et on ne la trouve à l'état naturel que dans l'Océanie tropicale.

orné de deux croissants 6, à sa barbe antique et *limoneuse*, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée 7, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières sur lesquelles elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia 8 élève son cône immobile; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la

^{6.} Les cornes forment sur le front du bison deux croissants. Les anciens représentaient les dieux des fleuves avec une barbe touffue et la tête armée de cornes, symbole de puissance.

^{7.} L'alcée est une malvacée du genre $Alth \alpha a$, par conséquent une plante herbacée. Si puissante que soit la végétation des bords du Mississipi, cette plante peut difficilement rivaliser avec les érables et les tulipiers. Chateaubriand a-t-il commis une erreur?...

^{8.} Cet arbre tire son nom de Pierre Magnol, botaniste français (1638-1715).

vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des caribous se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides et des serpents-oiseleurs sifficnt suspendus aux dômes des bois en s'y balançant comme des lianes

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : les coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais, quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

CHATEAUBRIAND.

^{9.} Comparez ce passage du même auteur, extrait de Voyage en Amérique, à la description précédente.

[&]quot;Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit de la main de Dieu? Lé jour, tombant

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Quel en est l'objet? De quel ouvrage est-il tiré? Chateaubriand l'a-t-il écrit d'après des lectures ou a-t-il lui-même visité les contrées dont il parle? -2. Distinguez les différentes parties du plan. — 3. Dans une description géographique, on doit commencer par donner une idée de l'ensemble de la contrée que l'on veut décrire; c'est ce qu'a fait Chateaubriand : quels sont les traits caractéristiques de la Louisiane? -4. D'où lui vient ce nom? — 5. Faites ressortir la précision des verbes engraissent et fertilisent. - 6. Il décrit ensuite le spectacle que présente le fleuve au printemps : en quels termes ? - 7. Relevez les principales images de ce passage et justifiez leur emploi. -8. Montrez l'heureuse alliance des mots vase et cimente, lianes et enchaînent; la précision du verbe consolider. — 9. Pourquoi Chateaubriand appelle-t-il le Meschacebé le Nil des déserts? — 10. Comment, sur le fleuve, la grâce est-elle unie à la magnificence ? - 11. Pourquoi entraîne et non emporte? Justifiez l'emploi du mot cadavres. -12. Dans ce 3e alinéa, Chateaubriand se montre merveilleux coloriste : relevez-y les épithètes de couleur. — 13. On y trouve aussi un peu de recherche: qu'est-ce qui ne semble guère naturel? — 14. Deux mots sont mis en relief dans la dernière phrase : quels sont-ils? -15. Qu'est-ce qui caractérise la rive occidentale? — 16. En quels termes l'auteur décrit-il les savanes? Commentez se déroulent, flots de verdure. Quel est l'effet produit par le rejet à la fin de la phrase du mot s'évanouissent? - 17. Chateaubriand, hanté par un souvenir mythologique, n'a pas manqué de placer son bison là où cet animal doit produire le plus d'effet; c'est une vraie trouvaille poétique, mais d'un art un peu affecté et qui ne convient guère à une description de ce genre : pourquoi ? — 18. Comment a-t-il indiqué que le bison est âgé, que cet animal a traversé le fleuve? - 19. Commentez sauvage abondance. — 20. Montrez le contraste qui existe entre le tableau de la rive occidentale et celui de la rive orientale. — 21. Quel est, de ces deux tableaux, celui qui vous paraît le plus enchanteur?

d'en haut à travers un voile de feuillage, répand dans la profondeur des bois une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes et l'èpa's humus composé des débris des végétaux; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns aux autres et qui semblent se serrer en s'éloignant; l'idée de l'infini se présente à moi..."

- 22. Etudiez le rythme de la phrase : Suspendus ... Les différents membres de cette phrase sont-ils d'égale longueur? Quel est l'effet produit par la longueur croissante des derniers membres? — 23. Comment l'auteur a-t-il exprimé que certains arbres s'élèvent à une très grande hauteur? — 24. Faites ressortir la variété et la précision des verbes de la phrase qui suit (s'entrelacent,...). — 25. L'avantdernier alinéa trahit encore le souci qu'a Chateaubriand de placer les animaux dans la situation qui doit produire le plus d'effet (citez des exemples). Il accumule ainsi les détails pittoresques, mais plusieurs de ces détails, n'étant que des faits accidentels, momentanés (lesquels, par exemple?), ne sont guère à leur place dans la description d'un pays où l'on ne donne que des traits généraux et permanents. — 26. Par contre, avec quel art il sait animer le paysage! Quelle richesse de style! (Commentez quelques verbes et les expressions les plus heureuses. Relevez une onomatopée.) Quelle variété de couleurs! (exemples). L'ensemble est une vision de paradis terrestre. — 27. Il ne décrit pas avec moins d'art, dans le dernier alinéa, les bruits de ces solitudes; remarquez qu'il se contente de suggérer leurs causes, nous laissant ainsi le plaisir de les deviner : quelles sont-elles? — 28. La dernière phrase est un vrai tour d'adresse : on y trouve réunis tous les principaux éléments de la description (montrez-le); ils y sont fondus ensemble avec un art incomparable et, comme le résultat final est un aveu d'impuissance (expliquez), Chateaubriand ne pouvait mieux fortifier l'impression dominante du morceau (quelle est cette impression?).

En résumé, si ces pages sentent un peu l'artifice, si Chateaubriand y laisse paraître parfois les défauts de ses qualités, on peut cependant à bon droit les regarder comme un des chefs-d'œuvre de la description pittoresque.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que voile, portique, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de débris, consolider, anse, se jouer; des homonymes de cours, flamant; un antonyme de fertiliser. — 3. Relevez dans le texte les noms d'animaux; les noms de plantes; les épithètes de couleur; les termes exprimant les bruits entendus.

Rédaction. — a) Décrivez, tel qu'il apparaît en un lieu qui vous est familier, le cours d'eau passant par votre localité.

b) Décrivez ce même cours d'eau : 1° en géographe (source, parcours, aspect, ...); 2° en économiste (fertilisation, navigation, commerce, ...).

64. L'arrivée devant Nagasaki

Extrait de Madame Chrysanthème, roman (1887).

Au petit jour naissant, nous aperçûmes le Japon.

Juste à l'heure prévue, il apparut, encore lointain, en un point précis de cette mer qui, pendant tant de jours, avait été l'étendue vide.

Ce ne fut d'abord qu'une série de petits sommets roses (l'archipel avancé des Fukaï, au soleil levant). Mais derrière, tout le long de l'horizon, on vit bientôt comme une lourdeur en l'air, comme un voile pesant sur les eaux : c'était cela, le vrai Japon, et peu à peu, dans cette sorte de grande nuée confuse, se découpèrent des silhouettes tout à fait opaques qui étaient les montagnes de Nagasaki.

Nous avions vent debout, une brise fraîche qui augmentait toujours, comme si ce pays eût soufflé de toutes ses forces contre nous pour nous éloigner de lui. La mer, les cordages, le navire, étaient agités et bruissants.

Vers trois heures du soir, toutes ces choses lointaines s'étaient rapprochées, rapprochées jusqu'à nous surplomber de leurs masses rocheuses ou de leurs fouillis de verdure.

Et nous entrions maintenant dans une espèce de couloir ombreux, entre deux rangées de très hautes montagnes, qui se succédaient avec une bizarrerie symétrique comme les "portants" d'un décor tout en profondeur, extrêmement beau, mais pas assez naturel. On eût dit que ce Japon s'ouvrait devant nous, en une déchirure enchantée, pour nous laisser pénétrer dans son cœur même.

Au bout de cette baie longue et étrange, il devait y avoir Nagasaki qu'on ne voyait pas encore. Tout était admirablement vert. La grande brise du large, brusquement tombée, avait fait place au calme; l'air, devenu très chaud, se remplissait de parfums de fleurs. Et, dans cette vallée, il se faisait une étonnante musique de cigales: elles se répondaient d'une rive à l'autre; toutes ces montagnes résonnaient de leurs bruissements innombrables; tout ce pays rendait comme une incessante vibration de cristal. Nous frôlions au passage des peuplades de grandes jonques, qui glissaient tout doucement, poussées par des brises imperceptibles; sur l'eau à peine froissée, on ne les entendait pas marcher; leurs voiles blanches, tendues sur des vergues horizontales, retombaient mollement, drapées à mille plis comme des stores; leurs poupes compliquées se relevaient en château, comme celles des nefs du moyen âge. Au milieu du vert intense de ces murailles de montagnes, elles avaient une blancheur neigeuse.

Quel pays de verdure et d'ombre, ce Japon, quel Eden inattendu!...

Dehors, en pleine mer, il devait faire encore grand jour; mais ici, dans l'encaissement de cette vallée, on avait déjà une impression du soir; au-dessous des sommets très éclairés, les bases, toutes les bases, toutes les parties plus touffues avoisinant les eaux étaient dans une pénombre de crépuscule. Ces jonques qui passaient, si blanches sur le fond sombre des feuillages, étaient manœuvrées sans bruit, merveilleusement, par de petits hommes jaunes, ayant de longs cheveux peignés en bandeau de femme; à mesure qu'on s'enfonçait dans le couloir vert, les senteurs devenaient plus pénétrantes, et le tintement monotone des cigales s'enflait comme un crescendo d'orchestre. En haut, dans la découpure lumineuse du

ciel entre les montagnes, planaient des espèces de gerfauts qui faisaient "Han! han! han!" avec un son profond de voix humaine; leurs cris détonnaient là tristement prolongés par l'écho.

Toute cette nature exubérante et fraîche portait en elle-même une étrangeté japonaise; cela résidait dans je ne sais quoi de bizarre qu'avaient les cimes des montagnes et, si l'on peut dire, dans l'invraisemblance de certaines choses trop jolies. Des arbres s'arrangeaient en bouquets, avec la même grâce précieuse que sur les plateaux de laque. De grands rochers surgissaient tout debout, dans des poses exagérées, à côté de mamelons aux formes douces, couverts de pelouses tendres : des éléments disparates de paysage se trouvaient rapprochés comme les sites artificiels.

... Et, en regardant bien, on apercevait çà et là, le plus souvent bâtie en porte-à-faux 1 au-dessus d'un abîme, quelque vieille petite pagode mystérieuse, à demi cachée dans le fouillis des arbres suspendus: cela surtout jetait dès l'abord, aux nouveaux arrivants comme nous, la note lointaine et donnait le sentiment que, dans cette contrée, les Esprits, les Dieux des bois, les Symboles antiques chargés de veiller sur les campagnes étaient inconnus et incompréhensibles...

Quand Nagasaki parut, ce fut une déception pour nos yeux: au pied des vertes montagnes surplombantes, c'était une ville tout à fait quelconque. En avant, un pêle-mêle de navires portant tous les pavillons du monde, des paquebots comme ailleurs, des fumées noires et, sur les quais, des usines; en fait de choses banales déjà vues partout, rien n'y manquait.

^{1.} Porte-à·lœux: en architecture, partie de construction qui est mal posée sur ce qui doit la soutenir ou qui ne porte pas directement sur son point d'appui.

Il viendra un temps où la terre sera bien ennuyeuse à habiter, quand on l'aura rendue pareille d'un bout à l'autre et qu'on ne pourra même plus essayer de voyager pour se distraire...

Pierre Lorg

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est l'objet de cette description? - 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Le Japon apparaît d'abord dans un lointain vague et vaporeux; en quels termes l'auteur indique-t-il que les montagnes de Nagasaki surgissent du milieu de la brume? Justifiez l'emploi de l'épithète roses; expliquez l'expression avoir vent debout. - 4. En entrant dans la baie, P. Loti fait connaître les grandes lignes du paysage qu'il a devant lui : indiquez-les. La phrase : On eût dit que ce Japon ... forme contraste avec une autre donnée deux alinéas auparavant; montrez-le. Faites ressortir aussi l'antithèse déchirure enchantée. Commentez surplomber, fouillis de verdure. - 5. Après les grandes lignes du dessin, viennent les couleurs, les impressions de l'odorat, de l'ouïe et du toucher; relevez les termes qui les expriment. — 6. Remarquez avec quel art l'auteur décrit les nombreuses jonques qui sillonnent la baie; expliquez les principales images dont il s'est servi dans cette description. -7. Tandis qu'en pleine mer il doit "faire encore grand jour", dans la baie on a déjà une impression du soir; qu'est-ce qui contribue à faire naître cette impression? Dans le même passage, P. Loti sait habilement opposer entre elles les différentes teintes de lumière du paysage; montrez-le. — 8. Quels sont, d'après l'auteur, les principaux traits caractéristiques de la nature au Japon? Quel reproche semble-t-il lui faire? — 9. En quels termes décrit-il une pagode? Quelle impression la vue de ce temple fait-elle sur lui? Justifiez l'emploi de l'épithète mystérieuse. - 10. La baie de Nagasaki avait ravi P. Loti (relevez quelques expressions qui le prouvent); par contre, la ville elle-même lui cause une profonde déception : pourquoi? Quelle réflexion finale cette déception lui suggère-t-elle? — 11. Dites brièvement quelles impressions l'auteur a successivement manifestées dans ce morceau. — 12. Si un missionnaire se fût trouvé sur le même navire que l'auteur, quels eussent été, pensez-vous, ses sentiments en apercevant les côtes de ce pays encore presque entièrement plongé dans les ténèbres du paganisme?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que cristal, symbole, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des antonymes de précis (adj.), opaque; des homo-

nymes de *pli, pose, détonner.* — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de *draper.* — 4. Le mot *Japon* évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les *noms* qui les désignent.

Rédaction. — a) Décrire un paysage vu d'un train en marche.

b) Si votre condition de fortune vous permettait de voyager à la fin de vos études, quels pays visiteriez-vous? Donnez les raisons de votre choix. Quel but vous proposeriez-vous dans ce voyage?

65. Dans les Laurentides

Extrait des Chroniques canadiennes (1884).

L'auteur, accompagné d'un ami, M. Fennall, et d'un guide, le vieux Willy, est en excursion sur les bords d'un lac des montagnes du Saguenay.

... Quelle délicieuse chose que de se bercer sur la surface bleue d'un lac en mêlant la cadence aisée de la rame au petit clapotis de l'eau subitement éveillée! Nous eûmes bientôt lancé sur l'azur limpide le frêle canot d'écorce, avec Willy au milieu de nous; les rames, poussées par ses bras de chêne, coupaient la masse d'eau sans presque y laisser de trace que des gouttelettes pendantes qui tombaient sans bruit. En un instant, nous atteignîmes la première baie en face d'un petit promontoire flanqué de deux rochers nus, dont l'ombre sourcilleuse se noie dans les profondeurs du lac. Nous gravîmes lentement, saillie par saillie, ce petit cap solitaire dont les parois brûlantes, frappées par le soleil, se reflétaient sur l'eau en mille reflets incandescents. Parvenus au sommet, nous nous arrêtâmes pour regarder tout autour de nous.

Dans le silence et l'infini nous étions seuls. L'inconnu semblait agrandir autour de nous sa sphère mystérieuse; un mirage universel enveloppait le ciel et la terre. Il me semblait voir les collines s'élever lentement, enguirlandées de longues vapeurs baignées de lumière. J'abaissai doucement les yeux sur l'étroit rocher où nous étions debout. Au bas, Willy, à moitié couché sur la plage, regardait les petites vagues clapoter le long des galets, et, sur le bord des crevasses étroites qui serpentaient à nos pieds, quelques lézards 1 se tenaient accroupis, silencieux habitants de ces retraites où peut-être jadis avait retenti le cri de guerre des Hurons. Compagnons de la solitude et des souvenirs effacés, ils en gardaient l'immobilité, l'inaltérable repos.

"Voulez-vous savoir ce qu'est l'écho dans nos montagnes?" me dit M. Fennall. Et, prenant un fusil, mon compagnon le déchargea en l'air. Un bruit sec alla frapper le ciel et, tel qu'une fusée qui, retombant du haut de sa course, s'éparpille en une pluie lumineuse, il se brisa dans l'espace en mille vibrations éclatantes. L'écho roulant de montagne en montagne, de précipice en précipice, frappant les rochers aux profondeurs sonores, s'élevant dans l'air pour retomber aussitôt avec un fracas mille fois répété jusque dans les entrailles des collines et des ravins frémissants, s'arrêta tout à coup comme suspendu dans l'immensité; puis, semblable aux derniers tressaillements de la note qui meurt sous les doigts de l'artiste, il s'éteignit doucement en rendant quelques sons plaintifs comme un regret de quitter l'espace ému de ses accents. Oh! le reste de ma vie au milieu de cette nature paisible, dans la liberté des bois... mais, hélas! l'homme n'a qu'un jour à vivre sur la terre, et tout ce jour il est esclave!

Arthur Buies.

^{1.} Sans doute, il faudrait dire lézards d'eau, salamandres ou tritons, car il n'y a point de lézards au Canada.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. La première phrase est remarquable, d'abord par sa construction (quel effet produit ici l'emploi de la forme exclamative?), puis par la propriété des termes et leur valeur artistique. Ainsi, pourquoi emploie-t-il délicieux plutôt que agréable? Montrez que bercer peint bien le mouvement du rameur. Justifiez l'emploi de aisée. Faites ressortir l'onomatopée de la fin de la phrase. Montrez encore l'heureux choix des mots clapotis. éveillée. — 4. En quels termes A. Buies décrit-il l'action des rames? Remarquez un détail bien observé : des gouttelettes pendantes qui tombaient sans bruit. — 5. De ces deux images: l'azur limpide et ses bras de chêne, laquelle vous paraît la plus originale? - 6. Comment l'auteur exprime-t-il cette idée : le lac reflète les deux rochers ? Montrez la précision de flanqué. — 7. Comparez les deux parties de la description du paysage. — 8. Quel verbe indique le mouvement des vagues? Pourquoi galets et non pas cailloux, pierres? Justifiez l'emploi de serpentaient. — 9. L'introduction des "lézards" dans le tableau produit un heureux effet (leguel?). — 10. A. Buies décrit en artiste et en poète la répercussion du coup de fusil; relevez les images et les comparaisons dont il s'est servi et montrez-en la justesse et la beauté. — 11. Montrez aussi, dans la phrase : L'écho roulant le parfait accord de la forme à l'idée (le rythme ne donne-t-il pas bien la sensation d'un écho qui se prolonge?). -12. Il fait ensuite connaître ses impressions : en quels termes? D'après cela, pouvez-vous dire quelles étaient ses aspirations? -13. Il termine par deux réflexions : commentez-les. — 14. Que remarquez-vous dans la construction de cette dernière phrase? -15. Pour résumer cette analyse, montrez, par quelques exemples, la précision et le pittoresque du style de ce morceau.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que mirage, artiste, et donnez-en la signification. — 2. Par quel nom exprimeriez-vous le bruit des vagues? d'un ruisseau? d'une cloche? d'une fusillade? d'objets en fer qui s'entre-choquent? d'un moteur? d'une explosion? d'une locomotive sous pression? du tonnerre? — 3. Employez, selon leur sens précis, les noms ci-après: plaisir, agrément, joie, jouissance, délices; bonheur, prospérité, contentement, enchantement, félicité, béatitude, allégresse.

Rédaction. — Vous êtes sur le bord d'un lac ou d'une rivière, relatez vos observations, vos impressions, vos réflexions.

En quelques traits sobres, mais caractéristiques, A. Buies a fixé l'immobilité des "lézards des Laurentides". Taine décrit, plus lon-

guement et avec non moins de bonheur, les vrais lézards des Pyrénées : remarquez combien sa description est vivante et relevez-y en passant les expressions les plus pittoresques.

Les lézords

Des milliers de lézards nichent dans les fentes d'ardoises et dans les murs de cailloux roulés. A l'approche des passants. ils filent comme un trait et traversent la route. Si l'on reste un instant immobile, on y voit de petites têtes inquiètes et malignes sortir entre deux pierres; le reste du corps se montre, la queue frétille et, d'un mouvement brusque, ils grimpent en zigzag sur les étages de galets. Ils ont là du soleil à plaisir, jusqu'à cuire tout vifs; à midi, la roche brûle la main. Ce puissant soleil échauffe leur sang froid et donne à leurs membres le ressort et l'action. Ils sont capricieux, passionnés, violents, et se battent comme des hommes... Plusieurs perdent la queue dans ces aventures, ce qui fait qu'ils ont l'air de porter un habit trop court; ils se cachent, honteux d'être si mal vêtus. Les autres, dans leur justaucorps gris, ont des mouvements menus et gracieux, un air à la fois coquet et timide qui ôte toute envie de leur faire mal. Lorsqu'ils dorment sur un feuillet de roche, on aperçoit leur gorge blanchâtre et leur bouche spirituelle; mais ils ne dorment guère, ils sont toujours aux aguets, ils détalent au moindre bruit, et, quand rien ne les trouble, ils trottent, s'ébattent, montent, descendent, font cent tours par plaisir. Ils aiment la compagnie... Aucun animal n'est plus gentil et n'a de mœurs plus innocentes; avec les jolis sédums blancs et jaunes, il égave les longs murs de pierre...

TAINE, Voyage aux Pyrénées.

66. Une fantasia 1 arabe Extrait de Au Maroc (1890).

Vers dix heures, sous le ciel toujours gris, dans la campagne toujours verte et sauvage, nous apercevons là-

^{1.} Fantasia: sorte de divertissement où les cavaliers arabes exécutent, au galop, des évolutions variées en déchargeant leurs armes.

bas, devant nous, une ligne immobile de bonshommes à cheval, postés pour nous attendre. C'est que nous allons changer de territoire, et tous les hommes de la tribu chez laquelle nous arrivons se tiennent sous les armes, caïd ² en tête, pour nous recevoir. Ainsi qu'il est d'usage pour les ambassades qui passent, ils nous feront escorte à travers leurs pays, et les autres, venus de Tanger, s'en retourneront.

Oh! les étranges cavaliers, vus au repos et dans le lointain! Sur leurs petits chevaux maigres, sur leurs hautes selles à fauteuil, on dirait des vieilles femmes enveloppées de longs voiles blancs, des vieilles poupées à figure noire, des vieilles momies. Ils tiennent en main de très longs bâtons minces recouverts de cuivre brillant — qui sont des canons de fusil, — leur tête est toute embobelinée de mousseline, et leurs burnous, sur la croupe de leurs bêtes, traînent comme des châles.

On s'approche et, brusquement, à un signal, à un commandement jeté d'une voix rauque, tout cela se disperse, essaime comme un vol d'abeilles, gambade avec des cliquetis d'armes, en poussant des cris. Leurs chevaux, éperonnés, se cabrent, sautent, galopent comme des gazelles effarées, queue au vent, crinière au vent, bondissant sur les rochers, sur les pierres. Et, du même coup, les vieilles

^{2.} Caïd: officier public qui, chez les Arabes du nord de l'Afrique, cumule les fonctions de gouverneur, de juge et de chef militaire.

^{3.} Des (vieilles poupées), tournure un peu hardie: Loti considère les expressions vieilles poupées, vieilles momies, comme une sorte de noms composés (Voir Gramm., Leçons Nos 691-692).

^{4.} Embobelinée ou embobinée, de en et bobine: ici, enveloppée. enlacée comme le fil enlace la bobine. Le verbe embobeliner n'est plus guère employé qu'au figuré où il signifie enjôler, séduire par des paroles captieuses.

^{5.} Burnous. (pron. burnouce): manteau de laine, à capuchon, que portent les Arabes.

poupées ont pris vie, sont devenues superbes aussi, sont devenues des hommes sveltes et agiles, à beau visage farouche, debout sur de grands étriers argentés. Et tous les burnous blancs qui les empaquetaient se sont envolés, flottant maintenant avec une grâce exquise, découvrant des robes de dessous en drap rouge, en drap orange, en drap vert, et des selles qui ont des tapis de soie rose, de soie jaune ou de soie bleue à broderie d'or. Et les beaux bras nus des cavaliers, fauves comme du bronze, sortent des manches larges relevées jusqu'aux épaules, brandissant en l'air, pendant la course folle, les longs fusils de cuivre qui semblent devenus légers comme des roseaux...

C'est une première fantasia de bienvenue pour nous faire honneur. Dès qu'elle est finie, le caïd qui l'avait conduite s'avance vers notre ministre et lui tend la main. Nous disons adieu à nos compagnons d'hier qui s'éloignent, et nous continuons notre route, escortés de nos nouveaux hôtes.

Pierre Lott.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Montrez que l'auteur, pour rendre plus vivant et plus suggestif le tableau de la fantasia, a recours au contraste. — 3. Distinguez les parties du morceau. — 4. Pourquoi ces cavaliers se trouvent-ils sur le passage de l'ambassade? — 5. Relevez les expressions qui peignent leur attitude et dites pourquoi l'auteur a pris soin de la noter. — 6. Un mot du 2e paragraphe résume la première impression de Loti: quel est-il? Montrez que les détails présentés sont de nature à justifier cette impression. — 7. Il veut nous ménager une surprise devant la fantasia qui va se déployer; quel peut être à ce sujet l'effet produit par les mots vieilles, répété, femmes, poupées, momies, par la description de l'aspect de la tête, du burnous, voire par l'emploi du mot traînent? — 8. Remarquez avec quelle vigueur et quel éclat l'auteur décrit, dans la première phrase du 3e alinéa, l'ébranlement général, la subite métamorphose des cavaliers. Commentez les principales expressions. Justifiez la comparaison employée.

Quels bruits se font entendre? — 9. Il peint avec le même bonheur les rapides évolutions des petits chevaux arabes: en quels termes? Le verbe éperonnés a-t-il sa raison d'être? Quel rapport y a-t-il entre le fait qu'il indique et les mouvements décrits par les verbes qui suivent? Expliquez ces différents verbes, ainsi que l'épithète effarées (1. ferus, farouche). — 10. Il s'attache tout particulièrement à peindre les cavaliers en faisant ressortir la transformation qu'ils ont subie; comparez à ce sujet cette dernière description avec celle du deuxième paragraphe: quels sont les termes, employés à dessein par l'auteur, qui forment contraste dans ces deux passages? Montrez aussi la précision des verbes empaquetaient, flottent, découvrant, sortent, brandissant. — 11. Relevez, dans la description de la fantasia, tous les termes qui expriment une idée de mouvement. — 12. Quelles sont les phrases qui montrent le mieux que l'auteur a le talent d'un peintre?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que cheval (latin caballus, equus), arme, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de effaré, agile, étrange; des homonymes de tribu, selle; un antonyme de empaqueter. — 3. Expliquez les expressions ci-après: cheval ombrageux; cheval de relais; c'est un vrai cheval à la besogne; c'est son cheval de bataille; monter sur ses grands chevaux; il se tient mieux à table qu'à cheval; être à cheval sur les règlements; à cheval donné on ne regarde point la bride; l'œil du maître engraisse le cheval. — 4. Trouvez quelques épithètes de caractère, quelques épithètes de couleur pouvant s'appliquer au cheval; quelques verbes exprimant ses mouvements ou ses cris.

Rédaction. — a) Décrire un cheval que l'on a observé avec soin (physionomie générale, extérieur, caractère).

b) Vous avez observé des chevaux en liberté dans une prairie; décrivez quelques-unes de leurs gambades ou de leurs évolutions.

Les Tropiques

...Le danger est plus grand peut-être dans ces forêts vierges, où tout parle de vie, où fermente éternellement le bouillonnant creuset de la nature.

Ici et là, leurs vivantes ténèbres s'épaississent d'une triple voûte, et par des arbres géants, et par des enlacements de lianes, et par des herbes de trente pieds à larges et superbes feuilles. Par place, ces herbes plongent dans le vieux limon primitif, tandis qu'à cent pieds plus haut, par-dessus la grande nuit, des fleurs altières et puissantes se mirent dans le brûlant soleil.

Aux clairières, aux étroits passages où pénètrent ses rayons, c'est une scintillation, un bourdonnement éternel, des scarabées, papillons, oiseaux et colibris, pierreries animées et mobiles, qui s'agitent sans repos. La nuit, scène plus étonnante! commence l'illumination féerique des mouches luisantes, qui, par milliards de millions, font des arabesques fantasques, des fantaisies effrayantes de lumière, des grimoires de feu.

Avec toute cette splendeur, aux parties basses clapote un peuple obscur, un monde sale de caïmans, de serpents d'eau. Aux troncs des arbres énormes, les fantastiques orchidées, filles animées de la fièvre, enfants de l'air corrompu, bizarres papillons végétaux, se suspendent et semblent voler. Dans ces meurrières solitudes, elles se délectent et se baignent dans les miasmes putrides, boivent la mort qui fait leur vie et traduisent, par le caprice de leurs couleurs inouïes, l'ivresse de la nature.

N'y cédez pas, défendez-vous, ne laissez point gagner au charme votre tête appesantie. Debout! Debout! sous cent formes le danger vous environne. La fièvre jaune est sous ces fleurs, et le vomito negro; à vos pieds traînent les reptiles. Si vous cédiez à la fatigue, une armée silencieuse d'anatomistes implacables prendrait possession de vous, et d'un million de lancettes ferait de tous vos tissus une admirable dentelle, une gaze, un souffle, un néant.

MICHELET, L'Oiseau.

PORTRAITS

67. Le Juif

Extrait de l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion, (1817-1823).

Tout fut consommé pour le Juif! Un sceau fut mis sur son cœur, sceau qui ne sera brisé qu'à la fin des siècles. Son existence tout entière n'avait été qu'un long prodige: un nouveau miracle commence; miracle toujours le même, miracle universel, perpétuel, et qui manifestera, jusqu'aux derniers jours, l'inexorable justice et la sainteté du Dieu que ce peuple osa renier. Sans principe de vie apparent, il vivra; rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temps même. Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouve un lieu de repos. Une force invincible le presse, l'agite, et ne lui permet pas de se fixer. Il porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde entier et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu; il lit ses prophètes, et ne les comprend pas : sa sentence, écrite à chaque page des livres qu'il a ordre de garder 1, fait sa joie.

Tel que les grands coupables dont parle l'antiquité, il a perdu l'intelligence; le crime a troublé sa raison. Partout opprimé, il est partout. Au mépris, à l'outrage, il oppose une stupide insensibilité; rien ne le blesse, rien ne l'étonne : il se sent fait pour le châtiment; la souffrance et l'ignominie sont devenues sa nature. Sous l'opprobre

^{1.} La réprobation des Juiss a été prédite entre autres par les prophètes Michée, Ezéchiel, Amos, Osée, Isaïe, Jérémie, David.

qui l'écrase, il soulève de temps en temps la tête, il se tourne vers l'Orient, verse quelques pleurs, non de repentir, mais d'obstination; puis il retombe, et courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit en silence, sur une terre où il sera toujours étranger, sa course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer; tous ont été saisis d'horreur à son aspect; il était marqué d'un signe plus terrible que celui de Caïn: sur son front, une main de fer avait écrit: Déicide!

Peuple, autrefois peuple de Dieu, devenu non pas le tributaire, le serviteur d'un autre peuple, mais l'esclave du genre humain, qui, malgré son horreur pour toi, te méprise jusqu'à te laisser vivre; peuple opiniâtre, dont aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser l'orgueil, ni la bassesse; qui ne trouves pas en toi-même un remords, un humble regret, une plainte pour désarmer le bras qui te frappe; qui portes, sans étonnement, depuis dix-huit siècles, tout le poids de la vengeance divine; peuple incompréhensible, cesse un moment le travail dont tu te consumes sous le soleil, rassemble-toi des quatre vents où le souffle de Dieu t'a dispersé, viens et réponds... Est-il vrai, qu'il ait existé dans ton sein un homme nommé Jésus, qui se disait le libérateur annoncé par tes prophètes ? — Oui. — Est-il vrai qu'il ait paru au temps où l'on croyait que le Messie devait venir ? — Oui. — Est-il vrai qu'il soit né dans le lieu où il était prédit que le Messie naîtrait? - Oui. - Est-il vrai, laissant à part ce qu'il disait de sa mission, que sa vie était pure et sa doctrine sainte? — Oui. — Est-il vrai qu'il ait opéré, ainsi que ses disciples, des œuvres miraculeuses? - Il est manifeste que nous ne pouvons le nier.

Malheureux! et qui t'a donc empêché de le reconnaître? Que te fallait-il de plus? Tu demandais un signe du ciel:

LE JUIF 299

quelle force ce nouveau prodige eût-il ajouté à tant de prodiges? Et ce Juste qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, qui guérissait toutes les langueurs, qui chassait les démons, qui ressuscitait les morts; qu'en as-tu fait? Est-il vrai que tu l'aies crucifié?

Tout à coup un grand cri: Que son sang soit sur nous et sur nos enfants!

Juif! tu n'as pas fait en vain cette demande; ton souhait est accompli; ce sang est sur toi, il y sera toujours. Va, retourne à ton supplice; que le monde entier en soit témoin, jusqu'au jour où, reconnaissant et détestant ton crime, ce même sang que tu as versé, l'effacera.

Félicité de Lamennais.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Quelle en est l'idée maîtresse? - 3. Distinguez les principales parties du plan. -4. Quelle allusion renferme la première phrase? la seconde? -5. Montrez, par quelques traits frappants de la protection divine, que l'existence du peuple juif, dans l'Ancien Testament, n'a été qu'un long prodige. — 6. Lamennais prétend que la survivance des Juifs est un nouveau miracle; comment le prouve-t-il? — 7. Il montre aussi, avec une force, une précision accablantes, l'aveuglement du peuple déicide : en quels termes? Que désigne ce flambeau que le Juif porte entre ses mains? — 8. Remarquez avec quelle vigueur il peint le Juif poursuivant dans le monde, à travers les siècles, sa course pénible et vagabonde. L'ordre dans lequel il a exprimé ses idées, dans ce passage, n'est pas arbitraire; faites ressortir cette gradation. Pourquoi le Juif, dans ses opprobres, se tourne-t-il vers l'Orient? Expliquez: pleurs de repentir, pleurs d'obstination. Pourquoi le Juif est-il partout un étranger? Commentez : saisis d'horreur à son aspect. - 9. Afin d'exprimer sa pensée avec encore plus de véhémence, Lamennais a recours à l'apostrophe. Quelles sont les trois idées qu'il développe successivement pour décrire l'état actuel du peuple juif? Relevez une antithèse dans la première, une gradation dans la deuxième. Ne pousse-t-il pas, dans un endroit, l'impétuosité jusqu'à la virulence? — 10. En employant la forme dialoguée, l'auteur veut, pour ainsi dire, arracher au peuple déicide l'aveu de son aberration et de son aveuglement. Retenez ce passage : on ne saurait montrer en moins de mots ni avec plus de force que Jésus est bien le Messie promis. — 11. Quelles impressions laisse en vous la lecture de ce morceau?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que prophète, justice, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de prodige, renier, repos, vagabond. — 3. Décomposez le mot décide en ses deux racines; puis trouvez, pour chacune, quatre mots qu'elle contribue à former. — 4. Le mot Juif évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées : donnez les noms qui les désignent.

Rédaction. — Si vous entendiez un Juif prétendre que le Messie n'est pas encore venu, que pourriez-vous dire pour le réfuter?

Lamennais a tracé le portrait moral du Juif; les lignes qui suivent compléteront le portrait du point de vue physique.

La rue des Juifs à Francfort

Un des coins les plus pittoresques de Francfort-sur-Mein, c'est cette vieille rue des Juifs, avec ses maisons du moyen âge, avec ses poutres encastrées dans des torchis poudreux, ses judas et ses grilles, ses toits recouverts d'écailles comme une carapace; sa teinte brune, son aspect sordide et curieux, fait pour tenter et pour navrer un peintre. Des haillons pendent aux fenêtres. des objets bizarres sont étalés aux devantures des boutiques, sous les auvents projetant leurs ombres aux deux côtés de la rue. Parfois, entr'ouvrant un des battants des petites fenêtres qui s'ouvrent sur les toits noirs et sinistres comme des veux chassieux, une main apparaît, puis une figure curieuse, à l'air presque farouche, jette un regard furtif sur les passants. C'est quelque vieux Juif à longue barbe pointue, quelque vieille le front ceint du bandeau traditionnel. Ce regard rapide une fois jeté sur la rue, la fenêtre aux vitres verdâtres se referme brusquement... On voudrait pénétrer dans ces logis bizarres, franchir ces escaliers à rampes de bois, obscurs et inquiétants, qu'on aperçoit par les portes entr'ouvertes, aller et venir dans ces chambres qu'on se figure encombrées d'objets disparates, de tapis et d'orfèvreries, comme le grenier de Rembrandt; de cornues et d'animaux fantastiques, comme le laboratoire du docteur Faust. Mais tout est clos, tout est cadenassé, et les Juifs vivent ici chez eux, at home, sévèrement groupés au coin du feu sous la lampe à sept branches...

Jules CLARETIE.

Lecture

Lire The Jews de Hilaire Belloc.

FÉNELON 301

68. Fénelon

Extrait des Mémoires (publiés seulement en 1829).

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des veux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en n'ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient pas. Elle avait de la gravité et de la galanterie¹, du sérieux et la gaieté: elle sentait également le docteur². l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de la regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, de la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations: avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée 3; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures: avec cela,

^{1.} Galanterie, désigne ici un air de politesse aimable.

^{2.} Le docteur, quelqu'un ayant autorité pour enseigner.

^{3.} Proportionnée à la qualité des personnages avec lesquels il se trouvait.

302 PORTRAITS

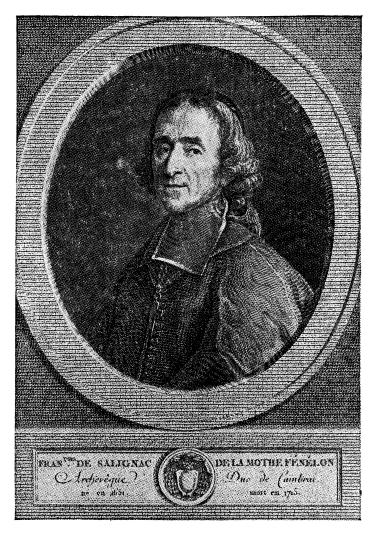
un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanté; de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute 4, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie.

SAINT-SIMON.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? D'où lui viennent, pensez-vous, les renseignements qu'il donne sur Fénelon? - 2. Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Saint-Simon commence par donner l'aspect général de l'individu qu'il veut peindre; relevez les principaux termes dont il s'est servi pour cela. Expliquez: des yeux dont le feu et l'esprit sortaient... — 5. La physionomie de Fénelon était des plus caractéristiques; comment l'auteur le montre-t-il? — 6. Pour mettre en relief les traits de Fénelon, Saint-Simon a recours au contraste : il remarque dans l'archevêque de Cambrai deux caractères qui sembleraient devoir s'exclure et qui cependant se fondent en lui avec une remarquable harmonie; indiquez-les. — 7. De la fusion de ces divers éléments se dégage un ensemble de qualités qui donne à la personne de l'archevêque son caractère propre : quelles sont ces qualités? Expliquez portraits parlants; montrez la précision du verbe attraper. — 8. Ses manières correspondaient-elles à sa physionomie? Qu'est-ce qui frappait surtout en elles? — 9. Sa conversation était agréable et recherchée: pourquoi? Montrez que sa politesse savait

^{4.} Sα chute. Allusion à la disgrâce dont il fut l'objet de la part du roi, après la publication du *Télémaque* et la condamnation par le pape de la doctrine du quiétisme.



FENELON Vivien, peintre français (1657-1734)

s'adapter, se proportionner à tous et à chacun. Faites ressortir la précision des épithètes naturelle, douce, fleurie, insinuante. — 10. Fénelon exerçait une vraie séduction sur tous ses amis; comment Saint-Simon l'a-t-il montré? N'a-t-il pas eu recours à une comparaison spirituelle et inattendue? — 11. La qualité qui résume donc toute la personne de Fénelon, c'est le charme, un charme irrésistible; relevez les mots du texte qui le manifestent. — 12. Saint-Simon a su placer par-ci, par-là, quelques expressions pleines de nerf, de relief, de pittoresque, donnez-en quelques exemples; relevez aussi quelques tournures qu'on n'emploierait plus aujourd'hui.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que docteur, personne, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de pâle, prélat, charme; des antonymes des mots ci-après pris dans le sens qu'ils ont dans le texte: gravité, aisance, noblesse; des paronymes de pâle. — 3. Expliquez les épithètes qui suivent unies au mot charme: magique, enchanteur, séducteur, impérieux, doux, attrayant, décevant, inexprimable, perfide, imperceptible, invincible. — 4. Indiquez quelques adjectifs pouvant caractériser le mot élocution.

Rédaction. — En vous inspirant du plan suivi par Saint-Simon, décrivez un homme que vous avez observé avec soin: 1° portrait physique: aspect général, traits du visage (ils ont une excessive importance), yeux, cheveux, barbe, costume, manières; 2° portrait moral: les qualités qu'exigent sa profession, ses devoirs, ses actions. Surtout que tous les détails fournis concourent à développer l'idée dominante qu'il faut avoir soin de déterminer de prime abord (dans le texte ci-dessus, on s'en souvient, c'est l'idée de charme qui résume tout le portrait de Fénelon).

Lecture

Dans le Deserted Village de Goldsmith, lire le portrait du pasteur (v. 187-193).

69. Mon portrait

Extrait d'une nouvelle (1839)

Dans cette nouvelle, une des premières de l'auteur, Louis Veuillot fait son portrait. On assure que, dans cette circonstance, le grand polémiste s'est peint très fidèlement.

L'ensemble de ma personne n'a rien qui soit remarquable: je ne suis ni grand, ni gros, ni petit, ni maigre; je n'ai point la taille élégante, je ne l'ai point épaisse. Je suis un garçon à peu près comme tous les autres, et je vous avoue que le public est le modèle, sur ce point, auquel je m'efforce de ressembler. Cependant, une démarche aisée en même temps qu'assez grave, serait, selon quelques-uns, le point où je me distingue, et je crois que je puis accepter cette flatterie. Je n'ai l'allure ni d'un évaporé, ni d'un rustaud; je pose mon pied sur la terre, solide et bien assuré, et je me promène par la ville comme un propriétaire dans son héritage; cette espèce de dignité sert à compenser suffisamment une certaine carrure, qui voudrait, peut-être, que j'eusse quelque petite chose de plus en hauteur. A tout prendre je ne suis pas mal fait.

Ce corps vigoureux supporte une tête qui pourrait être un peu moins volumineuse, sans pour cela paraître disproportionnée. Vous voyez bien ce que je veux dire; de grâce, n'exigez point que je sois plus précis là-dessus. J'ai les traits forts plutôt que prononcés, les lèvres grosses, le nez... eh bien! oui, le nez ample! Les yeux sont noirs et plutôt petits, fort vifs quelquefois; les sourcils bien placés, peut-être un peu durs; le menton assez agréable, malheureusement, je commence à en avoir deux; avec cela le teint brun et pâle. Il est vrai que je ne suis pas beau. Cependant l'ensemble ne repousse pas. Je me sauve par la physionomie.

Si je m'anime à causer, mon regard brille; avec ceux que j'aime, j'ai le sourire bon et tendre; avec tout le monde, l'air franc; enfin sur ce visage tel quel se peignent sans difficulté des sentiments faits pour attirer la sympathie. Mes traits disent nettement ce que j'ai dans l'âme, et c'est pourquoi je ne suis pas toujours désagréable à regarder.

Avant de vous écrire, j'ai demandé à une dame, qui passe pour sincère, comment elle me trouvait. Elle a répondu: "Vous avez la voix aimable, vous ne manquez pas d'esprit: lorsque l'on vous écoute..., on peut oublier qu'on vous voit."

Louis Veuillot.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur? - 2. Distinguez-en les différentes parties. - 3. Qu'est-ce que l'auteur dit de sa taille? de sa démarche? — 4. En quels termes exprime-t-il qu'il est l'ennemi des singularités? - 5. Quel est le résultat de cette première observation? Ne trouve-t-il pas en lui, cependant, un léger défaut? — 6. Que reproche-t-il à sa tête? — 7. Montrez qu'il en décrit successivement les principales parties. — 8. Dans un endroit, ne semble-t-il pas, pour ainsi dire, s'arracher un aveu? Justifiez l'emploi de l'épithète ample. - 9. Parlant de son teint, il se souvient tout à coup que son visage porte l'empreinte de la petite vérole; il se garde bien de le rappeler; car il ne veut pas, comme il le dit plus tard, que l'on soit forcé de le reconnaître dans ce portrait. Comment élude-t-il la difficulté? - 10. Le visage reflète d'ordinaire les sentiments de l'âme, l'auteur le dit lui-même d'ailleurs : en quels termes ? Indiquez les principaux traits du caractère de l'écrivain. Comment se manifestent-ils sur sa physionomie? D'après ce que vous savez de Louis Veuillot, ces traits peuvent-ils lui être attribués? — 11. Montrez qu'il résume tout le portrait en une boutade spirituelle. Que veut dire au juste cette expression: Vous ne manquez pas d'esprit? — 12. Faites remarquer les transitions qui relient entre eux les différents paragraphes. -13. Se peindre soi-même peut présenter certains dangers; Louis Veuillot les écarte; citez des exemples. — 14. L'auteur prétend qu'il est un garçon à peu près comme les autres; malgré cela, pourriez-vous le reconnaître, si vous le voyiez? Pourquoi?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que visage, ample, et donnez-en la signification. — 2. Décomposez les mots ci-après: sympathie, disproportionné, sourcil. — 3. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de portrait, ample, vigoureux; des antonymes de ample. — 4. Distinguez allure de démarche, traits forts de traits prononcés. — 5. De quels verbes vous serviriezvous pour peindre la démarche de quelqu'un? — 6. Indiquez les épithètes qui peuvent caractériser les yeux, considérés comme le miroir de l'âme, le nez, la bouche, le teint.

Rédaction. — a) Faites votre portrait.

b) Comment vous représentez-vous la physionomie d'un juge dans l'exercice de ses fonctions? d'un commerçant recevant ses clients? d'une mère tenant son petit enfant dans ses bras? de Montcalm à la bataille de Carillon? de Marie regardant Jésus cloué à la croix?

Lecture

Lire, du même Veuillot, le portrait physique et moral d'Adolphe Thiers (Correspondance, Vol. X, lettre 157, édit. Lethielleux).

70. Le colon

Extrait de Chez nous (1914).

Le colon s'est taillé un domaine dans la forêt. Au milieu d'une éclaircie, il a dressé sa maison; là est son amour, so joie, son cher espoir. L'épouse paraît au seuil de l'humble cassine 1; du regard, elle accompagne son homme, qui s'éloigne la hache à l'épaule et en chantant...

Le sentier serpente, au grand soleil, entre les souches noircies...

Mais le bois debout est encore tout proche, et voici l'homme devant un grand érable dont le tronc robuste monte d'un seul jet dans le fouillis des branches. D'un

^{1.} Cassine: petite maison isolée dans les champs.

308 PORTRAITS

regard de ses yeux clairs, il toise l'arbre comme pour se mesurer avec ce géant; puis, un signe de croix! et, soudain, il se dresse, ses reins se cambrent, ses muscles se gonflent... Et vlan! le taillant de la bonne hache s'enfonce dans le bois vert, et vlin! un éclat vole...

Et voici l'heure où l'arbre doit tomber... De tout l'effort de ses muscles joyeux, le bûcheron frappe. Vlan! vlin! vlan! Le cœur de l'arbre est atteint, et toujours la hache tombe, monte, retombe dans l'entaille béante, qui s'élargit et se creuse.

Vlin! vlan! vlin! Le sol est jonché de blancs éclats. Encore un coup... Vlan! la cime a frémi. Un dernier éclair sur l'acier... Vlin! le vétéran de la forêt fléchit sur l'entaille, hésite un moment, tremble de toutes ses fibres, et, avec un long craquement, s'abat.

Adjutor RIVARD.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. D'après le texte, le colon mène une vie à la fois laborieuse, heureuse et indépendante; relevez les termes qui se rapportent à chacun de ces qualificatifs. — 4. Montrez la précision de l'expression : se tailler un domaine. Pourquoi dressé et non pas élevé, construit? Citez, du même paragraphe, un terme familier. -5. Une ligne suffit à l'auteur pour donner un aperçu général du paysage : quelles sont les idées évoquées par chacun des principaux termes employés? — 6. Relevez, dans le 3º alinéa, un terme qui contribue à donner à ce passage la couleur locale. — 7. Remarquez comment l'auteur décrit l'érable. — 8. L'homme et l'arbre sont maintenant en présence; comme les guerriers d'autrefois, avant l'attaque, ils semblent se défier l'un l'autre : indiquez les termes qui donnent cette impression. Quelles sont les expressions qui annoncent chez l'homme une décision bien arrêtée? — 9. Le bûcheron frappe à coups redoublés. Montrez que, dans ce passage, l'allure du style est conforme aux idées exprimées; relevez des onomatopées; expliquez les expressions: ses muscles joyeux, jonché de blancs éclats. - 10. L'érable est personnifié dans le dernier alinéa; relevez les termes qui l'indiquent. Les détails qui précèdent la chute ont-ils été bien observés? Pourquoi le mot s'abat a-t-il été rejeté à la fin

de la phrase? — 11. Montrez les traits caractéristiques de ce colon. Ne manifeste-t-il pas aussi quelque part ses sentiments chrétiens?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que colon, espoir, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de éclat (de bois), jonché. — 3. Quelles sont les diverses acceptions de éclaircie? — 4. Le mot colon évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les homs qui les désignent.

Rédaction. — a) Développez, du point de vue que vous préférez, le sujet qui suit : La mort de l'arbre.

b) Dans un paragraphe, dites ce que vous pensez de la vie de colon.

Au texte ci-dessus, comparez le morceau ci-après; puis montrez comment l'auteur identifie l'arbre et le bûcheron.

L'arbre

L'arbre est condamné... C'est un pin énorme, droit et magnifique, à l'écorce jaunissante, dont les branches sont horizontales comme celles d'un cèdre, et dont la sombre verdure est mêlée de ses pommes encore vertes. Mais il est trop près de la maison; il faut qu'il meure, et voici le bourreau. C'est le père Pédroleau, un bûcheron très vieux, qui lui-même ressemble à un vieil arbre... Sa pâleur est verte; sa barbe, taillée comme celle d'un chef grec devant Ilios, a pris des aspects de feuillage et de mousse; et ses yeux résolus, épouvantablement clairs, sont comme les échappées du ciel dans la forêt.

Après avoir marqué de l'œil dans le pré voisin l'endroit où le pin devra tomber, Pédroleau l'attaque à grands coups de cognée, ouvrant des entailles sûres, enlevant les morceaux de chair avec une absolue précision... Bientôt l'arbre s'affole, une dernière fois lève ses bras désespérés et, lancé dans l'air, vient tomber exactement à la place qu'a choisie Pédroleau.

Et lui, le vieux, tant de fois mordu et souffleté par les orages, par le vent, par la bise glacée, il est droit comme le grand arbre l'était encore tout à l'heure, et, comme lui, il attend, les pieds agrafés au sol, le fatal instant, l'autre Bûcheron, et l'inévitable cognée.

Théodore de BANVILLE. Lanterne magique.

Comparez encore, dans Les Gouttelettes de Pamphile Lemay, le sonnet Les colons.

310 PORTRAITS

71. L'égoïste

Extrait des Caractères (1688).

Gnathon 1 ne vit que pour soi 2, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul 3 celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre 4 de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous : il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains 5, il manie les viandes 6, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit au plus affamé : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève un ragoût de dessus un plat. il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe : on le suit à la trace : il mange haut et avec grand bruit: il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un

^{1.} Gnathon (mot grec qui signifie mâchoire): nom de fantaisie que La Bruyère donne au personnage représentant l'égoïsme et la gloutonnerie.

^{2.} Aujourd'hui, on dirait de préférence : lui.

^{3.} Lui seul, on dirait aujourd'hui à lui seul.

^{4.} Fait son propre, s'approprie, accapare.

^{5.} Ce n'était pas chose extraordinaire; car, au XVII^o siècle, l'usage de la fourchette ne faisait que de commencer.

^{6.} Viandes, ce mot avait au XVIIe siècle un sens plus général que de nos jours; il désignait toute espèce d'aliments. Bossuet désigne le pain eucharistique comme "cette viande sacrée".

râtelier: il écure 7 ses dents, et il continue à manger 8. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver. dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre⁹, hardes ¹⁰, équipages; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

LA BRUYÈRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. L'idée maîtresse est exprimée explicitement dans le texte: quelle est-elle? Quelle est l'intention de La Bruyère en traçant le portrait de l'égoiste? — 3. Distinguez les parties du plan. — 4. Ce portrait est formé, comme il arrive fréquemment chez La Bruyère, d'une juxtaposition de traits caractéristiques. Vous paraît-il exagéré? Si oui, pourquoi l'auteur

^{7.} Ecurer ne s'emploie guère que pour désigner le nettoyage d'un ustensile de cuisine; on dirait ici se cure les dents.

^{8.} La gourmandise est une des formes de l'égoisme. "L'égoiste, a dit Chamfort, brûlerait la maison de son voisin pour se faire cuire un œuf."

^{9.} Lui est propre: lui appartient, devient sa propriété.

^{10.} Hardes: ce qui sert à l'habillement ou à la parure d'une personne (Acad.). Aujourd'hui, ce mot est un peu vulgaire; mais, au XVII• siècle, on disait de belles hardes, de riches hardes.

l'a-t-il voulu ainsi? — 5. A quelle classe de la société Gnathon appartient-il? Citez les passages du texte qui l'indiquent. — 6. La première phrase ne renferme-t-elle pas une hyperbole plaisante? Pourquoi point plutôt que pas? — 7. Pourquoi l'auteur, voulant peindre l'égoïste, le représente-t-il prenant son repas? — 8. Gnathon, à table, se comporte invariablement avec le plus parfait sans-gêne. Relevez les termes qui l'indiquent. Pourquoi remplir plutôt que occuper? - 9. Puis il s'occupe des plats. Quels sont les détails de ce passage qui montrent le mieux la grossièreté de cet odieux égoïste? — 10. Commentez les expressions ci-après : il se rend maître, fait son propre. Expliquez savourer. Faites ressortir la gradation des verbes manie, remanie, démembre, déchire; la précision toute réaliste de dégouttent. Relevez, dans la phrase : Il ne leur épargne ..., quelques expressions spirituelles et pittoresques. Montrez la puissance d'évocation du mot râtelier. — 11. En quelques traits rapides, La Bruyère signale la conduite de Gnathon à l'église, au théâtre, en carrosse, dans les hôtelleries: partout où se trouve Gnathon, il lui faut toutes ses aises, la meilleure place, la meilleure chambre et le meilleur lit. Pourquoi, dans un carrosse, les places du fond sont-elles les seules à lui convenir? Relevez dans ce même passage une exagération plaisante. — 12. L'auteur achève le portrait de l'égoïste en montrant son indiscrétion, son indifférence pour autrui, voire à l'occasion sa férocité : indiquez les termes qui y correspondent. Montrez que le trait final résume avec autant de naturel que de vigueur tous les détails accumulés dans ce portrait. — 13. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que table, savourer, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de manier, chemin; des antonymes de égoïsme; un adjectif dérivé de jus. — 3. Montrez la composition des mots égoïsme, remanie, démembrer, dégoûtant, dégoutter. — 4. Indiquez, au moyen d'exemples, les différentes acceptions de service. — 5. Expliquez les expressions qui suivent: bienséances, savoir-vivre, civilité, urbanité; homme aimable, courtois, affable, sociable, obligeant, prévenant, obséquieux, complaisant, désintéressé, bien appris; chef du protocole, règles de l'étiquette; se confondre en politesses, garder les convenances, y mettre des formes, protester de son amité, donner de l'eau bénite de cour, tourner un compliment.

Rédaction. — Par opposition au portrait de La Bruyère, tracer le portrait d'un homme bien élevé en indiquant comment il se comporte à table, en voyage et dans les autres circonstances de la vie.

72. Sainte Monique et saint Augustin

Extrait de l'introduction à la Vie de sainte Monique.

Après avoir assisté au baptême de son fils Augustin à Milan, sainte Monique prit avec lui le chemin de Rome. C'est près de cette ville, à Ostie, où elle devait mourir quelques jours après, qu'elle eut avec son fils l'entretien qu'Ary Scheffer a immortalisé dans ce tableau célèbre et dont la grayure ci-après est une reproduction.

Avez-vous vu quelquefois la belle peinture d'Ary Scheffer qui représente sainte Monique et saint Augustin au bord de la mer? Saint Augustin est assis au premier plan. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années. Sa figure est pâle, fine, un peu triste encore, comme un malade qui a beaucoup souffert et qui entre en convalescence; ses yeux sont noirs, profonds, pas assez trempés peut-être de sensibilité et de tendresse, mais pleins du plus beau feu; sa bouche pensive et fermée, comme celle d'un homme habitué au travail de l'esprit. Des cheveux courts, taillés en rond autour de la tête laissent voir un front large, sur lequel tombe un rayon de lumière, symbole de l'état où est maintenant cette puissante intelligence. Le coude du bras droit est appuvé sur le genou, et l'avantbras semble se relever pour soutenir une tête fatiguée; mais la tête n'a plus besoin d'appui : elle est droite, un peu renversée en arrière, afin de laisser au regard la liberté de se diriger vers le ciel. De sa main gauche, Augustin presse les mains de sa mère, comme pour dire que si, après tant d'erreurs, de déceptions et de luttes, il peut maintenant lever vers Dieu un regard purifié et heureux. c'est à sa mère qu'il le doit.

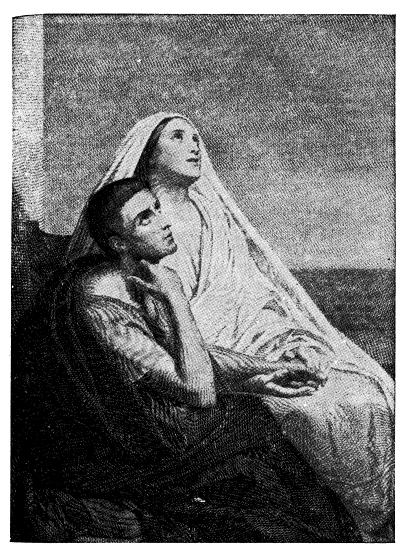
Et cette mère, qu'elle est radieuse à côté de lui! Elle est tout entière dans la lumière, tandis qu'Augustin est encore un peu dans l'ombre, ainsi qu'il convient à un

pénitent; et elle le domine de toute la tête, pour montrer qu'elle l'a précédé et que, jusqu'ici, elle est montée plus haut que lui dans la vérité et dans l'amour. Sous l'épanouissement de sa figure qui rayonne de joie, j'aurais aimé qu'on pût apercevoir la trace effacée de ses larmes; mais que ses yeux sont beaux, comme tous les yeux, du reste, qui regardent le ciel! que cette bouche entr'ouverte laisse bien voir ce qu'il y a de tendresse dans cette âme aimante! et que voilà bien la joie pure, sereine, reconnaissante, d'une mère qui a retrouvé son fils! Vêtue de blanc, enveloppée de longs voiles qui retombent ainsi que des ailes au repos, on dirait qu'elle n'attend que le signal de s'envoler; et, dans l'état où elle est, ayant ramené à Dieu son Augustin, le laissant chrétien, repentant, en voie de devenir un saint, elle s'envolerait en effet, si de ses deux mains elle ne pressait la main de son fils. Voilà ce qui la retient encore. Mais, en regardant de près ces deux mains, qui sont serrées plus qu'elles ne serrent et qui vont s'entr'ouvrir, on pressent que cette dernière étreinte ne la retiendra pas longtemps.

Mgr Bougaud.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? — 2. Quel but s'est proposé Mgr Bougaud en écrivant cette page? — 3. Donnez un titre à chacun des alinéas. — 4. Montrez l'ordre suivi par l'auteur dans la description du portrait de saint Augustin, de celui de sa mère. Cet ordre est-il le même dans les deux cas? — 5. A quoi l'auteur fait-il allusion par ces mots: comme un malade qui a beaucoup souffert...? — 6. Dans la description des yeux de saint Augustin, distinguez ce qui appartient au portrait physique et ce qui se rattache au portrait moral. — 7. Les yeux sont le miroir de l'âme; quels sentiments reflètent ceux de l'illustre converti? — 9. Remarquez la dernière phrase du premier alinéa: on n'y rencontre pas un mot inutile, chacun des termes employés a sa raison d'être et évoque toute une suite d'idée et de faits; montrez-le pour les mots ci-après: erreurs, déceptions, luttes,



SAINTE MONIQUE ET SAINT AUGUSTIN Ary Sheffer, peintre français (1795-1858)

purifié, heureux. — 10. Le passage du premier alinéa au second se fait naturellement, sans effort, sans secousse; quelle transition l'auteur a-t-il donc employée? — Al. Expliquez: jusqu'ici, elle est montée plus haut que lui dans la vérité et dans l'amour. — 12. Pourquoi les yeux qui regardent le ciel sont-ils toujours beaux? — 13. Quel pressentiment exprime la dernière phrase? Se vérifiat-t-il bientôt après? — 14. D'après le texte, quels sont les principaux traits du caractère de saint Augustin et de sa mère? Comparez-les entre eux. — 15. Quelle est leur occupation actuelle? Qu'est-ce qui semble les absorber complètement? — 16. Quelle appréciation Mgr Bougaud donne-t-il du tableau d'Ary Scheffer? Montrez que les traits prêtés aux personnages par le peintre sont conformes à la vérité historique. Cependant l'auteur ne fait-il pas deux légères critiques? — 17. Quelle impression laisse en vous la contemplation de ce tableau? la description de Mgr Bougaud?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que peinture, ombre, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de tableau, erreur, appui. — 3. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot tableau: centre d'attraction, cadre, ciel, tracé, coloris; croquis, esquisse, ébauche, fresque, portrait, miniature, estampe, effigie, verrière, aquarelle, diptyque, marine. — 4. Quelles épithètes pourraient caractériser la figure d'une personne? les teintes d'un tableau?

Rédaction. — Décrire la gravure : La prédication de Jésus, 2e volume, N. 88. (Remarquez la grande variété des postures et des physionomies ; faites ressortir la remarquable unité du tableau : où est son centre d'intérêt ? Un groupe d'auditeurs ne semble-t-il pas cependant captivé par d'autres occupations ? Quelle est, pensezvous, la raison d'être de ce groupe dans la composition du tableau ?)

73. Le canotier

Extrait de La Jongleuse (Légendes canadiennes, 1860).

C'était une nuit d'automne, sombre et brumeuse. Un canot d'écorce se détachait silencieusement du rivage de Québec, à quelques pas de l'endroit où s'élève la vieille église de la basse ville. Sur le sable de la grève, un homme était debout, tenant à la main une lanterne sourde dont le cône lumineux dirigé vers les flots éclairait le canot monté par quatre personnes.

A la lueur fauve que projetait la lanterne, il était facile de voir que celui qui se tenait à l'arrière du canot était un chasseur canadien.

Il était vêtu d'une chemise à raies bleues, d'un hautde-chausse ¹ d'étoffe grise, et portait sur la tête un bonnet de peau de castor.

Selon l'invariable coutume des voyageurs, il avait eu le soin, avant de prendre place sur la pince ² du canot, de placer sous lui un capot ³ d'étoffe plié avec précaution.

Une ceinture rouge, dont les franges flottaient sur sa jambe gauche, était enroulée autour des reins. Ses pieds étaient chaussés de bottes sauvages, dont les hausses ⁴ de cuir de mouton enveloppaient le bas de ses pantalons ⁵ et se rattachaient au-dessous du genou par des lanières de peau d'anguille.

C'était un homme d'un tempérament sec, mais d'une charpente osseuse et d'une taille très élevée. Les manches de sa veste, retroussées jusqu'au coude, découvraient des muscles d'acier qui révélaient une force peu commune.

^{1.} Haut-de-chausse: au XVIIe siècle, sorte de culotte.

^{2.} Pince: partie inférieure de la proue (avant du navire), voisine de la quille.

^{3.} Capot: provincialisme qu'il faut remplacer par pardessus. — Avec précaution. ici expression impropre, à remplacer par avec soin. Remplacer le soin (même phrase) par la précaution.

^{4.} Housse: partie de la botte qui enveloppe la jambe; dire plutôt tige.

^{5.} Ne pas dire ses pantalons, mais son pantalon, lorsqu'on ne veut désigner qu'un seul de ces vêtements.

Ses bras, d'une longueur démesurée, étaient couverts de tatouages représentant divers objets parmi lesquels on remarquait la figure d'un canot.

Les traits de son visage, hâlés par le soleil, et d'une remarquable régularité, semblaient avoir été taillés dans un bloc de bronze florentin.

Sa barbe était noire, tandis que ses cheveux, qu'il laissait croître depuis longtemps et qui retombaient négligemment sur ses épaules, étaient d'un blond châtain.

Un grand air de bonté se reflétait sur toute sa physionomie. Ses yeux, qu'il tenait habituellement à demi fermés, lui donnaient au premier abord une apparence engourdie; mais ils étincelaient d'une rare intelligence, enchâssés sous leurs sourcils noirs et épais, lorsqu'il était sous l'influence d'une émotion un peu vive.

Du reste, rien n'était remarquable dans sa personne, si ce n'est un air d'apathie et d'insouciance que l'extrême lenteur de ses mouvements laissait naturellement supposer.

Abbé Casgrain.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Quel en est l'objet? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. L'auteur fait d'abord connaître les circonstances de temps et de lieu : quelles sont-elles? Expliquez : lanterne sourde. — 5. Il décrit l'habillement du canotier. Par cette description, peut-on présumer l'époque où vivait cet homme? — 6. Comment se manifeste la prévoyance du chasseur? — 7. Que pensez-vous de ces expressions du texte : il avait eu le soin ... et plié avec précaution? — 8. Il trace le portrait physique du canotier; montrez l'ordre qu'il a suivi et justifiez-le. — 9. Qu'est-ce qui révèle chez cet homme une force plus qu'ordinaire? - 10. Expliquez: tempérament sec et charpente osseuse. — 11. Quels sont les traits caractéristiques de son visage? L'auteur, à cette occasion, emploie une comparaison très juste : montrez-le. — 12. Ce portrait physique ne renferme-t-il pas certains détails de mœurs aujourd'hui disparus? - 13. Le visage est le miroir de l'âme. Quels sont les traits distinctifs du caractère de cet homme? - 14. Pourquoi

l'abbé Casgrain semble-t-il insister particulièrement sur les yeux? — 15. Commentez: étincelaient et enchâssés. — 16. Enfin, quelle est l'impression dominante laissée dans l'esprit par le portrait du canotier?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que canotier, cône, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de canot, soin, précaution; un homonyme de raie; un paronyme de hâler. — 3. Distinguez les mots ci-après: lanterne, falot, fanal. — 4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de enchâsser. — 5. Indiquez des épithètes qui pourraient caractériser a) la démarche; b) l'attitude; c) la physionomie.

Rédaction. — a) Vous voulez faire reconnaître à l'un de vos amis une personne bien connue de vous, mais qu'il n'a jamais vue; faites le portrait de cette personne, en vous inspirant du plan du morceau ci-dessus.

b) Décrivez en quelques traits sobres, mais caractéristiques: 1° la démarche et la physionomie d'un ivrogne dans la rue, d'un militaire, d'un enfant se rendant à l'école; 2° l'attitude et la physionomie d'un professeur en classe, d'un orateur public, d'un saint en prière.

74. Le distrait

Extrait des Caractères (1688).

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir; il la referme. Il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses ¹. S'il marche dans ² les places, il se sent tout

^{1.} Chausses (de calceus, chaussure; rappr. chausser, chausson, chaussette, caleçon, etc.): partie inférieure du vêtement que portaient les hommes au XVIIe siècle, sorte de culotte qui tantôt n'allait que jusqu'aux genoux (haut-de-chausses), tantôt avait un prolongement dit bas-de-chausses.

^{2.} On dirait aujourd'hui : s'il marche sur les places ...

d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à à la rencontre d'un prince sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre : on lui perd tout, on lui égare tout; il demande ses gants, qu'il a dans ses mains.

Il entre à l'appartement 4, et passe sous un lustre, où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque b' S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue. Il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé.

Il descend du Palais 6, et, trouvant au bas du grand

^{3.} Tête pour tête, locution familière et peu usitée.

^{4.} Appartement: partie de la résidence royale où se réunissaient les courtisans. — Ce mot n'est jamais synonyme de salle, chambre, pièce. Il ne s'emploie proprement que pour désigner un logement d'au moins cinq ou six pièces.

^{5.} Au XVIIe siècle, les hommes portaient des perruques (voir portraits de l'époque).

^{6.} Palais: ancienne résidence royale, devenue le siège de la justice.

degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans: le cocher touche, et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau; il s'assied, il se repose, il est chez soi . Le maître arrive: celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole: le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience: la nuit arrive, qu'il est à peine détrompé.

C'est lui encore qui entre dans une église, et, prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier, et sa tasse pour le bénitier, y plonge la main, la porte à son front, lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle et qui lui offre des oraisons. Il s'avance dans la nef. Il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus : la machine plie, s'enfonce, et fait des efforts pour crier; Ménalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passés sur ses épaules, et ses deux mains jointes et étendues, qui lui prennent le nez et lui ferment la bouche; il se retire confus, et va s'agenouiller ailleurs. Il tire un livre pour faire sa prière, et c'est sa pantoufle qu'il a

^{7.} Grand degré: grand perron, grand escalier (vieilli dans ce sens).

^{8.} On dirait plutôt aujourd'hui chez lui; soi ne s'emploie plus que pour représenter une personne indéterminée, comme par exemple dans: Il faut penser aux autres avant de penser à soi.

^{9.} Au lieu de celui-ci, aujourd'hui il faudrait dire Ménalque.

prise pour ses Heures 10, et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église, qu'un homme de livrée court après lui, le joint, lui demande, en riant, s'il n'a point la pantoufle de monseigneur : Ménalque lui montre la sienne, et lui dit : Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi. Il se fouille néanmoins, et tire celle de l'évêque de..., qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de lui, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui était à terre : ainsi Ménalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins.

Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse; et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire, qu'il vient de fermer; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien, qu'il a serré pour sa cassette.

Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises; et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout: il écrit une seconde lettre; et, après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse: un duc et pair 11 reçoit l'une de ces deux lettres, et, en l'ouvrant, y lit ces mots: Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin... Son fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, et se la fait lire; on y trouve: Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu

^{10.} Ses Heures, mis pour son livre d'Heures. C'est un livre de piété indiquant certaines prières pour différentes heures de la journée.

^{11.} Duc et pair: duc qui, possédant le titre de pair du royaume, avait droit de siéger au Parlement.

à Votre Grandeur... Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie : il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé.

Ménalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit : C'est vous que je cherche; il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort; il va, il revient sur ses pas; il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure : il est étonné que ce soit lui; il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté.

Il se trouve avec un magistrat; cet homme, grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement, et lui demande si cela est ainsi: Ménalque lui répond: Oui, mademoiselle. Il revient une fois de la campagne: ses laquais en livrée entreprennent de le voler, et y réussissent; ils descendent de son carrosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend. Arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et leur dit: Demandez à mes gens, ils y étaient.

La Bruyère.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de La Bruyère? — 2. Quelle a été l'intention de l'auteur en l'écrivant? — 3. Le morceau est formé d'une énumération de faits juxtaposés; indiquez l'ordre suivi par La Bruyère dans cette énumération. — 4. La Bruyère a voulu exhiber le type de l'homme distrait. Si vous trouvez que ce portrait est quelque peu chargé, dites en quels détails surtout l'auteur semble exagérer. — 5. Il y avait des distraits au XVIIe siècle; il s'en trouve probablement encore quelques-uns au XXe... Les faits et les individus se succèdent, mais les travers de l'humanité ne varient guère. Il s'ensuit

71 JACU

que La Bruvère, en composant, d'après ses observations personnelles, le portrait de l'homme distrait, y a mis quelque chose de l'humanité de tous les temps. Essayez de démêler, dans le portrait de Ménalque, ce qui est propre au XVIIe siècle de ce qui est commun à tous les temps et à tous les pays. — 6. D'après le texte, à quelle classe de la société appartient Ménalque? — 7. L'allure du style peint admirablement les sentiments de Ménalque. Montrez comment l'auteur a su rendre, par la cadence et l'allure de la phrase, la confiance et la surprise, la sensation de désordre dans la rencontre de Ménalque et de l'aveugle, la sensation de trouble, d'impatience, dans la contestation de Ménalque avec ses domestiques (premier alinéa). — 8. Pourquoi l'auteur a-t-il employé le présent dans les verbes de ce morceau? — 9. Indiquez, dans le texte, les détails les plus humoristiques en remarquant les termes dont La Bruyère s'est servi pour les peindre. Relevez, en particulier, quelques expressions spirituelles et pittoresques; citez aussi quelques locutions plutôt vieillies. -10. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que distrait, aveugle, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de laquais, fâcheux (nom); des antonymes de distrait (adj.); des homonymes de rient, palais, livrée, goutte, ais. — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de toucher. — 4. Quel est le sens du préfixe anti dans antichambre? Ce sens est-il le même dans antipape, antipathie, antipode? — 5. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot rire: bouffon, pincesans-rire, éclater de rire, rire à gorge déployée, pouffer de rire, se rire de quelqu'un, avoir le mot pour rire, rire du bout des dents, rire comme un coffre, rire sous cape, rire dans sa barbe, rira bien qui rira le dernier, on ne rit point quand on a trop d'esprit, le rire du sage se voit mais ne s'entend pas.

Rédaction. — a) Vous avez observé un de vos camarades ou une personne de votre connaissance remarquable par ses distractions. En vous inspirant du morceau ci-dessus, relevez un certain nombre de ces distractions.

b) Racontez quelque mésaventure d'un retardataire.

75. Georges-Etienne Cartier

Extrait de Cartier et son temps (1907).

Pris dans son ensemble, Cartier fut un homme d'Etat hors de pair, avec de grandes conceptions, très conservateur d'idées, mais d'une hardiesse d'action incomparable. Il avait à un fort degré ce qui se rencontre rarement chez les gouvernants: la fermeté et la résolution qui procèdent d'une vision claire de la situation et des besoins du moment. Trop souvent, en effet, on voit trembler, indécise, la main qui gouverne, par crainte des conséquences du coup de barre à donner. Pour Cartier, une fois que l'étude et la réflexion avaient mûri son jugement, il n'y avait plus d'hésitation.

S'il donne l'impulsion, c'est qu'il la sent nécessaire à la bonne direction et peu lui importe ce qu'en pense la foule. Les gens qui ont une haute opinion d'eux-mêmes sont en général de mince importance aux yeux des autres. Exception à cette règle pour Cartier. Il a une idée élevée de sa valeur, mais, s'il se croit supérieur à son entourage, en avance sur son parti, c'est que cette opinion se fonde sur la conviction qu'il a plus étudié, plus travaillé que ses amis et ses rivaux 1. C'est bien l'homme qu'il fallait dans un temps de crise perpétuelle et de haute fermentation soulevée par les animosités de race. Et c'est cette confiance en lui-même qui lui fait prendre vis-àvis des siens des allures de sauveur et d'homme providentiel...

Ce n'était pas un orateur, au sens académique du mot. Chez lui, nul souci de la forme; peu lui importe ce qu'il

^{1.} Et c'était vrai. Cartier donnait quatorze heures par jour au travail. (Note de M. A. DECELLES.)

326 PORTRAITS

appelle lui-même la phrase et qu'il affecte de dédaigner. Mais quelle énergie dans sa parole, dans son action! Lorsque la discussion s'anime, il s'exalte, pivote sur lui-même, regardant tour à tour ses partisans et ses adversaires; on dirait qu'il veut dévorer les uns et animer les autres de son feu. La confiance en sa valeur le rend débordant d'optimisme comme s'il tenait déjà la victoire au milieu du combat. C'est bien l'homme qu'il faut pour tenir serrés autour de soi les rangs d'une armée.

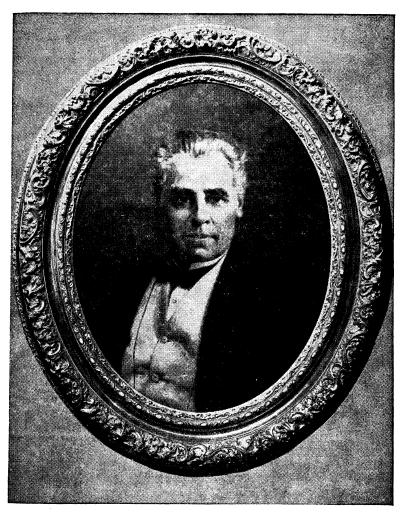
Si l'éloquence de Cartier n'a pas de grandes envolées, ses discours, en revanche, sont nourris de faits, et d'un homme averti sur tout. Quelle que soit la question dont la Chambre est saisie, sa mémoire lui fournit ce qu'il est à propos de dire dans l'espèce, lui présente le mot, la formule en situation. Grâce au fonds inépuisable d'idées générales que des lectures variées lui ont permis d'amasser, questions de droit, d'économie politique, se montrent toujours du domaine de ses connaissances. Il n'y a pas là une grande marque d'originalité, mais c'est encore un mérite peu ordinaire d'avoir su les acquérir et les utiliser...

Les haines accumulées sur Cartier, dans l'ardeur des luttes où son élan ne fut pas toujours exempt d'injustice, se sont depuis longtemps évanouies. Il a cessé d'être un homme de parti, pour devenir une de nos gloires nationales et aujourd'hui tout Canadien est heureux de s'incliner devant sa grande renommée. Plus on examine le résultat du labeur de ce puissant artisan, plus on se convainc que son âme rend à l'épreuve le son sonore du franc métal.

Alfred Decelles.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quels sont les principaux traits du caractère de Cartier? — 4. Faites ressortir l'antithèse que renferme la première



Collection Château de Ramezay

SIR GEORGES-ETIENNE CARTIER

phrase. — 5. Pourriez-vous montrer, par ce que vous savez de la carrière politique de Cartier, qu'il avait de grandes conceptions et une hardiesse d'action incomparable? — 6. En quels termes l'auteur indique-t-il que Cartier avait une haute idée de sa valeur? Quel est, d'ordinaire, le principal écueil du sentiment de l'estime de soi? Quel effet en résulte-t-il le plus souvent? Pour Cartier, sur quoi était fondée cette estime de soi? — 7. Quels sont les traits caractéristiques de l'orateur, dans Cartier? - 8. Comment procèdet-il lorsque la discussion s'anime? Quelle qualité lui est d'un grand secours dans la circonstance? — 9. Si son éloquence n'a pas de grandes envolées, par quoi sont du moins remarquables tous ses discours? - 10. Par quel moyen s'était-il rendu compétent en une foule de matières? - 11. Quel léger reproche l'auteur lui fait-il dans le dernier alinéa? - 12. A quels titres, selon vous, Cartier mérite-t-il d'être l'une de nos gloires nationales? — 13. Le style de ce morceau laisse un peu à désirer par le manque de précision et d'originalité des termes; donnez quelques exemples. Examinez aussi la phrase: C'est bien l'homme qu'il fallait ... (2e alinéa) et la dernière phrase du morceau : que pourrait-on leur reprocher?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que action, gouvernant, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de rival, animosité; un antonyme de optimisme. — 3. Différenciez les mots ci-après: fierté, dignité, orgueil, vanité, amour-propre, morgue, arrogance, fatuité, outrecuidance, impertinence, forfanterie, ostentation. — 4. A propos du mot discours, expliquez: sermon, homélie, exhortation, allocution, éloge, panégyrique, conférence, causerie, déclamation, adresse, toast, improvisation, boniment, harangue, proclamation, plaidoyer, mercuriale.

Rédaction. — Résumez la vie politique de Georges-Etienne Cartier et appréciez-la.

76. Le pic

Extrait de L'Oiseau (1856).

Dans les calomnies *ineptes* dont les oiseaux sont l'objet, nulle ne l'est plus que de dire, comme on a fait, que le pic, qui creuse les arbres, choisit les arbres sains et durs, ceux qui présentent plus de difficultés et peuvent augmenLE PIC 329

ter son travail. Le bon sens indique assez que le pauvre animal, qui vit de vers et d'insectes, cherche les arbres malades, cariés, qui résistent moins et qui lui promettent, d'ailleurs, une proie plus abondante.

La guerre obstinée qu'il fait à ces tribus destructives qui gagneraient les arbres sains, c'est un signalé service qu'il nous rend.

L'Etat lui devrait, sinon les appointements, du moins le titre honorifique de Conservateur des forêts. Que faiton? Pour tout salaire, d'ignorants administrateurs ont souvent mis sa tête à prix.

Le pic est l'idéal du travailleur. Sa corporation modeste, répandue dans les deux mondes ¹, sert l'homme, l'enseigne et l'édifie...

L'instrument de son état, qui sert de pioche et d'alène, de ciseau et de doloire, c'est son bec, carrément taillé. Ses jambes nerveuses, armées de forts ongles noirs d'une prise ferme et solide, l'assurent parfaitement sur sa branche, où il reste des jours entiers dans une attitude incommode, frappant toujours de bas en haut. Sauf le matin où il s'agite, remue ses membres en tous sens, comme font les meilleurs travailleurs qui s'apprêtent quelques moments pour ne plus se déranger, il pioche toute une longue journée avec une application singulière. On l'entend encore, qui prolonge le travail dans la nuit et gagne ainsi quelques heures...

Travail varié et compliqué. D'abord l'excellent forestier, plein de tact et d'expérience, éprouve son arbre au marteau, je veux dire au bec. Il ausculte comment résonne cet arbre, ce qu'il dit, ce qu'il a en lui. Le pro-

^{1.} On en compte plusieurs espèces dans la province de Québec.

330 PORTRAITS

cédé d'auscultation², si récent en médecine, était l'art principal du pic, depuis des milliers d'années. Il interrogeait, sondait, voyait par l'ouïe des lacunes caverneuses qu'offrait le tissu de l'arbre. Tel, sain et fort en apparence, que, pour sa taille gigantesque, a désigné, marqué le marteau de la marine, le pic, bien autrement habile, le juge véreux, carié, susceptible de manquer de la manière la plus funeste, de plier en construction, ou de faire une voie d'eau et de causer un naufrage.

L'arbre éprouvé mûrement, le pic se l'adjuge, s'y établit; là il exercera son art. Ce bois est creux, donc gâté, donc peuplé; une tribu d'insectes y habite. Il faut frapper à la porte de la cité. Les citoyens, en tumulte, voudront fuir ou par-dessus les murailles de la ville, ou en bas, par les égouts. Il y faudrait des sentinelles; au défaut, l'unique assiégeant veille, et de moment en moment regarde derrière pour happer les fugitifs au passage, à quoi sert parfaitement une langue d'extrême longueur qu'il darde comme un petit serpent. L'incertitude de cette chasse, le bon appétit qu'il y gagne, le passionnent; il voit à travers l'écorce et le bois; il assiste aux terreurs et aux conseils du peuple ennemi. Parfois, il descend très vite, pensant qu'une issue secrète pourrait sauver les assiégés.

Un arbre sain au dehors, rongé, pourri au dedans, c'est une terrible image pour le patriote qui rêve au destin des cités.

MICHELET.

^{2.} Auscultation (1. auscultare, écouter): action d'écouter les bruits qui se produisent dans la poitrine, le cœur, etc., afin d'en reconnaître l'état. L'auscultation a été inventée en France par Laënnec, qui a publié en 1819 son Traité d'auscultation.

LE PIO 331

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Quel but s'est-il proposé en l'écrivant? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Quelle calomnie a-t-on répandue contre le pic? Comment l'auteur la réfute-t-il? — 5. En quels termes montre-t-il que le pic est l'idéal du travailleur? - 6. Avec quelle précision et quelle vigueur il le fait! Relevez quelques expressions caractéristiques et une onomatopée. -7. Indiquez les grandes lignes de la méthode de travail du pic. Ou'est-ce que l'auteur pense du procédé d'auscultation de cet oiseau? - 8. Expliquez: éprouve son arbre, voyait par l'ouïe. - 9. Remarquez la suite de déductions renfermées dans la phrase : Ce bois est creux, donc ... et montrez-en la justesse. — 10. Relisez attentivement l'avant-dernier paragraphe; on y rencontre certaines expressions qui frappent par leur puissance d'évocation, c'est-à-dire par les images et les idées qu'elles évoquent dans l'esprit : relevez-en quelques-unes. Citez aussi et expliquez certains verbes remarquables de précision. — 11. Une circonstance du travail du pic fournit à l'auteur une dernière réflexion: de quoi cet arbre, sain au dehors mais rongé, pourri au dedans, lui paraît-il être l'image? Expliquez: qui rêve au destin des cités. — 12. Pourquoi la dernière partie est-elle plus étendue que les autres? - 13. Quels sentiments l'auteur a-t-il manifestés dans ce texte? — 14. Dites quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que corporation (rad. corps), rêve, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de appointements; des homonymes de pic ver; les différentes acceptions de édifier. — 3. Distinguez, par des exemples, résonne de raisonne, pauvre homme de homme pauvre, tribu de tribut, brave homme de homme brave.

Rédaction. — a) Quel oiseau préférez-vous? Décrivez-le et faites connaître son genre de vie, ses mœurs, son utilité.

b) Développez, en donnant quelques exemples, l'idée ci-après : Les oiseaux sont utiles à l'homme.

Il est intéressant de rapprocher de la description ci-dessus le portrait que Buffon a donné du pic. En les comparant, on pourra examiner les points qui suivent : 1º Est-ce que Buffon et Michelet apprécient de la même façon la vie de cet oiseau ? Sinon, cette différence ne viendrait-elle pas de la différence des conditions sociales, du milieu, du siècle ? — 2° Le style de Michelet est peut-être plus brillant, plus pittoresque, mais le mouvement fébrile de sa phrase montre beaucoup moins les gestes du pic qu'il n'exprime les sentiments

332 PORTRAITS

de Michelet; tandis que, chez Buffon, l'appropriation au sujet du mouvement de la phrase, de la couleur du style, est de tout point remarquable. Etudiez particulièrement à ce sujet les trois dernières phrases.

Le Pic

De tous les oiseaux que la nature force à vivre de la grande et de la petite chasse, il n'en est aucun dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du pic. Elle l'a condamné au travail, et pour ainsi dire à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embuscade, l'attaque, exercices libres, où le courage et l'adresse prévalent. Le pic, assujetti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en percant l'écorce et la fibre dure des arbres qui la recèlent: occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement, ni repos; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour; il ne partage pas les doux ébats des autres habitants de l'air, il n'entre point dans leurs concerts et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine. Ses mouvements sont brusques, il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche; il fuit toute société, même celle de son semblable.

Tel est l'instinct étroit et grossier d'un oiseau borné à une vie triste et chétive. Il a reçu de la nature des organes et des instruments appropriés à cette destinée, ou plutôt il tient cette destinée même des organes avec lesquels il est né. Quatre doigts épais, nerveux, tournés deux en avant, deux en arrière, celui qui représente l'ergot étant le plus allongé et même le plus robuste. tous armés de gros ongles arqués, implantés sur un pied très court et puissamment musclé, lui servent à s'attacher fortement et à grimper en tous sens autour du tronc des arbres. Son bec tranchant, droit, en forme de coin, carré à sa base, cannelé dans sa longueur, aplati et taillé verticalement à sa pointe, comme un ciseau, est l'instrument avec lequel il perce l'écorce et entame profondément le bois des arbres où les insectes ont déposé leurs œufs: ce bec, d'une substance solide et dure, sort d'un crâne épais. De forts muscles, dans un cou raccourci, portent et dirigent les coups réitérés que le pic frappe incessamment pour percer le bois et s'ouvrir un accès jusqu'au cœur des arbres: il y darde une longue langue effilée, arrondie, semblable à un ver de terre, armée d'une pointe dure, osseuse, comme d'un aiguillon dont il perce dans leurs trous les vers qui sont sa seule nourriture; sa queue, composée de dix plumes raides, fléchies en dedans, tronquées à la pointe, garnies de soies rudes, lui sert de point d'appui dans l'attitude souvent renversée qu'il est forcé de prendre pour grimper et frapper avec avantage...

BUFFON, Histoire naturelle.

76a. Portrait d'Elise Veuillot 1

Tiré de Çà et là, v. I, ch. 8, livre 3.

En trois semaines, Louis Veuillot avait vu mourir sa fille Madeleine, sa fille Marie et sa femme née Murcier. Sa sœur Elise consentit à venir habiter avec lui et à élever les deux filles qui restaient, Agnès, la future madame la générale Pierron, et Luce, la future Visitandine. L'écrivain a immortalisé sa sœur dans ce portrait idéaliste.

J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards comme au regard des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, ô toi qui par amour de Dieu t'es refusée au service de Dieu et qui par charité te sèvres des joies de la charité.

Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui.

Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelines.

Là, tu restes, comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patienté, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi.

^{1.} Outre ce portrait idéalisé, Veuillot a tracé de sa sœur un portrait réaliste dans une lettre à Madame Léontine Fay-Volnys, en 1873 (Revue des Deux Mondes, 15 août 1913, p. 868).

Tu as donné jeunesse, liberté, avenir; tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie. Tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom.

Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants.

Et dans ce travail, et dans cette abnégation, et dans ces douleurs, tu cherches et tu trouves pour repos d'autres infirmités encore à secourir, d'autres faiblesses à soutenir, d'autres plaies à guérir!

Oh! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs!

Questionnaire

1. Essayez de retrouver la suite des idées dans ce portrait peint à grandes touches. — 2. Quel procédé général caractérise les phrases de ce portrait? — 3. Quelles vertus l'auteur attribue-t-il à sa sœur? — 4. Expliquez le paragraphe Tu sacrifies ... de tes enfants. — 5. Y a-t-il un mot de ce texte qui résume le caractère de cette peinture? Commentez-le. — 6. Cherchez le lien entre les divers paragraphes.

Rédaction. — Esquissez à votre tour le portrait de votre mère ou de votre sœur.

POESIES LEGERES

(Ballade, rondeau, romance, madrigal, sonnet, conte, nouvelle, narration, description en vers).

77. Ballade de la reine Blanche

De la reine Blanche	
Ecoutez la voix,	
Quand elle se penche	
Sur l'enfant des rois:	
"Anges, gardez ce lys,	5
Dormez, mon doux Loys.	
"Suis heureuse mère	
Près de ce berceau;	
Oncques fut sur terre	
Un enfant plus beau!	10
Anges, gardez ce lys,	
Dormez, mon doux Loys.	
"Dieu sait combien l'aime!	
Mais, s'il doit ternir	
Robe du baptême,	15
Veux le voir mourir.	
Restez pur, ô blanc lys,	
Vivez, mon doux Loys.	
"Au pays de France	
Grand prince serez;	20
Aurez foi, vaillance;	
Dieu moult aimerez.	

Croissez donc, ô beau lys, Régnez, mon doux Loys.

"Mais je vois que s'ouvre
Paradis pour vous
Et mon œil découvre
La France à genoux.
O ma gloire, ô mon lys,
Vous serez saint Loys!"
30

UNE URSULINE DE CLERMONT-FERRAND.

EXPLICATION DU TEXTE

1. Quel caractère de cette ballade en apparente la langue à celle du XIIIe siècle? — 2. D'après le ton de sa prière, quel sentiment domine dans l'âme de Blanche de Castille? — 3. Montrez la progression du naturel au surnaturel dans la série des strophes. — 4. Expliquez les mots en italique. — 5. Rapprochez ce texte de celui de Jean Reboul (N. 113) et comparez-les. — 6. Cette pièce vous rappelle-t-elle une autre poésie célèbre du même genre?

78. Complainte de l'exilé

Combien j'ai douce souvenance Du joli lieu de ma naissance! Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours De France!

O mon pays, sois mes amours Toujours!

Te souvient-il que notre mère, Au foyer de notre chaumière, 5

COMPLAINTE DE L'EXILÉ	337
Nous pressait sur son cœur joyeux, Ma chère? Et nous baisions ses blancs cheveux Tous deux.	10
Ma sœur, te souvient-il encore Du château que baignait la Dore Et de cette tant vieille tour Du More, Où l'airain sonnait le retour Du jour ?	15
Te souvient-il du lac tranquille Qu'effleurait l'hirondelle agile ? Du vent qui courbait le roseau Mobile Et du soleil couchant sur l'eau Si beau ?	20
Te souvient-il de cette amie, Tendre compagne de ma vie ? Dans les bois en cueillant la fleur Jolie, Hélène appuyait sur mon cœur Son cœur.	25 30
Ah! qui me rendra mon Hélène Et ma montagne et le grand chêne? Leur souvenir fait tous les jours Ma peine. Mon pays sera mes amours Toujours!	35

EXPLICATION DU TEXTE

1. On a dit de Chateaubriand qu'il est le peintre de la nature, Signalez les traits ici de la peinture. — 2. On n'a pas assez dit qu'il mêle un élément humain à tous ses tableaux. Détachez les figures entre lesquelles s'enchâsse la description du château de Combourg. — 3. La suite des strophes est-elle seulement sentimentale ou si elle est logique? — 4. Quel est le sentiment qui domine ici dans le cœur du poète? — 5. Racontez les divers exils que Chateaubriand s'infligea.

Rédaction. — Commentez Le Canadien errant de Gérin-Lajoie et comparez-le avec celui-ci. Comparez aussi le N. 92.

Analyse. — 1. Trouvez des mots qui s'apparentent à château, chaumière, chêne. — 2. Courbait le roseau mobile vous fait penser à quel récit? — 3. Quelle figure contient le vers Dans les bois en cueillant la fleur?

79. Le berceau

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois! Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose! Il lui faut un berceau tel que les fils de rois N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose:

Fi de l'osier flexible ou bien du simple bois! L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose: Elle y veut incruster la nacre au bois de rose. Il serait d'or massif, s'il était à son choix.

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure, Pour encadrer de blanc cette tête si pure Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

10

5

Il est venu, le fils dont elle était si fière; Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil —; Il est de chêne, hélas! et ce n'est qu'une bière!

Eugène Manuel.

EXPLICATION DU TEXTE

1. A quelle forme de vers se rattache ce texte et sur quel procédé littéraire repose-t-il? — 2. $R\hat{e}ve$ et réalité ne serait-il pas un titre plus juste? — 3. Montrez que la pièce tout entière est une merveille à la fois de délicatesse, de discrétion, de jeu des antithèses et de composition. — 4. Expliquez les mots en italique.

80. Le pin des Landes

On ne voit, en passant par les Landes désertes, Vrai Sahara français poudré de sable blanc. Surgir, de l'herbe sèche et des flaques d'eau vertes, D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc; Car, pour lui dérober ses larmes de résine, 5 L'homme, avide bourreau de la création, Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine. Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon. Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte, Le pin verse son baume et sa sève qui bout Et se tient toujours droit sur le bord de la route, Comme un soldat blessé qui veut mourir debout. Le poète est ainsi dans les Landes du monde. Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor; Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde 15 Pour épancher ses vers, divines larmes d'or !1

Théophile GAUTIER.

Questionnaire

1. Quelle idée l'auteur exprime-t-il et par quelle comparaison la fait-il accepter? — 2. Y a-t-il, parmi les essences de votre propre pays, un terme de comparaison analogue? — 3. Expliquez les mots en italique. — 4. Connaissez-vous la légende sur laquelle repose la fin de cette pièce? — 5. Quelles figures vous y frappent davantage?

^{1.} Cf. Musset: Nuit de mai. Le pélican.

81. Près d'un berceau

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclore,	
Court épier le réveil de l'aurore	
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein,	
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.	
"Ange des cieux, que seras-tu sur terre,	5
Homme de paix ou bien homme de guerre,	
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal,	
Brillant poète, orateur, général?	
En attendant, sur mes genoux,	
Ange aux yeux bleus, endormez-vous."	10
Son œil le dit : il est né pour la guerre.	
De ses lauriers comme je serai fière!	
Il est soldat, le voilà général;	
Il court, il vole, il devient maréchal.	
Le voyez-vous, au sein de la bataille,	15
Front radieux, traverser la mitraille?	
L'ennemi fuit, tout cède à sa valeur;	
Sonnez, clairons, car mon fils est vainqueur.	
En attendant, sur mes genoux,	
Beau général, endormez-vous.	20
"Mais non, mon fils, ta mère en ses alarmes	
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes.	
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,	
Loin des plaisirs, sous le regard de Dieu;	
Sois cette lampe à l'autel allumée,	25
De la prière haleine parfumée;	
Sois cet encens qu'offre le séraphin	
A l'Eternel avec l'hymne sans fin.	
En attendant, sur mes genoux,	
Mon beau lévite, endormez-vous."	30

Pardon, mon Dieu! Dans ma folle tendresse
J'ai de vos lois méconnu la sagesse.
Si j'ai péché, n'en punissez que moi;
J'ai seule en vous, Seigneur, manqué de foi.
Près d'un berceau, le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière.
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant;
Vous voyez mieux et vous l'aimez autant.
Et toi, mon ange aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux.

40

Alfred NETTEMENT.

Ouestionnaire

1. D'après cette pièce, quel devrait être le rêve d'une mère pour son fils? — 2. Quels sont ici les éléments du rêve? — 3. Sont-ils en progression ou en contraste? — 4. Appréciez la comparaison initiale.

82. La musique

Ce soir, l'Illusion s'embarque sur la grève en robe harmonieuse et merveilleux atours... L'esquif est en partance au quai flottant du Rêve et l'heure du départ sonne au sommet des tours!...

Ce soir, l'Illusion s'embarque sur la grève; elle fuit le château ténébreux de l'Ennui; elle fuit le chagrin de la vie; elle fuit le bruit sourd d'un passé qui remonte sans trêve.

En robe harmonieuse et merveilleux atours, la voici : son petit page porte sa traîne...

10

5

La couronne du rythme est à son front de reine; l'accord est à ses pieds comme un lé de velours.

L'esquif est en partance au quai flottant du Rêve. Les abords sont fleuris qu'éclairent les falots. On entend les refrains de lointains matelots. 15 Sur la mer, un joli clair de lune se lève.

Et l'heure du départ sonne au sommet des tours! Qui sait vers quel naufrage elle vogue?... Qu'importe! Là-bas, l'île argentée où la brise l'emporte recule infiniment ses vaporeux contours... 20

Le Flot, le flot divin et sonore l'enchante! Ah! mon âme est partie avec elle!... Et, toujours, elle accompagnera l'Illusion qui chante en robe harmonieuse et merveilleux atours!...

Lucien RAINIER.

Questionnaire

1. Du point de vue de la disposition des vers, qu'est-ce qui caractérise ce rondel? — 2. Qu'est-ce que cette Illusion qui part ainsi en voyage? et où s'en va-t-elle? — 3. Qu'est-ce qui l'a mise en branle et l'accompagne au cours de son voyage? — 4. Quelle espèce de poète révèle ce morceau? est-ce uniquement du rêve ou s'il y a là de la réalité?

83. Aurore printanière

O terre, ouvre au soleil Tes yeux lourds de sommeil; Voici qu'un jour vermeil T'apporte un clair réveil!

5

Les champs murmurent. L'onde, Fleuve ou rosée, inonde La campagne féconde Où le blé vient au monde.

Sur le sol, ranimé
Par la chaleur de mai,
L'air passe, parfumé

10

De joie et de clémence. Et le travail immense Des choses recommence.

Lucien RAINIER.

Questionnaire

1. Cet appel au printemps vous paraît-il ressembler à tant d'autres que vous avez lus? — 2. La brièveté des vers, le mélange des sons et des lettres, la description du paysage vous inspirent quelles réflexions? — 3. A quoi le poète compare-t-il la terre à la fin et au début? — 4. Que vous disent la disposition et le choix des rimes?

84. Vivre et créer

Ah! le mal de produire obsède ma jeunesse! Je voudrais me refaire, afin d'être plus fort Et meilleur et plus pur, et pour que je renaisse Et que je vive encor lorsque je serai mort!

Vivre! baigner mon cœur dans l'aurore ineffable! Chanter la mer profonde et les arbres épais Jusqu'à ce que la voix de mon corps périssable Fasse un hymne d'amour qui ne mourra jamais! 5

Vivre, créer, aller où l'orage me mène!
Fouiller avec mes doigts dans le cerveau de Dieu, 10
Y prendre une étincelle et faire une œuvre humaine
Qui soit presque divine et pareille au ciel bleu!

Oh! l'infini du ciel m'étreint! Mon cœur avide Tel l'éponge des mers se gonfle et se remplit! Mais ma bouche qui s'ouvre est comme un antre vide Où la morne impuissance habite et fait son lit;

Et ma langue s'y meut comme l'algue marine Que retient par les pieds le rocher triomphant; Et quand mon cœur gonflé se cogne à ma poitrine Ma langue balbutie un murmure d'enfant!

20

Eh bien! je boirai tant les souffles d'aventure, Je ferai tant chanter dans mes jeunes poumons La respiration de la forte Nature Que ma voix bondira sur le sommet des monts!

O soir, soir embaumé de l'arome des gerbes, 25 Vent du Nord qui rugis comme un grand carnassier; Montagnes qui haussez vos épaules superbes Et regardez au loin briller des lacs d'acier;

Fleurs de lumière; ô clapotis glouton des vagues; Irascible soleil; étoiles d'argent pur 30 Aux doigts fins des bouleaux brillant comme des bagues; Chers oiseaux qui peuplez le royaume d'azur;

Rocs que la mer assiège ainsi que des tourelles; Frais calice où s'engouffre un oiseau-mouche; ô bruit Métallique et vibrant des vertes sauterelles; 35 Parfums, aube aux pieds courts que le soleil poursuit;

Nature aux grands yeux verts, génitrice éternelle Qui tiens l'humanité dans le creux de ta main,

40

Fais que dans ta lumière immense et maternelle Bondisse immensément mon petit cœur humain!

Prends mon corps, ô Nature ineffable et sauvage! Baigne mon jeune cœur dans les flots de ton sang! Verse-moi ta fraîcheur comme un divin breuvage! O mère, fais mon corps musculeux et puissant.

Prends-moi, prends-moi, nature aux mamelles fécondes! 45 Chante-moi ta berceuse, et donne la vigueur A ton petit d'hier qui veut créer des mondes Et qui tombe à genoux sous le poids de son cœur!

Robert CHOQUETTE.

Questionnaire

1. D'après cette pièce, dans quel état physique ou physiologique se trouve l'auteur? — 2. Quelle ambition entretient-il malgré cela? — 3. A qui fait-il appel pour l'aider à en atteindre l'objet? — 4. Dégagez l'élément littéraire de la description de nature. — 5. Quel est le ton de cette description et quels en sont les éléments? — 6. Signalez l'opposition fondamentale sur laquelle repose le morceau.

85. Liminaire

Je suis un fils déchu de race surhumaine, Race de violents, de forts, de hasardeux, Et j'ai le mal du pays neuf, que je tiens d'eux, Quand viennent les jours gris que septembre ramène.

Tout le passé brutal de ces coureurs des bois : 5 Chasseurs, trappeurs, scieurs de long, flotteurs de cages, Marchands aventuriers ou travailleurs à gages, M'ordonne d'émigrer par en haut pour cinq mois.

Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres; J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs Qu'ils parcouraient, nimbés de souffles d'ouragans, Et j'abhorre comme eux la contrainte des maîtres.	10
Quand s'abattait sur eux l'orage des fléaux, Ils maudissaient le val, ils maudissaient la plaine, Ils maudissaient les loups qui les privaient de laine : Leurs malédictions engourdissaient leurs maux.	15
Mais quand le souvenir de l'épouse lointaine Secouait brusquement les sites devant eux, Du revers de leur manche ils s'essuyaient les yeux Et leur bouche entonnait : "A la claire Fontaine"	20
Ils l'ont si bien redite aux échos des forêts, Cette chanson naïve où le rossignol chante, Sur la plus haute branche, une chanson touchante, Qu'elle se mêle à mes pensers les plus secrets;	
Si je courbe le dos sous d'invisibles charges, Dans l'âcre brouhaha de départs oppressants, Et si, devant l'obstacle ou le lien, je sens Le frisson batailleur qui crispait leurs poings larges;	25
Si d'eux, qui n'ont jamais connu le désespoir, Qui sont morts en rêvant d'asservir la nature, Je tiens ce maladif instinct de l'aventure, Dont je suis quelquefois tout envoûté, le soir;	30
Par nos ans sans vigueur, je suis comme le hêtre Dont la sève a tari sans qu'il soit dépouillé, Et c'est de désirs morts que je suis enfeuillé, Quand je rêve d'aller comme allait mon ancêtre;	35

Mais les mots indistincts que profère ma voix Sont encore: un rosier, une source, un branchage, Un chêne, un rossignol parmi le clair feuillage, Et comme au temps de mon aïeul, coureur des bois, 40

Ma joie ou ma douleur chantent le paysage.

Alfred Desrochers.

Questionnaire

1. Détaillez les traits du contraste que l'auteur établit entre ses ancêtres et lui. — 2. A l'occasion des strophes 5 et 6, dites ce que vous savez de notre folklore. — 3. Résumez le portrait moral que le poète trace ici de lui-même. — 4. Que savez-vous des personnages dont le caractère est exprimé par la 2° strophe et résumé par le mot de la fin "coureur des bois"? — 5. Pourriez-vous citer quelques vers plus harmonieux que les autres et dire ce qui en fait l'harmonie? — 6. Quel est le sens de "si" dans les strophes 7 et 8?

86. Deux portraits d'une mère

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien, Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille, Le front couleur de lys et le regard qui brille Comme un éblouissant miroir vénitien! Ma mère que voici n'est plus du tout la même : 5 Les rides ont creusé le beau marbre frontal: Elle a perdu l'éclat du temps sentimental Où son hymen chanta comme un rose poème. Aujourd'hui je compare, et je suis triste aussi, Ce front nimbé de joie et ce front de souci, 10 Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années. Mais — mystère du cœur qui ne peut s'éclairer — Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées? Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer? Emile NELLIGAN.

Questionnaire

1. Appréciez les deux éléments qui s'opposent dans ce poème délicat. — 2. Qu'est-ce qu'il y a en eux-mêmes, et dans les sentiments du poète, qui les ramène à l'unité? — 3. Que signifie le vers final du deuxième quatrain? — 4. Expliquez les deux expressions en italique. — 5. Comparez avec la pièce ci-après de Soulary et dites vos impressions.

Les deux cortèges

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église. L'un est morne: — il conduit le cercueil d'un enfant; Une femme le suit, presque folle, étouffant, Dans sa poitrine en feu, le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême: — au bras qui le défend Un nourrisson gazouille une note indécise; Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise, L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide. Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside, 10 Echangent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière — La jeune mère pleure en regardant la bière, La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Joséphin Soulary.

5

87. La patrie au poète

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain. Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie. Célèbre si tu veux ma grave poésie, Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain. Pour toi, mes paysans ne sèment pas la terre. 5 Quand tu presses l'Eté de blondir leurs moissons, Généreux, daignent-ils honorer tes chansons? Poète, le semeur ne se dit pas ton frère.

Au bercement des vers, Poète, endors ta faim!
Que la gloire du Rêve ennoblisse ta vie.

10
Proclame qu'elle est belle et grande, ta Patrie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain.

Rêveur, pourquoi m'aimer comme on aime une femme?
Tes yeux se sont mouillés d'avoir vu ma beauté.
Pour comprendre ton cœur et vivre ta fierté,
Poète, mon enfant, il me faudrait une âme!

Les noms des fiers Aïeux dont l'honneur et la foi Font pensif l'Etranger qui traverse mes plaines, Nomme-les, plein d'orgueil, dans tes strophes hautaines. Poète, ces grands Morts ne revivent qu'en toi.

Va, Barde primitif des vierges Laurentides, Va-t-en pleurer ton œur comme un fou dans les bois, Fidèle au souvenir des héros d'autrefois, Tandis que l'or vainqueur fait les hommes avides!

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain. 25 Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie. Célèbre si tu veux ma grave poésie, Mais pour toi, mon enfant, je n'aural pas de pain.

Albert FERLAND.

Questionnaire

1. Comment s'appelle la tournure d'esprit qui dicte de pareils vers? En connaissez-vous d'autres exemples, chez nous ou ailleurs? — 2. Ce langage prêté par le poète à sa patrie vous paraît-il avoir des qualités poétiques? quelles sont-elles? — 3. Que vient faire

ici l'allusion à Crémazie et que savez-vous de l'aventure de ce dernier? — 4. Reconnaissez-vous dans cette pièce un élément descriptif? détaillez-le. — 5. Que répondez-vous au reproche que notre patrie est ingrate et ne comprend pas ses poètes?

88. Souvenirs du peuple

On parlera de sa gloire Sous le chaume bien longtemps; L'humble toit, dans cinquante ans, Ne connaîtra plus d'autre histoire. Là viendront les villageois	5
Dire alors à quelque vieille : "Par des récits d'autrefois,	
Mère, abrégez notre veille.	
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui, Le peuple encore le révère,	10
Oui, le révère.	
Parlez-nous de lui, grand'mère, Parlez-nous de lui.''	
"Mes enfants, dans ce village,	
Suivi de rois, il passa.	15
Voilà bien longtemps de ça; Je venais d'entrer en ménage.	
A pied, grimpant le coteau	
Où pour voir je m'étais mise, Il avait petit chapeau	20
Avec redingote grise.	
Près de lui, je me troublai;	
Il me dit : Bonjour, ma chère, Bonjour, ma chère''.	

SOUVENIRS DU PEUPLE	351
"Il vous a parlé, grand'mère, Il vous a parlé?"	25
"L'an d'après, moi, pauvre femme, A Paris étant un jour, Je le vis avec sa cour :	
Il se rendait à Notre-Dame. Tous les cœurs étaient contents; On admirait son cortège. Chacun disait: Quel beau temps!	30
Le ciel toujours le protège. Son sourire était bien doux; D'un fils Dieu le rendait père, Le rendait père." "Quel beau jour pour vous, grand'mère! Quel beau jour pour vous!"	35
"Mais, quand la pauvre Champagne Fut en proie aux étrangers, Lui, bravant tous les dangers, Semblait seul tenir la campagne.	40
Un soir, tout comme aujourd'hui, J'entends frapper à la porte; J'ouvre: bon Dieu! c'était lui, Suivi d'une faible escorte. Il s'assoit où me voilà,	45
S'écriant: Oh! quelle guerre! Oh! quelle guerre!'' "Il s'est assis là, grand'mère! Il s'est assis là?''	50
"J'ai faim, dit-il. Et bien vite Je sers piquette et pain bis. Puis, il sèche ses habits; Même, à dormir le feu l'invite.	55

Au réveil, voyant mes pleurs,	
Il me dit: Bonne espérance!	
Je cours de tous ses malheurs	
Sous Paris venger la France.	60
Il part. Et, comme un trésor,	
J'ai, depuis, gardé son verre,	
Gardé son verre.''	
"Vous l'avez encor, grand'mère?	
Vous l'avez encor ?''	65
"Le voici. Mais à sa perte Le héros fut entraîné;	
Lui, qu'un pape a couronné,	
Est mort dans une île déserte.	
Longtemps aucun ne l'a cru.	70
On disait : Il va paraître,	
Par mer il est accouru,	
L'étranger va voir son maître	
Quand d'erreur on nous tira,	
Ma douleur fut bien amère,	75
Fut bien amère!"	
"Dieu vous bénira, grand'mère,	
Dieu vous bénira.''	

BÉRANGER.

Questionnaire

1. Quel est le personnage désigné ici seulement par des pronoms? — 2. Les faits racontés sont-ils conformes à ce que vous savez de l'histoire ou de la légende du héros? — 3. Que savez-vous de l'île déserte dont il est parlé à la fin? — 4. Le langage et les sentiments de la vieille comme de ses visiteurs vous semblent-ils concorder avec leur condition? — 5. Les circonstances et le cadre de ce récit se retrouvent-ils dans nos mœurs campagnardes?

5

89. A madame Marie Mennessier-Nodie-

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère Un amour éternel en un instant conçu. Le mal est sans espoir; aussi j'ai dû le taire Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu, Toujours à ses côtés et toujours solitaire; Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre, N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite bonne et tendre, Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre 10 Ce murmure d'amour élevé sur ses pas;

A l'austère devoir pieusement fidèle, Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle : "Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas.

Félix Arvers.

Réponse

A monsieur Félix Arvers.

Es-tu bien sûr, ami, qu'elle n'ait pu l'entendre, Le murmure d'amour soulevé sous ses pas ? Une femme, crois-moi, saura toujours comprendre Ce langage, muet tant il se parle bas.

Elle devra livrer de douloureux combats, Car Dieu créa son âme à la fois douce et tendre, Et tenir à deux mains son cœur pour le défendre Contre un amour, si vrai qu'il ne se trahit pas. 5

A l'austère devoir pieusement fidèle, Sa plus haute vertu sera peut-être celle De paraître insensible et distraite à ta voix.

10

Crois-tu donc avoir seul un secret dans ton âme? Et n'est-il pas sur terre, ami, plus d'une femme Qui garde un front serein tout en portant sa croix?

Mme Emile DE GIRARDIN.

Questionnaire

1. De quelle aventure s'agit-il dans ces deux pièces à l'allure si discrète? — 2. Du point de vue du sentiment, en quoi se ressemblent-elles et en quoi diffèrent-elles? — 3. Du point de vue moral, n'y a-t-il pas là un véritable éloge de la destinataire? — 4. Dans la première pièce, qui passe pour le chef-d'œuvre du genre, ne pourriez-vous pas signaler au moins une imperfection? — 5. En quoi se ressemblent et en quoi diffèrent les rimes? et la différence n'est-elle pas due à l'introduction d'une pensée nouvelle?

90. A une jeune fille

(Thérèse de Monlun)

Thérèse, ce beau nom fut porté par deux reines: L'une, à qui l'univers dresse encor des autels, De nos biens d'ici-bas fuyant les pompes vaines, Sut trouver pour son Dieu des accents immortels.

L'autre, aux saintes vertus alliant le génie, Sut le glaive à la main reconquérir ses droits. Et l'histoire a placé Thérèse de Hongrie Au rang des vieux héros fameux par leurs exploits.

5

Tu n'iras pas chercher au fond d'un monastère La paix et le bonheur que tu trouves chez toi;

10

Tu ne porteras pas la couronne éphémère De ce jouet d'un jour que l'on appelle un roi.

Si le malheur posait sur toi sa main de glace, Puisses-tu pour lutter contre l'adversité De l'humble carmélite avoir la foi vivace Et de la Reine-Roi le courage indompté.

15

Enfant des bords heureux de la jeune Amérique, Tu joins à la candeur de ce monde lointain L'élégance, ce fruit de notre Europe antique, Qui donne même au soir le charme du matin.

20

Les deux joyaux divins, la beauté, la jeunesse, D'un brillant diadème ornent ton front si pur; Et l'on entend ton cœur chanter, chanter sans cesse L'hymne des jeunes fleurs qui montent vers l'azur.

Puisse de ta vertu la douce et sainte flamme Conserver à ton cœur un printemps éternel Et le bonheur toujours habiter dans ton âme, Comme dans tes yeux bleus se reflète le ciel. 25

Octave Crémazie.

Questionnaire

1. Que savez-vous des deux Thérèses dont parlent ici les quatre premières strophes? — 2. Quel rapprochement le poète établit-il entre elles et la jeune Thérèse de Monlun à qui s'adresse la pièce? — 3. Petite-fille d'une Canadienne, née à New York, mais élevée en France chez son grand-père, voilà l'histoire de Thérèse de Monlun: quel parti en tire le poète dans les strophes 5 et 6? — 4. Quelle qualité d'expression distingue le vœu qui termine la bluette? — 5. Le caractère de ce morceau cadre-t-il avec ce que vous connaissez des autres œuvres de Crémazie?

91. A ma mère

Extrait des Roses de Noël.

Lorsque, ma sœur et moi, dans les forêts profondes. Nous avions déchiré nos pieds sur les cailloux, En nous baisant au front, tu nous appelais fous, Après avoir maudit nos courses vagabondes.

Puis, comme un vent d'été confond les fraîches ondes 5 De deux petits ruisseaux sur un lit calme et doux, Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux, Tu mêlais en riant nos chevelures blondes.

Et pendant bien longtemps, nous restions là blottis, Heureux, et tu disais parfois : "O chers petits! 10 Un jour, vous serez grands, et moi je serai vieille!"

Les jours se sont enfuis d'un vol mystérieux, Mais toujours la jeunesse éclatante et vermeille Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux.

Théodore de Banville.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. En quel état les enfants revenaient-ils de la forêt? Comment la mère les accueillait-elle? — 4. Les 2° et 3° strophes présentent un tableau plein de fraîcheur et de grâce; montrez-en la composition. — 5. Quel sentiment éprouvaient alors la mère et les enfants? Une pensée ne venait-elle pas assombrir, par moments, le bonheur de la mère? — 6. Est-ce longtemps après que le poète évoque ce souvenir d'enfance? Comment le savez-vous? — 7. Le dernier tercet ne renferme-t-il pas un contraste? — 8. Pouvez-vous dire quelles sont les dispositions actuelles du fils pour sa mère? — 9. Le style est remarquable par la simplicité, la grâce et l'harmonie. Quels vers vous semblent les plus beaux? Pourquoi? — 10. Relevez deux comparaisons; montrez l'heureux choix de blottis; faites ressortir la beauté des images de la dernière strophe. Comment heureux est-il mis en relief? — 11. Quelle impression vous laisse ce gracieux tableau?

5

10

15

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que mère (latin mater), chevelure (de cheveu: latin capillus). — 2. Distinguez caillou, roche, pierre; rire, sourire.

Rédaction. — a) Par imitation du texte ci-dessus, rappelez une scène de votre enfance dont vous avez gardé un doux souvenir.

b) Développez les vers ci-après de V. Hugo:

Oh! l'amour d'une mère! amour que nul n'oublie!

Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!

Table toujours servie au paternel foyer!

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier.

92. Ma Normandie

Quand tout renaît à l'espérance Et que l'hiver fuit loin de nous; Sous le beau ciel de notre France Quand le soleil revient plus doux; Quand la nature est reverdie; Quand l'hirondelle est de retour: J'aime à revoir ma Normandie; C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers.
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers
En saluant chaque patrie,
Je me disais: "Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie;
C'est le pays qui m'a donné le jour."

Il est un âge dans la vie Où chaque rêve doit finir, Un âge où l'âme recueillie A besoin de se souvenir. Lorsque ma muse refroidie Aura fini ses chants d'amour. J'irai revoir ma Normandie; C'est le pays qui m'a donné le jour.

20

5

Frédéric BÉRAT.

Ouestionnaire

1. En quelles circonstances Bérat désire-t-il revoir sa petite patrie? pourquoi celle-là plutôt que d'autres? — 2. La comparaison qui compose la 2e strophe vous semble-t-elle juste? en connaissezvous d'autres analogues en littérature? — 3. Quels sentiments inspire au poète le vœu qu'exprime la 3° strophe? — 4. Cet attachement à la province d'origine est-il seulement un thème littéraire ou bien s'il est réel, surtout en France? - 5. Vous connaissez la romance de l'Exilé (N. 78) de Chateaubriand; comparez le fond et la forme des deux pièces.

93. Les disciples d'Emmaüs

Très tristement, les deux disciples, dans la plaine, Allaient vers Emmaüs, et leur âme était pleine D'horreur. Ils avaient vu mourir Jésus en croix. Tout en marchant, ils se parlaient à demi-voix Du crime monstrueux commis sur le Calvaire. La nuit envahissait le ciel calme et sévère. Pas d'étoiles encor, mais le dernier tison Du couchant s'éteignait au sanglant horizon. Parfois le vent du soir, dans le feuillage pâle Des oliviers, soufflait avec un faible râle. 10 L'ombre, de toutes parts, sur les champs accourait. "Il avait pourtant dit qu'il ressusciterait.



SUR LE CHEMIN D'EMMAÜS Tableau de Plockhorst

Murmura l'un des deux hommes, hochant la tête, Et le Nazaréen était un grand prophète. Mais nous avons bien vu mettre au tombeau son corps, 15 Cléophas, et trois jours sont passés depuis lors..." Et les deux pèlerins maintes fois se redirent Leur angoisse et leur deuil. Tout à coup ils sentirent Qu'un autre voyageur marchait à côté d'eux. "Tristes passants, de quoi parliez-vous donc tous deux?" 20 Demanda-t-il. — C'était Jésus, c'était leur maître; Mais il ne voulait pas qu'on pût le reconnaître. Dans le bourg, au dernier crépuscule du soir, Ils entrèrent tous trois et, sur le chemin noir. Jésus semblait vouloir poursuivre son voyage 25 Mais les deux pèlerins, émus par son langage, Sentaient leur cœur brûler d'un feu puissant et doux. "Demeurez, dirent-ils, et soupez avec nous." Mais quand ils l'eurent vu, bien qu'il ne fût que l'hôte, Choisir, pour le repas, la place la plus haute, 30 Et, comme il l'avait fait, Jeudi 1, — quel souvenir! — Prendre en ses doigts le pain, le rompre et le bénir, Leur esprit fut soudain inondé de lumière. Tendant vers le Seigneur leurs deux mains en prière, Sûrs de le reconnaître, heureux éperdument, 35 Ils l'adoraient... — Jésus disparut brusquement. Ils étaient pour toujours délivrés de leur doute; Et, de Jérusalem ayant refait la route, Dans la nuit ils allaient à travers la cité. Disant à leurs amis : - "Il est ressuscité!" 40

* * *

Vingt siècles de bonté sont nés de ces mystères. Je crois en toi, Jésus!... Hélas! d'affreux sectaires

^{1.} Jeudi: le Jeudi saint, à l'institution de la Cène.

Veulent faire oublier ton nom à nos enfants², Et, pour de bien longs jours, ils semblent triomphants. Qu'importe ? Pleins de haine et d'orgueil imbécile, 45 Quand ils auraient brûlé le dernier évangile. Quand ils auraient brisé le dernier crucifix Et quand, aux fils de nos arrière-petits-fils Ils auraient travaillé l'âme de telle sorte Qu'on croirait que la foi dans le Christ est bien morte 50 Et que, dans le sépulcre, au fond d'un souterrain, Elle est scellée avec le sceau du Sanhédrin 3, Comme le fut jadis ton corps, ô divin Maître, Alors — oh! n'est-ce pas? — il suffirait qu'un prêtre, Errant, au crépuscule, en de mornes sentiers, 55 Trouvât sur son chemin deux chrétiens, les derniers, Et rompît avec eux Jésus le Pain mystique. Oh! n'est-ce pas qu'alors, forts de ce viatique, Comme ceux d'Emmaüs, dès le soleil levant, Ils iraient proclamer que le Christ est vivant? 60 N'est-ce pas que, semant ta parole féconde, Ils feraient de nouveau la conquête du monde Et que tous, revenant au Dieu de vérité, De nouveau s'écrieraient : — "Il est ressuscité !!"

François Coppée.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Dites ce que vous savez de François Coppée. — 2. Quelle est l'idée maîtresse de cette poésie? — 3. Distinguez-en les parties. — 4. Comparez le récit de

^{2.} Allusion à certaines lois qui interdisaient, en France, l'enseignement religieux à l'école.

^{3.} Sanhédrin: tribunal suprême des Juifs, composé des prêtres, des anciens et des scribes, qui prit une part active à la mort de N.-S. et fit apposer les scellés sur son tombeau.

^{4.} Comparez cette profession de foi de F. Coppée, à celle, tout enflammée, de Lamartine, dans l'Immortalité, N° 47, Vol. II.

F. Coppée au récit évangélique donné ci-après : F. Coppée conserve-t-il toujours l'ordre suivi par saint Luc? Quel incident passet-il sous silence? Par contre, qu'a-t-il ajouté? - 5. Quels mots. dans les premiers vers, sont mis en relief par la coupe? - 6. En quels termes le poète fait-il connaître les circonstances de temps? Commentez les images de ce passage. — 7. Les deux voyageurs avaient-ils encore foi en la résurrection de N.-S.? Qu'en dit le poète? Que dit saint Luc? — 8. N.-S. ne savait-il donc pas de quoi ils s'entretenaient? Pourquoi les interroge-t-il alors? Dites aussi pourquoi il permet que ses disciples ne le reconnaissent pas. -9. Le dessein de N.-S. était de se manifester à eux, d'en faire les témoins de sa résurrection, pourquoi donc semble-t-il poursuivre son voyage? Qu'en concluez-vous? — 10. A quoi les disciples reconnaissent-ils leur bon Maître? Quels sont alors leurs sentiments? Comparez-les à ceux qu'ils avaient avant sa rencontre. — 11. Expliquez le 41e vers. — 12. En quels termes F. Coppée exprime-t-il sa foi profonde, inébranlable, en J.-C.? — 13. Comment montre-t-il les effets de la sainte communion? — 14. Commentez pain mystique. viatique, parole féconde. Justifiez l'emploi de l'expression de nouveau (62e vers). — 15. F. Coppée a su allier dans cette poésie la sincérité dans l'impression (montrez l'accent de sa profession de foi), le naturel dans l'expression (aucune prétention, aucune recherche), l'art de choisir des rimes riches, sonores, éclatantes (citez quelques exemples), qui, réunis, donnent à l'ensemble un charme original et pénétrant. - 16. Essayez de résumer, d'une manière précise, vos impressions à la suite de cette lecture.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que disciple, hôte, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de hocher, crépuscule, sectaire, proclamer. — 3. Décomposez les mots ci-après: évangile, crucifix, communion. — 4. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot pain: croûte, mie, baisure, entame, chanteau, miche, mouillette, yeux du pain, eau panée, pain blanc, pain bis, pain rassis, pain azyme, pain d'épices, pain de sucre, pain à cacheter, pain des anges; "Je suis le pain de vie" (N.-S.); ôter le pain des mains à quelqu'un; avoir du pain de cuit; manger son pain blanc le premier.

Rédaction. — a) Dire quels enseignements ressortent de cette apparition de Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs.

b) Décrire la gravure : Sur le chemin d'Emmaüs. Lieu et temps de la scène, personnages, impression générale du tableau. (Insister particulièrement sur les sentiments des personnages tels que manifestés par leur physionomie, leur attitude, leur démarche.)

Voici le passage de l'évangile de saint Luc (XXIV, 13-33) où F. Coppée a puisé le sujet de cette poésie. L'impie Renan le con-

sidérait comme "l'un des récits les plus finis et les plus nuancés qu'il y ait dans aucune langue".

Ce même jour, deux disciples allaient à un village nommé Emmaüs, distant de Jérusalem de soixante stades; et ils s'entretenaient de tous ces événements. Pendant qu'ils discouraient, échangeant leurs pensées. Jésus lui-même les joignit et fit route avec eux; mais, leurs yeux étant retenus par une vertu divine, ils ne le reconnaissaient pas. Il leur dit: "De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, que vous soyez tout tristes?" L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : "Tu es bien le seul étranger venu à Jérusalem, qui ne sache pas les choses qui y sont arrivées ces jours-ci! — Quelles choses?" leur dit-il. Ils répondirent: "Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple : comment les Princes des prêtres et nos anciens l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël; mais, avec tout cela. c'est aujourd'hui le troisième jour que ces choses sont arrivées. A la vérité, quelques-unes des femmes qui sont avec nous nous ont fort étonnés: étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur ont apparu et ont annoncé qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre et ont trouvé toutes choses comme les femmes l'avaient dit: mais lui, ils ne l'ont point vu." Alors Jésus leur dit : "O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?" Puis, commençant par Moïse. et parcourant tous les prophètes, il leur expliqua, dans toutes les Ecritures, ce qui le concernait. Lorsqu'ils se trouvèrent près du village où ils allaient, il parut vouloir aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant : "Reste avec nous, car il se fait tard, et déjà le jour baisse." Et il entra dans le village pour rester avec eux. S'étant mis à table avec eux, il prit le pain et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre: "N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous lorsqu'il nous parlait en chemin, et nous expliquait les Ecritures?" Se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem.

94. La chatte noire

Extrait de La poésie des bêtes (1886)

Ι

Dans le moulin de Roupeyrac, Se tient assise sur son sac Une chatte couleur d'ébène; Il est bien certain qu'elle dort: Ses yeux ne sont que deux fils d'or Et ses griffes sont dans leur gaine.

5

Pourtant, ne vous y fiez pas Et trottinez un peu plus bas, Rats qui courez par les *trémies* Si vous ne voulez, tout à coup, Sentir entrer dans votre cou Toutes ces griffes endormies.

10

Gardez-vous de donner l'assaut Au grain qui dort dans le boisseau! Car, si la Noire se réveille, Demain, en sacrant, le meunier Trouvera rouge, au farinier, La farine blanche la veille

15

Soyez discrets, soyez prudents!
N'allez pas aiguiser vos dents
Sur le sac où dort l'assassine,
Car elle bondirait soudain,
Et vous lui crieriez, bien en vain:
'Cousine! cousine! oh! cousine!...'

20

II

Près du moulin, dans le verger,	25
Au soleil, on voit s'allonger	
Une chatte couleur d'ébène;	
Il est bien certain qu'elle dort:	
Ses yeux ne sont que deux fils d'or	
Et ses griffes sont dans leur gaine.	30
Pourtant, ne vous y fiez pas	
Et voletez un peu moins bas,	
Moineaux, pillards de chènevière!	
En s'éveillant, elle pourrait,	
Pour se dégourdir le jarret,	35
Vous faire mordre la poussière.	
Chardonnerets au beau pourpoint,	
Dans ce verger ne nichez point;	
O roitelet, ô rouge-gorge,	
Pinson, hôte du vieux poirier,	4 0
Ecoutez donc ! J'entends crier	
Des oisillons que l'on égorge	
C'est bien la chatte noire, hélas!	
Elle rôdait par les lilas	
Ainsi qu'un tigre dans les jungles	45
Et, flairant quelque fin souper,	
Jusqu'au nid elle a dû grimper.	
Gare à ses dents! Gare à ses ongles!	
•••••	
• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	

POÉSIES LÉGÈRES

III

Il est minuit, la ferme dort.	
Seule, ouvrant ses deux grands yeux d'or,	50
Près du foyer la chatte veille	
Et songe, en passant proprement	
Sa patte alternativement	
Derrière l'une et l'autre oreille.	
Parfois elle s'arrête un peu	55
Pour regarder du chêne en feu	
S'enfuir des groupes d'étincelles	
Ou pour écouter la chanson	
Du gaz qui filtre du tison	
Et qu'elle prend pour un bruit d'ailes.	60
D'ailleurs, Milord, le chien d'arrêt,	
Qui rêve aussi de la forêt,	
Glapit à l'autre coin de l'âtre	
Et la chatte, l'air anxieux,	
Ne ferme qu'à moitié les yeux	65
Et se tient prête à le combattre.	
Mais voilà que ses nourrissons	
Accourent Des doigts polissons	
Peignent sa queue électrisée.	
Elle avertit les imprudents,	70
Puis gronde, puis montre les dents,	
Puis rugit, en mère offensée;	

Enfin, après un vif juron,
Elle leur distribue en rond
Quatre ou cinq gifles maternelles
Et, le silence étant complet,
Leur tend ses flancs chargés de lait,
En refermant ses deux prunelles.

75

François Fabré.

Ouestionnaire

1. La chatte des deux premiers tableaux est-elle la même que celle du 3°? montrez la ressemblance et la différence. — 2. Etudiez les contrastes exprimés dans le dernier tableau entre la chatte et le chien d'une part, d'autre part dans la conduite de la chatte envers ses nourrissons. — 3. A quelle école littéraire appartient Fabié? Jugez-en d'après son goût de la nature, les sons et les bruits qu'il évoque. — 4. Commentez la 3° strophe. — 5. Rassemblez les traits qui composent l'aspect physique et moral de la Noire. Sont-ils ceux de tous les chats? — 6. Expliquez les mots en italique. — 7. Comparez avec la description qui suit.

Le chat

Le chat est l'hypocrite de religion, comme le renard est l'hypocrite de cour. Il est "velouté, marqueté, longue queue, une humble contenance, un modeste regard, et pourtant l'œil luisant." Tout le monde reconnaît le maintien dévot de la prudente bête. Elle marche pieusement, posant avec précaution le pied sans faire de bruit, les yeux demi-fermés, observant tout sans avoir l'air de rien regarder. On dirait Tartufe 1 portant des reliques. Si vous vous asseyez, elle vient tourner autour de vous, d'un mouvement souple et mesuré, avec un petit grondement flatteur, sans rien demander ouvertement comme le chien, mais d'un air

^{1.} Tartuie: personnage d'une comédie de Molière, dont le nom est devenu synonyme d'hypocrite.

à la fois patelin² et réservé. Sitôt qu'elle tient le morceau, elle

s'en va, elle n'a plus besoin de vous.

Mais jamais "ce doucet" n'a l'air meilleure personne que lorsqu'il a gagné de l'âge et de l'embonpoint. Il se tient alors pendant tout le jour au soleil ou près du feu, enveloppé dans "sa majesté fourrée", sans s'émouvoir de rien, grave, et de temps en temps passant la patte sur sa moustache avec la mine sérieuse d'un penseur. Vous le prendriez pour un docteur allemand, le plus inoffensif et le plus bienveillant des hommes, si quelquefois ses lèvres, qui se relèvent, ne laissaient voir deux rangées blanches de dents aiguës comme une scie, et le menton fuyant du plus déterminé menteur. Aussi, quoi qu'il fasse, il est toujours composé, maître de soi. Il n'avance la patte qu'avec réflexion; il ne la pose qu'en essayant le chemin; il ne hasarde jamais "sa sage et discrète personne".

Il est propret, dédaigneux, méticuleux, et, dans tous ses mouvements, adroit au miracle. Pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu se promener d'un air aisé, sans rien remuer, sur une table encombrée de couteaux, de verres, de bouteilles, ou le voir, dans La Fontaine, avancer la patte délicatement, écarter la cendre, retirer prestement ses doigts "un peu échaudés", les allonger une seconde fois, tirer un marron, puis deux, puis en escroquer un troisième. Il est rare que Bertrand les croque, et Raton d'ordinaire n'est pas une dupe, mais un fripon.

TAINE, La Fontaine et ses fables.

95. Le dernier coup de dé

Extrait de La Légende d'un peuple, recueil de poésies (1887).

Après la victoire de Sainte-Foye (28 avril 1760), Lévis vint immédiatement mettre le siège devant Québec. Assiégés et assiégeants n'avaient d'espoir que dans l'arrivée des secours d'Europe. Le 9 mai, une voile paraît enfin à l'horizon : on devine l'anxiété qui étreint tous les cœurs. Fréchette a su rendre avec intérêt cette heure émouvante de notre histoire.

^{2.} La Fontaine l'appelle l'archi-patelin, un tartufe, un saint homme de chat. (TAINE.)

... L'Anglais dans les murs, le Français sous la tente, Assiégés, assiégeants, s'épuisaient dans l'attente Des secours si longtemps implorés d'outre-mer. Tous les matins, Lévis, de son regard amer, Les yeux rougis, sondait les lointains du grand fleuve. 5 Murray, de son côté, braquait vers Terre-Neuve Sa lunette de nuit qui tremblait dans sa main... Et l'on se demandait: — Qu'adviendra-t-il demain?

Chez les deux combattants l'angoisse prédomine;
Désormais l'ennemi commun, c'est la famine!

Le courage de l'homme a dit son dernier mot;
Le destin maintenant a la parole; il faut
Que l'aube à l'un ou l'autre apporte l'espérance.
L'aube, est-ce l'Angleterre, ou sera-ce la France?...

Jamais deux joueurs, l'un devant l'autre accoudé,
N'avaient encore pâli sur un tel coup de dé...

Terrible incertitude, anxiété profonde,
La voile à l'horizon, c'est la moitié du monde!

Une voile! une voile! a-t-on crié là-bas; Et, minés par la faim, brisés par les combats, 20 Déguenillés, transis, vaincus de la souffrance, Nos soldats ont poussé leur cri sublime: — France!

Doute affreux! Incliné sous ses huniers géants,
Un navire doublait la pointe d'Orléans.
De quel côté, mon Dieu, va pencher la balance?
Maintenant les deux camps haletaient en silence.
Qu'on juge s'ils étaient poignants, accélérés,
Les battements de cœur de ces désespérés!
La pâleur de la mort glaçait tous les visages;
Les minutes étaient longues comme des âges!

30

Enfin, le lourd trois-mâts, toutes voiles dehors, Et démasquant soudain ses deux rangs de sabords, Vaisseau fatal sur qui l'aile du destin plane, Sous les canons du fort pare à se mettre en panne 1. Nul étendard ne flotte à son mât d'artimon. Est-il contre ou pour nous ? est-il ange ou démon ? On ne respirait plus. Lévis, la mort dans l'âme, Attendait calme et froid le dénoûment du drame.

Tout à coup, du vaisseau qui présente son flanc,
Un éclair a jailli dans un nuage blanc:
C'est un coup de canon. L'âpre voix de la poudre,
Répercutée au loin comme un éclat de foudre,
Va se perdre, sinistre, au fond des bois épais.
Et les guerriers saxons du haut des parapets,
Et les soldats français penchés sur les falaises,
Virent monter au vent... les trois couleurs anglaises!

Le sort avait parlé, notre astre s'éclipsait... L'exil cruel, sans fin, d'un peuple commençait.

Louis Fréchette.

35

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de l'auteur? — 2. Quel but s'est-il proposé dans ce morceau? — 3. Distinguez-en nettement l'exposition, le nœud et le dénouement. — 4. Quelles circonstances fait connaître le début? — 5. Relevez les expressions qui montrent l'anxiété des deux cheís. — 6. Dès le début, ce qui est de nature à piquer l'intérêt, on entrevoit les dénouements possibles: quel vers les indique clairement? — 7. A quoi l'auteur compare-t-il la situation des combattants? —

^{1.} Pare à se mettre en panne, termes de marine signifiant : se dispose à suspendre ou à ralentir sa marche, en arrangeant les voiles d'une façon particulière.

8. L'apparition subite de la voile à l'horizon fait progresser l'intérêt. Au premier abord, nos héroïques soldats (montrez comment le poète fait ressortir la rude vie qu'ils menaient) sont tentés de prendre leur désir pour la réalité (qu'est-ce qui le prouve?). — 9. Mais ensuite la seule pensée de la possibilité contraire redouble leur angoisse (comment l'auteur a-t-il peint cette angoisse?). — 10. Le navire s'approche, trop lentement au gré de tous (quel vers l'indique?); on distingue maintenant ses voiles, ses sabords, il se dispose à suspendre sa marche et on ignore encore s'il apporte le salut ou la ruine; aussi l'angoisse est à son comble (comment le poète l'a-t-il rendue? Quel est en ce moment l'état d'âme de Lévis?). On le voit, l'auteur a su ménager habilement l'intérêt. — 11. L'issue est maintenant imminente. En effet, un coup de canon retentit; l'écho le répète au fond des bois (en quels termes l'auteur l'a-t-il exprimé? Justifiez l'emploi de l'épithète sinistre). Puis sous les yeux de milliers de combattants, qui regardent avec une attention haletante, s'élèvent "les trois couleurs anglaises". Montrez que ce dénouement est rapide, saisissant, suggestif (il est court, mais les événements subséquents qu'il passe sous silence se devinent aisément : indiquezles). — 12. Commentez les deux derniers vers.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que trembler, drame, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de espérance, étendard. — 3. Marquez la nuance de chacun des mots ci-après et placez-les selon une gradation ascendante: préoccupation, inquiétude, angoisse, anxiété, perplexité, appréhension, crainte, agitation, transe.

Rédaction. — Essayer de rendre les sentiments de Lévis après cet incident. (S'inspirer de sa conduite ultérieure.)

96. Les rives du Gange

Extrait des Poèmes antiques (1852)

Dans sa jeunesse, Leconte de Lisle avait visité l'Inde et les îles de la Sonde, où il s'imprégna l'esprit de paysages grandioses. Il les a décrits dans la suite avec une précision, une force et un éclat difficiles à égaler : ses tableaux de la nature équatoriale forment quelques-uns des plus beaux fragments pittoresques dont puisse se faire gloire l'anthologie française.

Le grand fleuve, à travers les bois aux mille plantes Vers le lac infini roulait ses ondes lentes. Majestueux, pareil au bleu lotus du ciel, Confondant toute voix en un chant éternel... Sur les bambous prochains, accablés de sommeil, 5 Les oiseaux au bec d'or luisaient en plein soleil Sans daigner secouer, comme des étincelles, Les mouches qui mordaient la pourpre de leurs ailes. Revêtu d'un poil rude et noir, le roi des ours Au grondement sauvage, irritable toujours, 10 Allait se nourrissant de miel et de bananes. Les singes oscillaient, suspendus aux lianes. Tapi dans l'herbe humide, et sur soi reployé, Le tigre au ventre blanc, au souple dos rayé, Dormait; et par endroits, le long des vertes îles, 15 Comme des troncs pesants flottaient des crocodiles... Parfois un éléphant songeur, roi des forêts, Passait et se perdait dans les sentiers secrets, Vaste contemporain des races terminées, Triste et se souvenant des antiques années 1. 20 L'inquiète gazelle, attentive à tout bruit, Venait, disparaissait comme le trait qui fuit.

^{1.} Comparez Les Eléphants (Lecture, cours moyen).

Au-dessus des nopals bondissait l'antilope;
Et sous les noirs taillis dont l'ombre l'enveloppe,
L'œil dilaté, le corps nerveux et frémissant,
La panthère à l'affût humait leur jeune sang.
Du sommet des palmiers pendaient les grands reptiles,
Des couleuvres glissaient en spirales subtiles;
Et sur les fleurs de pourpre et sur les lys² d'argent,
Emplissant l'air d'un vol sonore et diligent,
Dans la forêt touffue, aux longues échappées³,
Les abeilles vibraient d'un rayon d'or frappées.

LECONTE DE LISLE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est l'objet de cette description? De quel ouvrage est-elle tirée ? Leconte de Lisle l'a-t-il faite d'après des lectures et l'étude de cartes géographiques? - 2. Le plan en est très simple. Indiquez l'ordre suivi. — 3. Le Gange : que savez-vous de ce fleuve? Qu'en dit le texte? Que désigne ce lac infini? Commentez roulait. Un terme n'est-il pas mis en relief par la coupe du vers? - 4. Dans les quatre premiers vers, l'auteur semble rappeler, à propos du fleuve, une théorie qui lui est chère et qu'il a développée ailleurs : les êtres et les choses qu'une âme commune anime (panthéisme) sont emportés par le fleuve du temps qui les mène à l'abîme, au néant; appréciez cette théorie. Quels sont les mots du texte qui y font allusion? - 5. Les vers 5-8 offrent un coin de tableau étincelant, ruisselant de lumière, où tout est immobile sous un soleil de feu. Quels sont les termes qui donnent surtout cette impression d'écle, de rutilance? (faire remarquer le rôle de certaines syllabes retentissantes). Quels sont ceux qui font naître la sensation d'une chaleur lourde, intense? - 6. Par contraste, l'ours, ou plutôt le roi des ours (expliquez cette expression) forme une tache noire dans le tableau. Non seulement on voit, mais il semble même qu'on touche cet animal terrible, très irritable, cependant ici non irrité (montrez). - 7. Lisez à haute voix ce passage, vous y remarquerez l'heureux effet du mot grondement formant onomatopée (expliquez ce mot

^{2.} Lys: ancienne orthographe du mot lis.

^{3.} Echappée: espace libre, mais resserré, par lequel la vue peut plonger au loin.

et montrez l'effet produit), de la répétition de la consonne r et des sons oi et ou. — 8. Autre contraste : l'ours marche, alors qu'auparavant tout était immobile. — 9. Il suffit au poète de quelques mots pour décrire les singes : quel détail pittoresque a-t-il choisi? Commentez oscillaient. - 10. En quels termes décrit-il le tigre? Remarquez la souplesse du 14e vers où abondent les monosyllabes. Notez également cette construction : au ventre ..., au Comment le verbe dormait est-il mis en relief? — 11. Le poète sait établir des comparaisons ingénieuses, en fait saillir des rapports très exacts, mais inattendus; commentez de ce point de vue le 16e vers. — 12. Le roi des forêts. l'éléphant, nous apparaît comme un être mystérieux; quels sont surtout les termes qui sont de nature à donner cette impression? Montrez que Leconte de Lisle lui prête des sentiments humains. — 13. A l'éléphant vaste et songeur succède l'inquiète et rapide quzelle. Remarquez encore ici avec quel art l'auteur sait choisir le détail pittoresque, absolument caractéristique. Quel est l'effet des monosyllabes du 22e vers? — 14. Quelle vision que celle de la panthère aux aguets! Quelle intensité de vie dans ce féroce animal! Commentez enveloppe, œil dilaté, frémissant; montrez la précision et l'énergie du verbe humait. — 15. En quels termes l'auteur décrit-il les couleuvres? Lisez à haute voix le 28e vers où le poète rend d'une manière sensible le glissement des couleuvres. — 16. Les quatre derniers vers signalent un détail des plus heureux, qui donne du jour et de la perspective à tout l'ensemble du tableau : citez-le. — 17. Pourquoi le poète s'est-il servi de noms au lieu d'adjectifs dans le 29e vers? Pourquoi emplissant et non remplissant? Notez encore cette alliance de mots : vol sonore et diligent (expliquez les épithètes) ; commentez vibraient, ravon d'or.

18. VERSIFICATION. — Comptez les pieds des 12e et 14e vers. — Quels mots met en relief l'enjambement intérieur des 9e, 17e et 25e vers? l'enjambement extérieur des 18e et 22e vers? — Quelle combinaison de rimes le poète a-t-il adoptée? — Relevez quelques rimes vraiment riches et justifiez votre choix. — Citez quelques vers ayant une sonorité musicale toute particulière.

Pour résumer cette analyse, on peut dire que Leconte de Lisle, par la précision et le pittoresque des détails, par la couleur locale, par une forme impeccable, parfois sonore et majestueuse, mais toujours conforme à l'idée, a su donner une vision directe, intense, de la nature sur les bords du Gange.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que rive, majesté, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de luire, subtil, se tapir; des antonymes de flotter. — 3. Différenciez les mots oscillation et vibration. —

4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de humer. — 5. Relevez dans le texte une dizaine de verbes parmi les plus caractéristiques et essayez d'en montrer toute la beauté.

Rédaction. — Traduire en prose la poésie ci-dessus.

97. Complainte du jeune mort

Τ

O larme de ma mère, Petite goutte d'eau, Qui tombes sur ma bière Comme sur mon berceau,	
Ah! coule, coule encore Sur mon front pâle et nu; Dure jusqu'à l'aurore, Bonheur inattendu!	5
Ma tombe solitaire, Où le ver accomplit Ce terrible mystère De l'éternelle nuit,	10
Maintenant arrosée Par ces larmes du cœur, Comme sous la rosée S'épanouit la fleur,	15
Dans ses ombres profondes Voit briller, pour un jour, Ces deux flammes fécondes : L'espérance et l'amour.	20

H

Si tu savais, ma mère, Comme il fait sombre et noir Dans cette fosse amère Où la brise du soir Ni l'aurore vermeille 25 Ne viennent plus jamais Porter à mon oreille La chanson des forêts! Dans cette solitude, Mon Dieu, comme il fait froid! 30 Comme ma couche est rude! Que mon lit est étroit! Ah! tous ces maux sans nombre. Ces réseaux de douleurs Ont de ma fosse sombre 35 Fait un gouffre d'horreurs! Mais ce lieu plein d'alarmes, D'horreurs, d'affreux secrets,

Octave Crémazie.

40

Questionnaire

O ma mère, tes larmes Vont en faire un palais!

1. Faites ressortir l'opposition de fond qui existe entre les deux parties de cette pièce. — 2. Quel sentiment, tout au long de la pièce, domine dans le cœur du jeune homme? Est-il aussi naturel qu'il est délicat? — 3. Dans la transformation que le poète fait subir à la goutte d'eau, y a-t-il une révélation sur le caractère du poète lui-même? — 4. A quelle sorte d'images se rattachent la morsure du ver et l'écoulement des larmes, la chaleur de celles-ci et le

5

10

15

20

froid du tombeau? — 5. D'après un vers du texte, de quel pays est le jeune homme? — 6. Appréciez la strophe finale, en vous rappelant à quelle pièce de Crémazie appartient cet extrait.

98. Les laboureurs

Il serait intéressant de comparer la description de G. Sand (N. 33) à celle ci-après de Lamartine. Un critique a dit au sujet de ces deux descriptions: "Le réalisme de G. Sand est plus franc, plus étroitement humain; celui de Lamartine est pénétré, baigné d'infini, sans cesser d'être, en lui-même, précis, simple, vivant..."

... Au joug de bois poli le timon s'équilibre, Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre. L'homme saisit le manche et, sous le coin tranchant Pour ouvrir le sillon, le guide au bout du champ... La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise, En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise. Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair Qui se fend et palpite et fume sous le fer. En deux morceaux poudreux les ailes la renversent. Ses racines à nu, ses herbes se dispersent; Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés, Se tordent sur son sein en troncons torturés. L'homme les foule aux pieds et, secouant le manche, Enfonce plus avant le glaive qui les tranche; Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts; La femme parle aux bœufs du geste et de la voix; Les animaux, courbés sur leur jarret qui plie, Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie; Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur; Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.

L'homme presse ses pas, la femme suit à peine; Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine; Ils s'arrêtent: le bœuf rumine, et les enfants Chassent avec la main les mouches de ses flancs.

LAMARTINE, Jocelyn.

Voici un sonnet rustique de très belle inspiration, mais que déparent un peu deux successions de verbes. Montrez la puissance d'évocation du dernier vers.

Le laboureur

Derrière deux grands bœufs ou deux lourds percherons L'homme marche courbé, dans le pré solitaire, Ses poignets musculeux rivés aux mancherons De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons, Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère, Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère, Avec calme et lenteur il trace ses sillons.

Et rêveur quelquefois il ébauche un sourire, Son oreille déjà croit entendre bruire Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfier sa grange, Il songe que ses pas sont comptés par un ange Et que le laboureur collabore avec Dieu.

William CHAPMAN, Les Aspirations.

99. Le sommeil du condor

Extrait des Poèmes barbares (1862).

Par delà l'escalier des roides Cordillères, Par delà les brouillards hantés des aigles noirs, Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs 5

10

Où bout le flux sanglant des laves familières, 5 L'envergure 2 pendante et rouge par endroits, Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence, Regarde l'Amérique et l'espace, en silence, Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids. La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages Sous les monts étagés s'élargissent sans fin; 10 Elle endort le Chili, les villes, les rivages, Et la mer Pacifique et l'horizon divin; Du continent muet elle s'est emparée; Des sables aux coteaux, des gorges aux versants, De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants, 15 Le lourd débordement 3 de sa haute marée. Lui, comme en spectre, seul, au front du pic altier, Baigné d'une lueur qui saigne 4 sur la neige, Il attend cette mer sinistre qui l'assiège: Elle arrive, déferle et le couvre en entier. 20 Dans l'abîme sans fond la Croix australe 5 allume Sur les côtes du ciel son phare constellé. Il râle de plaisir, il agite sa plume, Il érige son cou musculeux et pelé. Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes, 25 Dans un cri raugue il monte où n'atteint pas le vent Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant, Il dort dans l'air glacé les ailes toutes grandes.

LECONTE DE LISLE.

^{1.} Familières: que l'on rencontre fréquemment dans cette région, les terrains volcaniques y étant très communs.

^{2.} L'envergure: l'étendue des ailes déployées de l'oiseau; ici, les ailes elles-mêmes.

^{3.} Le poète compare la nuit envahissante à une mer débordante.

^{4.} Saigne: colore la neige d'un reflet rouge.

^{5.} Croix australe: constellation de l'hémisphère sud, formée d'étoiles disposées en croix.

ANALYSE DU TEXTE

- 1. Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur? – 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. – 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Le poète, afin de nous donner la sensation du vaste panorama que le condor a sous les yeux, nous entraîne d'abord jusqu'au lieu inaccessible où se tient cet oiseau. Indiquez les degrés successifs de cette ascension. Quels sont les mots qui incitent à monter, à monter encore? Quelles idées évoquent dans l'esprit les mots escalier, roides, entonnoirs, flux sanglant? (Expliquez-les en partant du sens propre.) — 5. La description du personnage forme un tableau d'un étonnant relief que font ressortir encore les cinq premiers vers, en appelant l'attention sur la silhouette farouche de l'oiseau gigantesque; montrez les principaux traits notés par le poète. Expliquez les images du 8e vers. — 6. Le poète décrit l'action; quelles en sont les deux phases? — 7. La nuit, personnifiée (quel mot l'indique?), apparaît sous les traits d'un être puissant à qui rien ne saurait résister. Pour fortifier cette impression, le poête se sert de comparaisons : lesquelles ? Relevez les expressions qui se rattachent à chacune d'elles. Pourquoi peut-il dire que la nuit roule de l'Est? Comment a-t-il montré que la nuit envahit tout d'une manière graduelle? Justifiez l'emploi de l'épithète muet. Pourquoi l'oiseau ressemble-t-il alors à un spectre? Expliquez: pic altier, lueur qui saigne, mer sinistre, déferle. — 8. Le ciel prend un nouvel aspect (vers 21-22). Expliquez les images, abîme sans fond, côtes du ciel, allume son phare constellé. N'y a-t-il pas un certain rapport entre les deux dernières? — 9. Le condor veut comme se dégager de l'étreinte irrésistible de la nuit; la lutte grandiose le grise, l'enivre, le transporte : relevez et expliquez les termes qui l'expriment. Détruisez les périphrases de l'avant-dernier vers. Pourquoi la répétition qu'il renferme? - 10. Le 25e vers et le 28e sont d'une hardiesse et d'une beauté admirables; essayez, en les prononçant à haute voix, d'en saisir toute la beauté. — 11. Pour L. de Lisle, le condor est le symbole du poète de génie. Montrez qu'à la lumière de ce symbole s'éclairent les détails de la forme et en particulier les sentiments humains prêtés au vaste oiseau.
- 12. Versification. Comptez les pieds des 6e, 13e et 15e vers. Quelle combinaison de rimes le poète a-t-il employée? Relevez les rimes vraiment riches de cette poésie et justifiez votre choix. Pourquoi sa plume (23e vers) au singulier? Que remarquez-vous sur le rythme du 17e vers?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que entonnoir, rouge (latin rubeus), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de sommet, indo-

lence, regarder; des homonymes de saigner, hanter, vent; des antonymes de austral, indolence, flux. — 3. Montrez la composition des mots ci-après: entonnoir, envergure, débordement, constellé. — 4. Indiquez quelques verbes exprimant les mouvements des ailes d'un oiseau; des épithètes pouvant s'appliquer au mot aile. — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot aile: à tire-d'aile; les ailes de la foi, de la pensée; les ailes d'une armée; la peur donne des ailes; battre de l'aile; voler de ses propres ailes; ne battre que d'une aile; vouloir voler avant d'avoir des ailes; rogner les ailes à quelqu'un; la calomnie marche à tire-d'aile; "la louange est sans pieds, et le blâme a des ailes" (V. Hugo).

Rédaction. — a) Traduire en prose la poésie ci-dessus.

b) Vous avez assisté aux évolutions d'un aéroplane : décrivez-les, en y ajoutant vos impressions et vos réflexions.

100. L'aurore boréale

Extrait des Aspirations, recueil de poésies (1904).

"Chapman a essayé de fixer dans ses strophes les mouvantes splendeurs de nos aurores boréales. Il y a vraiment réussi ...; et n'étaient huit ou dix vers qui sont un peu faibles, il aurait écrit, sur ce thème bien canadien, l'une de ses meilleures poésies." (Abbé C. Roy.) Après avoir décrit ces froides nuits d'hiver où apparaît l'aurore boréale, l'auteur peint comme suit le phénomène lui-même.

Tout à coup, vers le nord, du vaste horizon pur Une rose lueur émerge dans l'azur, Et, fluide clavier dont les étranges touches Battent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches, Eparpillant partout des diamants dans l'air, Elle envahit le vague océan de l'éther. Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate, Se change en un rideau dont la blancheur éclate, Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair,

5

^{1.} L'aurore boréale est comparée à une bande d'étoffe brillante, éclatante, irisée.

Ondulent follement sur le firmament clair.	10
Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige?	
C'est le panorama que l'esprit du vertige	
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.	
Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,	
Dans un écroulement d'ombres et de lumières,	15
Le voile se déchire, et de larges rivières	
De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu.	
Le voile en un clin d'œil se reforme plus beau,	
Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.	
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,	20
Il fait en pétillant un sabbat fantastique	
Et met en mouvement des milliers de soleils	
A travers des brouillards transparents et vermeils	
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.	
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée	25
Qu'un groupe de houris 2 secouerait en volant	
Dans l'incommensurable espace étincelant;	
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles	
Que Prométhée ⁸ étend pour saisir les étoiles	
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel	30
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.	
Et la forêt regarde, enivrée, éblouie,	
Se dérouler au loin cette scène inouïe.	
Et l'orignal, le muffle en avant, tout tremblant,	
Les quatre pieds cloués sur le mamelon blanc,	35
L'œil grand ouvert au bord de la savane claire,	
Fixe depuis longtemps l'auréole polaire	
Foudroyant de ses feux le céleste plafond,	
Et son extase fauve en deux larmes se fond.	

William CHAPMAN.

^{2.} Houris: femmes du paradis de Mahomet. 3. Prométhée: dans la mythologie, dieu ou génie du feu.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est l'objet de cette description? De quel ouvrage est-elle tirée? Que savez-vous de l'auteur? - 2. Distinguez les différentes parties du texte. — 3. Comment débute l'aurore boréale? Le verbe *émerge* est-il bien ici le mot propre? — 4. A quelles comparaisons l'auteur a-t-il recours pour décrire le phénomène? — 5. Il se laisse parfois emporter par son imagination ardente : quelques-unes des métaphores employées semblent hasardées; citez des exemples. — 6. Expliquez: l'océan de l'éther, l'esprit du vertige, sabbat fantastique. -7. Appréciez les alliances de mots ci-après : jet pyrotechnique, l'incommensurable espace étincelant. — 8. Mais du moins l'auteur a su rendre d'une manière heureuse la rapidité, l'instantanéité des transformations que présente successivement le phénomène. Relevez à ce sujet les expressions les plus caractéristiques. — 9. En quels termes le poète personnifie-t-il 'a forêt? Appréciez le choix des épithètes de ce passage. — 10. Le tableau des six derniers vers est remarquable par sa précision et son originalité. Quels sentiments W. Chapman prête-t-il à l'orignal? Relevez les termes qui les expriment. -11. Appréciez l'expression extase fauve et la périphrase de l'avantdernier vers.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que rose, extase, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de fantastique, ébloui; des antonymes de boréal, effréné. — 3. Montrez la composition des mots ci-après : boréal, effréné, pyrotechnique, incommensurable, zébré. — 4. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot feu : flammèche, bluette, brandon, tison, torche, brasier; le feu des passions; prendre feu (au figuré); être entre deux feux; être tout feu; n'y voir que du feu; jeter feu et flamme; jouer avec le feu; faire la part du feu; c'est un feu de paille; un feu roulant de quolibets; entretenir le feu sacré (au figuré); recevoir le baptême du feu.

Rédaction. — a) Traduire en prose les six derniers vers.

- b) En un paragraphe, développer cette phrase: C'était par une belle et froide nuit d'hiver.
 - c) Comparez avec le N. 45.

101. La fenaison

Extrait des Idylles héroïques (1858).

Vois, par-dessus la haie où chantent les fauvettes. Dans le foin verdoyant aux teintes violettes, Cachés jusqu'aux genoux et montant de là-bas, Les faucheurs, alignés, marchant du même pas. En cercle, à côté d'eux, frappent les faux tournantes; 5 Le fer siffle en rasant les tiges frissonnantes Et. dans le vert sillon tracé par les râteaux, L'herbe épaisse à leurs pieds se couche en tas égaux. A l'ombre, au bout du pré, chacun souffle à sa guise; 10 Le travailleur s'assied, et sa lame s'aiguise, Et l'on entend, parmi les gais refrains, dans l'air, Tinter sous le marteau l'acier sonore et clair. Plus loin, dans le soleil qui le sèche à merveille, Monte en cône arrondi le foin coupé la veille; Là, vous écoutez rire, autour des peupliers, 15 Les filles de la ferme en rouges tabliers, Et la meule y recoit de la fourche de frêne Les gerbes de sainfoin que le râteau lui traîne. Un char, dont l'essieu crie en montant le coteau. Balance, au pas des bœufs, son odorant fardeau. 20 Aux arbres du chemin, chaque fois qu'il se penche. Laissant fleurs et gazons pendus à chaque branche. Un autre, vide encor, s'arrête, et les enfants, Assiégeant le timon, y grimpent triomphants. Appuyé sur le joug du taureau qui rumine. 25 Un robuste bouvier, jeune et de fière mine. Dont la brune faneuse accuse le repos, Sourit nonchalamment à ses joyeux propos.

Bientôt, parmi les cris, la joie universelle, Le gerbier tout entier sur le char s'amoncelle.

30

Victor DE LAPRADE.

EXPLICATION DU TEXTE

1. Quelle différence d'inspiration remarquez-vous entre ce texte et le N. 70? — 2. Décomposez les scènes dont se compose ce tableau. — 3. Lesquelles sont d'ordre physique? lesquelles, d'ordre moral? — 4. Lesquelles, de dur labeur, s'opposent au doux repos? — 5. Expliquez les vers 27-28.

102. La moisson

Extrait des Gouttelettes, recueil de poésies (1904).

Le soleil a mûri les moissons. Sur le sol, Au crissement des faux tombent l'avoine et l'orge. La javelle est pesante, et l'oiseau qui se gorge Paie avec ses chansons en reprenant son vol.

Sous l'orme chevelu qui s'ouvre en parasol, Le moissonneur, brûlé comme par une forge, Vient s'asseoir en songeant à l'aire qui regorge, Et, pour se rafraîchir, boit le lait à plein bol.

Si le nuage monte au couchant, il sourcille Et, d'une main fiévreuse, il reprend sa faucille; Sous le ciel menaçant, son courage a doublé.

10

5

Et puis, aux jours d'hiver, comme il fera ripaille! O le calme sommeil sur la nouvelle paille! Dans la huche un peu vide, ô le bon pain de blé!

Pamphile LEMAY.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? De quel ouvrage est-il tiré? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en nettement les différentes parties. — 3. Comment l'auteur fait-il comprendre, dans la première strophe, que la récolte est abondante? — 4. Qu'est-ce qu'une onomatopée? Relevez-en une dans la première strophe. — 5. Que remarquez-vous sur le 4º vers? — 6. Le deuxième quatrain offre un tableau gracieux; indiquez-en les traits principaux. — 7. Relevez, dans le 5º vers, un détail bien observé. — 8. Deux mots font connaître l'impression produite sur le moissonneur par la soudaine apparition de nuages au couchant, quels sont-ils? — 9. Indiquez deux raisons qui le poussent à redoubler d'activité. — 10. Appréciez l'expression: faire ripaille.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que moisson (latin messis), pain (latin panis), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de couchant, se gorger; des homonymes de aire, paie, lait. — 3. Décomposez le mot parasol, puis trouvez six autres noms ayant même préfixe. — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot moisson: moissonner, enjaveler, glaner; javelle, gerbe, moyette, meule; messidor; moissonner des lauriers; il ne faut pas mettre la faucille dans la moisson d'autrui; celui qui sème le vent moissonnera la tempête; comme tu sèmeras, tu moissonneras; la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. (N.-S.)

Rédaction. — Décrire, à volonté, une scène de la moisson.

Dans les lignes qui suivent, l'auteur, qui aime à faire revivre les choses du passé, rapporte les impressions causées à un vieux laboureur par la vue de la faucille dont il s'est servi autrefois. Il prête la parole à cette dernière.

La faucille du vieux laboureur

En avons-nous fait ensemble des corvées! dit la faucille. C'était toujours la planche du bord qu'on nous donnait. Et la planche du bord était vite abattue. Ah! tu n'y allais pas de main morte!... Courbé vers la terre, tu te balançais lentement, et d'un mouvement égal nous avancions dans la morsure circulaire que je faisais. A chaque coup, ta main gauche saisissait une poignée d'épis, et zing! d'un vol siffleur je sciais les pailles; un balancement de gauche à droite, et zing! une autre javelle



LA FANEUSE

Emile Adan

s'effondrait; un éclair au ras du sol, et zing! sans relâche, à travers les blés jaunes tu faisais luire le croissant de ma lame; sans fin, sur le sillon, tu déposais les tiges coupées; et l'ondain, sous le grand soleil, se prolongeait comme un tapis d'or. Quand, au bout du champ, tu te redressais, la sueur au front, la planche du bord était nette comme une allée, mais les autres faucilles étaient encore loin... Vieux coupeur, t'en souviens-tu?

Adjutor RIVARD, Chez nos gens.

103. Le réveil

Laissons l'âtre mourir : courons à l'aventure. Le brouillard qui s'élève est largement troué; La fontaine reprend son murmure enjoué; La clématite grimpe à chaque devanture.

Le ciel fait ondoyer les plis de sa tenture; 5 Une tiède vapeur monte du sol houé; L'air doux est plein de bruits; les bois ont renoué, Dans les effluves chauds, leur discrète ceinture.

L'aile gaîment s'envole à l'arbre où pend le nid; L'enfant rit; le vieillard n'a plus de tons acerbes; 10 Les insectes émus s'appellent sous les herbes.

O le joyeux réveil! tout chante, aime, bénit! Un élan pousse à Dieu la nature féconde Et le rire du ciel s'égrène sur le monde.

Pamphile LEMAY.

Questionnaire

1. Quelle est ici la part de la nature et celle des êtres vivants? — 2. Quelle est celle des nuages, de la terre et de l'air? — 3. Quelle image comportent les mots "ont renoué leur ceinture"? — 4. Par quels signes le poète représente-t-il la joie due au réveil du printemps? — 5. Expliquez les deux derniers vers. — 6. Expliquez aussi les mots en italique.

L'ORAGE 389

104. L'orage

Extrait des Saisons, poème (1769).

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage. Le bélier effravé veut rentrer au hameau; Une sombre fureur agite le taureau : Il respire avec force et, relevant la tête, Il semble, en mugissant, appeler la tempête. 5 On voit à l'horizon, de deux points opposés, Des nuages monter dans les airs embrasés. On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre. D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre : 10 Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé Et le long du vallon le feuillage a tremblé. Les monts ont prolongé le lugubre murmure Dont le son lent et sourd attriste la nature. Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur. Et la terre, en silence, attend dans la terreur. 15 Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre : Le nuage élargi le couvre de ses flancs; Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants. Mais des traits enflammés ont sillonné la nue, 20 Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue; Elle redouble, vole, éclate dans les airs; Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs En font sortir sans cesse un jour pâle et livide. Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide; 25 Il tourne sur la plaine et, rasant les sillons, Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons. Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière, Dérobe à la campagne un reste de lumière.

La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés 30 Font entrer à grands flots les peuples égarés. Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée Te demander le prix des travaux de l'année. Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés² Ecrasent en tombant les épis renversés. 35 Le tonnerre et les vents déchirent les nuages. Le fermier, de ses champs contemple les ravages Et presse dans ses bras ses enfants effrayés. La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés Descendent à grand bruit les graviers et les ondes. 40 Qui courent en torrents sur les plaines fécondes. O récolte! ô moissons! tout périt sans retour: L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.

SAINT-LAMBERT.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quels sont les signes précurseurs de l'orage? Chacun des animaux mentionnés n'a-t-il pas sa manière propre d'annoncer l'orage? Relevez un terme qui indique que la chaleur est intense. Quel aspect présentent successivement les nuages? — 4. Dans les vers 9-13, l'auteur a su rendre d'une manière sensible le grondement du tonnerre: quels sont surtout les mots, les voyelles et les consonnes qui produisent cet effet? Faites ressortir le contraste que forment les vers 14-15 avec les vers qui les précèdent. — 5. L'orage s'approche, car les nuages assombrissent le paysage (en quels termes l'auteur l'exprime-t-il?), les éclairs brillent (justifiez l'emploi de la périphrase traits enflammés et montrez la précision du verbe sillonner), le tonnerre gronde (comparez ce tonnerre avec le tonnerre éloigné des vers 9-13; que remarquez-vous sur le 22e vers, du point de vue du rythme?). — 6. Le phénomène croît encore à la nuit profonde coupée de nombreux éclairs, aux roulements du tonnerre dans toute l'étendue du ciel, viennent se joindre un vent

^{1.} L'airain sonnant: périphrase banale pour désigner la cloche.

^{2.} Globules glacés: la grêle. Ce genre de périphrase était de mode dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

impétueux et des nuages de poussière. Par quels mots Saint-Lambert indique-t-il que les éclairs sont très fréquents? Montrez la précision des verbes renfermés dans les vers 25-27. — 7. Le phénomène atteint maintenant son maximum d'intensité (vers 30-41); l'auteur le décrit en quelques traits rapides, mais suggestifs; il note les faits à mesure qu'ils se présentent : 1° dites l'effet produit par l'expression à grands flots; 2° relevez l'antithèse du 34e vers; 3° commentez déchirent; 4° rétablissez l'ordre grammatical dans le 37e vers. L'effet produit serait-il le même si l'on remplaçait contemple par regarde, considère, voit, examine? Quels sentiments animent le fermier? La simultanéité des deux actions qu'il accomplit ne suggèret-elle pas un contraste? 5° montrez que les verbes éclate et tombe rendent d'une manière sensible l'éclatement et la chute de la foudre; 6° justifiez l'emploi de l'expression à grand bruit. Relevez une expression du 41e vers qui, en rappelant toute l'étendue du désastre, forme un contraste douloureux. — 8. Quels sont les effets de l'orage? Pourquoi Saint-Lambert s'est-il servi de la forme exclamative dans le 42e vers? — L'auteur, qui a si bien noté la gradation ascendante de l'orage et son intensité maximum, ne décrit pas sa gradation descendante ou sa décroissance; quelle impression veut-il laisser dans l'âme de ses lecteurs? Pensez-vous qu'il ait réussi? -10. On pourrait reprocher à ce morceau, outre quelques périphrases banales (relevez-en quelques-unes), un certain manque de pittoresque : Saint-Lambert a décrit non un orage en particulier, mais l'orage en général; cela est rendu sensible par des traits vagues et vaporeux, par des abstractions, par l'emploi de termes généraux (citez-en quelques-uns).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que foudre, éclair, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de orage, tonnerre, temple, ravage; un homonyme de flanc. — 3. Quels signes, dans la nature, font présager le beau temps? la pluie? l'orage? — 4. Expliquez les expressions ci-après: prompt comme la foudre; être frappé de la foudre; comme un coup de foudre; un foudre de guerre; un foudre d'éloquence; les foudres de l'Eglise; voix de tonnerre; un tonnerre d'applaudissements; ce fut pour lui un coup de tonnerre; le tonnerre ne tombe pas toutes les fois qu'il tonne. — 5. Donnez quelques épithètes pouvant qualifier le mot éclair.

Rédaction. - a) En quelques lignes, décrire un éclair.

- b) Décrire un orage que l'on a vu et observé, en insistant davantage, à volonté, soit sur la préparation, soit sur les effets.
 - c) Comparez avec les deux textes ci-après.

L'orage

L'éclat du jour pâlit : une lourde vapeur S'élève à l'horizon et s'étend menaçante. Tous les bruits ont cessé : la plaine est dans l'attente; Sur sa face immobile on sent planer la neur!

Sur sa face immobile on sent planer la peur!

Tout à coup l'air frémit, une longue rumeur Sort des bois frissonnants; elle monte, elle augmente; Le firmament s'abaisse, il s'ouvre, et la tourmente Sur le monde éperdu s'abat avec fureur.

Les vents portent la mort dans les champs qu'ils moissonnent; Les épis arrachés dans les airs tourbillonnent; 10 La foudre éclate, tombe, et le ciel est en feu.

Le Seigneur irrité fait parler son tonnerre. L'homme, au bruit de sa voix s'épouvante, et la terre Ecoute avec stupeur et se tait devant Dieu.

Anatole DE SÉGUR.

5

Dans une page excellente par l'intensité de vie et la précision du détail, Gérin-Lajoie a essayé de fixer le spectacle si terrifiant de nos incendies de forêt.

Un incendie de forêt

C'était vers sept heures du soir. Une forte odeur de fumée se répandit dans l'atmosphère; l'air devint suffocant; on ne respirait qu'avec peine. Au bout d'une heure, on crut apercevoir dans le lointain, à travers les ténèbres, comme la lueur blafarde d'un incendie. En effet, diverses personnes accoururent, tout effrayées, apportant la nouvelle que le feu était dans le bois. L'alarme se répandit, toute la population fut bientôt sur pied. Presque aussitôt, les flammes apparurent au-dessus du faîte des arbres: il y eut parmi la population un frémissement général. En moins de rien, l'incendie avait pris des proportions effrayantes; tout le firmament était embrasé. On fut alors témoin d'un spectacle saisissant: les flammes semblaient sortir des entrailles de la terre et s'avancer perpendiculairement sur une largeur de près d'un mille. Qu'on se figure une muraille de feu marchant au pas de course et balayant la forêt sus son passage. Un bruit sourd, profond, continu, se faisait entendre, comme le roulement du tonnerre ou le bruit d'une mer en furie. A mesure que le feu se rapprochait, le bruit devenait plus terrible: des craquements sinistres se faisaient entendre...

GÉRIN-LAJOIE, Jean Rivard.

5

20

105. Le jaguar

Extrait des Poèmes barbares (1862).

Sous le rideau lointain des escarpements sombres, La lumière, par flots écumeux, semble choir; Et les longues pampas où s'allongent les ombres Frémissent vaguement à la fraîcheur du soir.

Des marais, hérissés d'herbes hautes et rudes, Des sables, des massifs d'arbres, des rochers nus, Montent, roulen', épars du fond des solitudes, De sinistres soupirs au soleil inconnus.

La lune, qui s'allume entre des vapeurs blanches, Sur la vase d'un fleuve aux sourds bouillonnements, 10 Froide et dure, à travers l'épais *réseau* des branches, Fait reluire le dos rugueux des caïmans.

Les uns, le long du bord, traînant leurs hideux torses, Pleins de faim, font claquer leurs mâchoires de fer; D'autres, tels que des troncs vêtus d'âpres écorces, 15 Gisent, entre-bâillant la gueule aux courants d'air.

Dans l'acajou fourchu, lové comme un reptile, C'est l'heure où, l'œil mi-clos et le mufle en avant, Le chasseur au beau poil *flaire* une odeur *subtile*, Un parfum de chair vive égaré dans le vent.

Ramassé sur ses reins musculeux, il dispose Ses ongles et ses dents pour son œuvre de mort; Il se lisse la barbe avec sa langue rose, Il laboure l'écorce et l'arrache et la mord.

Tordant sa souple queue en spirale, il en fouette Le tronc de l'acajou d'un brusque enroulement; Puis sur sa patte roide il allonge la tête Et, comme pour dormir, il râle doucement.	25
Mais voici qu'il se tait et, tel qu'un bloc de pierre, Immobile, s'affaisse au milieu des rameaux : Un grand bœuf des pampas entre dans la clairière, Corne haute et deux jets de fumée aux naseaux.	30
Celui-ci fait trois pas. La peur le cloue en place. Au sommet d'un tronc noir qu'il effleure en passant, Plantés droit dans sa chair, où court un froid de glace, Flambent deux yeux zébrés d'or, d'agate et de sang.	3 5
Stupide, vacillant sur ses jambes inertes, Il pousse contre terre un rugissement fou; Et le jaguar, du creux des branches entr'ouvertes, Se détend comme un arc et le saisit au cou.	40
Le bœuf cède, en trouant la terre de ses cornes, Sous le choc imprévu qui le force à plier; Mais bientôt, furieux, par les plaines sans bornes, Il emporte au hasard son fauve cavalier.	
Sur le sable mouvant qui s'amoncelle en dune, De marais, de rochers, de buissons entravé, Ils passent, aux lueurs blafardes de la lune; L'un ivre, aveugle, en sang, l'autre à sa chair rivé.	45
Ils plongent au plus noir de l'immobile espace, Et l'horizon recule et s'élargit toujours; Et, d'instants en instants, leur rumeur qui s'efface	50

Dans la nuit et la mort enfonce ses bruits sourds.

LECONTE DE LISLE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est l'objet de cette poésie? De quel ouvrage est-elle tirée? Que savez-vous de l'auteur? — 2. Distinguez les différentes parties du texte. — 3. Dans la première strophe, le poète fait connaître quelques circonstances de temps et de lieu; indiquez-les en relevant les mots qui les expriment. Remarquez comment il a donné la sensation de l'étendue des pampas : citez le vers en question. -4. Après avoir parlé des sensations de la vue dans ces pampas, le poète passe à celles de l'ouïe : qu'est-ce qu'on y entend ? Ces bruits sont de nature à produire la crainte, l'effroi même, pourquoi? On sait par la suite du texte d'où proviennent ceux des marais et des massifs d'arbres: indiquez leurs causes. Commentez hérissés. — 5. Rétablissez l'ordre grammatical dans la 3e strophe. Pourquoi le poète a-t-il adopté un ordre contraire? Plus d'une fois le pessimisme de L. de Lisle l'a porté à lancer ses anathèmes contre l'impassibilité de la nature; relevez deux termes qui font allusion à cette impassibilité. — 6. Le tableau de la 4º strophe sert de contraste à ceux qui vont suivre et leur ajoute ainsi de l'éclat et du relief; rapprochez les uns des autre- les divers éléments opposés de ces tableaux. Montrez la force de l'expression pleins de faim et la précision des verbes claquer, vêtus, gisent et entre-bâillant; expliquez mâchoires de fer. — 7. Les 5e, 6e et 7e strophes présentent trois tableaux successifs du jaguar. Indiquez les actions du jaguar en faisant remarquer comment le poète les a décrites. Relevez dans le 21e vers un mot mis, à dessein, en relief par sa position. - 8. Dans la 8e strophe, ne vous semble-t-il pas voir le bœuf entrer dans la clairière? Quels sont ses traits caractéristiques, signalés par l'auteur? Il est loin de soupçonner la présence de son ennemi : qu'est-ce qui le prouve? (Voir strophe qui suit.) Le poète a rendu d'une manière saisissante l'état d'immobilité du jaguar, par quels termes? - 9. Comment le bœuf prend-il soudain conscience du péril? (Remarquez combien les termes, dans ce passage, sont vivants et suggestifs.) Il en reste stupéfait, pétrifié; citez les termes qui l'indiquent. - 10. C'est, pour le jaguar, le moment propice. Avec quelle vigueur il se lance sur sa proie! En quels termes le poète l'a-t-il exprimé? — 11. Puis commence la course affolée dans la plaine immense. Comment L. de Lisle donne-t-il la sensation intense même de cette fuite? Pourquoi l'horizon recule-t-il? Commentez les principaux termes de la dernière strophe: ils sont des plus suggestifs. -12. Le poète ne se met pas en scène, il ne nous dit pas ce qu'il voit ni ce qu'il ressent; il nous fait assister au spectacle lui-même. Que pensez-vous de cette manière d'agir? — 13. Aux yeux de L. de Lisle, pessimiste et athée, le jaguar est le symbole du malheur qui guette l'être humain, fond sur lui inopinément et reste rivé à son existence, quelque effort qu'il fasse pour s'en débarrasser. jusqu'à ce que la mort le plonge dans le neant. N'y a-t-il pas une doctrine plus consolante?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que choir (latin, cadere, casum), faim (latin fames), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de massif (6º vers), épars, hideux; des homonymes de faim. — 3. Distinguez la nuance des noms ci-après: douleur, peine, chagrin, souffrance, dépit, angoisse, tristesse, torture, affliction, désolation, calvaire. — 4. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot fer: une volonté de fer, une santé de fer, jeter dans les fers, gémir dans les fers, il faut battre le fer quand il est chaud.

Rédaction. — a) Traduire en prose les huitième, neuvième et dernière strophes.

b) En un paragraphe, décrire un épervier guettant sa proie, puis se jetant sur elle.

106. Cantique à sainte Madeleine

 Dans les murs de Sion, quand le Sauveur du monde Jetait la semence féconde De l'amour divin, éternel, Un rayon de ce feu vint purifier votre âme; Et dans votre cœur cette flamme Brûla comme sur un autel.

REFRAIN

Là-haut, dans la sphère sereine, Séjour des élus triomphants, Sainte Patronne, ô Madeleine, Priez, priez pour vos enfants.

2. Quand sur les pieds du Christ, vous, la coupable femme, Vous veniez verser le cinname, Le Pharisien vous méprisait; Mais le regard sacré de votre divin Maître Avait renouvelé votre être Et le ciel pour vous s'entr'ouvrait.

- 3. Le lys divin qui fait de chaque femme un ange, Comme vous, hélas! dans la fange Nous l'avons à jamais perdu; Mais aussi, comme à vous, au profond de l'abîme, Des hauteurs de la sainte cime Le pardon nous est descendu.
- 4. Pour mériter un jour l'immortelle patrie,

 De notre criminelle vie

 Il faut expier les erreurs;
 Et, quand l'esprit du mal veut ressaisir sa proie,

 Votre nom dans la sainte voie

 Vient affermir nos faibles cœurs.
- 5. L'exemple solennel de votre vie austère
 Au milieu de notre misère
 Nous soutient encore aujourd'hui;
 Le Seigneur nous l'a dit, le lys de l'innocence
 Et la fleur de la pénitence
 Ont le même parfum pour lui.
 Octave CRÉMAZIE.

Questionnaire

1. Ce cantique peu connu nous représente-t-il une Madeleine semblable à celle de l'Ecriture ou différente? — 2. De quelle catégorie d'humains le poète rapproche-t-il la pécheresse? et les rapports qu'il établit vous semblent-ils exacts? — 3. La conduite du Maître et celle du pharisien à l'égard de Madeleine sont-elles conformes aux données de l'Evangile? — 4. Sur quelle notion religieuse s'appuie le cantique? — 5. Reconnaissez-vous à quelle parole du Seigneur fait allusion la dernière strophe? — 6. Y a-t-il un défaut assez général, et assez commun chez Crémazie, qui marque toute la pièce?

107. Les oiseaux de neige

Extrait des Fleurs boréales et Oiseaux de neige, recueil de poésies (1880).

Quand le rude *Equinoxe*, avec son froid cortège, Quitte nos horizons moins *inhospitaliers*, Sur nos champs de frimas s'abattent par milliers Ces visiteurs ailés qu'on nomme oiseaux de neige¹.

Des graines nulle part! nul feuillage aux halliers! Contre la giboulée et nos vents de Norvège, Seul le regard d'en haut les abrite et protège Ces courriers du soleil en butte aux oiseliers.

Chers petits voyageurs, sous le givre et la grêle, Vous voltigez gaîment, et l'on voit sur votre aile Luire un premier rayon du printemps attardé.

10

5

Allez, tourbillonnez autour des avalanches; Sans peur, aux flocons blancs mêlez vos plumes blanches : Le faible que Dieu garde est toujours bien gardé!

Louis Fréchette.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Que savez-vous de son auteur? — 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. La première strophe ne renferme-t-elle pas

^{1.} Oiseau de neige ou oiseau blanc, noms vulgaires du plectrophane ou bruant des neiges. C'est un passereau des régions arctiques, qui, à l'automne, dans l'Amérique du Nord, émigre jusqu'au centre des Etats-Unis; au commencement de mars, il remonte vers le nord. En plusieurs endroits de la province de Québec, il se montre en grandes bandes au printemps et à l'automne. Son arrivée, au printemps, coıncide souvent avec des tempêtes de neige, des "poudreries". Il doit probablement son nom à la blancheur de son plumage.

une personnification? — 5. Quel est le cortège habituel de l'Equinoxe? — 6. Pourquoi nos horizons (sens de ce mot?) sont-ils moins inhospitaliers? — 7. A quoi le poète compare-t-il les oiseaux de neige? — 8. Dans quelles dures conditions se trouvent ces oiseaux? — 9. En quels termes est-il dit que la Providence veille sur eux? — 10. Justifiez l'emploi des expressions: nos vents de Norvège, ces courriers du soleil. — 11. Distinguez oiseliers de oiseleurs; lequel de ces deux mots était réclamé par le sens? — 12. L'arrivée des oiseaux de neige dans notre contrée est un des signes avant-coureurs du printemps: comment le poète l'a-t-il exprimé? — 13. Expliquez avalanches. Citez un mot plus connu et qui, ici, rendrait beaucoup mieux l'idée. — 14. Quelle pensée gracieuse renferme le dernier tercet? — 15. Le grand art du poète, dans un sonnet, c'est de savoir amener le trait final; Fréchette y a-t-il réussi? commentez le dernier vers. — 16. Quels sentiments le poète manifeste-t-il dans cette poésie? relevez les termes qui les expriment.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que aile, graine, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de hallier, voltiger; les différentes acceptions de oiseau, courrier. — 3. Décomposez les mots équinoxe, inhospitalier. — 4. Comment dé igne-t-on les grains de grêle? — 5. Trouvez quelques épithètes pouvant qualifier le mot regard.

Rédaction. — Quels sont les oiseaux qui reviennent au printemps dans votre localité? Décrivez-les en suivant l'ordre de leur arrivée.

Montrez comment, dans le morceau ci-après, l'observation a amené la réflexion.

Souvent, j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire: "Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande."

CHATEAUBRIAND.

108. A un vieil orbre

Extrait des Gouttelettes (1904).

Tu réveilles en moi des souvenirs confus. Je t'ai vu, n'est-ce pas? moins triste et moins modeste; Ta tête sous l'orage avait un noble geste Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts, Poussaient leurs troncs noueux vers la voûte céleste. Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste; Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus?

O vieil arbre tremblant! dans ton écorce grise Sens-tu couler encore une sève qui grise ? Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés ?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine; Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine, J'aime à me souvenir des *nids* que j'ai bercés.

Pamphile LEMAY.

5

10

Questionnaire

1. D'après les 6 premiers vers, à quoi le poète compare-t-il le vieil arbre? — 2. Faites ressortir l'opposition entre ces 6 vers et les 5 qui suivent. — 3. Qu'est-ce qui montre surtout le dénuement du vieil arbre? — 4. Comment appelle-t-on le rapprochement fait par le poète entre l'arbre et lui-même? — 5. Appréciez l'admirable vers final. Qu'y signifie le mot en italique?

109. La demoiselle

Extrait des Poésies complètes (1855).

Théophile Gautier décrit avec autant d'art que d'exactitude la demoiselle ou libellule et ses capricieuses évolutions.

T Sur la bruyère arrosée De rosée, Sur le buisson d'églantier, Sur les ombreuses futaies, Sur les baies 5 Croissant au bord du sentier, Sur la modeste et petite Marguerite, Qui penche son front rêvant, 10 Sur le seigle, verte houle Que déroule Le caprice ailé du vent, Sur les prés, sur la colline Qui s'incline Vers le champ bariolé 15 De pittoresques guirlandes: Sur les landes. Sur le grand orme isolé, La demoiselle se berce: Et, s'il perce 20 Dans la brume, au bord du ciel, Un rayon qui scintille, Elle brille Comme un regard d'Ariel 1.

^{1.} Ariel: sorte de génie de l'air, léger et gracieux, dans certaines légendes saxonnes.

II

Traversant, près des charmilles, Les familles	25
Des bourdonnants moucherons, Elle se mêle à leur ronde Vagabonde,	
Et comme eux décrit des ronds.	30
Bientôt elle vole et joue Sur la roue	
Du jet d'eau qui, s'élançant	
Dans les airs, retombant, roule	
Et s'écoule	35
En un ruisseau bruissant.	
Plus rapide que la brise, Elle frise,	
Dans son vol capricieux,	
L'eau transparente où se mire Et s'admire	40
Le saule au front soucieux.	
Et quand la grise hirondelle Auprès d'elle	
Passe et ride à plis d'azur,	45
Dans sa chasse circulaire,	
L'onde claire,	
Elle s'enfuit d'un vol sûr.	
III	
Doin and sharetant fundahan mlainan	

Bois qui chantent, fraîches plaines	
D'odeurs pleines,	50
Lacs de moire ² , coteaux bleus,	

^{2.} Moire: étoffe à laquelle on a donné un certain apprêt qui lui communique des reflets changeants.

55

60

Ciel où le nuage passe,

Large espace,

Monts aux rochers anguleux:

Voilà l'immense domaine Où promène Ses caprices fleur des au

Ses caprices, fleur des airs, La demoiselle nacrée,

Diaprée

De reflets roses et verts.

Théophile GAUTIER.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? — 2. L'auteur v exprimet-il ses émotions et ses sentiments? Que s'applique-t-il plutôt à représenter? — 3. Distinguez nettement les parties du plan. — 4. Où peut-on voir la liberlule se bercer ou briller sous les rayons du soleil? Pourquoi le poète a-t-il donné tant de développements aux compléments de se berce? — 5. Appréciez l'épithète dans ombreuses futaies. — 6. Le poète personnifie la marguerite : en quels termes? Les détails qui la décrivent sont-ils bien observés? -7. A quoi Th. Gautier compare-t-il le seigle? Exprimez d'une manière plus simple les vers 10-12. — 8. En quels termes parle-t-il d'un champ dont on voit, à quelque distance, les diverses cultures? — 9. Montrez la précision du verbe se berce (19e vers). Si l'on ne tient pas compte de la rime, peut-on le remplacer par un autre verbe produisant le même effet? — 10. Qu'arrive-t-il si un rayon de soleil éclaire la demoiselle? — 11. Quels verbes le poète a-t-il employés pour caractériser les divers mouvements de la libellule? — 12. D'un mot, il insinue que les pucerons sont nombreux : lequel ? Comment donne-t-il une idée de leur vie? - 13. En lisant à haute voix les vers 33-36, remarquez avec quel art l'auteur a su donner, par le choix des termes et la coupe du vers, la sensation des mouvements du jet d'eau. Expliquez : elle 10ue sur la roue du jet d'eau. -14. Il rend avec la même dextérité le vol rapide et capricieux de la libellule rasant l'eau transparente (citez). - 15. Relevez les termes indiquant que le saule a été personnifié. - 16. Il est difficile de rencontrer un plus parfait accord entre le style et la pensée que dans les vers 43-48; remarquez quelles sensations ils donnent. Commentez plis d'azur. - 17. Dans quel domaine évolue la demoiselle? Ouels termes de l'avant-dernière strophe font allusion aux oiseaux, aux fleurs, au soleil? Commentez promène ses caprices. — 18. En quels termes l'auteur décrit-il la demoiselle? Ne donne-t-il pas une

appréciation de sa beauté? Quelles sont les couleurs de cet insecte? — 19. En résumé, cette poésie, assez pauvre d'inspiration, brille surtout par une forme recherchée, éblouissante, impeccable. Citez les vers les plus remarquables.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que arroser, famille, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de ombreux, se berce, friser (38e vers), regard; des homonymes de baie, jet; des antonymes de admirer. — 3. Distinguez se mirer de s'admirer. — 4. Employez se bercer au sens propre et au sens figuré. — 5. Trouvez quelques verbes qui pourraient décrire les actions du papillon; quelques épithètes qui peuvent lui être appliquées.

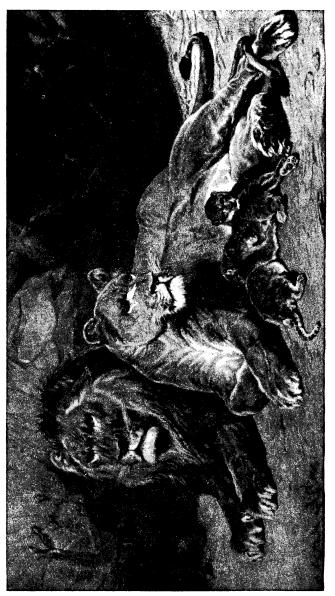
Rédaction. - Décrire un papillon 1° en activité, 2° au repos.

110. Le lion Extrait des Poésies.

La nuit dans le désert vient à pas lents s'asseoir Avec sa robe et son bandeau d'étoiles; Elle rafraîchit l'air en balançant ses voiles, L'herbe fume et l'Asie est comme un encensoir.

C'est l'heure du lion. Sur les brûlantes pierres, 5 Et sous un jour pesant aux rayons irrités, Il a dormi. C'est l'heure, il ouvre ses paupières, Se dresse en soupirant, les ongles écartés, Et va; ses grands yeux clairs dans les ténèbres plongent, Puis il gronde en dedans et rugit tout à coup: 10 Ses flancs pleins de tonnerre en frémissant s'allongent. Sa crinière terrible est droite sur son cou.

Le palais échauffé d'une soif importune, Il va voir si la source a de l'eau dans son lit



Et s'arrête parfois : le croissant de la lune	15
L'étonne, la splendeur des astres le remplit.	
Son allure est d'un sage, il marche avec mystère	
Comme un prêtre des nuits; à chacun de ses pas, Son pied en se posant semble arrêter la terre;	
Quand il passe, elle tremble et ne résonne pas.	20
Quantu ii passe, elle tremble et lie resonne pas.	20
Mais, pendant qu'au torrent il se penche pour boire,	
Sur le bord opposé rampe une forme noire	
Le tigre ! on n'aperçoit que les yeux et les dents :	
Cette mâchoire blanche et ces deux trous ardents	
Ressemblent à la mort épiante et cruelle.	25
Le lion le regarde à travers ses cils roux,	
En arrêt; l'onde encor de ses lèvres ruisselle.	
Enfin, quand le silence a grossi les courroux,	
Tout tremble au roulement des murmures de rage,	00
Et les bandes d'oiseaux, qui la nuit dans les airs	30
Emigrent assoupis, rêvent qu'un double orage Amoncelle plus bas des bruits et des éclairs.	
-	
O terreur! ils se sont élancés l'un sur l'autre	
En même temps, si prompts que l'œil les a perdus;	
Comme une grappe énorme ils semblent suspendus;	35
Puis le couple acharné dans l'eau tombe et se vautre	:
Sous leurs piétinements durs et précipités	
L'eau vive, les roseaux, les graviers et les mousses	
Volent, craquent, foulés, chassés de tous côtés;	
On ne voit qu'une masse aux nerveuses secousses	40
Dans un tumulte sourd; les puissants coups de crocs	
Au velours jaune ou noir font de brûlants accrocs;	
Le plus faible en aura jusqu'à ce qu'il ne bouge	
Et n'ait plus dans le corps ni souffle ni chaleur.	
L'air s'infecte, la source a changé de couleur	45
Et le tigre a roulé dans une bourbe rouge.	

LE LION 407

Le lion s'est dressé sur le vaincu mourant, Le flaire, s'en éloigne, et, maître du torrent, Se secoue en silence et recommence à boire.

SULLY PRUDHOMME.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau? Dites ce que vous savez de Sully Prudhomme. — 2. Quelle était l'intention de l'auteur en écrivant cette poésie? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. L'auteur commence par indiquer les circonstances de temps et de lieu : quelles sont-elles? Relevez les expressions qui montrent que la nuit a été personnifiée. Expliquez l'image : l'Asie est comme un encensoir. Que veut dire cette expression, c'est l'heure du lion? - 5. Il décrit le lion à son réveil ; que fait à ce moment cet animal? Commentez dans les ténèbres plongent. — 6. Il prête au lion des sentiments humains: lesquels? Comment montre-t-il que la marche du lion est imposante? - 7. Quand on observe un être quelconque pour le décrire, il importe de distinguer ce qu'il a de particulier, de caractéristique, et de négliger tout le reste. C'est ainsi que Sully Prudhomme, pour peindre le tigre, n'a retenu que trois détails, mais comme ils sont significatifs! (Indiquez-les.) A quoi compare-t-il le tigre? Faites resson ir la force de cette comparaison. — 8. Remarquez aussi en quels termes il parle du lion (vers 26-27); deux vers lui suffisent pour le représenter. Quel est l'effet produit par la position des mots en arrêt? — 9. Comment le silence peut-il grossir les courroux? Montrez le rapport existant entre les mots assoupis et rêvent. — 10. Le combat commence : quelles en sont les différentes phases? Pourquoi l'exclamation du 33e vers? -Avec quelle force l'auteur a su montrer la vivacité des deux adversaires! (Citez les termes dont il s'est servi.) A quoi les compare-t-il quand ils sont aux prises? Remarquez comme l'allure du style peint bien l'acharnement du combat. Que désigne le mot velours? Justifiez l'emploi de l'épithète dans brûlants accrocs. Pourquoi l'air s'infecte-t-il? - 11. La victoire reste au lion; quelle est alors son attitude? Quels sont les termes qui rendent le mieux l'impression de force puissante et calme que donne le lion victorieux? La source a changé de couleur, pourquoi? — 12. Relevez, dans cette poésie, les expressions et les images les plus remarquables.

VERSIFICATION. — 13. Comptez les pieds des 4e et 25e vers. — 14. Quel mot est mis en relief par la coupe dans le 23e vers et pourquoi? — 15. Quelles combinaisons de rimes l'auteur a-t-il adoptées? — 16. Relevez quelques rimes vraiment riches et justifiez

votre choix. — 17. Citez quelques vers qui ont une sonorité musicale toute particulière ou qui renferment des onomatopées. — 18. A quoi s'aperçoit-on que le morceau n'est pas cité en entier?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que lent, masse, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de courroux, amonceler, flairer; des antonymes de lent, clair. — 3. Différenciez les mots ci-après: grondement te rugissement, boue et bourbe, infecter et infester. — 4. Expliquez les expressions qui suivent relatives à deux mots du texte: donner de l'encensoir à quelqu'un, lui casser l'encensoir sur le nez, selon les gens l'encens; prendre la part du tion, c'est l'âne couvert de la peau du lion, coudre la peau du renard à celle du lion, il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant qu'il soit pris. — 5. Indiquez les verbes dont on pourrait se servir pour rendre les cris du lion, du cheval, de la vache, du mouton, du renard, du coq, de la poule, du canard, de la grenouille, de l'alouette, du grillon, de l'hirondelle, du loriot, du paon, du dindon.

Rédaction. — a) Traduire en prose les vers 21-49 de la poésie ci-dessus.

b) Tracer le portrait du lion. Dire pourquoi on l'appelle le roi des animaux. Comment La Fontaine le présente-t-il dans ses fables?

III. Le petit lièvre

Extrait des Refuges, recueil de poésies (1883).

Voici un exemple de poésie badine dont le tour alerte, gracieux, et le jeu des rimes font presque tout le prix.

Brusque, avec un frisson
De frayeur et de fièvre,
On voit le petit lièvre
S'échapper du buisson.
Ni mouche ni pinson;
Ni pâtre avec sa chèvre.
La chanson
Sur la lèvre,

5

LE PETIT LIÈVRE	409
Tremblant au moindre accroc, La barbe hérissée Et l'oreille dressée, Le timide levraut	10
Part et se risque au trot, Car l'aube nuancée N'est pas trop Avancée.	15
N'entend-il pas quelqu'un? Non! ce n'est que la brise Qui caresse et qui grise Son petit corps à jeun. Et, dans le taillis brun, Le fou s'aromatise Au parfum Du cytise.	20
Dans le matin pâlot,	25
Leste et troussant sa queue, Il fait plus d'une lieue D'un seul trait, au galop. Il s'arrête au solo Du joli hoche-queue, Près de l'eau Verte et bleue.	30
Puis dans le champ vermeil Où s'épuise la sève, Le lièvre blotti rêve D'un laurier sans pareil; Et, toujours en éveil,	3 5

Il renifle sans trêve Au soleil Qui se lève.

40

Maurice ROLLINAT.

ANALYSE DU TEXTE

1. Ouelle est la nature de ce morceau? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. L'auteur a su habilement, par le choix et l'arrangement des mots, faire marcher d'accord le style et la pensée; ainsi, quel est l'effet du mot brusque, placé au commencement? de s'échapper? Montrez comment il a aussi rendu la sensation de frisson. — 4. Comment suggère-t-il qu'à ce moment la nature est calme et silencieuse? — 5. Le petit lièvre est timide et craintif, qu'est-ce qui le prouve? — 6. Que veut dire : l'aube nuancée n'est pas trop avancée? - 7. Quelle est ici la signification du mot fou (22e vers)? — 8. De quoi se nourrit ce levraut? — 9. Comment voit-on qu'il est heureux de prendre ses ébats? — 10. Qu'est-ce qui arrête sa course effrénée? - 11. Expliquez les vers 33-34. -12. Quelle est l'occupation du petit lièvre dans son gîte? Ne vous rappelle-t-elle pas un passage d'une fable? - 13. Faites ressortir le délicieux tableau qui termine cette poésie. — 14. Quels traits du caractère du levraut sont mentionnés dans ce morceau? Sont-ils conformes à la réalité? - 15. Pourquoi ce petit lièvre nous est-il plus sympathique encore que ne le serait un lièvre adulte? - 16. Montrez la disposition des rimes dans cette poésie.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que fièvre (latin febris), accroc, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de brise, griser. — 3. Distinguez la nuance des adjectifs ci-après: heureux, content, satisfait, enchanté, ravi. — 4. De quels verbes pourrait-on se servir pour décrire un lièvre prenant ses ébats?

Rédaction. — a) En un paragraphe, décrire un lièvre au gite. b) Décrire l'attitude d'un jeune chien : 1° au repos, 2° prenant son repas, 3° au jeu.

112. Le cygne

Extrait des Solitudes, recueil de poésies (1869).

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes, Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes, Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil A des neiges d'avril qui croulent au soleil; Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire, 5 Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire. Il dresse son beau col au-dessus des roseaux, Le plonge, le promène allongé sur les eaux, Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe 1 Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.

Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte, où le poète écoute ce qu'il sent,
Lui plaisent; il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
20
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.

Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus, A l'heure où toute forme est un *spectre* confus, Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,

^{1.} Acanthe: plante épineuse du sud de l'Europe dont les feuilles, larges et d'une courbe harmonieuse, ont fourni aux architectes grecs le principal ornement du chapiteau corinthien.

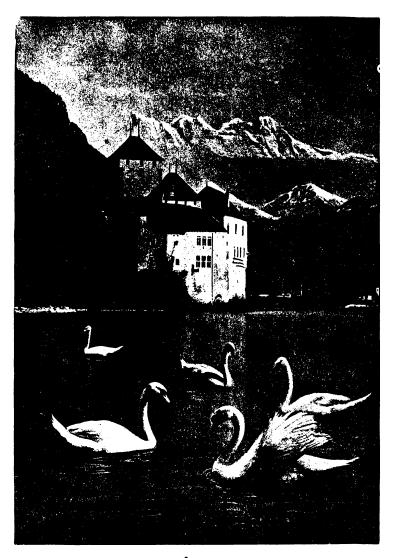
Alors que pas un jone, pas un glaïeul ne bouge, Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit Et que la luciole au clair de lune luit, L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète La splendeur d'une nuit lactée et violette, Comme un vase d'argent parmi des diamants, Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

30

SILLY PRUDHOMME.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de cette poésie? Que savez-vous de son auteur? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Dans la première phrase, deux expressions sont mises en relief par leur position: quelles sont-elles? Montrez l'effet produit par chacune d'elles. Quel autre terme peint bien la parfaite limpidité de ces lacs? — 4. Faites ressortir le contraste des vers 4-5. La grande aile du cygne (le singulier pour le pluriel : comment s'appelle cette figure?) a une teinte caractéristique: laquelle? - 5. Les idées rappelées par les mots miroir (1er vers) et zéphire (5° vers) ne se contredisent-elles pas? — 6. Remarquez avec quelle précision et quel art le poète décrit les mouvements du cou de l'oiseau; commentez les verbes. — 7. Sully Prudhomme nous le montre évoluant dans les endroits mêmes. La composition de cette partie ne renfermet-elle pas un contraste? Faites-en ressortir les divers éléments. Comment le poète a-t-il insinué que le cygne recherche la solitude? - 8. Parfois, cependant, le cygne, délaissant ce coin de bois obscur. pousse au large... Remarquez, dans ce passage, la parfaite harmonie du style et de la pensée (citez, en particulier, quelques expressions remarquables de précision ou de sonorité). On y trouve exprimé quoi? (relevez les termes correspondants; indiquez aussi deux expressions du vocabulaire de la marine). — 9. Comment le poète fait-il connaître que la nuit est venue? Indiquez les circonstances qui accompagnent le sommeil du cygne. — 10. A quoi compare-t-il le cygne dormant? Justifiez cette comparaison. Comment a-t-il fait ressortir le mot dort? — 11. Remarquez comment le trait final, longuement préparé, forme un tableau des plus gracieux. La fin du dernier vers, par la régularité de la coupe, rend bien le calme et la tranquillité du sommeil. — 12. Quels sont, à votre avis, les plus beaux vers de cette poésie? Justifiez votre opinion.



CYGNES DU CHÂTEAU DE CHILLON Lac de Genève.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que palme, col, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de fêter, spectre, luciole; des homonymes de cygne, palme, mat. — 3. Trouvez un adjectif dérivé de cheveu. de diamant. — 4. Expliquez les mots ci-après relatifs au mot poète: strophe, stance, quatrain, tercet, inspiration, rimer, scander, muse, césure, hiatus, hémistiche, vers blanc, barde, trouvère, troubadour, jongleur, rimailleur.

Rédaction. — a) Traduire en prose la poésie ci-dessus.

b) Décrire une bande d'oies ou de canards évoluant sur une pièce d'eau.

113. L'ange et l'enfant

Un ange au radieux visage, Penché sur le bord d'un berceau. Semblait contempler son image Comme dans l'onde d'un ruisseau.

"Charmant enfant qui me ressemble. Disait-il, oh! viens avec moi; Viens, nous serons heureux ensemble: La terre est indigne de toi.

"Là jamais entière allégresse: L'âme y souffre de ses plaisirs, Les airs de joie ont leur tristesse Et les voluptés, leurs soupirs.

"La crainte est de toutes les fêtes: Jamais un jour calme et serein Du choc des vents et des tempêtes N'a garanti le lendemain.

15

10

5

"Eh quoi! les chagrins, les alarmes,	
Viendront flétrir ton front si pur	
Et dans l'amertume des larmes	
Se terniraient tes yeux d'azur!	20
"Non, non, dans les champs de l'espace	
Avec moi tu vas t'envoler;	
La Providence te fait grâce	
Des jours que tu devais couler.	
"Que personne dans ta demeure	25
N'obscurcisse ses vêtements;	
Qu'on accueille ta dernière heure	
Ainsi que tes premiers moments.	
"Que les fronts y soient sans nuage,	
Que rien n'y révèle un tombeau;	30
Quand on est pur comme à ton âge,	
Le dernier jour est le plus beau."	
Et, secouant ses blanches ailes,	
L'ange à ces mots a pris l'essor	
Vers les demeures éternelles	35

Jean Reboul

Questionnaire

Pauvre mère, ton fils est mort!

1. A quel moment de la vie de l'enfant se passe la scène imaginée par Reboul? — 2. Quels arguments l'ange fait-il valoir pour convaincre le petit de quitter la terre sans regret? — 3. Quelle consolation l'ange offre-t-il aux parents? — 4. Quel ton emploie-t-il dans les strophes 5 et 6? — 5. Expliquez les deux vers qui terminent la strophe 6. — 6. Quelle image contient la dernière strophe? — 7. Expliquez les mots en italique. — 8. Comparez avec le N. 77.

Notices biographiques

ARENE (Paul). — Ecrivain français et poète provençal (1843-1896). — Paul Arène a décrit, en une langue souple, légère et sobre, les scènes, les mœurs et les paysages lumineux de sa province. Jean des Figues, la Chèvre d'or, Domine, la Gueuse parfumée sont remarquables par la clarté limpide de la phrase et par la fraicheur de l'émotion.

ARLES (Henri d') 1870-1930. — L'abbé Henri Beaudé, qui signe Henri d'Arles, a écrit Propos d'art (1903), Pastels (1905), Eaux-Fortes et Tailles-douces (1914), Arabesques (1923), Laudes (1925), Miscellanées (1927), Horizons (1929), œuvres "d'un aquarelliste passionné, trop préoccupé peut-être d'effets de couleur et de perspective", mais qui excelle à traduire une pensée délicate dans une langue choisie.

ARVERS (Félix). — Poète dramatique, né et mort à Paris (1806-1850). Il a fait représenter plusieurs pièces au Théâtre-Français. Il n'a laissé qu'un seul ouvrage en vers, Mes Heures perdues, où se trouve le sonnet qui a illustré son nom, visant, croit-on, Mme Mennessier, fille de Charles Nodier. Comme prosateur, il a une certaine élégance; quant à ses vers, ciselés avec soin, ils ne sont pas de très grande envergure.

BAZIN (René). — Ecrivain français (1853-1932), membre de l'Académie française. — Né à Angers, René Bazin y fit ses études, devint avocat, puis professeur de droit à l'Université catholique. De bonne heure, il cultiva les lettres, mettant au service des plus nobles causes : la religion et les saines traditions du passé, un art limpide, harmonieux et souple. C'est un paysagiste exquis, d'une pureté et d'une sobriété toutes classiques.

Son œuvre comprend des romans, notamment ceux où il atteint la grande maîtrise et donne la mesure de son beau talent: Les Noëllet, De toute son âme, La terre qui meurt, Les Oberlé, Davidée Birot, Les nouveaux Oberlé, Magnificat, etc. — des recueils de nouvelles extrêmement intéressants: Contes de bonne Perrette, La douce France, Le conte de Triolet, etc. — des récits de voyage et des essais divers: Sicile, Terre d'Espagne, Nord-Sud, Notes d'un amateur de couleurs, etc. — des biographies qui, même au simple point de vue littéraire, égalent les meilleurs romans et les surpassent infiniment en valeur morale: Paul-Henry, enseigne de vaisseau, Pie X, et surtout l'admirable Charles de Foucauld, etc.

BANVILLE (Théodore de) 1823-1891. — Versificateur prestigieux, "Th. de Banville est, dit Sainte-Beuve, de ceux qui saveut composer, ciseler, peindre". Son œuvre, si l'on en excepte les Roses de Noël, est d'une inspiration sensuelle et païenne; elle ne vaut que par la forme, par les effets de rythme et de rime.

Œuvres principales : les Cariatides, les Stalactites, les Odelettes,

les Odes funambulesques.

BERANGER (Jean-Pierre de). — Chansonnier, né et mort à Paris (1780-1857). Louis Veuillot, dans les Odeurs de Paris, déclare qu'il lui a entendu souvent répéter cette phrase : "J'ai voulu devenir le premier dans la chanson". Desaugiers apprécie ainsi l'un de ses chants : "Je donnerais vingt de mes meilleures chansons pour avoir fait le Roi d'Yvetot". — "Son talent, a écrit Théophile Gautier, fut de renfermer dans un cadre étroit, une idée claire, bien définie, aisément compréhensible, et de l'exprimer par des formes simples". C'est surtout dans la satire qu'il se sent le plus à l'aise.

Les Gueux, Les Fous, les Souvenirs du Peuple, La bonne Vieille

chantent dans toutes les mémoires.

BERAT (Frédéric). — Compositeur français, né à Rouen en 1801, et mort à Paris en 1855. La Normandie, un des refrains les plus populaires d'alors, se vendit jusqu'à 30 000 exemplaires. Il composait à la fois les paroles et la musique de ses romances. En voici quelques-unes: Bérénice, La Montagnarde au départ, Bonne Espérance, Mon Village, etc. Sa musique, naturelle et facile, pleine de franchise, a le don de nous émouvoir.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Romancier et naturaliste, né au Havre (1737-1814). — Bernardin de Saint-Pierre eut une existence rêveuse et vagabonde. Après avoir tenté fortune en Amérique, en Allemagne, en Russie, il partit pour l'Île de France, où il séjourna trois ans comme ingénieur. De retour à Paris, il publia ses Etudes de la nature, le roman exotique Paul et Virginie et les Harmonies de la nature.

Bernardin de Saint-Pierre sent et goûte la nature; il sait la décrire en un style harmonieux et riche en couleurs; il a fait passer dans sa phrase quelque chose de l'éclat de la nature tropicale qu'il avait admiré à l'Île de France.

BOILEAU-DESPREAUX (Nicolas). — Poète et critique (1636-1711). — Boileau naquit à Paris et fut destiné au barreau. Mais, à la mort de son père, il se livra exclusivement à la littérature et à la poésie. En 1660, il débuta par des Satires qui obtinrent un succès éclatant. La verve caustique du poète lui suscita de nombreux ennemis parmi les écrivains médiocres, mais elle épura le goût du public lettré et accoutuma les poètes à l'effort, à la précision dans la pensée et dans l'expression. "Les Satires, dit Brunetière, ont sauvé la poésie française des dangers urgents qui la menaçaient au début du règne de Louis XIV: emphase d'un côté, préciosité de l'autre".

Avec les Epîtres, l'Art poétique, le Lutrin, le génie de Boileau atteint son apogée. "Les Epîtres, dit Voltaire, sont des chefs-d'œuvre de poésie autant que de goût, et l'Art poétique est admirable parce qu'il dit toujours des choses vraies et utiles, parce qu'il donne toujours le précepte et l'exemple." Le Lutrin est regardé comme le chefd'œuvre du genre héroï-comique.

Boileau a peu de ces qualités brillantes qui constituent le génie poétique : imagination créatrice, sensibilité profonde; mais il possède au suprême degré le bon sens et la raison. "L'histoire de la littérature, dit Nisard, n'offre peut-être pas un second exemple d'une telle sûreté de jugement."

BOURGET (Paul) 1852-1935. — Romancier et critique français, membre de l'Académie française. — Fils d'un professeur de mathématiques, Bourget fut lui-même quelque temps professeur libre. Il débuta par la critique. Mais il avait déjà publié quelques vers, et, en 1885, il donna son premier roman. Le succès en fut immédiat.

De cette année à celle qui précède sa mort, Bourget, travailleur infatigable, édifiera une œuvre littéraire considérable qui comprend des livres de critique (Essais de psychologie contemporaine, Etudes et Portraits, Pages de critique et de doctrine, etc.) — une longue série de romans et de nouvelles, où il met au premier plan l'analyse psychologique (Drames de familles, Le Divorce, Un saint et autres nouvelles, Lazarine, Le sens de la mort, Nos actes nous suivent, etc.) des pièces de théâtre (Le tribun, Le divorce, etc.) — des récits de voyage (Sensations d'Italie, Outre-mer.)

BOUGAUD (Mgr Emile). — Prédicateur et théologien, né à Dijon (1824-1888). — Mgr Bougaud s'est spécialisé dans les études hagiographiques. De ses nombreuses œuvres, il convient de citer: Le Christianisme et les temps présents, Vie de sainte Monique.

BRIZEUX (Auguste) (1806-1858). — Né à Lorient, il consacra son talent à chanter sa Bretagne "la terre de granit recouverte de chênes". Il est l'auteur de la gracieuse idylle *Marie*, de l'épopée rustique *les Bretons* et de plusieurs poésies pastorales.

BUFFON (Georges-Louis Leclerc de). — Ecrivain et naturaliste (1707-1788). — Né au château de Montbard en Bourgogne, Buffon se fit connaître très jeune par ses travaux scientifiques. Devenu en 1739 intendant du Jardin du Roi, aujourd'hui Jardin des Plantes, il conçut le projet d'une encyclopédie qui embrasserait toutes les connaissances relatives à l'histoire naturelle. Cette œuvre à laquelle il travailla les cinquante dernières années de sa vie comprend: la Théorie de la Terre, l'Histoire générale des animaux, l'Histoire naturelle de l'homme, les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Minéraux et les Epoques de la nature.

Le génie de Buffon égale le vaste sujet qu'il traite. Son style harmonieux et coloré le place parmi les plus grands écrivains.

BUIES (Arthur). — Ecrivain et géographe (1840-1901). — Né à la Côte des Neiges, près Montréal, Arthur Buies eut une jeunesse tourmentée dont Montréal, la Guyane et Paris furent les principaux théâtres. En 1859, il servait dans l'armée garibaldienne. Après cette équipée, il rentra au Canada. Imbu de sentiments hostiles au clergé et à l'Eglise, "il posa à l'esprit fort et entreprit de conquérir une réputation de voltairianisme par ses audaces de plume. Ce fut un scandale que Buies regretta la dernière partie de sa vie." (Th. Chapais.)

De sa collaboration aux journaux restent: Chroniques, Humeurs et caprices, Voyages, Petites Chroniques pour 1877. C'est souple, ironique, d'un français élégant et sobre.

Vers la quarantaine, Buies subit la forte emprise de Mgr Labelle, le grand colonisateur du nord de la province et, sur ses conseils, publia des études de géographie descriptive qui restent peut-être la partie la plus appréciée de son œuvre. "Si l'on ne peut pas tout admirer dans ces monographies, il est de toute justice d'en louer la conception originale, ensuite la très noble inspiration et enfin les excellents résultats." (C. Ab der Halden.)

Buies a laissé dans ce genre : L'Outaouais supérieur, le Saguenay et le bassin du lac Saint-Jean, la Vallée de la Matapédia.

CASGRAIN (L'abbé Henri-Raymond). — Historien et biographe (1831-1904). — Né à la Rivière-Ouelle, l'abbé Casgrain débuta dans la littérature par des Légendes "écrites dans une langue colorée": le Tableau de la Rivière-Ouelle, les Pionniers canadiens, la Jongleuse.

Mais c'est comme historien qu'il attire spécialement l'attention. Casgrain, dit l'abbé C. Roy, s'est plu à découper dans l'histoire du Canada des périodes dramatiques, des tableaux saisissants, des personnages héroïques. Son imagination ardente et sa sensibilité trop vive ont quelquefois nui à la justesse de ses appréciations... Mais ses livres sont écrits avec entrain. Sa prose souple, vivante, lui a conquis la faveur du public. Ses ouvrages ont beaucoup contribué à faire connaître notre pays à l'étranger et surtout en France."

Principales œuvres historiques: Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, Montcalm et Lévis, Pèlerinage au pays d'Evangéline.

CHAPMAN (William). — Poète contemporain, né à Saint-François de la Beauce (1850-1917). — Chapman a publié les Québecquoises, les Feuilles d'érable, les Aspirations, les Rayons du Nord, les Fleurs de givre.

"Chapman est le poète rhéteur par excellence... Il a écrit des vers remarquables, d'une belle envergure; mais il lui manque d'avoir une inspiration plus constante, une pensée plus drue, des strophes moins languissantes et moins verbeuses. Il lui plaît trop souvent de noyer une idée dans l'amplification." (C. Roy).

CHATEAUBRIAND (Fronçois-René, vicomte de). — Né à Saint-Malo en 1768, mort à Paris, en 1848. — Chateaubriand passa son

chifthee aif manoir paternel de Combourg. Envoyé à dix-huit ans aif teamh, de Navarre, il quitta l'armée, au début de la Révolution, et s'embarqua pour l'Amérique. Il visita les grands Lacs, le Niagara, et ébaucha sur les lieux mêmes son roman poétique les Natchez. Revenu en Europe, il combattit dans l'armée des Emigrés et se retira en Angleterre à la suite d'une blessure reçue devant Thionville. Une lettre de sa mère mourante le ramena à la foi. "J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru l'" Rentré en France, en 1800, Chateaubriand publia Atala, René, suivis bientôt du Génie du Christianisme. Ce dernier livre fut reçu avec enthousiasme et exerça une influence religieuse profonde. En 1809, il fit paraître les Martyrs et en 1811 l'Itinéraire de Paris à Jérusalem. Les Mémoires d'outre-tombe, essai d'autobiographie et d'histoire contemporaine, œuvre capitale de Chateaubriand après le Génie du christianisme, parurent au lendemain de sa mort.

Chateaubriand a exercé une influence profonde sur toute la littérature du XIXº siècle. Il a ramené la langue à la source de toute poésie : la religion, la patrie et le culte de la nature; il a contribué à bannir de la littérature les images de la mythologie en leur substituant l'élément chrétien.

"Le style de Chateaubriand est éclatant, plein, harmonieux; ses images sont neuves et hardies." (Ragon.) C'est un peintre incomparable de la nature: ses paysages étonnent par la précision et la fraîcheur de leur composition.

CHOQUETTE (Robert). — A l'âge de 20 ans, en 1925, il a publié son premier recueil de vers A travers les Vents, œuvre d'un souffle jeune et d'une grande hardiesse. En 1932, paraissait Metropolitan Museum, fresque des époques successives de la civilisation, et en 1933, l'auteur lançait Pensées nouvelles.

En prose, il a donné La Pension Le Blanc, Les Velder, Le Curé de Village, Le Fabuliste La Fontaine à Montréal.

En analysant A travers les Vents, le P. Carmel Brouillard a écrit : "L'âme de l'aventure palpite dans ses poèmes; la frénésie de la liberté, la volupté de la solitude nordique soulève ses rimes".

Mgr Camille Roy nous fait remarquer que Robert Choquette "a gardé le goût des sommets, des idées générales, des paysages altiers de l'histoire, de ceux-là, supérieurs aussi, de la conscience"; que sa poésie vit tour à tour d'éloquence et de délicatesses subtiles.

Dantin souhaiterait presque lui voir composer "quelque chanson de geste, quelque rhapsodie en douze chants, où s'éploierait tout à sou au l'instinct qui l'attire vers l'épopée".

Maurice Hébert reconnaît que Choquette veut "faire éclater la bonne santé au milieu des pages qu'il écrit".

CLARETIE (Jules) 1840-1913. — Journaliste, chroniqueur, romancier, critique et historien français, membre de l'Académie française. — Il laisse une œuvre très considérable, mais qui en impose plus par

la masse que par la qualité. Au point de vue littérait qui puère au-dessus de la correction du style, et au point de vue et philosophique, son plus bel essor l'amène aux confins de la neutralité bienveillante.

COPPEE (François), surnommé le poète des humbles, est né et mort à Paris (1842-1908). — François Coppée s'est borné à décrire la vie du petit peuple et le milieur monotone de son existence. "Il a le grand mérite, dit Jules Lemaître, d'avoir le premier introduit dans notre poésie autant de vérité familière, de simplicité pittoresque, de réalisme qu'elle peut en comporter."

François Coppée publia en 1872, les Humbles, Promenades et Intérieurs en 1875, Récits et élégies, Paroles sincères en 1878.

L'œuvre dramatique de F. Coppée comprend quelques saynètes, la Passant, le Luthier de Crémone, le Pater et trois drames importants : Severo Torelli, les Jacobites et Pour la Couronne.

Le livre délicieux La bonne Souffrance, qu'il publia après son retour à Dieu, a fait un très grand bien.

CREMAZIE (Octave). — Né à Québec, mort au Havre, en France (1827-1879), l'un des poètes les plus populaires du Canada français.

Crémazie a su traduire avec émotion et sincérité les sentiments religieux de son époque. Comme il composait de mémoire et retouchait peu ses œuvres, la forme en paraît quelquefois négligée.

Les œuvres de Crémazie ont été réunies et publiées après sa mort. Le Chant du Vieux Soldat canadien, le Drapeau de Carillon, la Fiancée du Marin et un poème inachevé, la Promenade des Trois Morts, sont les plus belles pièces de ce recueil.

DAUDET (Alphonse). — Romancier et auteur dramatique, né à Nîmes (1840-1897). — "La fortune littéraire d'Alphonse Daudet, dit Jules Lemaître, est des plus éclatantes qu'on ait vues. C'est une séduction universelle. Ceux qui veulent des larmes et ceux qui veulent de l'esprit..., les simples, les raffinés, les poètes, les stylistes, Daudet traîne tous les cœurs après lui, il a le charme indéfinissable, dans une œuvre d'art."

Le Petit Chose, Jack, le Nabab sont des œuvres exquises d'observation, de sensibilité et de poésie. Tertarin de Tarascon fournit le type inoubliable du méridional exubérant et bon enfant. Les Lettres de mon moulin et les Contes du Lundi placent Daudet parmi les conteurs les plus agréables du XIXe siècle.

Mais tous les livres d'Alphonse Daudet sont loin d'être it chables, car leur auteur appartient à une école qui professe principe des plus dangereux que peindre le vice dans toute sa c'est faire œuvre de moraliste.

DECELLES (Alfred) 1844-1925, — a publié Papineau (1905), La Fontaine et son temps (1907), Cartier et son temps (1907). Ces trois ouvrages retracent avec intérêt les principaux événements politiques du Canada au siècle dernier.

DES ROCHERS (Alfred). — Né en 1901. — Il a eu le mérite de rénover notre poésie du terroir qui allait, comme le dit Mgr Roy, "s'affaiblissant dans les redites des mêmes thèmes, dans les mêmes façons de les concevoir ou de les exprimer."

Il a publié L'Offrande aux Vierges folles en 1929, A l'Ombre de l'Orford, en 1930.

Albert Pelletier apprécie beaucoup Des Rochers parce qu' "il cisèle des sentiments ou des observations d'un lyrisme très humain et d'une analyse bien particulière"; ou bien "parce qu'il ressuscite des êtres, des paysages, des états d'existence, avec leur couleur, leur relief, leur vie".

En parlant du rythme de la poésie de Des Rochers, le P. Carmel Brouillard s'exprime ainsi: "Il le manie avec facilité; le déploie majestueux dans ses larges poèmes; le dirige juste et précis jusqu'au moment où il éclate sur une syllabe sonore".

DUMAS, père, (Alexandre) (1803-1870). — Romancier et auteur dramatique, né à Villers-Cotterets. — Peu d'écrivains ont été plus merveilleusement doués qu'Alexandre Dumas. A une imagination vive et originale, il joignit un style souple, une verve intarissable et un art prodigieux pour arranger les faits en romans et en drames; mais il a éparpillé ses efforts et n'a su créer aucune œuvre durable. "Il tient une grande place dans l'histoire littéraire du XIXe siècle, dit M. Doumic, et ne tient aucune place dans la littérature."

Les romans d'A. Dumas, remplis de tableaux où le vice s'étale et où le christianisme est souvent persifié, sont réprouvés en bloc par l'Eglise.

A. Dumas donna au théâtre Henri III et sa cour, Christine de Suède, Charles VII chez ses grands vassaux. Parmi ses nombreux romans, il faut citer: Les Trois Mousquetaires, la Reine Margot, le Comte de Monte-Christo.

FABIE (François) 1846-1928. — Poète français, né dans le Rouergue, d'une saveur très originale et franchement rustique, mettant dans toutes ses descriptions cette précieuse vérité du détail qu'on admire dans La chatte noire. Il excelle à peindre les mœurs et les caractères des animaux sauvages et domestiques, aussi bien que les beaux sites de son cher pays.

Discipales œuvres : La Poésie des bêtes, Le Clocher, La Bonne La maison.

(Jean-Henri) 1823-1915. — Célèbre entomologiste français, le le "Virgile des insectes". — Instituteur puis, après sa race ès sciences, professeur de chimie et de physique, Henri Fabre au Conquis à l'insecte par la lecture fortuite d'un travail entomologique du savant Léon Dufour. Ses modestes ressources universitaires de lui permettant pas de travailler à sa guise, il quitta la carrière et décida de vivre de sa plume. Retiré à Orange, en 1867, il écrit pour la jeunesse des ouvrages de vulgarisation scientifique.

Débarrassé de cette "impécuniosité" qui le gênait, Fabre cherche alors la solitude. A quelques lilomètres d'Orange, Sérignan lui offre son harmas, où il va vivre désormais.

C'est de cet harmas, — en langage du pays, un champ ingrat et stérile de chiendent et de ronces, et que Fabre a transformé en un jardin sauvage et splendide, — que sont sortis presque tout entiers les Souvenirs entomologiques (onze volumes, édition définitive illustrée), fruit de cinquante années d'observation, véritable monument élevé à la psychologie des insectes et qui ont valu à leur auteur une célébrité mondiale.

Fabre ne se contentait pas d'observer, il sentait, et son style, alerte, souple, coloré, fait des Souvenirs une merveilleuse épopée animale.

Les livres de J.-H. Fabre sont un hymne magnifique à la gloire du Créateur. Toute sa vie, Fabre fut un croyant que la science n'a jamais éloigné de Dieu dont il a constaté l'action providentielle.

FERLAND (Albert) 1872-1943. — Il a écrit Mélodies poétiques (1893), Femmes rêvées (1899). Sous le titre général Le Canada chanté, il a publié Les Horizons (1908), Le Terroir (1909), L'Ame des Bois (1909) et La Fête du Christ à Ville-Marie (1910).

L'abbé Albert Dandurand apprécie ainsi son œuvre : "Il célèbre la nature canadienne, et en particulier ses forêts, avec un lyrisme toujours chaud, mais avec un art où l'on désire plus de réalisme, de pittoresque et de vigueur".

FEUILLET (Octave). — Romancier, né à Saint-Lô en 1821, mort en 1890. — Les plus connus parmi les ouvrages de Feuillet sont : Le Roman d'un jeune homme pauvre, Histoire de Sybille, La Morte.

Les œuvres de cet auteur sont en général un peu fades et sentimentales.

FLAUBERT (Gustave). — Romancier, né à Rouen en 1821, mort en 1880. — Rien de plus uniforme que la vie de Flaubert. Hors un voyage en Orient et quelques sorties à Paris, il la passa tout entière à Croisset, près de Rouen. Il y vivait uniquement pour son art, travaillant sans répit, s'appliquant à la lettre le conseil de Boileau:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, Polissez-le sans cesse et le repolissez.

"Pour rendre les faits et les idées, il choisit ses mots, les pèse, les scrute, les rejette, les reprend jusqu'à se fatiguer et sépuiser. Mais ce choix est fait avec un sens si exquis de la signification mots, de leur couleur et de leur sonorité, l'accord de l'idée par le de l'image concrète y est si parfaitement réalisé... que certain enchantement." (Calvet.)

Il n'a écrit qu'un petit nombre d'ouvrages : Madame Bovary* lammbô*, L'éducation sentimentale, La tentation de saint An Trois contes, Bouvard et Pécuchet, dont plusieurs sont de magnit ceuvres d'art, mais aussi, à cause de la doctrine qu'ils renferment, des livres très faux et très dangereux.

ECHETTE (Louis). — Poète, né à Lévis en 1839, mort en 1908. Échette débuta dans la poésie à l'âge de vingt ans par le recueil Mes Loisirs. En 1869, il publiait à Chicago où il s'était retiré la Voix d'un Exilé. De retour au Canada, il essaya de la politique, mais revint très vite, heureusement, à son œuvre littéraire. Ce fut la période féconde de sa vie. De cette époque datent : Pêle-Mêle, les Fleurs boréales, les Oiseaux de Neige, la Légende d'un peuple, les Feuilles volantes et Véronica (drame).

Le vers de Fréchette est plein et d'une belle sonorité. "Il eut au Canada le rare mérite de perfectionner la forme du vers. Plus soucieux de rythmes variés, de coupes harmonieuses que Crémazie, il laisse une poésie plus travaillée, plus artistique." (C. Roy.)

Il a publié en prose *Originaux et Détraqués*, d'un humour franc, un peu poussé parfois; *la Noël au Canada*, où se trouvent quelques-uns de ses plus jolis contes.

GASPE (Philippe-Aubert de). — Né à Québec, Ph. de Gaspé passa son enfance au manoir seigneurial de Saint-Jean-Port-Joli. Ses études terminées au Séminaire de Québec, il entra au barreau, mais un revers de fortune le ramena au vieux domaine ancestral. Il y vécut dans la retraite et l'étude, estimé pour sa généreuse et franche cordialité (1786-1871).

Aucun essai littéraire ne l'avait révélé, lorsqu'il publia en 1863 son livre délicieux les Anciens Canadiens où il décrivait d'une plume alerte et fidèle les mœurs "du Canada du temps de nos gens avec ses habitants, ses seigneurs féodaux, son clergé, ses Iroquois et ce langage si original que l'auteur transcrit comme personne." (C. Ab der Halden.) Le succès en fut vif; M. de Gaspé prit rang parmi les meilleurs auteurs canadiens.

Trois ans plus tard, il publia les *Mémoires* "écrits dans une langue forte sous son apparence négligée, pleine d'idiotismes et de tournures locales." (C. Ab der Halden.)

GAUTIER (Théophile). — Poète et critique, né à Tarbes en 1811, mort en 1872. — Après avoir étudié la peinture, Théophile Gautier se tourna vers les lettres, mais garda de ses premières études le culte de la forme, le sens de la couleur et de la nuance. "On m'appelle un fantaisiste, dit-il, et pourtant toute ma vie, je n'ai fait que m'appliquer à bien voir, à bien regarder la nature, à la dessiner, à la rendre, à la peindre."

Mais, si Th. Gautier sait voir la réalité et la saisir avec exactitude et sans la déformer, il s'arrête au monde extérieur; les idées et les septiments n'existent pas pour lui; la forme seule lui importe; yeux "l'artiste ne doit cultiver que l'art pour l'art" et donc anchir de la morale, même de la pensée. "Ame sans méchanceté, P. Longhaye, mais âme sans idéal, parce qu'elle était sans

Principales œuvres : Albertus, Comédie de la mort, Emaux et Camées, Le Capitaine Fracasse, Voyage en Espagne et en Russie, Etudes critiques sur les arts. GERBET (Mgr Philippe). — Théologien, évêque de Perpignan (1798-1864). — Disciple dévoué de Lamennais avant l'apostasié de celui-ci, Mgr Gerbet a publié Le Dogme générateur de la ptété catholique et Esquisse de Rome chrétienne. "Rome, notre Rome, dit L. Veuillot, est vivante dans ces pages toutes vivantes de ses profondes et majestueuses harmonies."

GERIN-LAJOIE (Antoine). — Romancier et historien (1824-1882). — Né à Yamachiche, Gérin-Lajoie fit ses études au collège de Nicolet. Il y conquit une certaine réputation parmi les collégiens par une tragédie en quatre actes et en vers, Le jeune Latour. De cette époque date également sa complainte si touchante, Un Canadien errant, inspirée par la déportation des malheureuses victimes de l'échauffourée de 1837. Ces brillants débuts révélaient une âme sensible et une précocité littéraire remarquable. Ce ne fut cependant qu'en 1862 que Gérin-Lajoie se fit un nom dans les lettres canadiennes par la publication de son roman Jean Rivard.

"Il ne faut pas chercher dans ce livre une psychologie profonde, ni un art savant de conduire les récits...; le style en est simple, peut-être un peu terne, pas toujours animé, mais il renferme des pages fort pittoresques." (C. Roy).

Le volume Dix ans d'histoire du Canada (1840-1850) ne parut qu'après la mort de l'auteur. Gérin-Lajoie, par une délicatesse qui l'honore, s'abstint de le publier afin de ne pas nuire à L.-P. Turcotte dont l'ouvrage Le Canada sous l'Union paraissait alors.

GIRARDIN (Mme Emile de) 1804-1855. — Mile Delphine Gay, qui fut plus tard Mme Emile de Girardin, était douée de la manière la plus heureuse; encore adolescente, elle fut acclamée comme une merveille de grâce et de poésie; c'était la "Muse de la Patrie", on se disputa ses œuvres, ses poésies, ses romans, ses pièces de théâtre. Son salon fut un des plus fréquentés et des plus célèbres de Paris.

HEMON (Louis). — Né à Brest (France) en 1880; mort en 1913 à Chapleau (Ontario), victime d'un accident de chemin de fer. — Après avoir étudié au lac Saint-Jean la vie du défricheur canadien, et l'avoir partagée lui-même pendant dix-huit mois, il l'a peinte d'une manière saisissante, dans son roman Maria Chapdelaine, publié après sa mort. Le succès en fut prodigieux.

HUGO (Victor) — Le plus grand poète français du XIXº siècle (1802-1885). — Le génie littéraire de Victor Hugo a embrassé tous les genres et tous les sujets. Parmi ses œuvres lyriques, il faut citer: les Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Rayons et les Ombres, les Contemplations:

Ses ouvrages Les Châtiments et la Légende des siècles raient plutôt, le premier de la poésie satirique et le second de la poésie épique.

Hugo a donné au théâtre: Cromwell, Marie Tudor, Hernani, Ruy Blas.

Ses principaux romans sont : Notre-Dame de Paris, les Misérables, les Travailleurs de la mer.

Victor Hugo possède une rare puissance d'imagination. "Il étonne, il éblouit, il passionne, dit Godefroy. Sa poésie exquise ou superbe renferme toutes les tendresses et toutes les images." Il saisit la sensation vraie, le détail expressif et frappant. Mais souvent, il grossit et dénature ce qu'il décrit et tombe dans l'incohérence et la trivialité.

"Dans ses drames, Victor Hugo, trop appliqué à flatter les passions populaires, ne perd jamais l'occasion de flétrir le prêtre, d'avilir la royauté, de dégrader la noblesse... Il fait sans cesse la satire du passé, travestit les hommes et rabaisse les institutions." (Blanlœil.) Ses romans, d'inspiration malsaine, renferment des tableaux pittoresques et des scènes vivement enlevées.

LA BRUYERE (Jean de). — Moraliste, né à Paris, en 1645, mort en 1696. — La Bruyère passa la plus grande partie de sa vie chez les Condé, soit comme précepteur, soit comme gentilhomme du duc de Bourbon. Observateur sagace, il examina à loisir les nombreux personnages qui fréquentaient cette demeure princière. Ces observations saisies sur le vif forment le livre des Caractères publié en 1688. Il entra à l'Académie française en 1693.

Le style de La Bruyère est précis, clair et pittoresque. "Jamais, dit Taine, la forme n'a été si savante, ni si capable de faire valoir une pensée."

LAFAGE (Léon). — Conteur français, né en 1875, auteur de La chèvre de Pescadoire (1910), Par aventure (1910), Les abeilles mortes (1921), La felouque bleue (1928), Le fifre de buis (1931), etc. Il peint sur un ton de familiarité spirituelle et dans un style alerte et vif, qui rappelle la manière d'A. Daudet et de Paul Arène.

LA FONTAINE (Jean de) 1621-1695. — Le plus illustre des fabulistes. — Né à Château-Thierry, en Champagne, La Fontaine s'est immortalisé par son recueil des *Fables*. "La fable telle que l'a faite La Fontaine, dit Gérusez, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain. Elle tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères."

La Fontaine a publié, outre ses Fables, des Contes* licencieux, quelques élégies, opéras et comédies de peu de valeur et deux poèmes descriptifs remarquables: Philémon et Baucis, les Filles de Minée.

La Fontaine mena une vie répréhensible à bien des titres, mais il se convertit sincèrement deux ans avant sa mort. — Quand on l'ensevelit, on constata qu'il portait un cilice.

"Aucun poète français, dit Godefroy, ne brille par le naturel autant que La Fontaine. La grâce naïve, l'heureux abandon du style, voilà ce qui frappe le plus chez lui au premier abord... Personne n'a comme lui le secret des tours brefs et heureux, des expressions

originales et piquantes; personne n'a possédé à un égal degré le talent de peindre d'un seul trait, de résumer un caractère dans une seule expression pittoresque."

LAMARTINE (Alphonse de). — Un des plus grands poètes du XIXe siècle (1790-1869). — Lamartine naquit à Saint-Point, près de Mâcon. Son enfance s'y passa sous les yeux d'une mère pieuse qui lui donna pour premiers livres de lecture la Bible et l'Evangile dont les pages divines ouvrirent son âme à la religion et à la poésie. Après quelques années d'études chez les Jésuites de Belley, il revint sur sa terre de Milly, vivant de la vie rurale, occupant ses loisirs à la lecture et à la rêverie. Les vers qu'il écrivit alors sont dans le goût de l'époque et n'annoncent pas le grand poète lyrique.

Il avait trente ans lorsqu'il publia, en 1820, sous le titre de Méditations, son premier recueil de poésies. Le succès en fut éclatant. "Ce fut, dit Th. Gautier, comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement qui passait sur les âmes." Rompant avec ce que le lyrisme du XVIIIe siècle avait de trop convenu, Lamartine lui substitua une poésie vraie, sonore, pleine d'imagination et d'harmonie. "Il y a fait entrer les grands sentiments dont elle vit : la foi religieuse et le souci de la destinée humaine, l'amour noble et vrai et le sentiment sincère de la nature." (Ragon.)

Les Nouvelles Méditations (1823) et les Harmonies (1830) mar-

quèrent l'apogée du génie de Lamartine.

"Lamartine est un poète qui s'est peu soucié d'être versificateur et comme un génie qui a dédaigné d'avoir du talent." (Faguet.) Il ignore ou dédaigne toutes ces questions de forme et, avec une négligence de gentilhomme qui rime à ses heures, sans s'astreindre plus qu'il ne faut à ces choses du métier, il fait d'admirables poésies.

Les principales œuvres de Lamartine sont : Méditations poétiques, Nouvelles Méditations, Harmonies poétiques et religieuses, Jocelyn, la Chute d'un ange, les Recueillements, Graziella, Histoire des Gi-

rondins, Cours familier de littérature.

LAMENNAIS (Félicité de) 1782-1854. — Lamennais, originaire de St-Malo, eut une jeunesse mélancolique et troublée par le doute. Grâce à l'influence de son frère Jean, il revint aux croyances religieuses et fit sa première communion à l'âge de vingt-deux ans. Résolu à se consacrer à la défense de l'Eglise, il entra dans les ordres, en 1816. Après avoir rédigé en collaboration avec son frère les Réflexions sur l'état de l'Eglise de France, et Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques, il publia l'Essai sur l'indifférence en matière de religion. Le succès de ce dernier ouvrage fut éclatant. "En un seul jour, dit Lacordaire, M. de Lamennais se trouva investi de la puissance de Bossuet."

Mais bientôt la hardiesse de ses idées, exposées dans le journal l'Avenir, lui attira les censures de Rome. Lamennais, au lieu de se soumettre, se sépara de l'Eglise. La publication des Paroles d'un croyant* et des Affaires de Rome* consomma la rupture. La mort le

surprit en 1854 sans qu'il eût reconnu ses erreurs.

"On peut ranger Lamennais parmi les grands écrivains du XIXe siècle, a dit F. Manuel; il rappelle Pascal, Rousseau et J. de Maistre." Son style est à la fois oratoire et poétique, Lamennais puise, lui aussi, à la grande source biblique; et il est, après Bossuet, un de ceux qui ont le mieux senti et reconstitué l'incomparable poésie des livres saints. Néanmoins, il est incontestable que sa chute morale fut nuisible à son talent: la fantaisie, le bizarre, l'affectation envahissent ses derniers écrits.

LAPRADE (Victor de) 1812-1883. — Victor de Laprade naquit à Montbrison. Initié par sa pieuse mère aux vertus chrétiennes, il resta toujours élevé et noble dans ses œuvres poétiques. S'il n'a pas le génie de Lamartine, son idéalisme est plus pur et sa morale plus ferme.

Principales œuvres: Psyché, Poèmes évangéliques, Symphonies, Idylles héroïques, Pernette, le Livre d'un Père.

LASSERRE (Henri) — Ecrivain français (1828-1900). — Il fit son droit mais quitta bientôt le barreau pour le journalisme. Guéri miraculeusement d'une grave maladie des yeux par l'intercession de la sainte Vierge, il entreprit, en reconnaissance, d'écrire l'histoire du célèbre pèlerinage. Ce fut d'abord Notre-Dame de Lourdes, qui eut un succès aussi retentissant que justifié et qui est encore lu et admiré dans le monde entier, puis : Les guérisons miraculeuses de N.-D. de Lourdes; Bernadette, Sœur Marie-Bernard; Le curé de Lourdes, Mgr Peyramale; etc. Par ailleurs, il publia des ouvrages de detrine, de défense religieuse ou de littérature; L'esprit et la chair, Serpents et sophistes, La Pologne et la catholicité, Les Epopées françaises, etc.

LECONTE DE LISLE (Charles) 1818-1894. — Leconte de Lisle, né à l'île de la Réunion, fut journaliste catholique au début de sa carrière d'écrivain. Avant l'âge de trente ans, il était passé parmi les ennemis de l'Eglise, avec une telle rage d'apostasie qu'il ne put toucher désormais à la religion sans la blasphémer et la calomnier.

Il laisse trois recueils de poésies : Poèmes antiques, Poèmes barbares, Poèmes tragiques.

"Les vers de ce poète sont impeccables, fermes, sonores, triés avec soin pour leur force et leur éclat." (P. Longhaye.) Mais cette poésie est vide de sentiments; elle frappe les sens et ne parle pas à l'âme, aussi l'ensemble rassasie et fatigue.

LEMAY (Pamphile) 1837-1918. — Pamphile Lemay demeure le poète canadien le plus sympathique de la génération de 1860. "Il a su refléter notre sol, nos mœurs rustiques, nos types primitifs, nos légendes compagnardes, l'âme paysanne de chez nous, le terroir." (Henri d'Arles).

Moins soucieux que Fréchette de la forme impeccable du vers, Lemay a peut-être l'inspiration plus spontanée, plus fraîche et la strophe plus émue, plus colorée. Principales œuvres poétiques: Essais poétiques, Evangéline (traduction en vers), Les Vengeances, rééditées sous le titre de Tonkourou, les Gouttelettes (1904), les Epis (1914).

LOTI (Pierre) 1850-1923. — Fils d'un pasteur protestant, Julien Viaud, ancien officier de marine connu sous le pseudonyme de Pierre Loti, a promené par tout l'univers, à la recherche de spectacles toujours nouveaux, son inquiète mélancolie. Peintre étonnamment coloré de la nature européenne ou exotique, il excelle à rendre ce qu'a de particulier l'aspect extérieur et pittoresque de chaque pays, cela avec le style le plus simple et le plus dénué d'artifice.

Son œuvre comprend des romans; Le roman d'un enfant, Mon frère Yves, Matelot, Madame Chrysanthème, Ramuntcho, Pêcheur d'Islande, etc., ainsi que des volumes d'essais, de descriptions et de voyages: Japoneries d'automne, Jérusalem, La Galilée, Le Désert, Vers Ispahan, Un pèlerin d'Angkor, etc.

MAISTRE (Joseph de) 1754-1821. — Joseph de Maistre naquit à Chambéry qui faisait alors partie du royaume de Piémont. Lorsque les armées françaises envahirent la Savoie en 1794, il s'exila en Suisse. Il y publia son premier ouvrage: Les Considérations sur la France. Envoyé par son roi comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il y vécut quinze ans loin de sa famille et dans un dénuement voisin de la pauvreté. Ses principaux ouvrages datent de cette époque: Du Pape, l'Eglise gallicane, les Soirées de Saint-Pétersbourg.

Penseur catholique d'une conscience inflexible, Joseph de Maistre a consacré tout son génie à la défense de la vérité. Adversaire déclaré des philosophes antichrétiens du XVIIIe siècle, il s'est applique a relever tout ce qu'ils ont flétri : il a poursuivi de sa verve impitoyable les sophismes de J.-J. Rousseau et de Voltaire dont il a buriné le hideux portrait dans les Soirées de Saint-Pétersbourg.

Dans ses grands ouvrages, son style est alerte et vigoureux. "Ce Savoisien est un écrivain français de grande race, comparable dans ses meilleures pages à Pascal et à Bossuet." (Des Granges).

Ses nombreuses *Lettres*, publiées après sa mort, comptent parmi les plus belles et révèlent une âme tendre et affectueuse.

MANUEL (Eugène). — Né et mort à Paris (1823-1901). Dans son style, le naturel, la clarté, l'émotion véritable s'allient à la justesse de sentiments et de la pensée. Il a su faire aimer la vie domestique et les humbles. L'Académie française a couronné ses Pages intimes.

Il a composé de petits drames pathétiques, tels que Les Ouvriers, L'Absent et plusieurs œuvres poétiques populaires où se mêle une note de mélancolie: Pendant la Guerre, En Voyage. "La manière dont l'auteur des Poèmes populaires a su saisir, dans les destinées des humbles et des petits, la poésie cachée, suffit à prouver qu'aux mains des écrivains puissants, cette poésie nouvelle saura rencontrer de vives images et des émotions poignantes, d'énergiques contrastes d'ombre et de lumière et de sévères enseignements." (Godefroy).

MERIMEE (Prosper). — Ecrivain français (1803-1870). — Mauvais maître en fait de jugement, surtout lorsqu'il parle philosophie ou religion (il a vécu et est mort en incrédule), Mérimée compte parmi les meilleurs ouvriers du style. "Sa phrase nette, nerveuse, musclée, rapide, peut, quoique nue et trop souvent sèche et froide, être donnée en modèle pour la concision, pour la clarté."

Le meilleur de son œuvre, ce sont ses nouvelles (Mateo Falcone; l'Enlèvement de la redoute; la Partie de trictrac; Tamango; le Vase étrusque; Colomba; Carmen, etc.): "histoires sombres et violentes ou ambiguës, mais d'une forme châtiée et mesurée, d'un art sobre, vigoureux et impassible".

MICHELET (Jules) 1798-1874. — Michelet, né à Paris, grandit, selon son expression, comme une herbe sans soleil. Après de sérieuses études, il professa l'histoire au Collège de France. Il transforma sa chaire de professeur en tribune d'où il attaqua violemment le gouvernement, le clergé et l'Eglise.

Michelet est un érudit, un patient exploiteur de textes, au style brillant et passionné; mais ses haines antireligieuses l'aveuglent; il dénature les faits ou ne cite que ceux qui servent ses théories. Aussi, personne aujourd'hui ne croit à la valeur historique de ses œuvres.

Son principal ouvrage historique est une grande Histoire de France, Il a laissé, en outre, des ouvrages descriptifs et poétiques : l'Oiseau, l'Insecte, la Mer, la Montagne.

NELLIGAN (Emile) 1879-1941. — Né d'un père irlandais et d'une mère canadienne-française, à Montréal. Il avait 21 ans, lorsque sa raison fit naufrage. Pour se faire une idée de son œuvre, il faut lire Le Vaisseau d'or, Devant deux Portraits de ma mère, Les Communiantes, Sérénade triste.

Son vocabulaire est d'une très grande richesse. Comme le dit Dantin, c'est "un grand musicien des syllabes". Le même auteur ajoute : "Il cherche le mot typique, le trait expressif, la comparaison imprévue qui fait éclair, la touche subtile qui remuera dans l'âme quelque corde non encore atteinte".

M. Halden apprécie ainsi Nelligan: "Avec lui, si la poésie de son pays perd en couleur locale, elle s'élargit en même temps qu'elle devient plus intime".

NETTEMENT (Alfred) 1805-1869. — Littérateur, journaliste et historien français, auteur d'Etudes sur le feuilleton-roman, Etudes critiques sur les Girondins, Histoire de la Restauration, etc.

OZANAM (Frédéric) 1813-1853. — Ozanam, professeur de littérature à la Sorbonne, fut un grand chrétien et un esprit élevé qui consacra toute sa vie à la science et à la charité. Il est le fondateur de ces œuvres admirables, connues dans le monde entier sous le nom de Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Œuvres principales: Etudes germaniques pour servir à l'histoire des Francs, la Civilisation au Ve siècle, les Poètes franciscains, Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle.

POUVILLON (Emile) 1840-1906. — Emile Pouvillon naquit à Montauban, Il s'est attaché à peindre les mœurs champêtres de son pays natal. C'est un habile styliste qui se distingue par la vigueur de son réalisme, tempérée toutefois par une mélancolie délicate et pénétrante.

RAINIER (Lucien). — C'est le pseudonyme de l'abbé Joseph Melançon. Il est né à Montréal en 1877. Son bel ouvrage, Avec ma Vie, a eu le don d'intéresser plusieurs critiques littéraires.

Grignion a remarqué que "ses thèmes choisis sont l'âme, la nature, l'amour de Dieu et de sa religion".

Le P. Carmel Brouillard compare "le mysticisme de ce prêtre artiste" à celui de Louis Le Cardonnel.

Pour Mgr Roy, c'est "un méditatif qui jongle sur les formes du rêve ou de la pensée" et qui veut "que ces formes soient belles, fines, ciselées".

Et l'abbé Albert Dandurand remarque que "le style de Lucien Rainier coule sans confusion ni embrun, limpide comme l'eau de source"

REBOUL (Jean) 1796-1864. — Ce boulanger nimois à laissé les œuvres ci-après: Poésies, Poésies nouvelles, Le Martyre de Vivia, Les Traditionnelles. Son patriotisme lui a dicté plusieurs pièces vigoureuses d'un grand intérêt. "Toutes ses poésies, écrit Godefroy, reposent sur des sentiments purs, chastes et religieux".

De ses multiples pièces de vers, l'avenir retiendra surtout L'Ange et l'Enfant, une des premières composées et l'une des plus noblement inspirées.

RENARD (Jules) 1864-1910. — Ecrivain français, au style sobre et précis, qui s'est fait particulièrement connaître par son roman Poil de Carotte et ses délicieuses Histoires naturelles.

RIVARD (Adjutor) 1868-1945. — Parmi les auteurs qui se sont efforcés de chanter l'intime poésie de la vie populaire canadienne, nul n'a mieux réussi que M. Adjutor Rivard. Son délicieux livre Chez nous (1914) renferme des scènes d'une émotion pénétrante et d'une etteté de vision remarquable. Il a publié aussi Etudes sur les parlers de France au Canada (1914) et Chez nos Gens (1918).

ROLLINAT (Maurice) 1846-1903. — Rollinat a célébré les paysages du Berry. Il est l'auteur des *Névroses*, œuvre malsaine, et des *Brandes*, d'une inspiration rustique et sincère.

ROUSSEAU (Jean-Jacques) 1712-1778. — J.-J. Rousseau naquit à Genève. Tour à tour commis, apprenti graveur, laquais, précepteur,

il erra longtemps, au gré de ses caprices, contraint parfois, à cause de sa conduite méprisable, de fuir les protecteurs qui l'avaient généreusement hospitalisé.

Il avait trente-sept ans, lorsque le succès d'une thèse couronnée par l'Académie de Dijon le rendit célèbre. Tout Rousseau utopiste et paradoxal se trouve dans cette thèse. L'idée qu'il y développe, que le progrès des sciences et des arts a rendu les hommes moins vertueux et moins heureux, inspire presque tous ses autres ouvrages.

Malgré ses plus folles utopies, Rousseau exerça sur son époque une immense influence. "Il fut un de ces hommes séduisants et dangereux, dit Faguet, chez qui l'imagination et la sensibilité dominent et étouffent la raison, le sens commun, les facultés de réflexion, d'analyse et d'observation."

"Rousseau écrit dans une langue mêlée, inégale; sa syntaxe est souvent lourde et pénible; sa phrase sent la rhétorique, la déclamation et l'emphase. Mais il a fait rentrer dans notre littérature l'éloquence et le pittoresque." (Des Granges).

Certaines parties de ses œuvres charment par leur rythme harmonieux et ample, la fraîcheur de leurs détails, la variété et l'éclat de leurs couleurs. C'est déjà le style de Chateaubriand et de Lamartine.

Les principaux ouvrages de J.-J. Rousseau sont : Discours sur les sciences et les arts, Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, la Nouvelle Héloïse*, le Contrat social*, Emile*, les Confessions, Les Rêveries du promeneur solitaire.

SAINT-LAMBERT 1716-1803. — Poète philosophe, ami de Voltaire, connu par son poème des *Saisons*. Ce recueil, malgré certains passages brillants (la Vendange, l'Orage), est en général froid et monotone.

SAINT-SIMON (Duc de) 1675-1755. — Saint-Simon servit avec distinction dans les armées, de 1691 à 1702. Aigri par une injustice, il donna sa démission et vécut à la cour. D'une étonnante pénétration, il démêle les intrigues des courtisans, mais sa jalousie et son esprit passionné l'aveuglent et l'entrainent hors de la vérité. Les Mémoires de Saint-Simon fournissent sur la cour de Louis XIV des détails précieux qu'il ne faut cependant accepter qu'avec prudence, à cause de leur évidente partialité.

"Le style de Saint-Simon est celui d'un homme passionné qui sait réaliser ses rêves et bouscule tout ce qu'il touche. La phrase est heurtée, tourmentée, sans souci de la syntaxe; les mots s'accumulent, violents, colorés, disparates, et cette accumulation finit par imposer une vision de la réalité." (Calvet.)

SAND (George) 1804-1876. — Lucile-Aurore Dupin, connue sous le pseudonyme de George Sand, compte parmi les romanciers les plus féconds du XIXe siècle. Elle a exercé par ses œuvres une influence profonde.

"L'art de G. Sand se caractérise difficilement; à proprement parler, il n'existe pas. Elle écrit sans élan, et laisse se dérouler l'action romanesque au hasard de l'inspiration du moment; de là, les digressions et les nonchalances de l'intrigue... Elle écrit avec une facilité charmante, un peu prolixe; mais il n'y a pas dans notre langue de pages plus simplement exquises que ses descriptions champêtres." (A. Mouchard).

L'influence morale exercée par cette femme a été malsaine. Trop souvent, ses romans glorifient le vice, le suicide, et les haines sociales. On cite parmi ses meilleures œuvres : La Mare au diable*, la Petite Fadette*, François le Champi*, Les Maîtres sonneurs*.

SEGUR (Anatole de) 1823-1902. — Il est l'auteur d'un excellent recueil de poésies lyriques et familières, La Maison, et d'un poème dramatique en quatre actes, Sainte Cécile, couronné par l'Académie française.

Son style est sain, d'une grande correction, et parfois chaud et coloré.

SOULARY (Joséphin). Poète français né et mort à Lyon (1815-1891), mais de descendance gênoise. Il a excellé surtout dans le sonnet. Maintes fois, il a réussi, selon l'expression de Merlet, "à renfermer, dans ce vase étroit, des parfums de poésie fine et pénétrante."

Voici quelques-uns de ses ouvrages: Sonnets humoristiques, Poèmes et Poésies, Jeux divins, Dans les Deux Cortèges que nous publions dans ce livre, il a réussi à mettre en branle, en 14 vers, tout un drame poignant.

Soulary s'attache beaucoup à la plastique et à la sonorité du vers.

STAHL (1814-1886). — Jules Hetzel, auteur et éditeur, a écrit, sous le pseudonyme de Stahl, de nombreux ouvrages pour les enfants : Voyage où il vous plaira, Histoire d'un homme enrhumé, Bonnes fortunes parisiennes, etc.

SULLY PRUDHOMME (1839-1907). — Sully Prudhomme est le poète des nuances fugitives du sentiment et des douleurs intimes des âmes trop délicates. Comme le dit M. Des Granges, "il exprime, dans un style d'une transparence de cristal, sans recherche de couleur, sans déclamation, sans affectation d'aucun genre, les nuances les plus fines et les plus justes."

Il a également excellé à traduire, dans ses poèmes philosophiques, les plus nobles soucis de la pensée. Malheureusement, sa vie toute de travail, de douceur et de dignité humaine, fut constamment torturée par l'angoisse et le doute; il est mort avant d'arriver à la lumière de la foi.

Œuvres principales: Stances et Poèmes, Epreuves, Solitudes.

TAINE (Hippolyte) 1828-1893. — Philosophe, historien, critique littéraire français, membre de l'Académie française. — Fils et neveu de notaires, esprit net et solide, avec l'amour de l'ordre et du travail, Taine fut, au collège et à l'Ecole normale, un élève hors ligne. Après quelques années de professorat en province, il abandonna l'Université pour le travail libre. Son labeur acharné a produit une ceuvre multiple, dont l'influence sur la jeunesse française de 1870-1880 fut immense.

"La pensée de Taine est un modèle de méthode, de probité, de forte logique, avec une tendance au système et à l'abstraction qui n'est pas sans danger. En revanche, son style est aussi concret que possible, mais d'un pittoresque voulu; du reste riche, vigoureux, imagé. C'est un logicien poète". (Louis Coquelin).

Principaux ouvrages: Les Origines de la France contemporaine (son œuvre maîtresse, à laquelle il consacra les vingt dernières années de sa vie); — Histoire de la littérature anglaise*, La Fontaine et ses "Fables", Essai sur Tite-Live, Essais, Nouveaux Essais et Derniers Essais de critique et d'histoire, La philosophie de l'art; — Voyage aux Pyrénées, Voyage en Italie.

THEURIET (André) 1833-1907. — Ecrivain français, lorrain d'origine, membre de l'Académie française. — Son œuvre comprend des recueils de vers: Le chemin des bois, La ronde des saisons et des mois, etc. — des pièces de théâtre: Jean-Marie, La maison des deux Barbeaux, etc. — des romans et recueils de contes: L'automne dans les bois, Les enchantements de la forêt, Sous-bois, L'oncle Scipion, La princesse verte, etc.

"Ses romans respirent un amour passionné de la campagne et des bois, ils rappellent les romans champêtres de G. Sand par le charme des descriptions, le tour aisé, la limpidité et la fraîcheur du style, mais ils sont presque tous imprégnés de sensualisme et d'anti-cléricalisme". (Léon Jules).

TOPFFER (Rodolphe) 1799-1846. — Ecrivain suisse, né à Genève, à la fois humoriste, moraliste, esthéticien, touriste, dessinateur, caricaturiste, pédagogue et romancier, Topffer appartient à la littérature française par ses œuvres dont les principales sont : Nouvelles genevoises, Voyages et Nouveaux voyages en zigzag, œuvres d'une charmante fantaisie, imprégnées de bonhomie, d'humour et d'ironie.

VEUILLOT (Louis) 1813-1883. — Longtemps écarté de la liste des grands écrivains à cause des idées qu'il a défendues, Louis Veuillot s'est imposé par la haute valeur de son œuvre et est considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs prosateurs du XIX^e siècle,

Après sa conversion, survenue en 1838, pendant un voyage à Rome, il consacra toute son énergie à défendre l'Eglise et la Papauté. Journaliste de premier ordre, il mena dans l'Univers une lutte âpre et victorieuse contre les libres penseurs et tous les ennemis de la religion.

Outre ses articles de journal, Louis Veuillot a laissé: Pèlerinage en Suisse, Pierre Saintive, Rome et Lorette, récit simple et intéressant de sa conversion; les Libres Penseurs, chef-d'œuvre d'ironie et de satire qui forme, dit Jules Lemaître, une galerie de portraits qui sont du La Bruyère au vitriol, Çà et là, le Parfum de Rome, les Odeurs de Paris, l'Honnête Femme, Corbin et d'Aubecourt.

"Comme pamphlétaire et comme écrivain, Veuillot a du génie. Son vocabulaire est à la fois très riche et très français, et son style a une variété drue et vigoureuse. Sa vaste correspondance alerte, spirituelle, a révélé un Veuillot aussi simple et aussi tendre qu'il est ardent et éloquent dans ses articles et dans ses livres." (Des Granges.)

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE

DIX-SEPTIEME SIECLE

LA FONTAINE Le	Loup et le Chien			131
Le	Meunier, son Fils et l'Ane			134
\mathbf{L}^{z}	Alouette et ses petits			136
\mathbf{L}_{ϵ}	s deux Pigeons			143
L	Laitière et le pot au lait .			146
\mathbf{L} :	s deux Pigeons			150
LA BRUYÈRE L'	égoïste			
Le	distrait			319
20		• •	• •	
	NA MARKET OF STATE			
	DIX-HUITIEME SIECLE			
SAINT-SIMON La	cour à la mort du Grand Dau	nhin		99
Fér	elon	F	• •	301
JEAN-LACOURG ROUGE	SEAU. — Le lever du soleil	•		234
	L'orage			
	-Pierre. — Les forêts agitées j	_		
BUFFON Le pic				332
	DIX-NEUVIEME SIECLE			
	DIA-NEO VIMME BILOME			
JOSEPH DE MAISTRE.	- Une nuit d'été à Saint-Péte	rsbour	g.	271
CHATEAUBRIAND	Les Catacombes			40
	Les Catacombes			63
	Jérusalem			155
	Une nuit au Niagara			163
	Une nuit au Niagara		•	192
	Journal de voyage			205
	J	. •	. •	•

TABLE CHRONOLOGIQUE

Lever de soleil à Salzbourg		14	230
Les Rogations			237
Le Meschacebé			279
Complainte de l'exilé		•	336
FÉLICITÉ DE LAMENNAIS. — Le Juif		•	297
PA. de Gaspé. — Un souper chez un seigneur canadien	٠.		230
Lamartine. — Les laboureurs			377
Le coucher du soleil	•	•	275
MICHELET. — Les tropiques			295
	•	•	328
8 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1 1		•	93
Victor Hugo. — La pieuvre		•	20
Eveil des cloches du vieux Paris .		•	219
ALEXANDRE DUMAS, PÈRE. — Le pont du diable			30
Ме́кіме́в. — L'enlèvement de la redoute		•	59
George Sand. — Les laboureurs		•	158
Théophile Gautier. — Madame Théophile			55
La première neige			209
Paysage blanc			211
La demoiselle			401
La demoiselle Le pin des Landes	•	•	3 39
VICTOR DE LAPRADE. — La fenaison			384
Frédéric Ozanam. — La mer			20 0
Louis Veuillot. — Le dernier moine de Saint-Aubin			26
Mon portrait			305
Portrait d'Elise Veuillot	•		3 33
STAHL. — Les quatre cri-cris de la boulangère			114
LECONTE DE LISLE Les rives du Gange			372
Le sommeil du condor			3 78
Le jaguar		•.	393
OCTAVE FEUILLET. — La barque en péril			84
FUSTAVE FLAUBERT. — Hamilcor sauve le petit Hannibal		٠.	48
Visite à une ferme			186
Une noce normande		• .	243
Théodore de Banville. — L'arbre			309
A ma mère	•		356
HENRI FABRE. — Le chant du grillon			
MGR BOUGAUD Sainte Monique et saint Augustin .		.•.	313
Cantique à sainte Madeleine .	•	•	396
A une jeune fille			354
Complainte du jeune mort			375

TABLE CHRONOLOGIQUE	439
HIPPOLYTE TAINE. — Une chasse à l'ours	113
Paysage de sapins	172
Le panorama du haut de Sainte-Odile	175
Les hêtres de la vallée d'Ossau	249
Le torrent du Gave	253
Les lézards	292
Le chat	367
Henri Lasserre. — La première apparition de Lourdes	119
ABBÉ CASGRAIN. — Pour échapper aux Iroquois	5
Le Potowatomis et le serpent à sonnettes	
Le canotier	316
André Theuriet. — Une salle à manger	234
Le tilleul	246
Pamphile Lemay. — Un faucheur	192
La moisson	385
Le réveil	388
A un vieil arbre	400
SULLY PRUDHOMME. — Le lion	404 411
Le cygne	
LOUIS FRECHETTE. — Le dernier coup de de	368
Les oiseaux de neige	398
ALPHONSE DAUDET. — Histoire d'une pièce de quarante sous	13
La chèvre de M. Seguin	41 77
La dernière classe	95
La mort du Dauphin	109
La rentrée du troupeau	181
Jules Claretie. — La rue des Juifs à Francfort	300
EMILE POUVILLON. — La première apparition de Lourdes .	125
ARTHUR BUIES. — Les bords du Témiscamingue	
ARTHUR BUIES. — Les bords du Temiscamingue	276 289
Dans les Laurentides	
François Coppée. — Les disciples d'Emmaüs	358
Au dessus du nuage	224
Paul Arène. — Les chats de mon grand-père	90
Eugène Manuel. — Le berceau	338
EUGÈNE MANUEL. — Le berceau	340
JOSÉPHIN SOULARY. — Les deux cortèges	348
PIERRE-JEAN DE BÉRANGER. — Souvenirs du peuple	350
FÉLIX ARVERS. — A Mme Mennessier-Nodier	353
MME EMILE DE GIRARDIN. — Réponse	353
FREDERIC BERAT — Ma Normandia	357
FRÉDÉRIC BÉRAT. — Ma Normandie	392
C/ . T . T . T . A A	392
GERIN-LAJOIE, — Un incendie de forêt	414
JEAN REBOUL. — L'ange et l'enfant	
Auguste Brizeux. — Ennuis de l'émigré	48

AUTEURS CONTEMPORAINS

François Fabié. — La chatte noire		•	•	364
PIERRE LOTI. — Une partie de pelote au pays basque				169
Une tempête sur les côtes de Chine				196
La mer	•			204
La mer	•	•	•	212
Une nuit en mer	•	•	•	256
L'arrivée devant Nagasaki	•	•	•	285
Une fantasia arabe	•	•	•	292
WILLIAM CHAPMAN, — Le laboureur L'aurore boréale	•	•	• -	378
	•	•	•	381
PAUL BOURGET. — Un singulier dentiste Le lac de Porto	•	•	•	74
Le lac de Porto	•	•		2 78
René Bazin. — Le fils chassé Départ d'un jeune émigrant				68
Départ d'un jeune émigrant	•		•	100
Un soir d'octobre en Vendée		•		197
Une procession		•	•	260
		•	•	270
MAURICE ROLLINAT. — Le petit lièvre	•	•		408
JULES RENARD. — Le chien déchaîné				106
ALFRED DECELLES. — Georges-Etienne Cartier				325
				223
HENRI D'ARLES. — L'Angélus du matin La source				255
Léon Lafage. — Casimir				58
ADJUTOR RIVARD. — La chasse à l'écureuil				113
Un bois de bouleaux	•	:	•	176
Un bois de bouleaux La maison condamnée Le poêle				176
Le poêle	•			218
La fenaison				240
Le colon				307
Le colon	r			386
Le réveil	•			388
Louis Hémon. — Les voix de Maria Chapdelaine .				126
Hiver au Lac Saint-Jean Sortie de la messe à Pé ribonka .				214
Sortie de la messe à Péribonka .	•	•	•	266
Lucien Rainier. — La musique				341
Lucien Rainier. — La musique			, • ,	342
ROBERT CHOQUETTE Vivre et créer				343
ALFRED DESROCHERS. — Liminaire				345
		_	_	347
ALDERT TERLAND - Is netric an noite		•	•	848

TABLE DES MATIERES

NARRATIONS

l.	Pour échapper aux Iroquois (Abbé Casgrain)		5
2.	Histoire d'une pièce de quarante sous (Alphonse Daude	t)	13
3.	La pieuvre (Victor Hugo)		20
4.	Le dernier moine de Saint-Aubin (Louis Veuillot) .		26
5.	Le pont du diable (Alexandre Dumas)		30
6.	Le Potowatomis et le serpent à sonnettes (Abbé Casgrain	n)	35
	Le serpent (Chateaubriand)	•	40
7.	La chèvre de M. Seguin (Alphonse Daudet)		41
	Ennuis de l'émigré (Auguste Brizeux)	٠	48
	Hamiltar sauve le petit Hannibal (Flaubert)	•	48
9.	Madame Théophile (Théophile Gautier)	•	55 58
10.	L'enlèvement de la redoute (Mérimée)		59
	Les Catacombes (Chateaubriand)	•	63
•	id. (Mgr Gerbet)		67
12.	Le fils chassé (René Bazin)		68
13.	Un singulier dentiste (Paul Bourget)		74
	La dernière classe (Alphonse Daudet)		77
15.	La barque en péril (Octave Feuillet)		84
	Les chats de mon grand-père (Paul Arène)		90
	Une histoire de brigands (Topffer)		93
	La mort du Dauphin (Alphonse Daudet)		95
	La cour à la mort du Grand Dauphin (Saint-Simon)		99
19.	Départ d'un jeune émigrant (René Bazin)		100
	Emigration (Octave Crémazie)	•	105
20.	Le chien déchaîné (Jules Renard)	•	106
21.	Tartarin à la chasse au lion (Alphonse Daudet)		109
	La chasse à l'écureuil (Adjutor Rivard)	٠	113 113
	Une chasse à l'ours (Taine)	•	
	Les quatre cri-cris de la boulangère (Stahl)	•	114
23.	La première apparition de Lourdes (Henri Lasserre). id (Emile Pouvillon)		119 125
94	Les trois voix de Maria Chapdelaine (Louis Hémon)		126
UZ.	Les trois voix de maria Chapdelaine (Louis Hemon)	•	120

FABLES

	Le Loup et le Chien (La Fontaine)		131
	Le Meunier, son Fils et l'Ane (La Fontaine)		134
27.	L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ		
	(La Fontai		
	Le Gland et la Citrouille (La Fontaine)		140
29.	Les deux Pigeons (La Fontaine)		143
30.	La Laitière et le pot au lait (La Fontaine)		146
31.	L'Homme et la Couleuvre (La Fontaine)		150
	DESCRIPTIONS		
32.	Jérusalem (Chateaubriand)		155
33.	Les laboureurs (George Sand)		158
34.	Jérusalem (Chateaubriand) Les laboureurs (George Sand)		163
35.	Une partie de pelote au pays basque (Pierre Loti)		169
36.	Paysage de sapins (Taine)		172
	Le panorama du haut de Sainte-Odile (Taine)		175
	Un bois de bouleaux (Adjutor Rivard)		176
37.	La maison condamnée (Adjutor Rivard)		176
38.	La rentrée du troupeau (Alphonse Daudet)		181
39.	Visite à une ferme (Flaubert)		186
	Un faucheur (Pamphile Lemay)	. ;•	, 192
40.	Une tempête (Chateaubriand)		192
	Une tempête sur les côtes de Chine (Pierre Loti)		196
	Un soir d'octobre en Vendée (René Bazin)		197
42.	La mer (Frédéric Ozanam)		200
	id (Pierre Loti)		204
43.	Journal de voyage (Chateaubriand)		205
	La première neige (Théophile Gautier)		209
	Paysage blanc (Théophile Gautier)	. :	211
45.	Une aurore boréale (Pierre Loti)		212
46.	L'hiver au lac Saint-Jean (Louis Hémon)		214
	Le poêle (Adjutor Rivard)		218
	Le poêle (Adjutor Rivard)		218
47.	Eveil des cloches du vieux Paris (Victor Hugo)		219
	L'Angélus du matin (Henri d'Arles)	•	223
	Au-dessus du nuage (François Coppée)		224
49.	Un souper chez un seigneur canadien (P. de Gaspé)		230
	Une salle à manger (André Theuriet)		234
50.	Le lever du soleil (JJ. Rousseau) Lever du soleil à Salzbourg (Chateaubriand)		234
	Lever du soleil à Salzbourg (Chateaubriand)	· .:.•	236
51.	Les Rogations (Chateaubriand)		237

	TABLE DES MATIÈRES	443
52.	La fenaison (Adjutor Rivard)	240
53.	Une noce normande (Flaubert)	243
54.	Le tilleul (André Theuriet)	246
	Le tilleul (André Theuriet) Les hêtres de la vallée d'Ossau (Taine)	249
55.	Les forêts agitées par le vent (Bern. de Saint-Pierre) .	
56.	Le torrent du Gave (Taine)	253
	La source (Henri d'Arles)	255
57.	Une nuit en mer (Pierre Loti)	256
58.	Une procession (René Bazin) Le chant du grillon (JH. Fabre)	260
59.	Le chant du grillon (JH. Fabre)	263
60.	La sortie de la messe à Péribonka (Louis Hémon)	266
	La sortie de l'usine (René Bazin)	270
61.	Une nuit d'été à Saint-Pétersbourg (Joseph de Maistre)	271
20	Le coucher du soleil (Lamartine)	275 276
62.	Les bords du Témiscamingue (Arthur Buies)	278 278
62	Le lac de Porto (Paul Bourget) Le Meschacebé (Chateaubriand)	279
61	Le Meschacebé (Chateaubriand) L'arrivée devant Nagasaki (Pierre Loti)	285
65	Dans les Lessentilles (Author Bries)	289
00.	Dans les Laurentides (Arthur Buies)	292
66	Una fentesia araba (Piarra Lati)	292
00.	Les lézards (Taine)	295
	PORTRAITS	
67.	Le Juif (Lamennais)	297
	La rue des Juifs à Francfort (Jules Claretie)	300
68.	Fenelon (Saint-Simon)	301
69.	Mon portrait (Louis Veuillot)	305
70.	Le colon (Adjutor Rivard)	307
		309
	L'égoïste (La Bruyère)	310
	Sainte Monique et saint Augustin (Mgr Bougaud)	313
73.	Le canotier (Abbé Casgrain)	316
74.	Le distrait (La Bruyère)	319
75.	Georges-Etienne Cartier (Alfred Decelles)	325
		328
	Le pic (Buffon)	332
76	Le pic (Michelet)	333
	POESIES LEGERES	
77.	Ballade de la reine Blanche (Ursuline de Clermont-Ferrand)	335
	Complainte de l'exilé (Chateaubriand)	336

TABLE DES MATIÈRES

79.	Le berceau (Eugène Manuel)					338
80.	Le berceau (Eugène Manuel)					339
81.	Près d'un berceau (Alfred Nettement)					340
82.	La musique (Lucien Rainier)					341
83.	La musique (Lucien Rainier) Aurore printanière (Lucien Rainier)					342
84.	Vivre et créer (Robert Choquette)					343
85.	Liminaire (Alfred Desrochers)					345
86.	Deux portraits d'une mère (Emile Nelligan)					347
	Les deux cortèges (Joséphin Soulary) . La patrie au poète (Albert Ferland)					348
87.	La patrie au poète (Albert Ferland)	•			•	348
88.	Souvenirs du peuple (Pierre-Jean de Béranger)				350
	A madame Marie Mennessier-Nodier (Félix Arv					353
	A une jeune fille (Crémazie)					354
91.	A ma mère (Théodore de Banville)				•	356
	Ma Normandie (Frédéric Bérat)					357
	Les disciples d'Emmaüs (François Coppée)					358
94.	La chatte noire (François Fabié) Le chat (Taine)			•		364
	Le chat (Taine)	•	•	•		367
95.	Le dernier coup de dé (Louis Fréchette) . Les rives du Gange (Leconte de Lisle) Complainte du jeune mort (Octave Crémazie)	•	•	•	•	368 372
90.	Complete de Gange (Leconte de Lisie)	•	•	•	•	375
91.	Ton 1-1-1 (Tomortina)	•	•	•	•	377
98.	Les laboureurs (Lamartine)	•	•	•	•	378
99.	Le sommeil du condor (Leconte de Lisle) .		•	•	•	378
	L'aurore boréale (William Chapman)				·	381
101	La fenaison (Victor de Laprade)					384
	La moisson (Pamphile Lemay)	_				295
104.	La moisson (Pamphile Lemay) La faucille du vieux laboureur (Adjutor Rivard)				387
103.	Tamérail (Damphila Lamera)					388
104	L'orage (Saint-Lambert					389
101.	L'orage (Anatole de Ségur)	•		•	•	392
	L'orage (Anatole de Ségur)	•	•	•	•	392
105.	Le jaguar (Leconte de Lisle)	•	٠	•	•	393
106.	Le jaguar (Leconte de Lisle) Cantique à sainte Madeleine (Octave Crémazie)	•	•	•	396
107.	Les diseaux de neige (Louis Frechette) .	•	•	•	•	398
108.	A un vieil arbre (Pamphile Lemay)	٠	•		•	400
109.	La demoiselle (Théophile Gautier)	•	•	•	•	401
110	Le lion (Sully Prudhomme)	•	•	•	•	404 408
111.	Le lion (Sully Prudhomme) Le petit lièvre (Maurice Rollinat)	•	•	•	•	
112.	Le cygne (Sully Prudhomme)	•	•	•	•	411
113.	L'ange et l'enfant (Jean Reboul)					414

TABLE ALPHABETIQUE

Les titres suivis d'un astérisque indiquent les gravures

Adieu, veau, vache* 149 Alouette et ses petits (L') 136 A ma mère 356 Ange et l'enfant (L') 414 Angélus du matin (L') 223 Apparition de Lourdes 119 Arrivée Nagasaki (L') 309 Arbre (A un vieil) 400 Arrivée du secours* 201 Au-dessus du nuage	Chien déchaîné (Le) Classe (La dernière)	77 307 336 336 348 275 150 368 99 114 411 413
Ballade	Dans les Laurentides Dauphin (Mort du) Demoiselle (La) Dentiste (Un singulier) Départ d'un émigrant Dernier coup de dé (Le) . Dernier moine de (Le) Descriptions Disciples d'Emmaüs (Les) . Distrait (Le) Ecureuil (La chasse à l') .	95 401 74 100 368 26 77 155 358 319
Cartier (GEt.) 325 Cartier (GEt.)* 327 Casimir 58 Catacombes (Les martyrs)* 65 Chant du grillon (Le) 263 Chasse à l'écureuil (La) 113 Chasse à l'ours (Une) 113 Chasse aux lions* 405 Chat (Le) 69 Chat (Le) 367 Chats grand-père (Les) 90 Chatte noire (La) 364 Chemin d'Emmaüs* (Sur le) 359 Chèvre de M. Seguin (La) 41	Egoïste (L')	105 359 59 48 219 131 292 192 386 240 384

Ferme (Visite à une) 186 Fils chassé (Le) 68 Fille (A une jeune) 354 Forêts agitées par 249	Mer (La) 2 Mère (A ma) 3	04 56
Fille (A une jeune) 354	Meschacebé (Le) 2	79
Forêts agitées par 249	Meunier, son Fils (Le) 1	34
2 oross agrees parm :	Moine (Le dernier)	26
Gange (Les rives du) 372	Moisson (La)	85
Gland et la Citrouille (Le) 140	Moissonneurs* (Les) 3	87
Grand-père (Les chats) 90	Monique et* (Sainte) 3	15
Grand-père (Les chats) . 90 Grillon (Chant du) 263	Mere (A ma) 3 Meschacebé (Le) 2 Meunier, son Fils (Le) 1 Moine (Le dernier) Moisson (La) 3 Moissonneurs* (Les) 3 Monique et* (Sainte) 3 Monique et (Sainte) 3 Musique (La) 3 Mort (Complainte du) 3 Mort du Dauphin	13
(Chart au)	Musique (La) 3	41
Hamilcar sauve 48	Mort (Complainte du) 3	75
Hêtres de la vallée d'Ossau . 249	Mort du Dauphin	95
Histoire de brigands 93		••
Histoire d'une pièce	Narrations	5
Histoire d'une pièce 13 Hiver au lac Saint-Jean 214	Neige (La première) 2	09
Hiver (Le bonhomme) 218	Niagara* (La chute du) 1	65
Homme et la couleuvre (L') 150	Niagara (Une nuit au) 1	63
	Niagara (Une nuit au) 1	68
Immaculée Conception* 123 Immaculée Conception 125	Narrations	43
Immaculée Conception 125	Normandie (Ma) 3	57
Incendie de forêt 392	Notre-Dame de Paris* 2	21
	Nuit d'été à (Une) 2	71
Jaguar (Le) 393	Nuit en mer (Une) 2	56
Jérusalem 155		
Journal de voyage 205 Juif (Le) 297	Oiseaux de neige (Les) 3	98
Juif (Le) 297	Orage (L')	89
F 1 # 101	Orage (L') 3	92
Labourage* 161	Donoromo du bont	75
Laboureurs (Les) 158	Portio de releta (Tre)	60
Laboureurs (Les) 377	Potrio ou poèto (T.e.)	18
Laboureur (Le) 378	Panorama du haut	11
Lac de Porto (Le) 278	Doverno do sopine	79
Laitiere (La) 149	Dorrotto*	10
Lattiere et (La) 146	Potit liàvro (T.a)	ብደ በደ
Laurentides (Dans les) 289	Dia (Ta)	28
Lever de soieil a	Pia (La)	32
Labourage* 161 Laboureurs (Les) 158 Laboureur (Le) 378 Lac de Porto (Le) 278 Laitière* (La) 149 Laitière et (La) 146 Laurentides (Dans les) 289 Lever de soleil à 236 Lever du soleil (Le) 234 Lézards (Les) 292 Lièvre (Le petit) 408 Liminaire 345	Paysage de sapins	20
Lezards (Les)	Pigeons (Les deux) 1	43
Lievre (Le petit) 408	Pin des Landes (Le)	39
Liminaire 345	Poŝla (La)	18
Lion (Le) 404 Lions* (Chasse aux) 405	Poésies légères	35
Town of la Chion (Ta)	Pont du diable (Le)	30
Loup et le Chien (Le) 131 Lourdes (Apparitions) 119, 125	Porto (Le lac de)	78
Lourdes (Apparitions) 119, 125	Portrait (Mon)	05
Madama-Tháonhila 55	Portrait de Fénelon* 3	03
Madame-Théophile 55 Maison condamnée (La) 176 Marie Mennessier-Nodier . 353	Posses legeres	47
Marie Mennessier-Nodier 353	Portrait d'Elise Veuillot 3	33
Mer* (La) 201	Portraits	97
Mer* (La) 201 Mer (La) 200	Potowatomis (Le)	35
THE (La) 200	2000	

TABLE ALPHABÉTIQUE

Pour échapper Iroquois 5	Sommeil du condor (Le)	378
Première neige (La) 209	Sortie de la messe (La).	266
Procession (Une) 260	Sortie de l'usine (La)	270
Quatre cri-cris (Les) 114	Source (La)	230 255
Redoute (L'enlèvement de) 59	Souvenirs du peuple	350
Rentrée du troupeau (La) . 181	Sur le chemin d'Emmaüs* .	359
Réponse à M. Ârvers	Tartarin à la chasse Témiscamingue (Bords du) . Tempête (Une)	276 192 196 246 253 295
Sans merci* 39	Tshinépik' visant*	9
Secours* (Arrivée du) 201	- 	
Seguin (La chèvre de M.) . 41	Vendée (Un soir)	
Soir d'octobre (Un) 197	Visite à une ferme	
Soleil (Le coucher du) 275	Vivre et créer	
Soleil (Le lever du) 234	Voix de Maria Chapdelaine .	
Soleil (Le lever du) 236	Voyage (Journal de)	205